FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
III
112
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

IBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXX
Palchetto
Num.° d' ordine 28

4-B-55

B Prov.
III
112

[1163]

MÉMOIRES

SUR

LE RÈGNE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

TOME SECOND.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE 7 ANS.

PREMIERE PARTIE.

1789.

AVANT-PROPOS.

J'avais tracé le tableau des deux guerres que nous avons faites en Siléſie & en Bohème ; c'était l'ouvrage d'un jeune homme, & la ſuite de cette démangeaiſon d'écrire qui en Europe eſt devenue une eſpèce de maladie épidémique. Depuis la paix de 1746 j'avais renoncé à l'hiſtoire, parce que des intrigues politiques, ſi elles ne mènent à rien, ne méritent pas plus de conſidération que des tracaſſeries de ſociété ; & quelques détails ſur l'adminiſtration intérieure d'un Etat ne fourniſſent pas une matière ſuffiſante à l'hiſtoire. La guerre qui ſurvint en 1756, me fit changer de ſentiment ; elle avait été préparée avec tant d'art & d'artifice ; le nombre des ennemis qui nous la firent, était ſi ſupérieur aux forces pruſſiennes, qu'un ſujet auſſi important ne me parut pas indigne d'être tranſmis à la poſtérité. Pour cet effet, à la fin de chaque campagne, je dreſſai des mémoires ſur les événemens qu'elle avait produits & dont j'avais le ſouvenir tout récent ; mais ces faits ſe trouvant ſort liés avec la politique, je fus obligé de la faire entrer dans mon plan. J'ai eu en vue, dans cet ouvrage, deux objets principaux : l'un de prouver à la poſtérité & de mettre en évidence qu'il n'a pas dépendu de moi d'éviter cette guerre ; que

l'honneur & le bien de l'Etat m'ont empêché de consentir à la paix sous d'autres conditions que celles qui l'ont fait conclure : l'autre, de détailler toutes les opérations militaires avec le plus de clarté & de précision qu'il m'a été possible, pour laisser un recueil authentique des situations avantageuses ou peu favorables qui se trouvent dans les provinces & dans les royaumes où la guerre sera portée, toutes les fois que la maison de Brandebourg aura des démêlés avec celle d'Autriche.

Le succès d'une guerre dépend en grande partie de l'habileté du général, de la connaissance des lieux qu'il occupe, & de l'art avec lequel il sait tirer avantage du terrain, soit en empêchant l'ennemi de prendre des postes qui pourraient le favoriser, soit en choisissant lui-même les plus convenables à ses desseins : la lecture de ces mémoires en fournira quantité d'exemples. Pour peu qu'on y prête attention, on appercevra le parti que les Autrichiens ont tiré de certaines positions, & celui que les Prussiens ont tiré de quelques autres. A Dieu ne plaise qu'on revoie une seconde guerre aussi compliquée & aussi difficile que celle que nous venons de terminer ! Il n'est pas probable qu'un pareil enchaînement de causes ramène de long-temps les mêmes conjonctures que celles où nous nous sommes trouvés. Lorsque la Prusse n'aura pas à combattre contre tant de puissances, elle pourra toujours couvrir l'électorat de Bran-

debourg & la Siléſie, en entrant tout de ſuite avec l'armée en Bohème. C'eſt dans une occaſion ſemblable où les camps de la Saxe & de la Bohème, dont j'ai parlé avec détail, pourront être d'uſage, & abrégeront le travail de ceux qui conduiront les armées; car une des choſes les plus difficiles à la guerre, c'eſt lorſqu'on la porte dans quelque contrée peu connue, de ſavoir s'y orienter d'abord. On eſt ſouvent contraint de prendre des poſitions au haſard, faute de connaître les bonnes qui ſe trouvent quelquefois dans le voiſinage; on ne fait que tâtonner, & ſi l'on ſe campe mal, on s'expoſe aux plus grands riſques; au lieu qu'en trouvant des campemens reconnus bons par l'expérience, on a jeu plus ſûr, & l'on procède plus méthodiquement. J'obſerverai cependant que les camps ſont bons ou mauvais relativement aux circonſtances; par exemple, celui de Torgau eſt admirable quand vous avez 70,000 hommes pour le remplir; il eſt défectueux, ſi vous n'avez que 30,000 hommes contre 60,000, parce qu'il vous étend trop, vous affaiblit par conſéquent, & que l'ennemi, s'il veut, pourra percer de côté ou d'autre à l'endroit que vous aurez le moins garni. Un camp eſt comme un vêtement; il ne doit être ni trop large, ni trop étroit pour celui qui le porte. Cependant, s'il faut choiſir, il vaut mieux avoir du monde de reſte, qu'on ne peut placer, que d'en avoir trop peu. Il eſt d'autres camps qui couvrent une partie du

terrain, mais qui deviennent défectueux, ſi l'ennemi, par ſes mouvemens, change de direction; par exemple, le camp de Landshut, tout admirable qu'il eſt pour couvrir la baſſe Siléſie, devient mauvais & de défenſe nulle, auſſi-tôt que les Impériaux tiennent Glatz & Wartha, parce qu'ils le tournent tout-à-fait. Dans des cas ſemblables, le jugement doit dicter le parti qu'il faut prendre; il doit empêcher ſur-tout que l'imitation ne devienne ſervile, & par cela même mauvaiſe; pourquoi? parce que deux hommes ne ſe trouvent jamais dans une ſituation tout-à-fait ſemblable. Il y aura quelque choſe de comparable dans leurs poſitions, je le veux; mais examinez-les bien, ces poſitions; vous trouverez des variétés infinies dans le détail, parce que la nature, féconde en tout ſens, ne fait pas les mêmes phyſionomies, & ne répète pas les mêmes événemens. Ce ſerait donc mal raiſonner que de dire: M. de Luxembourg s'eſt trouvé dans le cas où je ſuis; il s'en eſt tiré de cette manière; donc je ferai la même choſe. Les faits paſſés ſont bons pour nourrir l'imagination & meubler la mémoire. C'eſt un répertoire d'idées qui fournit de la matière, que le jugement doit paſſer au creuſet pour l'épurer. Je le répète donc, les détails de la dernière guerre ne doivent ſervir qu'à augmenter le magaſin des idées militaires, & à conſtater quelques poſitions principales, qui demeureront fixes, tant que les pays ne changeront pas de forme, &

que la nature ne ſera pas bouleverſée. Il eſt très-probable que les généraux Autrichiens ne s'écarteront pas de la méthode du maréchal Daun, (qui eſt ſans contredit la bonne) & qu'à la première guerre on les trouvera auſſi attentifs à ſe bien poſter, qu'ils l'ont été dans celle-ci. Cela m'oblige d'obſerver qu'un général aura tort, s'il ſe hâte d'attaquer l'ennemi dans des poſtes de montagnes, ou dans des terrains coupés. La néceſſité des conjonctures m'a forcé quelquefois d'en venir à cette extrêmité ; lorſqu'on fait une guerre à puiſſance égale, on peut ſe procurer des avantages plus ſûrs par la ruſe & par l'adreſſe, ſans s'expoſer à d'auſſi grands riſques. Accumulez beaucoup de petits avantages ; leur ſomme en produira de grands. D'ailleurs l'attaque d'un poſte bien défendu eſt un morceau de dure digeſtion ; vous pouvez facilement être repouſſé & battu. Vous ne l'emporterez qu'en ſacrifiant des 15 & des 20,000 hommes ; ce qui fait une brèche cruelle dans une armée. Les recrues, ſuppoſé que vous en trouviez en abondance, réparent le nombre, mais non pas la qualité des ſoldats que vous avez perdus. Votre pays ſe dépeuple en renouvellant votre armée; vos troupes dégénèrent, & ſi la guerre eſt longue, vous vous trouvez enfin à la tête de payſans mal exercés, mal diſciplinés, avec leſquels vous oſez à peine paraître devant l'ennemi. A la bonne heure qu'on s'écarte des règles dans une ſituation violente ; la néceſſité ſeule

peut faire recourir aux remèdes déſeſpérés ; comme on donne de l'émétique au malade, lorſqu'il ne reſte aucune reſſource pour le guérir. Mais ce cas excepté, il faut, ſelon moi, procéder avec plus de ménagement, & n'agir qu'avec poids & meſure, parce que celui qui, à la guerre, donne le moins au haſard, eſt le plus habile.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur le ſtyle que j'ai adopté. J'ai été ſi excédé du Je & du Moi, que je me ſuis décidé à parler en troiſième perſonne de ce qui me regarde. Il m'aurait été inſupportable, dans un auſſi long ouvrage, de parler toujours en mon propre nom. Du reſte, je me ſuis fait une loi de m'attacher ſcrupuleuſement à la vérité, & d'être impartial, parce que l'animoſité & la haine d'un auteur n'inſtruit perſonne, & qu'il y a de la faibleſſe, & de la puſillanimité même, à ne pas dire du bien de ſes ennemis, & à ne leur pas rendre la juſtice qu'ils méritent. Si, malgré moi, je me ſuis éloigné de cette règle que je me ſuis preſcrite, la poſtérité me le pardonnera, & me corrigera où je mérite d'être repris. Tout ce que je pourrais ajouter à ce que je viens de dire, ſerait ſuperflu, & peut-être qu'un ouvrage fait, comme celui-ci, pour être lu par peu de perſonnes, pouvait ſe paſſer tout-à-fait d'avant-propos.

A Potsdam, le 3 de mars 1764.

HISTOIRE
DE LA
GUERRE DE SEPT ANS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Des arrangemens intérieurs de la Pruſſe & de l'Autriche durant la paix.

La paix dont jouiſſait l'Europe, permit à toutes les puiſſances de tourner leur attention ſur l'intérieur de leurs Etats. Le roi commença par réformer les abus qui s'étaient introduits dans la police générale Il travailla, à l'aide de nouveaux établiſſemens, à l'augmentation de ſes finances; il s'appliqua à raffermir la diſcipline militaire, à perfectionner les fortereſſes, & à faire pour ſon armée des amas de toutes les armes & fournitures néceſſaires, dont il ſe fait dans la guerre une ſi prodigieuſe conſommation.

La juſtice, mal adminiſtrée durant le règne précédent, & qui était devenue très-injuſte, méritait des ſoins & une attention particulière. L'on s'était accoutumé à éluder les lois. Les procureurs faiſaient un trafic honteux de la bonne foi; il ſuffiſait d'être riche pour gagner ſa cauſe, & d'être pauvre pour la perdre.

Ces abus devenant de jour en jour plus intolérables, demandaient néceſſairement une réforme, tant pour les perſonnes des juges, des avocats & des procureurs, que pour les lois mêmes, qu'il fallait éclaircir, & dont ſur-tout il fallait retrancher ces formalités, qui, ne touchant point au fond de la cauſe, prolongent les procédures.

Le roi chargea ſon grand chancelier de Cocceji de ce travail: c'était un homme d'un caractère intègre & droit, dont la vertu & la probité étaient dignes des beaux temps de la république romaine; ſavant & éclairé, il ſemblait, comme Trébonien, être né pour la législation, & pour le bonheur des hommes. Ce ſavant juriſconſulte entreprit avec tant de zèle cet ouvrage pénible & délicat, qu'après un an d'un travail aſſidu les cours ſouveraines de juſtice, purgées de tous les ſujets qui en avaient fait la honte, furent remplies par des magiſtrats vertueux. Le nouveau code des lois, pour toutes les provinces de la domination pruſſienne, fut achevé, & après qu'il eût été approuvé par les Etats, ces lois furent promulguées. On étendit ſes vues juſques ſur l'avenir, & comme l'expérience des choſes humaines apprend que les meilleures inſtitutions ſe corrompent, ou deviennent inutiles, ſi l'on en détourne les yeux, & ſi l'on ne ramène pas ceux qui doivent les obſerver aux premiers principes qui en ont poſé les fondemens, on régla qu'il ſe ferait tous les trois ans une viſite générale des cours ſouveraines de juſtice, pour tenir la main à l'obſervation des nouvelles lois, & pour punir les officiers de juſtice qui auraient prévariqué: cet ordre nouveau, introduit dans la juſtice, raffermit le bonheur des citoyens, en aſſurant les poſſeſſions de chaque famille; chacun put vivre en paix à l'abri des lois, qui régnerent ſeules.

Quelques soins que le feu roi se fût donné pour régler & arranger les finances de l'Etat, il n'avait pu tout faire; il n'eut ni le temps ni les moyens d'achever un aussi grand ouvrage, & ce qui restait à perfectionner était immense, tant pour les terres à défricher que pour les manufactures à établir, le commerce à étendre & l'industrie à encourager. Les premières années du règne du roi furent données à la guerre, & il ne put tourner son attention sur l'intérieur qu'après avoir assuré la tranquillité au dehors. Il y avait le long de l'Oder, depuis Swinemunde jusqu'à Kustrin, de vastes marais, qui peut-être de tout temps avaient été incultes. On forma le projet de défricher cette contrée. On tira un canal depuis Kusttin jusqu'à Wrietzen, qui saigna ces terres marécageuses, où deux mille familles furent établies. On continua depuis Swedt jusqu'au-delà de Stetin ces établissemens, & douze cents familles y trouverent une vie aisée & abondante; cela fit une nouvelle petite province, que l'industrie conquit sur l'ignorance & sur la paresse. Les fabriques de laine, qui étaient assez considérables, manquaient cependant de fileurs; on en fit venir des pays étrangers, & l'on en forma différens villages de deux cents familles chacun. Dans le duché de Magdebourg, c'était un usage immémorial que les habitans du Vogtland vinssent y faire la récolte, après laquelle ils s'en retournaient chez eux. Le roi leur donna des établissemens dans le duché, & fixa ainsi dans ses Etats un grand nombre de ces étrangers. Par les différentes opérations que nous venons de rapporter, le pays s'accrut pendant cette paix de 280 nouveaux villages. Le soin des campagnes ne fit pas négliger celui des villes. Le roi en bâtit une nouvelle sur la Swine, dont elle tire son nom, & en fit en même temps un port, nommé

Swinemunde à l'embouchure de l'Oder, en creuſant davantage le canal, & en nettoyant ce baſſin. La ville de Stetin y gagna le péage qu'elle payait autrefois aux Suédois en paſſant à Molgaſt par la Peene, ce qui contribua beaucoup à rendre ſon commerce plus floriſſant, & y attira des étrangers. On établit dans toutes les villes de nouvelles manufactures; celles d'étoffes riches & de velours trouverent la place qui leur convenait le mieux à Berlin; les velours légers & les étoffes unies s'établirent à Potſdam; Splittgerber fournit à toutes les provinces le ſucre qu'il raffinait à Berlin. Une fabrique de baſin rendit la ville de Brandebourg floriſſante. A Francfort ſur l'Oder on fabriqua du cuir de Ruſſie; à Berlin, à Magdebourg & à Potſdam des bas & des mouchoirs de ſoie. La fabrique de Wegely s'accrut du double. Les plantations de mûriers furent encouragées dans toutes les provinces; les perſonnes attachées aux égliſes donnerent l'exemple aux cultivateurs, & leur enſeignèrent à élever cet inſecte précieux qui originairement vient des Indes, & dont le duvet fait la ſoie. Dans les lieux où il y avait du bois en abondance, que l'éloignement des rivières empêchait de débiter, on établit des ferronneries, qui dans peu fournirent aux fortereſſes & aux beſoins de l'armée des canons de fer, des boulets & des bombes. On trouva dans la principauté de Minden & dans le comté de la Mark de nouvelles ſalines, qui furent raffinées. On perfectionna celles de Halle, en y conſtruiſant, pour la graduation du ſel, des bâtimens qui épargnent le bois. En un mot l'induſtrie fut encouragée dans la capitale & dans les provinces. Le roi remit en vigueur le droit d'étape que les Saxons avaient diſputé à la ville de Magdebourg, & par le moyen de quelques douanes établies ſur les frontières, le commerce des

provinces pruſſiennes fut preſque en équilibre avec celui de la Saxe. La compagnie d'Emden établit un négoce important à la Chine. En diminuant les droits d'exportation à Stetin, Kœnigsberg & Colberg, les revenus des douanes augmentèrent du double. Il réſulta de ces diverſes opérations de finances, que, ſans compter les revenus de la Siléſie & de l'Oſt-Friſe, & ſans que le roi chargeât ſes peuples d'un denier de nouvel impôt, les revenus de la couronne ſe trouvèrent augmentés en 1756 de 1,200,000 écus; & d'après un dénombrement que l'on fit des habitans de toutes les provinces, leur nombre ſe monta à cinq millions d'ames. Comme il eſt certain que le nombre des ſujets fait la richeſſe des Etats, la Pruſſe pouvait alors ſe compter du double plus puiſſante qu'elle ne l'avait été dans les dernières années de Frédéric-Guillaume, père du roi.

Les finances & la juſtice n'abſorbèrent pas toute l'attention du roi; le militaire, cet inſtrument de la gloire & de la conſervation des Etats, ne fut pas négligé. Le roi le ſurveilla de près, pour que la diſcipline & la ſubordination fuſſent rigoureuſement maintenues dans chaque province. Les troupes ſe raſſemblaient régulièrement toutes les années dans des camps de paix, où on les dreſſait aux grandes évolutions & aux manœuvres. L'infanterie s'exerçait aux différens déploiemens, aux formations, aux attaques de plaine, aux attaques de poſtes, aux défenſes de villages & de retranchemens, aux paſſages de rivières, aux marches couvertes à colonnes renverſées, aux retraites, & enfin à toutes les manœuvres qu'il faut faire devant l'ennemi. La cavalerie s'exerçait aux différentes attaques ſerrées & à intervalles, aux reconnaiſſances, aux fourrages verds & ſecs, aux différentes formations, & à prendre des points de vue ſur

des alignements preſcrits. On pouſſa, dans quelques régimens dont les cantons étaient les plus peuplés, le nombre des ſurnuméraires par compagnie à 36 hommes, & à 24 au moins : quoiqu'on ne fît aucune nouvelle levée, le nombre de ces ſurnuméraires faiſait ſur le total de l'armée une augmentation de 10,000 combattans. Tous les bataillons, tous les régimens de cavalerie avaient à leur tête de vieux commandans, officiers éprouvés, pleins de valeur & de mérite. Le corps des capitaines était compoſé d'hommes mûrs, ſolides & braves. Les ſubalternes étaient choiſis ; pluſieurs étaient pleins de capacité & dignes d'être élevés à des grades ſupérieurs. En un mot, l'application & l'émulation qui régnaient dans cette armée, étaient admirables. Il n'en était pas de même des généraux, quoiqu'il y en eût quelques-uns d'un vrai mérite. Le plus grand nombre avait, avec beaucoup de valeur, beaucoup d'indolence. On ſuivait l'ordre du tableau pour l'avancement ; de ſorte que l'ancienneté du ſervice, & non les talens, décidaient de la fortune. Cet abus était ancien ; il n'avait porté aucun préjudice dans les guerres précédentes, parce que le roi, n'agiſſant qu'avec une armée, n'avait pas beſoin de faire beaucoup de détachemens, & que les troupes & les généraux Autrichiens auxquels il eut à faire, n'étaient que médiocres, & avaient entièrement négligé la tactique. Le roi fit une bonne acquiſition en attirant de Ruſſie le maréchal Keith à ſon ſervice. C'était un homme doux dans le commerce, ayant des vertus & des mœurs, habile en ſon métier, & qui avec la plus grande politeſſe, était d'une valeur héroïque dans un jour de combat. Le corps de l'artillerie avait été augmenté. Le roi le porta à trois bataillons, dont le dernier était deſtiné pour les garniſons. Il était bien exercé & en bon état, mais trop peu nombreux pour la

profuſion d'artillerie & de bouches à feu que la mode introduiſit bientôt dans les armées. Il aurait fallu le doubler ; mais comme cela n'avait point été uſité dans les guerres précédentes, & que ces deux bataillons avaient ſuffi au ſervice qu'on en demandait, on ne ſongea pas d'abord à l'augmenter. Durant la paix on conſtruiſit les ouvrages de Schweidnitz, & l'on perfectionna ceux de Neiſſe, de Coſel, de Glatz & de Glogau. Schweidnitz devait ſervir de dépôt pour l'armée, au cas que la guerre ſe portât en Bohème ſur cette frontière ; & comme les Autrichiens avaient montré peu de capacité dans la derniere guerre pour l'attaque & la défenſe des places, on ſe contenta de conſtruire légérement ces ouvrages ; ce qui était dans le fond très-mal raiſonné ; car les places ne ſe conſtruiſent pas pour un temps, mais pour toujours ; & qui pouvait garantir d'ailleurs que l'impératrice-reine n'attirât pas quelque habile ingénieur à ſon ſervice, qui apportant avec lui un art qui manquait à l'armée autrichienne, le lui enſeignât & le rendît commun ? Mais ſi l'on fit des fautes, on eut dans la ſuite ſujet de s'en repentir, & d'apprendre à raiſonner plus ſolidement.

D'autre part, on prévit qu'une armée en bon état & bien entretenue ne ſuffit pas pour faire la guerre, mais qu'il faut de groſſes proviſions de réſerve, pour l'habiller, & la renouveller, pour ainſi dire ; ce qui donna lieu de faire de grands amas de toutes ſortes de fournitures, de ſelles, étriers, mords, bottes, gibernes, ceinturons, &c. On conſervait dans l'arſenal 50,000 fuſils, 20,000 ſabres, 12,000 épées, autant de piſtolets, de carabines & de bandoulières ; en un mot, tout ce qu'il faut ſans ceſſe renouveller, & que le temps ne donne pas toujours le moyen d'avoir aſſez promptement dans le beſoin. On avait fait fondre de la groſſe artillerie, conſiſtant en 80 pièces de batterie,

& en 20 mortiers, qui fut dépoſée dans la forteresſe de Neiſſe. Les amas de poudre à canon que l'on avait fait, montaient à 56,000 quintaux, répartis dans les différentes places du royaume. Les magaſins d'abondance étaient remplis de 36,000 winſpels de farine & de 12,000 d'avoine; de ſorte que par ces meſures & par ces arrangemens préalables tout était préparé pour la guerre qu'on prévoyait, & qui ne paraiſſait pas éloignée. Dans l'année 1755 le roi fit même une augmentation dans les régimens de garniſon. Ceux de Siléſie furent portés à huit bataillons, ceux de Pruſſe à trois, ceux de la Marche électorale à deux; ce qui fait en tout 13 bataillons. Dans un pays pauvre le ſouverain ne trouve pas de reſſources dans la bourſe de ſes ſujets, & ſon devoir eſt de ſuppléer par ſa prudence & ſa bonne économie aux dépenſes extraordinaires, qui deviennent indiſpenſables. Les fourmis amaſſent en été ce qu'ils conſomment en hiver, & le prince doit ménager durant la paix les ſommes qu'il faut dépenſer dans la guerre. Ce point, malheureuſement ſi important, n'avait pas été oublié, & la Pruſſe ſe trouvait en état de faire quelques campagnes de ſes propres fonds; en un mot, elle était prête à paraître dans l'arène au premier ſignal, & à ſe meſurer avec ſes ennemis. Vous verrez dans la ſuite combien cette précaution fut utile, & la néceſſité où ſe trouve un roi de Pruſſe, par la ſituation bizarre de ſes provinces, d'être armé & préparé à tout événement, pour ne pas ſervir de jouet à ſes voiſins & à ſes ennemis. Il aurait fallu au contraire en faire davantage, ſi les facultés de l'Etat l'avaient permis; car le roi avait dans la perſonne de l'impératrice-reine une ennemie ambitieuſe & vindicative, d'autant plus dangereuſe, qu'elle était femme, entêtée de ſes opinions, & implacable.

Cela était ſi vrai, que dès-lors elle préparait dans

le silence du cabinet les grands projets qui éclatèrent dans la suite. Cette princesse, dévorée d'ambition, voulait aller à la gloire par tous les chemins ; elle mit dans ses finances un ordre inconnu à ses ancêtres, & non-seulement répara par de bons arrangemens ce qu'elle avait perdu par les provinces cédées au roi de Prusse & au roi de Sardaigne, mais même augmenta considérablement ses revenus. Le comte Haugwitz devint contrôleur général de ses finances. Sous son administration, les revenus de l'impératrice montèrent à 36 millions de florins, ou 24 millions d'écus. L'empereur Charles VI, son père, possesseur du royaume de Naples, de la Servie & de la Silésie, n'en avait pas eu autant. L'empereur son époux, qui n'osait se mêler des affaires du gouvernement, se jeta dans celles du négoce ; il ménageait tous les ans de grosses sommes de ses revenus de Toscane, & les faisait valoir dans le commerce. Il établissait des manufactures, & prêtait sur gages ; il entreprit la livraison des uniformes, des armes, des chevaux, & des habits d'ordonnance pour toute l'armée impériale ; associé avec un comte Boltza & un marchand nommé Schimmelmann, il avait pris à ferme les douanes de la Saxe, & en l'année 1756 il livra même le fourrage & la farine à l'armée du roi, qui était en guerre avec l'impératrice son épouse. Durant la guerre, l'empereur avançait des sommes considérables à cette princesse sur de bons nantissemens. Il était en un mot le banquier de la cour.

L'impératrice avait senti dans les guerres précédentes la nécessité d'une meilleure discipline ; elle choisit des généraux actifs, & capables de l'introduire dans ses troupes ; de vieux officiers, peu propres aux emplois qu'ils occupaient, furent renvoyés avec des pensions, & remplacés par de jeunes gens de condition, pleins d'ardeur & d'amour pour le métier de la guerre.

On formait toutes les années des camps dans les provinces, où les troupes étaient exercées par des commissaires inspecteurs bien versés dans les grandes manœuvres de la guerre ; l'impératrice se rendit elle-même à différentes reprises dans les camps de Prague & d'Olmutz, pour animer les troupes par sa présence & par ses libéralités ; elle savait faire valoir mieux qu'aucun prince ces distinctions auxquelles on attache tant de prix ; elle récompensait les officiers qui lui étaient recommandés par ses généraux, excitant par-tout l'émulation, les talens, & le désir de lui plaire. En même temps se formait une école d'artillerie sous la direction du prince de Lichtenstein ; il porta ce corps à six bataillons, & l'usage des canons à cet abus inoui auquel il est parvenu de nos jours ; par zèle pour l'impératrice il dépensa pour cet objet au-delà de cent mille écus de son propre bien. Enfin, pour ne rien négliger de ce qui pouvait avoir rapport au militaire, l'impératrice fonda près de Vienne un collège où la jeune noblesse était instruite dans tous les arts qui ont rapport à la guerre ; elle attira d'habiles professeurs de géométrie, de fortification, de géographie & d'histoire, qui formèrent des sujets capables ; ce qui devint une pépinière d'officiers pour son armée. Par tous ces soins le militaire acquit dans ce pays un degré de perfection où il n'était jamais parvenu sous les empereurs de la maison d'Autriche, & une femme exécuta des desseins dignes d'un grand homme. Cette princesse, qui portait ses vues sur toutes les parties de l'administration, peu satisfaite de de la manière dont les affaires étrangères & politiques s'étaient jusques-là traitées, fit choix du comte Kaunitz sur la fin de l'année 1755. Elle lui donna la patente de premier ministre, pour qu'une seule tête réunit toutes les branches du gouvernement ; nous aurons lieu dans son temps de faire connaître plus particulièrement

rement cet homme, qui joua un ſi grand rôle; il entra dans tous les ſentimens de ſa ſouveraine; il eut l'art de flatter ſes paſſions & de s'attirer ſa confiance. Dès qu'il parvint au miniſtère, il travailla à former des alliances, & à iſoler le roi de Pruſſe, pour préparer les voies à ce projet que l'impératrice avait tant à cœur, de recouvrer la Siléſie; & d'abaiſſer ce prince; mais comme c'eſt là proprement la matière du chapitre ſuivant, nous n'en dirons pas davantage ſur ce ſujet.

Voilà comment ces deux puiſſances, durant la paix, ſe préparaient à la guerre, telles que deux athlètes, qui aiguiſent leurs armes, & qui brûlent de l'impatience de s'en ſervir.

CHAPITRE II.

De la Guerre & de la Politique depuis 1746 *juſqu'à* 1756.

1746.

La paix de Dreſde eut le deſtin de la plupart des traités qui ſe ſont faits entre les ſouverains; elle ſuſpendit les hoſtilités, ſans déraciner les germes de diſcorde qui ſubſiſtaient entre l'Autriche & la Pruſſe. Quelque diſſimulation qu'employât la cour de Vienne, elle avait le cœur trop ulcéré de la perte de la Siléſie, pour que les effets de ſon animoſité & de ſa haine ne lui échappaſſent point, & ne ſe manifeſtaſſent pas enfin. La guerre entre ces deux puiſſances n'avait donc point été terminée proprement, mais elle avait changé de forme; & quoique les armées ne ſe combattiſſent plus en campagne, les Autrichiens continuaient les hoſti-

lités du fond de leur cabinet. La ruſe, l'intrigue, l'artifice, étaient les armes dont ils ſe ſervaient pour brouiller les Pruſſiens avec toutes les cours de l'Europe, & pour leur ſuſciter, s'il était poſſible, des ennemis juſques aux extrêmités de notre globe : nous en rapporterons des témoignages ſuffiſans ; mais pour mettre plus d'ordre & plus de clarté dans ce que nous allons dire, nous parcourrons ſucceſſivement les événemens principaux qui arrivèrent dans les différentes cours de l'Europe. Et comme après la paix de Dreſde la guerre ne laiſſa pas de continuer entre la cour de Vienne & l'Angleterre d'une part, & la France & l'Eſpagne de l'autre, nous nous voyons obligés d'en faire un tableau raccourci, pour ne rien omettre de ce qui peut ſervir à l'intelligence de cette hiſtoire.

Les armées impériales & alliées ne proſpérèrent pas en Flandre, où elles avaient le maréchal de Saxe en tête. A la fin de cette année (1746) ce maréchal gagna la bataille de Rocoux. On en attribua la perte en partie au prince de Waldeck, qui s'était mal poſté, & en partie aux Autrichiens, qui ne ſoutinrent pas les Hollandais. Le prince Charles de Lorraine, après avoir été ſpectateur de la défaite des Hollandais, envoya le prince Louis de Brunſwic pour couvrir leur retraite ; il s'en acquitta ſi bien, que les alliés gagnèrent Maſtricht, ſans que les Français, qui les pourſuivaient, puſſent les entamer.

Le maréchal de Saxe ouvrit la campagne ſuivante (1747) par la priſe de la plupart des places de la Flandre hollandaiſe. Louis XV ſe rendit en perſonne à l'armée. La préſence du roi & de ſes miniſtres fut un ſurcroît d'embarras pour le comte de Saxe & une charge pour l'armée. Les courtiſans rempliſſaient le camp d'intrigues, & contrecarraient le général ; une cour auſſi nombreuſe demandait par jour 10, 000 rations pour

les chevaux des équipages, Mais ni la cour de Verſailles, ni les ennemis de la France ne purent empêcher le comte de Saxe de conſerver la ſupériorité durant cette campagne. Il avait d'abord formé le projet d'aſſiéger Maſtricht; pour en impoſer à l'ennemi, il feignit d'en vouloir à Berg-op-Zoom. Le duc de Cumberland s'aperçut de la feinte, ſe mit en marche & gagna promptement les environs de Maſtricht. Le comte ſe voyant prévenu, quitta en hâte ſon camp de Malines, & ſe porta au-delà de St. Tron ſur les hauteurs de Henderen. Les alliés, qui ſe trouvaient dès la veille à la commanderie de Yons, négligèrent d'occuper cette hauteur importante; indécis ſur le choix de leur champ de bataille, & vacillant dans leurs réſolutions, ils mirent le feu à des villages & l'éteignirent; garnirent ces villages de troupes, qu'ils retirèrent enſuite; & après avoir embraſé le village de Lawfeld le matin de l'action, ils l'éteignirent encore & y placèrent du monde, quoiqu'à 2,000 pas au-devant de leur front. Ce fut à ce village où la bataille s'engagea. Le maréchal de Saxe, témoin des mouvemens inconſéquens des alliés, crut que Lawfeld était vide de troupes; il ſe propoſa de s'en ſaiſir, & le trouva garni d'ennemis. L'attaque commença ſur le champ, & à force de la renouveller & de ſacrifier du monde, les Français emporterent le village, ce qui décida l'action. Les alliés ſe retirèrent à Maſtricht, ſans que le maréchal de Saxe les pourſuivît, parce que M. de Clermont-Tonnerre ſe diſpenſa de charger l'ennemi avec ſa cavalerie, malgré les ordres réitérés qu'il avait reçus; cette déſobéiſſance à ſon général lui valut le bâton de maréchal de France. Louis XV ne gagna donc proprement par cette victoire que le ſtérile avantage de camper ſur le champ de bataille, & le duc de Cumberland, quoique battu, garantit Maſtricht d'un ſiége. Pour ne pas laiſſer néanmoins écouler

inutilement la campagne, le comte de Saxe se rebattit sur Berg-op-Zoom. Il chargea M. de Lœwendahl de cette difficile entreprise. Les excellens ouvrages de Cœhorn, & l'art admirable avec lequel il avait construit les mines de cette place, la défendirent presque seuls. M. de Cronstrœm en était gouverneur ; il avait 90 ans ; son esprit était caduc & son corps infirme. La garnison n'était pas des meilleures, & les officiers sans expérience, ne savaient s'ils devaient employer les mines ou l'inondation pour leur défense ; ils eurent le sort de cet âne fameux dans l'école, qu'on dit être mort de faim entre deux boisseaux d'avoine, pour n'avoir pu faire un choix. Les Français donnèrent l'assaut à la place, & l'emporterent sans trouver presque de résistance ; à peine le gouverneur eut-il le temps de se sauver en bonnet de nuit & en robe de chambre. Cet exploit termina pour cette année les succès des Français en Flandre.

La fortune fut moins contraire aux Impériaux en Italie & en Provence. La révolution arrivée à Gènes fit à la vérité manquer l'expédition du comte de Braun sur Toulon. Cette révolution se fit par hasard. Les Autrichiens maltraitaient quelques bourgeois qui travaillaient à embarquer de l'artillerie pour Antibes. Le peuple s'ameuta, soutint ses concitoyens insultés, &, dans les premiers accès de sa fureur, chassa de Gènes le marquis de Botta & toute la garnison autrichienne. Ce contrecoup fit manquer l'armée de Provence de vivres & de munitions, & obligea M. de Braun à vider cette province. Il mit à son retour le siége devant Gènes ; mais cette ville le soutint sans succomber ; la France y envoya des secours sous M. de Boufflers & depuis sous le duc de Richelieu ; ils prirent tous deux de si justes mesures, qu'ils rendirent les efforts des Autrichiens inutiles. Les troupes françaises & espagnoles, combinées

ſous M. de Belle-Iſle, voulurent, après la retraite de de M. de Braun, ſe rouvrir le chemin de l'Italie. Les Français s'approchèrent les premiers du Col de l'Aſſiette ; M. de Belle-Iſle trouvant ce poſte faiblement défendu, jugea qu'il pourrait l'inſulter ; il manda les Eſpagnols pour l'attaquer à forces réunies, & les Eſpagnols différèrent trois jours avant de le joindre. Cela donna le temps au roi de Sardaigne de renforcer ceux qui défendaient cette gorge, qu'il lui importait ſi fort de conſerver : ſur cela les Eſpagnols arrivèrent, & quoique les conjonctures ne fuſſent plus les mêmes que lorſque M. de Belle-Iſle avait mandé ce renfort, il n'en voulut point avoir le démenti ; il attaqua donc les Sardes avec beaucoup de vigueur, & après avoir employé tout ce que lui pouvaient inſpirer le courage & l'audace, il ſe fit tuer en arrachant de ſes mains une paliſſade du retranchement ennemi ; ne pouvant ſurmonter les obſtacles que la nature & l'art lui avaient oppoſés, ſes efforts ne ſervirent qu'à augmenter ſes pertes. Les troupes des deux couronnes furent par-tout repouſſées, & le nombre d'officiers de condition & des plus grandes maiſons, qui périrent, mit toute la France en deuil. Le public, ſouvent injuſte, rempli de préjugés, & apparemment mal inſtruit, taxa cette entrepriſe de témérité ; elle n'était que hardie, & n'aurait pas manqué, ſi M. de Belle-Iſle eût pu exécuter ſon projet lorſqu'il le conçut, & ſi la lenteur des Eſpagnols ne lui eût pas fait perdre les lauriers qu'il était près de cueillir.

Cependant (en 1748) les Français ſe dédommageaient en Flandre, des mauvais ſuccès qu'ils avaient eus vers les Alpes. Le génie du comte de Saxe avait pris de l'aſcendant ſur tous les ennemis de la France. Ce maréchal ouvrit la campagne en mettant ſon armée en marche ſur pluſieurs colonnes. L'une menaçait Luxem-

bourg, l'autre Bois-le-Duc, une autre Venlo ; leurs mouvemens vinrent se réunir à Maſtricht, dont elles formèrent l'inveſtiſſement & firent le siège. Mais quelques brillans que fuſſent les ſuccès du comte de Saxe, ſes triomphes mêmes commençaient a devenir onéreux à la France. On en était à la hutitième campagne, & la durée d'une guerre dont les commencemens avaient été funeſtes, épuiſaient la nation. Toutes les puiſſances belligérantes s'en laſſaient de même ; après avoir ſouvent changé de cauſe, elle n'en avait aucune à la fin. Le moment de la frénéſie était paſſé ; elles penſèrent ſérieuſement à la paix, & entrèrent en négociation ; chacune ſentait ſes plaies ſecrètes & avait beſoin de tranquillité pour les guérir. Les Anglais craignaient d'augmenter leurs dettes nationales, chef-d'œuvre du crédit idéal, dont l'abus pronoſtique une faillite entière. La cour impériale, ſoutenue des ſubſides de l'Angleterre, aurait à la vérité continué la guerre auſſi long-temps que ſes alliés lui en auraient fourni les moyens ; cependant elle conſentit à la paix, afin de ménager ſes reſſources pour un projet qui lui tenait plus à cœur que la guerre de Flandre. La France ſe reſſentait de ſes grandes dépenſes ; elle avait de plus à craindre que la diſette n'occaſionnât la famine dans ſes provinces méridionales, dont les ports étaient bloqués par les flottes Anglaiſes. A ces raiſons d'Etat, que le miniſtère de Verſailles alléguait en public, ſe joignaient des cauſes ſecrètes, qui furent ſes puiſſans motifs. Depuis peu Mme. de Pompadour était devenue la maîtreſſe du roi ; elle appréhendait que la continuation de la guerre n'engageât Louis XV à ſe mettre tous les ans à la tête de ſon armée. Les abſences ſont dangereuſes pour les favoris & pour les maîtreſſes ; elle comprit que pour fixer le cœur de ſon amant, il fallait écarter tout prétexte qui pût l'éloigner d'elle ; en un mot, qu'il fallait,

faire la paix ; & dès-lors elle y travailla de tout ſon pouvoir. Lorſque M. de St. Séverin partit de Verſailles pour Aix-la Chapelle en qualité de plénipotentiaire, elle lui dit ces propres mots : „ *Au moins ſouvenez-* „ *vous, Monſieur, de ne pas revenir ſans la paix, le* „ *roi la veut à tout prix.*" Le congrès s'aſſembla donc à Aix-la-Chapelle. La ville de Maſtricht ſe rendit & la paix fût publiée. Par ce traité, la France rendit à la maiſon d'Autriche toutes ſes conquêtes en Flandre & en Brabant ; moyennant quoi l'impératrice céda les duchés de Parme & de Plaiſance à don Philippe, réverſibles toutefois à la maiſon d'Autriche, puiſqu'il était ſtipulé que lorſque don Carlos monterait ſur le trône d'Eſpagne, don Philippe lui ſuccéderait au royaume de Naples ; & il eſt remarquable que cet article ainſi conçu, fut ratifié ſans la participation ni le conſentement du roi d'Eſpagne, de celui de Naples, & de don Philippe. Auſſi témoignèrent-ils leur mécontentement, en proteſtant contre toutes les meſures priſes à Aix-la-Chapelle, contraires à l'indépendance de leurs couronnes. Les intérêts de la France & de l'Angleterre furent réglées dans le 7me article, où l'Angleterre s'engage à rendre le Cap Breton aux Français, & où les deux couronnes ſe garantiſſent leurs poſſeſſions reſpectives en Amérique, ſelon la teneur du traité d'Utrecht ; elles convinrent toutefois de nommer des commiſſaires pour vider quelques différens ſur les limites du Canada. Enfin l'article 22 contient la garantie de la Siléſie par toutes les puiſſances.

Il eſt viſible, pour peu qu'on y donne d'attention, que cette paix faite à la hâte était l'ouvrage d'un mouvement précipité, & que les puiſſances ſacrifiaient à l'embarras préſent de leurs affaires les intérêts de l'avenir. On éteignait d'une part l'incendie qui embraſait l'Europe, & de l'autre on amaſſait des matières com-

buſtibles, propres à prendre feu à la première occaſion. Il ne fallait que la mort du roi d'Eſpagne pour exciter de nouveaux troubles, & les limites indéterminées du Canada ne pouvaient manquer de mettre un jour les Français aux priſes avec les Anglais. Quelquefois une campagne de plus, ou de la fermeté dans les négociations, terminerait pour long-temps les querelles des ſouverains; mais on préfère les palliatifs aux topiques, & une trève que l'on ſigne par impatience à une paix ſolide.

La cour de Vienne avait perdu par cette guerre les duchés de Siléſie, de Parme & de Plaiſance; elle ſouffrait impatiemment cette diminution de puiſſance; & comme elle en rejetait la faute principale ſur les Anglais, qu'elle n'accuſait pas ſans raiſon de ſacrifier les intérêts de leurs alliés aux leurs propres, & cela la dégoûtait de cette alliance & la portait à ſonder le terrain à la cour de Verſailles, afin d'eſſayer de détacher cette puiſſance de la Pruſſe, & en même temps de trouver quelque expédient pour concilier les intérêts des deux cours. Le comte Kaunitz, de qui ce projet venait particulièrement, étant plénipotentiaire de l'impératrice-reine à Aix-la-Chapelle, ne tarda pas à en faire les premières ouvertures à M. de St. Séverin, en lui diſant, par manière d'inſinuation, que ſi la France voulait s'entendre avec la maiſon d'Autriche, il y aurait des engagemens de bienſéance à prendre entre deux cours, moyennant leſquels la Flandre & le Brabant pourraient demeurer en propriété à ſa Majeſté très-chrétienne, pourvu qu'elle voulût obliger le roi de Pruſſe à reſtituer la Siléſie à l'impératrice-reine. L'appât était bien propre à tenter la cour de Verſailles, ſi Louis XV, excédé de la guerre qu'il venait de terminer, n'eût craint d'en recommencer un nouvelle pour exécuter ce projet, de ſorte que M. de St. Séverin déclina ces offres, toutes avantageuſes qu'elles étaient.

Le comte Kaunitz ne s'en tint pas là ; cet homme, ſi frivole dans ſes goûts & ſi profond dans les affaires, fut envoyé comme ambaſſadeur à Paris. Il y travailla avec une aſſiduité & une adreſſe infinies à faire revenir les Français de cette haine irréconciliable, qui depuis François I & Charles-Quint ſubſiſte entre les maiſons de Bourbon & de Habſpourg ; il répétait ſouvent aux miniſtres, que l'agrandiſſement des Pruſſiens était leur ouvrage, qu'ils en avaient été payés d'ingratitude & qu'ils ne tireraient aucun parti d'un allié qui n'agiſſait que pour ſes propres intérêts ; d'autres fois il leur diſait, comme ſi la force de la conviction lui eût arraché ces paroles : „ Il eſt temps, Meſſieurs, que vous „ ſortiez de la tutelle où les rois de Pruſſe & de „ Sardaigne & nombre de petits princes vous tien- „ nent ; leur politique ne tend qu'à ſemer la zizanie „ entre les grandes puiſſances, ce qui leur procure „ des moyens d'agrandiſſement : nous ne faiſons la „ guerre que pour eux ; il n'y a qu'à nous enten- „ dre, & nous prêter mutuellement à des arran- „ gemens qui, en ôtant tout ſujet de différent en- „ tre les premières puiſſances de l'Europe, ſervent „ de baſe à une paix ſolide & permanente. " Ces idées parurent d'abord bizarres à une nation qui avait pris l'habitude, par une longue ſuite de guerres, de regarder la maiſon impériale comme ſon ennemie perpétuelle. Quoique le miniſtère français ſe ſentit flatté de l'idée de ces grandes puiſſances qui donneraient des lois à l'Europe, & de cette paix perpétuelle, cependant d'autres conſidérations le retenaient encore. Le comte Kaunitz, ſans ſe rebuter, revint ſouvent à la charge ; à force de répéter les mêmes propos, la cour de France ſe familiariſant avec ces idées, vint à ſe perſuader inſenſiblement que ces deux grandes maiſons n'étaient pas auſſi incompatibles que leurs an-

cètres l'avaient cru. Il fallait du temps à ce germe pour se développer & pour se fortifier. Toutefois la doctrine du comte Kaunitz fit des prosélytes, & causa quelques refroidissemens entre la cour de Versailles & celle de Berlin. On le remarqua sur-tout à la mission de milord Tircouel à Berlin. Ce ministre, effarouché de cette idée de tutelle que le comte Kaunitz avait tant rabattue, parlait sans cesse avec affectation de l'indépendance des grandes puissances. Un jour il tint même des propos assez imprudens, dont le sens était : *Pour peu que le roi de Prusse tergiverse avec nous, nous le laisserons tomber & il sera écrasé.* Les Français conservèrent cependant les dehors d'une amitié de bienséance vis-à-vis du roi, quoique la cour de Versailles, ne regardant pas des liaisons à prendre avec l'impératrice-reine comme impossibles, ne se sentit plus d'éloignement pour elle. Les choses restèrent en France sur ce pied, jusqu'à ce que les vexations des Anglais obligèrent Louis XV à recourir aux armes.

La cour de Vienne ne trouvant pas dans celle de Versailles autant de facilité qu'elle se l'était promis, toujours occupée cependant à lier sa partie, se tourna vers celle de Pétersbourg, où elle mit tout en mouvement pour rendre son union plus étroite avec la Russie, & pour brouiller l'impératrice Elisabeth avec le roi de Prusse; un ministre russe était sûr que sa haine contre la Prusse lui était payée, & les Autrichiens en augmentaient le salaire, à mesure qu'il y mettait plus d'aigreur. Ceux qui étaient à la tête du gouvernement, ne cherchaient donc qu'à semer la discorde entre les cours de Pétersbourg & de Berlin, & une chose innocente par elle-même leur en fournit le prétexte. La nécessité d'établir une balance dans le Nord avait déterminé la France, la Prusse & la Suède à faire une triple alliance. Le comte Bestuchew affecta d'en prendre om-

brage ; il remplit l'impératrice d'appréhenſions, & porta les choſes au point, que tout de ſuite les Ruſſes formèrent des camps conſidérables en Finlande ſur les frontières des Suédois, & en Livonie vers celles de la Pruſſe. Ces démonſtrations ſe renouvelèrent depuis toutes les années. Dans des conjonctures auſſi critiques il s'éleva en 1750, un différent entre la Ruſſie & la Suède touchant les limites de la Finlande, qu'on n'avait pas aſſez exactement déterminées par le traité d'Abo. Ce prétexte fâcheux donnait aux Ruſſes la liberté de commencer la guerre, lorſqu'ils le jugeraient à propos. La cour de Vienne fomenta ces diſſenſions, dans le deſſein d'inquiéter le roi de Pruſſe, & de l'induire à quelque fauſſe démarche, qui pût le commettre avec la Ruſſie. Cependant l'impératrice-reine ſe contenta de fournir des alimens à l'aigreur des deux cours, ſans précipiter le moment de la rupture. La ſituation où le roi ſe trouvait, était délicate & embarraſſante, elle aurait pu devenir dangereuſe, s'il n'eût pas eu le bonheur d'être informé des deſſeins les plus ſecrets de ſes ennemis, en ſe procurant toute la correſpondance des miniſtres de Saxe avec les cours de Vienne & de Pétersbourg. Le comte de *** ſe ſentait humilié par la paix de Dreſde ; il était jaloux de la puiſſance du roi, & travaillait de concert avec la cour de Vienne à Pétersbourg, pour y communiquer la haine & l'envie dont il était dévoré. Ce miniſtre ne reſpirait que la guerre ; il ſe flattait de profiter des premiers troubles de l'Europe, pour abaiſſer un voiſin dangereux de la Saxe ; il comprenait que cet électorat ne ſerait pas épargné, & que les premiers efforts des Pruſſiens s'y porteraient, & toutefois il laiſſait dépérir l'état militaire. Nous n'examinerons pas ſi ſa conduite fut bien conſéquente ; il ne devait pas ignorer que tout Etat ſe trompe, lorſqu'au lieu de ſe repoſer ſur ſes propres forces, il ſe fie à celles de ſes alliés.

Il n'y avait donc rien de caché pour le roi, & les fréquentes nouvelles qu'il recevait, lui ſervaient comme de bouſſole pour ſe diriger au milieu des écueils qu'il avait à éviter, & l'empêchaient de prendre de pures démonſtrations pour un deſſein formé de lui déclarer inceſſamment la guerre. L'aſcendant de la cour de Vienne ſur celle de Pétersbourg augmentait de jour en jour ; il devait s'accroître rapidement, parce que l'eſprit du miniſtre était préparé à recevoir favorablement les impreſſions qu'on pouvait lui donner des Pruſſiens. Le comte de Beſtuchew avait ſoupçonné M. de Mardefeld, miniſtre du roi, d'être d'intelligence avec M. de la Chétardie, pour lui faire perdre ſon poſte. Afin de ſe venger de ces offenſes particulières, il engagea l'impératrice à conclure une alliance avec les cours de Vienne & de Londres. Ce traité de 1746 était avantageux à la Ruſſie par deux raiſons ; premièrement, parce que l'union de la maiſon d'Autriche était convenable à la Ruſſie, pour s'oppoſer conjointement aux entrepriſes de la Porte ; & en ſecond lieu, par les ſubſides de l'Angleterre, qui depuis inondèrent Pétersbourg. Les choſes étant ainſi diſpoſées, il ne fut pas difficile à l'impératrice-reine de rompre toute correſpondance entre la Pruſſe & la Ruſſie. Ni les ménagemens que le roi gardait dans ces circonſtances ſcabreuſes, ni la conduite toujours meſurée qu'il tint vis-à-vis de la cour de Pétersbourg, ne purent empêcher que les choſes n'en vinſſent bientôt à un éclat.

Un homme d'une extraction obſcure, revêtu du caractère de miniſtre de Ruſſie, fut l'inſtrument dont M. de Beſtuchew ſe ſervit pour brouiller les deux cours (en 1753). Ce miniſtre, chargé de ſaiſir la première occaſion d'en venir à une rupture, prit le premier prétexte qui ſe préſenta pour remplir les intentions de ſa cour. Le roi donnait des fêtes à Charlot-

cembourg à l'occaſion du mariage du prince Henri avec la princeſſe de Heſſe. Les miniſtres étrangers y parurent ; le fourrier de la cour eut ordre de les inviter tous à ſouper ; il s'acquitta de ſa commiſſion, mais il ne put trouver le miniſtre ruſſe, qui était parti exprès une demi-heure avant les autres. Ce miniſtre déclara le lendemain qu'il ne paraîtrait plus à la cour après l'affront fait à l'impératrice en ſa perſonne, & qu'il attendrait le retour de ſon courrier de Pétersbourg pour régler ſa conduite ultérieure ſur les ordres qu'il en recevrait ; ce courrier arriva, le miniſtre ruſſe partit ſur le champ & furtivement de Berlin, eſcorté pendant qu'il traverſait la ville par les ſecrétaires de légation autrichiens & anglais. L'évaſion de ce miniſtre obligea le roi à rappeler également ſon miniſtre de Pétersbourg. Dès que les Autrichiens furent délivrés en Ruſſie d'un miniſtre pruſſien qui les gênait, ils lâchèrent la bride à leur mauvaiſe volonté, & n'eurent point honte de débiter les menſonges & les calomnies les plus atroces, pour envenimer l'eſprit de l'impératrice Eliſabeth contre le roi. Ils lui perſuadèrent que ce prince avait tramé un complot contre ſa vie, afin d'élever le prince Ivan ſur le trône. L'impératrice, qui était d'un caractère indolent & facile, les crut ſur leur parole, voulant s'épargner la peine d'examiner la choſe ; & conçut pour le roi une haine irréconciliable. La France n'avait dans ce temps aucun miniſtre à Pétersbourg ; celui que la Suéde y entretenait, était plus ruſſe que ſuédois, & par conſéquent peu propre à ſervir le roi ; de ſorte qu'il n'y avait aucune voie pour parvenir à l'impératrice, & pour la tirer de l'erreur où la jetaient le miniſtre d'Autriche & ſes créatures. La cour de Vienne, ſatisfaite des ſentimens de haine & d'animoſité dont elle avait rempli la cour de Pétersbourg contre la Pruſſe, était trop habile pour pouſſer les choſes

plus loin ; elle ſe contenta d'avoir diſpoſé les eſprits à la rupture, mais n'en voulut pas précipiter l'événement, pour achever ſes arrangemens intérieurs, & pour attendre qu'une occaſion favorable lui permît de mettre au jour ſes vaſtes projets. C'était ainſi que la cour de Vienne agitait toute l'Europe, & tramait ſourdement contre la Pruſſe une confédération que le premier événement important devait faire éclater.

Cependant les différens que la Suède avait avec la Ruſſie pour les frontières de la Finlande furent terminés à l'amiable ; mais vers la fin de l'année 1756 il ſe fit dans ce royaume une eſpèce de révolution, dont nous ne ſaurions nous diſpenſer de parler en peu de mots, parce que ſes ſuites refluèrent ſur les affaires générales de l'Europe : voici ce qui y donna lieu. La cour s'était depuis long-temps brouillée avec les ſénateurs du parti français, à cauſe d'une place de major-général vacante, que le roi deſtinait à M. de Lieven, & le ſénat à M. de Ferſen. Le ſénat l'emporta. La cour, vivement piquée de cet affront, contraria depuis dans toutes les occaſions le parti français (1755). Les comtes de Brahé & de Horn, & le Sr. Wrangel, avec nombre de ſeigneurs des premières familles du royaume, attachés au parti de la cour, lui firent eſpérer la ſupériorité à la diète, en faiſant élire un maréchal qui fût entièrement à ſa dévotion. Cependant l'événement tourna d'une manière toute oppoſée, & le comte Ferſen, ennemi de la cour, obtint cette charge par les intrigues & l'appui de la faction françaiſe. Dans cette diète, commencée le 17 octobre 1755, le ſénat, fier de ſa ſupériorité, préſenta un mémoire aux Etats, pour décider le grand différent qui ſubſiſtait entre lui & le roi au ſujet de la diſtribution des charges. Comme les juges étaient à la diſpoſition de la France, le ſénat triompha ; il abuſa de ſa victoire, & s'en ſervit pour dimi-

nuer cette ombre d'autorité dont le roi avait joui juſqu'alors ſelon les lois du royaume. L'inſolence de ces magiſtrats alla même juſqu'à dépouiller la reine des joyaux de la couronne, & de ceux qui lui avaient été donnés ; il s'en fallut peu qu'au mépris de la majeſté ſouveraine, ces ſénateurs ſéditieux n'entrepriſſent de renverſer le trône. Ces procédés outrageans firent de vives impreſſions ſur la cour, & ſur ceux qui lui étaient attachés, principalement ſur l'eſprit des comtes Brahé & Horn & du Sr. de Wrangel. Ces ſeigneurs s'aſſemblèrent dans les premiers mouvemens de leur indignation, & réſolurent de changer par un coup hardi la forme du gouvernement. Le roi n'eut pas aſſez d'aſcendant ſur eux, pour les engager à tempérer le parti qu'ils avaient pris ; leurs meſures, concertées tumultuairement, furent plus mal exécutées encore ; & par un mélange d'audace & de timidité, ils héſitèrent au moment de l'exécution. Une entrepriſe différée eſt d'ordinaire découverte ; quelques amis faibles, auxquels ils s'étaient confiés, les trahirent. Le ſénat prit des meſures vigoureuſes, pour ſe mettre à l'abri de toute entrepriſe. Le comte Brahé fut arrêté ; le Sr. de Wrangel & quelques autres ſeigneurs de ce parti eurent le bonheur de ſe ſauver. Le nom du roi parut dans la dépoſition des conjurés. Enfin le comte Brahé, & pluſieurs perſonnes d'une naiſſance obſcure, périrent ſur l'échafaud, & le roi fut entièrement dépouillé des prérogatives dont ſon prédéceſſeur & lui avaient joui ſelon la forme de gouvernement établie depuis la mort de Charles XII. Dès-lors M. d'Havrincourt, ambaſſadeur de France, fut véritablement roi de Suède ; il gouverna deſpotiquement cette nation, & l'engagea depuis dans la guerre d'Allemagne d'une manière irrégulière, & oppoſée aux conſtitutions du gouvernement ; ce qui ne ſerait pas arrivé, ſi le roi

légitime avait conſervé l'autorité dont il devait jouir ſelon les lois. Tout le ſervice que le roi de Pruſſe put rendre à ſon beau-frère, fut de repréſenter à la cour de Verſailles qu'il ſerait ſéant de faire changer de conduite au miniſtre arrogant qui mettait toute la Suéde en combuſtion; mais la France aimait mieux voir M. d'Havrincourt à la tête de ce royaume que celui qui en était le roi légitime.

L'année précédente (1754) il était ſurvenu un autre démêlé, mais moins fâcheux, entre la Pruſſe & le Danemarck. C'était au ſujet d'un procès que la comteſſe de Bentinck avait avec ſon mari. Cette femme avait cédé au comte de Bentinck une terre ſituée ſur la frontière de l'Oſt-Friſe, & depuis elle s'était répentie du contrat formel qu'elle avait paſſé pour cet objet. Les juges ordonnèrent le ſéqueſtre; le roi, en qualité de directeur du cercle de Weſtphalie, devait en être chargé; la cour de Vienne en donna la commiſſion au roi de Danemark. Ce prince y envoya des troupes; les Pruſſiens les prévinrent; le roi de Danemarck prit feu, & il aurait employé des menaces, ſi ſa modération ne l'avait retenu. Cependant cette affaire fut appaiſée par la médiation de la France. Tout le monde était content; mais la comteſſe de Bentinck, qui aimait à chicaner, rompit l'accord qu'on avait moyenné; elle alla plaider à Vienne, d'où elle retourna dans ſon comté; & comme perſonne ne parut diſpoſé à ſe mêler de ſes affaires, ſon procès demeura indécis.

Il ſemblait qu'il ſe fût répandu en Europe durant cette paix un eſprit de diſcorde qui diviſait toutes les cours. Il ſurvint au roi des différens avec l'Angleterre (1754 & 1755), qui penſèrent le commettre avec cette couronne. Durant la dernière guerre, les armateurs anglais avaient enlevé quelques vaiſſeaux appartenant

à

à des marchands pruſſiens. Les Anglais étaient juges & parties dans leur propre cauſe, de ſorte que le tribunal de leur amirauté déclara ces vaiſſeaux de bonne priſe. Le roi, après avoir fait les repréſentations convenables à la cour de Londres, mit l'affaire en négociation. Les Anglais ne ſe relâchèrent point, & tinrent peu de compte de ce qu'on alléguait ſur l'illégalité de leurs procédés ; enfin, après avoir inutilement épuiſé toutes les voies de conciliation, il ne reſta d'autre expédient, pour indemniſer les ſujets pruſſiens, que de mettre en ſéqueſtre la ſomme que le roi devait aux Anglais, ſelon qu'il s'y était engagé par la paix de Breſlau. C'était le rembourſement de 1, 800, 000 écus, que la maiſon d'Autriche avait empruntés ſur la Siléſie, pour ſoutenir la guerre contre la Porte en 1737 & 1738. Le dernier terme qui reſtait à acquitter de 300, 000 écus, fut arrêté. Les Anglais en furent irrités ; cela donna lieu à des déclarations aſſez vives de part & d'autre ; le miniſtre d'Autriche à Londres ſe donna de grands mouvemens pour envenimer cette affaire, & peut-être aurait-elle eu des ſuites, ſi une querelle beaucoup plus grave entre la France & l'Angleterre au ſujet du Canada, n'y eût fait diverſion.

Il n'y eut pas juſqu'au duc de Mecklenbourg qui, ſe repoſant ſur la protection dont il jouiſſait de la part de la cour impériale, ne s'émancipât à chicaner le roi (en 1755). Il s'agiſſait des levées de ſoldats dont les ancêtres du roi avaient été en poſſeſſion de temps immémorial dans le Mecklenbourg. Le duc, à l'inſtigation de la cour de Vienne, s'y oppoſa, & le roi ſe fit juſtice à lui-même ; on enleva (en 1756) quelques ſoldats Mecklenbourgeois, & l'on arrêta quelques baillis qui s'étaient oppoſés aux enrôlemens. Le duc fit grand bruit ; mais voyant que ſes éclats n'a-

boutiſſaient à rien, il prit le parti de s'accommoder, & l'affaire fut terminée à l'amiable. Bientôt après, lorſque l'impératrice-reine vit la guerre ſur le point de s'allumer entre l'Angleterre & la France, cherchant un prétexte pour rompre avec la Pruſſe, elle perſuada au duc de Mecklenbourg de porter ſes plaintes à la diète de Ratisbonne. La cour de Vienne aurait voulu faire paſſer la choſe pour une violation de la paix de Weſtphalie, & ſe ſervir de ce prétexte pour déclarer la guerre au roi, & pour réclamer en même temps, le ſecours des puiſſances qui avaient garanti cette paix. Nous verrons dans la ſuite de cet ouvrage que ce prétexte ayant manqué à la cour de Vienne, il ne lui fut pas difficile d'en trouver un autre. L'occaſion qu'elle déſirait avec impatience, ne tarda pas à ſe préſenter; elle la ſaiſit avec empreſſement. Lorſque les ſouverains veulent en venir à une rupture, ce n'eſt pas la matière du manifeſte qui les arrête; ils prennent leur parti, ils font la guerre, & laiſſent à quelque juriſconſulte laborieux le ſoin de les juſtifier.

Si nous n'avons pas fait mention de la Hollande dans cet ouvrage, c'eſt que depuis la guerre de 1740, ſur-tout depuis la mort du ſtadhouder (en 1755), elle ne jouait aucun rôle en Europe. Il ne nous reſte qu'à rapporter ſuccintement une calamité ſingulière, dont le Portugal ſe reſſentit, & qui faillit à bouleverſer ce royaume. Il éprouva un tremblement de terre dont les ſecouſſes furent ſi violentes, qu'elles détruiſirent la ville de Lisbonne; les maiſons, les égliſes, les palais, tout fut bouleverſé, englouti, ou dévoré par les flammes échappées des entrailles de la terre. Il y périt entre 15 & 20,000 ames; beaucoup d'autres villes & villages de ce royaume furent ébranlés ou renverſés. Ce tremblement de terre ſe fit ſentir le

long des côtes de l'Océan juſqu'aux frontières de la Hollande. On ne peut attribuer la cauſe de ce malheur qu'aux efforts d'un feu ſouterrain, qui, reſſerré dans les entrailles de la terre, s'eſt creuſé un canal, & a formé un gouffre ſous le Portugal, d'où il tend à s'échapper & à ſe mettre en liberté; & peut-être qu'un jour la poſtérité verra naître un volcan à la place où Lisbonne a ſubſiſté juſqu'ici. Mais on eût dit que ce n'était pas aſſez des fléaux du ciel pour affliger ce malheureux globe; peu après la méchanceté des hommes arma leurs mains impies; ils ſe déchirèrent pour un vil amas de boue; la haine, l'obſtination, la vengeance ſe portèrent aux derniers excès. Toute l'Europe nagea dans le ſang, & le mal moral dont le genre humain fut la victime, ſurpaſſa de beaucoup le mal phyſique dont Lisbonne avait éprouvé la rigueur.

CHAPITRE III.

Cauſe de la rupture entre la France & l'Angleterre ; négociation de milord Holderneſs ; alliance de la Pruſſe & de l'Angleterre ; offres de M. Rouillé ; ambaſſade du duc de Nivernois ; la France piquée ; guerre déclarée aux Anglais ; le duc de Richelieu prend le Port-Mahon ; bateaux plats qui épouvantent les Anglais ; ils font venir des Hanovriens & des Heſſois ; les Ruſſes ſe renforcent ſur la frontière de la Pruſſe ; les Autrichiens raſſemblent deux armées en Bohème ; intelligence dans les archives de Dreſde, où tout le myſtère d'iniquité ſe découvre ; brouilleries avec l'Autriche ; raiſons pour déclarer la guerre ; première diſpoſition des troupes ; projet de campagne.

1755.

APRÈS nous être fait une idée de la ſituation où ſe trouvaient les puiſſances de l'Europe au commencement de l'année 1755, il faudra nous mettre ſous les yeux les cauſes des diſſenſions qui donnèrent lieu à la guerre entre la France & l'Angleterre. Les affaires préſentes tiennent ſi fort aux événemens paſſés, qu'il faut remonter au traité d'Utrecht pour arriver aux ſources de ces brouilleries. Elles tirent leur origine d'anciens démêlés que les Français avaient eus avec les Anglais ſur les limites du Canada. Louis XIV, preſſé de conclure le traité d'Utrecht, afin de détacher la reine Anne de la grande alliance, ordonna à ſes plénipotentiaires de ſigner ſans chicane ; ſes plé-

nipotentiaires ſe ſervirent de termes équivoques, pour marquer les limites du Canada ſur leſquelles roulait le différent. Ce que la France gagnait par ce traité valait plus que toutes ſes poſſeſſions dans cette contrée ſtérile. Mais dès que les troubles de l'Europe furent appaiſés, les Anglais & les Français interprétèrent chacun à leur avantage l'article des limites de leurs poſſeſſions en Amérique. Il y eut quelques débats entre les colonies de ces deux nations, ſans cependant que ces querelles ſourdes dégénéraſſent en hoſtilités ouvertes. Par le traité de paix d'Aix-la-Chapelle on aurait dû applanir toutes les difficultés. M. de St. Séverin & ſes collègues, obligés par les ordres réitérés de la cour de France d'accélérer la ſignature des préliminaires, renvoyèrent la diſcuſſion des limites de ces colonies à l'examen des commiſſaires que les deux cours nommeraient après la concluſion de la paix : ces commiſſaires s'étant aſſemblés, loin que leurs conférences rapprochaſſent les eſprits des deux nations, le mécontentement & l'aigreur n'allèrent qu'en augmentant. L'ambaſſade du duc de Mirepoix, & la négociation qu'il entama à Londres, ne produiſit rien ; on ſe reprochait mutuellement de la mauvaiſe foi ; les troupes anglaiſes & françaiſes dans l'Amérique en venaient à des hoſtilités ; elles s'enlevaient des forts, & on ſe faiſait déjà la guerre ſans ſe l'être déclarée. Dans les relations de ces contrées les officiers anglais ne manquaient pas de rejeter la faute de leur violence ſur les Français ; ils envoyaient de part & d'autre des factums, pour juſtifier leur conduite ; la ville de Londres en était inondée. La nation anglaiſe, facile à s'enflammer lorſqu'elle croit avoir à ſe plaindre de la France, déjà mécontente de la paix d'Aix-la-Chapelle, ne reſpirait que la guerre ; la conduite du duc de Cumberland

acheva de rendre cette fermentation générale. Il voyait que le grand âge du roi ſon père l'approchait des bornes de la vie ; pour augmenter ſon crédit, & pour avoir plus d'influence dans le règne ſuivant, il avait formé le deſſein de remplir le conſeil de ſes créatures, & de faire paſſer tous les grands emplois de la couronne à des perſonnes qui lui fuſſent entièrement dévouées. Il s'était déterminé dans ſon choix en faveur du Sr. Fox, qu'il deſtinait à la place de chef de la tréſorerie, & à tous les emplois dont le duc de Newcaſtle était revêtu ; mais cette élévation du Sr. Fox ne pouvait avoir lieu qu'en déplaçant le duc de Newcaſtle, & cela était d'autant plus difficile, que ce ſeigneur jouiſſait d'un grand crédit ſur l'eſprit du roi, qu'il était conſidéré dans le parlement par ſes longs ſervices, par ſa vertu & par ſon bon naturel, qu'il était eſtimé de la nation à cauſe de ſes immenſes richeſſes, de toutes les places qu'il avait à donner, & enfin du nombre de membres du parlement que ſes poſſeſſions lui donnaient le droit d'élire. Le duc de Cumberland imagina que le meilleur moyen pour faire abandonner au duc de Newcaſtle ſes grands emplois, ſerait d'engager la nation dans une guerre avec la France, par où il mettrait le miniſtre dans la néceſſité d'ajouter de nouvelles dettes à celles dont le gouvernement était déjà ſurchargé, ce qui fournirait des griefs à l'oppoſition : ou bien il ſe flattait de profiter des mauvais ſuccès poſſibles au commencement d'une guerre, pour en rejeter la faute ſur le miniſtre, & le déterminer, à force d'inquiétudes & de perſécutions, à renoncer de lui-même à ſes emplois. Ce projet était vaſte & compliqué. Pour le mettre en exécution, il fallait commencer par envenimer les querelles des deux nations, & les porter à rompre la paix. Cela fut facile ; au ſeul nom de Français

le peuple de Londres entre en fureur; les matières combuſtibles étaient raſſemblées, elles s'embraſèrent bien vîte; ce peuple fougueux obligea le roi George à faire quelques armemens. Une démarche en entraîna inſenſiblement une autre; on en vint à des voies de fait; des violences donnèrent lieu à des repréſailles, & dès la fin de 1754 la guerre entre les deux nations parut inévitable. On remarqua cependant que le miniſtère de Verſailles agit avec plus de meſure & de modération, & que les mauvais procédés venaient tous de la part des Anglais.

Les deux rois ſe voyant menacés de la guerre, tâchèrent chacun de leur côté de fortifier leur parti, en reſſerrant les anciennes alliances, ou en en formant de nouvelles. Le roi fut alors recherché par les Français & par les Anglais. Son alliance avec la cour de Verſailles n'était point expirée, toutefois les poſſeſſions des Français aux Indes étaient exceptées des garanties de la Pruſſe; & dans ces conjonctures il paraiſſait que le partage des Pruſſiens ſerait de demeurer neutres pendant ces troubles, & d'en être les ſimples ſpectateurs. Ce n'était pas ce que l'on penſait à Verſailles; la cour paraiſſait croire que le roi de Pruſſe était, à l'égard de la France, ce qu'eſt un deſpote de Valachie à l'égard de la Porte, c'eſt-à-dire, un prince ſubordonné, & obligé de faire la guerre dès qu'on lui en envoie l'ordre. Elle ſe perſuadait de plus, qu'en portant la guerre dans l'électorat de Hanovre, elle ferait mollir le roi de la Grande-Bretagne, & terminerait ainſi au centre de l'Empire les différens qui ſubſiſtaient aux Indes entre elle & les Anglais. M. Rouillé, alors miniſtre des affaires étrangères, dit un jour à M. de Knyphauſen, dans l'intention d'engager le roi à contribuer à cette diverſion: "Ecrivez, Monſieur, au roi de Pruſſe,

„ qu'il nous aſſiſte dans l'expédition de Hanovre ; „ il y a là de quoi piller ; le tréſor du roi d'Angle- „ terre eſt bien fourni, le roi n'a qu'à le prendre ; „ c'eſt, Monſieur, une bonne capture ". Le roi lui fit répondre que de pareilles propoſitions étaient convenables pour négocier avec d'autres, & qu'il eſpérait qu'à l'avenir M. Rouillé voudrait bien apprendre à diſtinguer les perſonnes avec leſquelles il avait à traiter. Ces négociations devinrent plus vives ſur la fin de 1755. Le roi George, informé du deſſein des Français, allarmé de l'orage qui menaçait ſon électorat, ſe perſuada que la manière la plus ſûre de le conjurer était de conclure une alliance défenſive avec la Pruſſe ; il ſavait que les liens qui uniſſaient le roi de Pruſſe au roi de France étaient ſur le point de finir, parce que le terme du traité de Verſailles expirait au mois de Mars de l'année 1756, & il chargea milord Holderneſs, ſon ſecrétaire d'État, d'entamer la négociation avec la cour de Berlin. Milord Holderneſs, incertain des diſpoſitions du roi de Pruſſe ſur cette alliance, pour ne point expoſer ſon maître à un refus direct, en haſarda les premières propoſitions par le duc de Brunſwic. Ces ouvertures ſe firent ſous le prétexte d'aſſurer le repos de l'Allemagne contre le danger dont la menaçait une guerre prochaine. On demandait au roi d'entrer dans des meſures qui puſſent aſſurer & affermir la tranquillité publique. Cette propoſition tirait à grande conſéquence : dans la ſituation où ſe trouvait alors la Pruſſe, le parti qu'elle allait prendre, influait ſur la paix & ſur la guerre. Si l'on renouvellait le traité avec la France, il fallait attaquer l'électorat de Hanovre ; ce qui était s'attirer ſur les bras les forces des Anglais, des Autrichiens & des Ruſſes. Si l'on concluait une alliance avec l'Angleterre, il était pro-

bable que les Français ne porteraient point la guerre dans l'Empire, & que la Pruſſe ſe trouverait liée avec la Grande-Bretagne & avec la Ruſſie ; ce qui ſemblait obliger l'impératrice-reine à demeurer en paix, quelque envie qu'elle eût de reconquérir la Siléſie, & quelques préparatifs qu'elle eût fait pour agir auſſi-tôt que l'occaſion le lui permettrait. Avant que de ſe déterminer, le roi jugea néanmoins à propos de s'aſſurer de la façon de penſer de la cour de Ruſſie ; mais comme il avait dans la perſonne du chancelier Beſtuchew un ennemi déclaré, il ne fut pas poſſible de tirer des éclairciſſemens directs de Pétersbourg même, où toute intelligence entre les deux cours était rompue ; il eut donc recours au Sr. de Klinggræff, ſon miniſtre à la cour impériale, & à milord Holderneſs lui-même, pour ſavoir dans quels termes la Ruſſie était avec l'Angleterre, & ſur-tout ſi c'était la cour de Vienne ou celle de Londres qui avait le plus d'influence à Pétersbourg. Le Sr. de Klinggræff répondit que les Ruſſes étant une nation intéreſſée, il n'y avait aucun doute qu'ils ne fuſſent plus attachés à ceux qui pouvaient les acheter, qu'à ceux qui n'avaient rien à leur donner ; que l'impératrice-reine manquait ſouvent de reſſources pour ſes propres dépenſes ; qu'ainſi les Ruſſes s'en tiendraient aux Anglais, que des richeſſes immenſes mettaient en état de leur payer de gros ſubſides. La réponſe de milord Holderneſs portait que l'intelligence entre l'Angleterre & la Ruſſie étant parfaite, le roi George comptait fermement ſur l'amitié de l'impératrice Eliſabeth. Les informations que le roi tirait de ſon miniſtre à la Haye, ſe trouvèrent quadrer ſi bien avec ce qu'on lui avait écrit de Vienne & de Londres, qu'il crut que tant de perſonnes ne pouvaient ſe tromper toutes ſur le même ſujet, & que leurs conjectures

étant les mêmes, elles devaient être juſtes. Ce fut ce qui le détermina; il entra en négociation avec l'Angleterre, & fit répondre à milord Holderneſs qu'il n'était pas éloigné de prendre avec le roi de la Grande-Bretagne des meſures innocentes, défenſives, & uniquement relatives à la neutralité de l'Allemagne. Ces deux puiſſances ſe trouvant d'accord ſur les principes de leurs liaiſons, elles parvinrent bientôt à la concluſion du traité, qui fut ſigné à Londres le 16 Janvier 1756. Ce traité contenait quatre articles, dont les trois premiers étaient relatifs aux garanties réciproques que ces deux puiſſances ſe donnaient pour la ſûreté de leurs propres Etats; le dernier regardait directement l'Allemagne, & portait des engagemens pour empêcher que des troupes étrangères n'y entraſſent. Il y avait deux articles ſecrets; on convenait par l'un que les Pays-bas autrichiens ſeraient exceptés de la garantie de l'Allemagne, & par l'autre, l'Angleterre s'engageait à payer 20,000 livres ſterlings aux négocians pruſſiens qui avaient à prétendre un dédommagement des priſes non reſtituées que les Anglais avaient faites ſur eux pendant la dernière guerre. Ce traité arriva ſigné à Berlin environ un mois après que le duc de Nivernois s'y fut rendu. Louis XV envoyait ce ſeigneur au roi, pour renouveller l'alliance de Verſailles dont le terme allait finir, & plus encore pour faire entrer la Pruſſe dans le projet que la France méditait contre l'électorat de Hanovre. L'argument le plus fort qu'employa le duc de Nivernois, pour engager le roi dans cette alliance & dans cette guerre, fut de lui offrir la ſouveraineté de l'isle de Tabago. Il faut ſavoir qu'après la guerre de 1740, les Français avaient donné cette isle au comte de Saxe; & comme les Anglais en parurent très-mécontens, il fut ſtipulé qu'elle demeu-

rerait déſerte & ne pourrait être cultivée par aucune nation. Cette offre était trop ſingulière pour être reçue. Le roi tourna la choſe en plaiſanterie & pria le duc de Nivernois de jeter les yeux ſur quelqu'un qui fût plus propre que lui à devenir gouverneur de l'isle de Barataria ; il déclara de même le renouvellement d'alliance & la guerre dont il avait été queſtion, & pour agir avec la plus grande candeur vis-à-vis de la France, pour la convaincre de l'innocence des nouveaux engagemens qu'il avait pris avec l'Angleterre, il ne fit point difficulté de montrer en original au duc de Nivernois le traité qui venait d'être ſigné à Londres. La nouvelle de cette alliance cauſa une vive ſenſation à Verſailles dans l'eſprit de Louis XV & de ſon conſeil ; peu s'en fallut qu'ils ne diſent que le roi de Pruſſe s'était révolté contre la France. Examiné par un eſprit impartial, le fait était différent. L'alliance de la Pruſſe avec la France allait expirer dans deux mois ; le roi, en qualité de ſouverain, était autoriſé à contracter des liaiſons avec des peuples qui pouvaient aſſurer à ſes Etats leur plus grand avantage. Il ne manquait donc ni à ſa parole, ni à ſon honneur en s'uniſſant avec le roi d'Angleterre, ſur-tout dans la vue de maintenir en paix par ces nouveaux arrangemens & ſes Etats & toute l'Allemagne. Mais les Français n'entendirent pas raiſon ; il ne s'agiſſait à Verſailles que de la défection du roi de Pruſſe, qui abandonnait perfidement ſes anciens alliés ; & la cour ſe répandit en reproches qui firent juger qu'elle ne bornerait pas ſon reſſentiment à de ſimples paroles.

Nous avons vu dans le chapitre précédent par combien de ruſes & de ſoupleſſe la cour de Vienne tâchait de ſe rapprocher de celle de Verſailles, & avec quelle application le comte Kaunitz avait profité

de ſon ſéjour à Paris, pour familiariſer l'eſprit de la nation françaiſe avec l'idée de l'alliance autrichienne. Un moment d'humeur de Louis XV, & la mode qui s'introduiſait dans le conſeil de Verſailles de déclamer contre le roi de Pruſſe, firent tout d'un coup germer cette ſemence. La vivacité extrême de la nation françaiſe lui fit enviſager une alliance avec la maiſon d'Autriche comme un raffinement ſupérieur de politique. Sur cela le comte de Staremberg fut chargé par l'impératrice-reine de propoſer l'alliance entre les deux cours. On fut bientôt d'accord, parce qu'on voulait la même choſe des deux côtés; elle fut ſignée au nom du roi très-chrétien par Mr. Rouillé & l'abbé de Bernis, le 9 de mai 1756. Ce fameux traité de Verſailles, annoncé avec tant d'oſtentation, nommé l'union des grandes puiſſances, était de ſa nature défenſif, & contenait en ſubſtance la promeſſe d'un ſecours de 24,000 hommes, au cas qu'une des puiſſances contractantes fût attaquée. Ce fut cependant cette alliance qui encouragea l'impératrice-reine à l'exécution du grand projet qu'elle méditait depuis long-temps.

L'union que les maiſons d'Autriche & de Bourbon venaient de former, commençait à faire ſoupçonner que le traité de Londres pourrait ne pas maintenir la tranquillité de l'Allemagne. La paix ne tenait plus qu'à un cheveu; il ne s'agiſſait que d'un prétexte, & quand il ne faut que cela, la guerre eſt comme déclarée; bientôt elle parut inévitable, car on apprit que tous les politiques s'étaient trompés ſur le compte de la Ruſſie. Cette puiſſance, chez laquelle les intrigues des miniſtres autrichiens prévalurent, rompit avec l'Angleterre à cauſe de l'alliance que le roi de la Grande-Bretagne avait conclue avec le roi de Pruſſe. M. de Beſtuchew s'était trouvé un moment indécis entre

ſa paſſion pour les guinées, & la haine qu'il avait pour le roi ; mais la haine l'emporta. L'impératrice Eliſabeth, ennemie de la nation françaiſe depuis la dernière ambaſſade de M. de la Chétardie, aima mieux ſe liguer avec elle que de conſerver une ombre d'union avec une puiſſance qui avait la Pruſſe pour alliée. La cour de Vienne agiſſant dans toutes les cours de l'Europe, profitait des paſſions des ſouverains & de leurs miniſtres, pour les attirer à ſoi & les gouverner ſelon les fins qu'elle ſe propoſait.

Durant ces reviremens de ſyſtèmes ſi ſubits & ſi inattendus, les vaiſſeaux anglais ne gardaient plus de meſures avec les Français ; leurs vexations & les attentats qu'ils commettaient, pouſſèrent le roi de France preſque malgré lui à leur déclarer la guerre ; les Français annoncèrent avec oſtentation qu'ils ſe préparaient à faire de leur côté une deſcente en Angleterre ; ils répandirent des troupes le long des côtes de la Bretagne & de la Normandie ; ils firent conſtruire des bateaux plats, pour tranſporter ces troupes, & aſſemblèrent quelques vaiſſeaux à Breſt. Ces démonſtrations épouvantèrent les Anglais ; il y eut des momens où cette nation, qui paſſe pour ſi ſage, ſe crut perdue. Le roi George, afin de la raſſurer, eut recours à des troupes Hanovriennes & Heſſoiſes, qu'il fit paſſer dans le royaume. On prit ainſi le change à Londres ; les Français y trouvèrent leur compte, & tandis qu'ils faiſaient cet appareil pour un débarquement vis-à-vis des côtes de la Grande-Bretagne, ils firent une deſcente dans l'île de Minorque. Le duc de Richelieu, chargé de cette expédition, mit le ſiége devant Port-Mahon. Les Anglais ne s'aperçurent du deſſein des Français, que lorſqu'ils l'eurent exécuté ; ils envoyèrent néanmoins une flotte dans la Méditerranée, au ſecours de la place aſſiégée ; leur amiral

Byng fut battu par l'eſcadre françaiſe. Le gouvernement anglais, pour ſe diſculper aux yeux d'une populace furieuſe du malheur qui venait d'arriver, fut obligé de lui ſacrifier une victime, & fit arquebuſer l'amiral Byng, dont bien des perſonnes ſenſées prétendaient prouver l'innocence. Le duc de Richelieu eſſaya en vain de faire brèche à Port-Mahon, dont les ouvrages ſont taillés dans le roc; impatient de ce que le ſiége tirait en longueur, il fit donner un aſſaut général à la place; les Français l'eſcaladèrent & la prirent.

Pendant que la fortune favoriſait les Français dans le Sud de l'Europe, les affaires du Nord devenaient de jour en jour plus critiques; les Ruſſes formaient en Livonie des camps plus forts & plus conſidérables que tous ceux qu'ils y avaient eus les années précédentes. La cour de Ruſſie était induite à ces démarches par celle de Vienne, qui réclamait le traité de Pétersbourg de l'année 1746, comme ſi la guerre était déclarée, & comme ſi le cas de l'aſſiſtance avait lieu. Une armée de 50,000 Moſcovites ſur la frontière de la Pruſſe devenait un objet important; quelle que fût la cauſe de cet armement, l'effet en paraiſſait redoutable. Le roi avait un canal par lequel il tirait des avis certains ſur les projets de ſes ennemis, qui étaient près d'éclater; c'était un commis de la chancellerie ſecrète de Dreſde, qui remettait toutes les ſemaines au miniſtre Pruſſien les dépêches que ſa cour recevait de Pétersbourg & de Vienne, ainſi que la copie de tous les traités qu'il avait trouvés dans les archives. Il parut par ces écrits que la cour de Ruſſie s'excuſait de ne pouvoir entreprendre la guerre cette année, à cauſe que ſa flotte n'était pas en état d'entrer en mer; mais elle promettait en revanche de plus grands efforts pour l'année prochaine. Sur ces

éclairciſſemens le roi prit le parti d'envoyer, en guiſe de réſerve, un corps en Poméranie, compoſé de 10 bataillons & de 20 eſcadrons. Ces troupes ſe cantonnèrent aux environs de Stolpe, où elles ne pouvaient donner aucune jalouſie à la Ruſſie, & où néanmoins elles étaient à portée de renforcer le maréchal de Lehwald, dès qu'il ſerait dans le cas d'appréhender quelque entrepriſe de la part des ennemis.

Bientôt la cour de Vienne raſſembla plus de troupes en Bohème qu'à ſon ordinaire : elle en forma deux armées; l'une, ſous les ordres du prince Piccolomini, campa près de Kœnigsgrætz ; la principale, commandée par le maréchal Braun (Broune), s'établit près de Prague. Ce n'était pas aſſez ; la cour amaſſa en Bohème des magaſins de guerre, elle fit raſſembler des chevaux pour le tranſport des vivres, & pour la nombreuſe artillerie qu'elle voulait employer dans ſon armée ; en un mot elle faiſait de ces préparatifs qui d'ordinaire n'ont lieu que lorſqu'une puiſſance ſe propoſe d'en attaquer une autre. Les dépêches de Dreſde qui venaient au roi, étaient remplies des projets que formait la cour de Vienne d'attaquer les Etats du roi, & apprenaient que, faute d'un meilleur prétexte, l'impératrice-reine s'en tiendrait à celui que fourniſſait le différent que le roi avait eu avec le duc de Mecklenbourg. Ce différent était une bagatelle, & l'affaire était accommodée & aſſoupie ; il s'était agi du droit de faire des recrues. Le duc s'était aviſé de trouver mauvais qu'on l'exerçât ; après qu'on lui eut prouvé la juſtice de la choſe, comme il ne voulait pas ſe rendre, le roi ſe fit juſtice à lui-même. Quoiqu'il ne fût plus queſtion de cette miſère, l'impératrice voulut la rappeler; elle prétendait faire enviſager les procédés du roi comme contraires aux lois de l'Empire, & comme une violation de la paix de Weſtphalie ; ce qui devait

l'engager à prendre fait & cauſe pour le duc de Mecklenbourg, & à réclamer l'aſſiſtance de tous les garans de cette paix de Weſtphalie. La connaiſſance qui vint au roi de ce deſſein, jointe aux mouvemens de trois armées ſur les frontières, qui menaçaient d'un jour à l'autre d'une rupture ouverte, donna lieu à l'explication que demanda le roi à la cour de Vienne ſur la cauſe de ce grand armement; on pria cette cour de faire une réponſe cathégorique, pour qu'on sût ſi elle avait intention de maintenir la paix avec le roi, ou de la rompre. La réponſe du comte Kaunitz ſe trouva conçue en termes équivoques & ambigus; mais il s'expliqua plus ouvertement avec le comte Flemming, miniſtre du roi de Pologne à Vienne, lequel rendit compte de cet entretien dans une relation à ſa cour. La copie de cette dépêche fut envoyée incontinent de Dreſde à Berlin; le comte Flemming y dit: „ Le comte „ Kaunitz ſe propoſe d'inquiéter le roi par ſes répon- „ ſes & de le pouſſer à commettre les premières „ hoſtilités." Il eſt vrai que le ſtyle en était ſi arrogant & ſi fier, qu'il en réſultait aſſez clairement que l'impératrice-reine voulait la guerre, & même qu'elle voulait que le roi paſsât pour l'agreſſeur. Il était néanmoins probable que cette année s'écoulerait encore, ſans que les ennemis de la Pruſſe en vinſſent aux dernières extrêmités, parce que la cour de Pétersbourg voulait différer la guerre juſqu'à l'année ſuivante, & qu'il était apparent que l'impératrice-reine attendrait que tous ſes alliés fuſſent prêts pour attaquer le roi à forces réunies. Ces conſidérations donnèrent lieu d'examiner ce problème: s'il était plus avantageux de prévenir ſes ennemis en les attaquant incontinent, ou s'il valait mieux attendre qu'ils euſſent achevé leurs grands préparatifs, en remettant à leur diſcrétion les entrepriſes qu'ils trouveraient bon de former.

former. Quelque parti que l'on prît dans ces conjonctures, la guerre était également sûre & inévitable; il fallait donc calculer s'il y aurait plus d'avantage à la différer de quelques mois, ou à la commencer incessamment. Vous verrez par la suite de cette histoire que le roi de Pologne était un des plus zélés partisans de l'union que l'impératrice-reine avait formée contre la Prusse. L'armée saxonne était faible; on savait qu'elle montait à peu-près à 18,000 hommes; mais on savait aussi que pendant l'hiver même cette armée devait être augmentée, & qu'on voulait la porter au nombre de 40,000 combattans. En différant la guerre, le roi donnait donc le temps à ce voisin mal intentionné de se rendre plus formidable; sans compter que la Russie ne pouvant pas entrer en action cette année, & la Saxe n'ayant pas achevé de perfectionner ses arrangemens, ces conjonctures paraissaient favorables, pour gagner sur les ennemis, en les prévenant dès la première campagne, des avantages qu'on perdrait par une délicatesse déplacée, si l'on renvoyait les opérations à l'année suivante. De plus, par cette inaction, on facilitait aux ennemis le moyen de fondre à forces réunies sur les Etats du roi, qui auraient servi de théâtre aux combats dès l'ouverture de la première campagne; au lieu qu'en portant la guerre chez les voisins dont les mauvais desseins étaient mis en évidence, on s'établissait chez eux, l'on ménageait par-là les provinces de la domination prussienne. Quant à ce nom si terrible d'agresseur, c'était un vain épouvantail, qui ne pouvait en imposer qu'à des esprits timides: il n'y fallait faire aucune attention dans une conjoncture importante, où il s'agissait du salut de la patrie; puisque le véritable agresseur est sans doute celui qui oblige l'autre à s'armer, & à le prévenir par l'entreprise d'une guerre moins difficile, pour en

éviter une plus dangereuſe, parce que de deux maux il faut choiſir le moindre. Après tout, que les ennemis du roi l'accuſaſſent d'être agreſſeur, ou qu'ils ne le fiſſent point, cela revenait au même, & ne changeait rien au fond de l'affaire, la conjuration des puiſſances de l'Europe contre la Pruſſe étant toute formée. L'impératrice-reine, celle de Ruſſie, & le roi de Pologne étaient d'accord & ſur le point d'entrer en action, de ſorte que le roi n'en aurait eu ni un ami de moins, ni un ennemi de plus. Enfin il s'agiſſait du ſalut de l'Etat & du maintien de la maiſon de Brandebourg; n'aurait-ce pas été dans un cas auſſi grave, auſſi important, commettre en politique une faute impardonnable, que de s'arrêter à de vaines formalités, dont on ne doit pas s'écarter dans le cours ordinaire des choſes, mais auxquelles il ne faut pas ſe ſoumettre dans des cas extraordinaires comme celui-ci, où l'irréſolution & la lenteur auraient tout perdu, & où l'on ne pouvait ſe ſauver qu'en prenant une réſolution vigoureuſe & prompte, & en l'exécutant avec activité?

Les différentes raiſons que nous venons d'alléguer, déterminèrent le roi à prévenir ſes ennemis; il fit ſignifier à la cour de Vienne qu'il prenait ſa réponſe pour une déclaration de guerre, & qu'il ſe préparait à la lui faire; il travailla enſuite aux diſpoſitions néceſſaires pour mettre les troupes en mouvement. Pour cette année la Pruſſe n'avait rien à craindre de la part de la Ruſſie pour les raiſons que nous avons rapportées plus haut, de ſorte que le maréchal Lehwald ſe contenta de raſſembler aux environs de Kœnigsberg les troupes qu'il avait ſous ſes ordres, afin de les avoir à portée, & de pouvoir les mettre en campagne, ſi les circonſtances l'exigeaient.

Le roi ſe propoſa d'attaquer les Autrichiens avec deux armées. Le maréchal Schwérin, qui reçut le

commandement de celle de Siléſie, devait pénétrer dans le cercle de Kœnigsgrætz; l'autre, oppoſée aux Saxons & aux Autrichiens en même temps, devant être naturellement la plus forte, fut formée des régimens de la Poméranie, de l'électorat, du duché de Magdebourg, & des provinces de la Weſtphalie. Le roi voulut la commander en perſonne; ſon deſſein était d'entrer en Saxe ſur pluſieurs colonnes en même temps; ou pour déſarmer les troupes, ſi on les trouvait répandues dans leurs quartiers; ou pour les combattre, ſi on les trouvait raſſemblées en corps, afin de ne point garder un ennemi à dos en avançant en Bohème, & s'expoſer à une perfidie ſemblable à celle des Saxons en l'année 1744. Le roi ſe trouvait autoriſé à cette démarche par l'expérience du paſſé, par les engagemens que les Saxons avaient avec la maiſon d'Autriche, enfin par leurs mauvaiſes intentions, qui ſe manifeſtaient dans les dépêches de tous leurs miniſtres, que le roi avait en main; ainſi des raiſons tirées du droit, de la politique & de la guerre appuyaient & juſtifiaient ſa conduite. Il fut en même temps réſolu de gagner, dans cette première campagne le plus de terrain qu'on pourrait, pour mieux couvrir les Etats du roi, en éloigner la guerre autant qu'il ſerait poſſible, & la porter en Bohème, pour peu que cela parut faiſable. Telles furent les diſpoſitions générales qu'oppoſa le roi à la ligue des plus grandes puiſſances de l'Europe, qui allaient l'aſſaillir; bientôt les troupes pruſſiennes ſe mirent en marche, & commencèrent leurs opérations en Saxe & en Bohème, comme nous en rendrons compte dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Marche en Saxe ; fameux camp de Pirna ; entrée en Bohème ; bataille de Lowoſitz ; campagne du maréchal Schwérin ; ſecours de Schandau battu ; priſe des Saxons ; quartier d'hiver ; cordon.

En commençant cette guerre, il fallait préalablement ôter aux Saxons les moyens de s'en mêler & de nuire aux Pruſſiens. Pour porter la guerre en Bohème, on avait l'électorat de Saxe à traverſer ; ſi l'on ne s'en rendait pas maître, on laiſſait un ennemi derrière ſoi, qui, en ôtant la libre navigation de l'Elbe aux Pruſſiens, les obligeait à quitter la Bohème auſſi-tôt que le roi de Pologne le voudrait. Les Saxons en avaient uſé ainſi dans la guerre de 1744, où en interdiſant cette navigation aux troupes du roi, ils rendirent ſon expédition infructueuſe. On ne ſe fondait pas ſur des conjectures vagues, pour leur ſuppoſer le même deſſein. On avait en main les preuves de leur mauvaiſe volonté ; ainſi ç'aurait été commettre une faute irrémiſſible en politique, que de ménager par faibleſſe un prince allié de l'Autriche, qui n'attendait à ſe déclarer ouvertement pour elle, que le moment où il pourrait le faire impunément : de plus, comme le roi prévoyait que la plus grande partie de l'Europe ſe préparait à l'attaquer, il ne pouvait couvrir la marche électorale de Brandebourg qu'en occupant la Saxe, où il valait mieux établir le théâtre de la guerre qu'aux environs de Berlin. Il fut donc réſolu de porter la guerre en Saxe, de s'aſſurer de l'Elbe, & de tâcher, pour peu que l'occaſion s'en préſentât favorable, de déſarmer les troupes ſaxonnes.

Au mouvement que quelques régimens firent (Août) pour ſe rendre de la Poméranie dans l'électorat, les troupes ſaxonnes prirent une poſition entre l'Elbe & la Mulde; elles entrèrent peu après dans leurs quartiers ordinaires, & bientôt elles ſe raſſemblèrent de nouveau en cantonnement. Toutes ces marches & contremarches ne donnèrent point le change; le roi ſavait poſitivement que le deſſein de la cour était d'aſſembler l'armée au camp de Pirna, où les Saxons, occupant une poſition inattaquable, croyaient pouvoir attendre en ſûreté les ſecours que les Autrichiens leur avaient fait eſpérer, & cependant ils ſe flattaient d'amuſer les Pruſſiens par de frivoles négociations; de ſorte que, ſans faire attention aux différentes marches de ces troupes, on s'en tint au projet de ſe porter inceſſamment avec l'armée au débouché de la Bohème.

Le roi diviſa ſon armée en trois corps. La marche de ces trois colonnes ſe dirigea ſur Pirna, qui fut le centre de leur réunion commune. La premiere partit de Magdebourg aux ordres du prince Ferdinand de Brunſwic; elle prit le chemin de Leipſic & paſſa par Borne, Chemnitz, Freyberg & Dippoldiſwalda, pour ſe rendre à Cotta. La ſeconde colonne, où ſe trouvait le roi, marcha ſur Pretſch, tandis que le prince Maurice de Deſſau ſe rendit maître de Wittenberg; après quoi ce détachement, réuni au reſte du corps, paſſa l'Elbe à Torgau, d'où le roi ſe porta par Strehlen & Lommatſch à Wilsdruf. Ce fut là qu'on apprit avec certitude que toutes les troupes ſaxonnes s'étaient rendues à Pirna, que le roi y était en perſonne, qu'il n'y avait point de garniſon à Dreſde, mais que la reine y était demeurée. Le roi fit complimenter la reine de Pologne, & les troupes pruſſiennes entrèrent dans cette capitale, en obſer-

vant une ſi exacte diſcipline, que perſonne n'eut à s'en plaindre. L'armée campa près de Dreſde, d'où elle s'avança le lendemain vers Pirna, & ſe poſta entre l'Elbe, Sédelitz & Zeſt. La troiſième colonne, ſous le commandement du prince de Bévern, traverſa la Luſace, où ayant été jointe à Elſterwerda par 25 eſcadrons de cuiraſſiers & de houſards venant de la Siléſie, elle ſe porta ſur Bautzen, ſur Stolpen, & enfin ſur Lohmen. Le prince Ferdinand arriva en même temps à Cotta, de ſorte que par la jonction de ces trois colonnes aux environs de Pirna, les troupes ſaxonnes ſe trouvèrent entièrement bloquées. Cependant le voiſinage de tant d'armées ne donna lieu à aucun incident; on ne commit aucune hoſtilité. Les Saxons ſouffrirent avec beaucoup de civilité qu'on les affamât, & chacun de ſon côté tâcha d'aſſurer ſon établiſſement le mieux qu'il put. Le roi de Pologne, dans l'intention de gagner du temps, entama une négociation; il était plus aiſé pour les Saxons d'écrire que de ſe battre; ils firent à pluſieurs repriſes des propoſions qui, n'ayant rien de ſolide, furent rejetées; leur but était d'obtenir une parfaite neutralité, & le roi ne pouvait y donner les mains, parce que les engagemens du roi de Pologne avec la cour de Vienne & la Ruſſie lui étaient trop bien connus. Les Saxons cependant faiſaient retentir toute l'Europe de leurs cris; ils répandaient les bruits les plus injurieux aux Pruſſiens ſur leur invaſion dans cet électorat: il était néceſſaire de déſabuſer le public de toutes ces calomnies, qui n'étant point réfutées, s'accréditaient, & rempliſſaient l'Europe de préjugés contre la conduite du roi. Depuis long-temps il poſſédait la copie des traités du roi de Pologne & des relations de ſes miniſtres dans les cours étrangères. Quoique ces pièces juſtifiaſſent pleinement les entre-

prises de la Prusse, on ne pouvait en tirer parti. Si on les eût publiées, les Saxons les auraient taxées de pièces supposées & forgées à plaisir, pour autoriser une conduite audacieuse, qu'on ne pouvait soutenir que par des mensonges. C'est ce qui obligea d'avoir recours aux pièces originales, qui se trouvaient encore dans les archives de Dresde. Le roi donna des ordres pour qu'on s'en saisit; elles étaient toutes emballées & prêtes à être envoyées en Pologne. La reine, qui en fut informée, voulut s'y opposer; on eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'elle ferait mieux de céder par complaisance pour le roi de Prusse, & de ne point se roidir contre une entreprise qui, quoique moins mesurée qu'on n'aurait souhaité, était cependant la suite d'une nécessité absolue. Le premier usage qu'on fit de ces archives fut d'en donner l'extrait connu au public sous le titre de *Mémoire raisonné sur les desseins dangereux des cours de Vienne & de Dresde, avec les pièces justificatives.*

Pendant que cette scène se passait au château de Dresde, les troupes prussiennes & saxonnes demeuraient dans l'inaction, le roi de Pologne s'amusant de l'espérance des secours autrichiens qui devaient lui venir, & le roi de Prusse ne pouvant rien entreprendre contre un terrain vis-à-vis duquel le nombre & la valeur devenaient inutiles. Il ne sera pas hors de propos, pour l'intelligence des événemens que nous aurons à rapporter dans la suite, que nous entrions dans un détail circonstancié sur le fameux camp de Pirna, & sur la position que les troupes saxonnes y occupaient. La nature s'était complue, dans ce terrain bizarre, à former une espece de forteresse, à laquelle l'art n'avait que peu ou rien à ajouter. A l'Orient de cette position coule l'Elbe entre des ro-

chers, qui, en rétréciſſant ſon cours, la rendent plus rapide ; la droite des Saxons s'appuyait à la petite fortereſſe de Sonnenſtein près de l'Elbe ; dans un bas-fond, au pied de ces rochers, eſt ſituée la ville de Pirna dont le camp tire ſon nom ; le front, fait face au nord, s'étend juſqu'au Kohlberg ; celui-ci fait comme le baſtion de cette courtine, devant laquelle règne un ravin de 60 à 80 pieds de profondeur, qui de-là tournant vers la gauche, entoure tout le camp & va aboutir au pied du Kœnigſtein. Du Kohlberg, qui forme une eſpèce d'angle, une chaîne de rochers dont les Saxons occupaient la crête, ayant l'aſpect tourné vers l'occident, va, laiſſant Rottenfort devant ſoi, ſe retréciſſant vers Struppen & Léopoldsheim, ſe terminer aux bords de l'Elbe à Kœnigſtein. Les Saxons, trop faibles pour remplir le contour de ce camp, qui préſentait de tous côtés des rochers inabordables, ſe bornèrent à bien garnir les paſſages difficiles, & cependant les ſeuls par leſquels on pût venir à eux ; ils y pratiquèrent des abatis, des redoutes, & des paliſſades ; à quoi il leur était facile de réuſſir, vu les immenſes forêts de pin dont les cîmes de ces monts ſont chargées. Ce camp, un des plus forts de l'Europe, ayant été examiné & reconnu en détail, fut jugé à l'abri des ſurpriſes & des attaques ; & comme le temps & la diſette pouvaient ſeuls vaincre tant d'obſtacles, on réſolut de le bloquer étroitement, pour empêcher que les troupes Saxonnes ne tiraſſent des vivres des environs, & d'en uſer en tout comme dans un ſiége en forme. Dans cette vue, le roi deſtina une partie de ſon monde à faire la circonvallation de ce camp, & l'autre fut employée à former l'armée d'obſervation. Cette diſpoſition, la meilleure qu'on pût imaginer dans ces conjonctures, était d'autant plus ſage, que les Saxons s'étant refugiés en hâte ſur ces

rochers, n'avaient pas eu le temps d'amaſſer beaucoup de ſubſiſtances, & que ce qu'ils en avaient, ne pouvait les mener tout au plus qu'à deux mois. Bientôt les troupes du roi occupèrent tous les paſſages par leſquels les ſecours ou les vivres auraient pu arriver aux Saxons. Le prince de Bévern avec ſa diviſion prit les poſtes de Lohmen, Wehlen, Oberſwades & Schandau tout le long de l'Elbe; ſa droite communiquait à la diviſion du roi par le pont qui fut conſtruit proche de la briquetterie; 10 bataillons & 10 eſcadrons, qui campaient auprès du roi, occupaient l'emplacement depuis l'Elbe & le village de Sédelitz juſqu'à Zeſt, où commençait la diviſion du prince Maurice, qui s'étendait au-delà de Cotta par des détachemens qu'il avait pouſſés à Léopoldsheim, Markerſdorf, Hennerſdorf, & Nœllendorf: en tout 38 bataillons & 30 eſcadrons ſervaient à former cette circonvallation dont nous venons de parler.

D'autre part le maréchal Keith eut le commandement de l'armée d'obſervation; elle conſiſtait en 29 bataillons & en 70 eſcadrons. Le prince Ferdinand de Brunſwic entra le premier en Bohême avec l'avant-garde; ayant paſſé Péterſwalde, il rencontra à Nœllendorf M. de Wied, général autrichien, avec 10 bataillons de grenadiers & de la cavalerie à proportion; il le délogea du village; l'Autrichien prit la fuite, & le prince pourſuivit ſa marche. Le maréchal Keith approcha immédiatement après d'Auſſig, & ſe campa à Johnsdorf, d'où il détacha M. de Mannſtein, qui s'empara du chateau de Tetſchen (en Septembre), pour aſſurer la navigation de l'Elbe. Les choſes en reſtèrent là en Saxe & dans cette partie de la Bohême juſqu'à la fin du mois. D'un autre côté M. de Piccolomini campait avantageuſement près de Kœnigsgrætz ſur les hauteurs ſituées entre le confluent de l'Adler

& de l'Elbe. Son camp, de figure angulaire, n'était abordable d'aucun côté. Le maréchal de Schwérin venait de déboucher avec ſon armée par le comté de Glatz, d'où il s'avança d'abord à Nachod, puis ſur les bords de la Métau, & enfin ſur Aujeſt, où il défit M. de Buccow, qui venant au-devant de lui avec un corps de cavalerie, ſe fit bien battre & perdit 200 hommes. Le maréchal de Schwérin ne pouvait rien entreprendre ſur M. de Piccolomini dans le poſte où ſe tenaient les Autrichiens; il n'y avait aucun grand projet à former, ni pour des ſiéges, ni pour des batailles; & comme la ſaiſon était d'ailleurs aſſez avancée, il ſe contenta de conſommer toutes les ſubſiſtances qu'il trouva en Bohème, & fourragea juſques ſous les canons de l'armée impériale, ſans que M. de Piccolomini fît mine de s'en appercevoir. Un détachement de houſards pruſſiens défit 400 dragons ennemis proche de Hohenmaut & en ramena la plus grande partie priſonniers. C'eſt à quoi ſe bornèrent les entrepriſes du maréchal de Schwérin, par la raiſon que M. de Piccolomini ſe gardant bien de faire des mouvemens, demeura ſcrupuleuſement renfermé dans ſon camp, qui valait mieux qu'une infinité de places de guerre.

Les grands coups ne purent ſe porter cette année que par l'armée du roi. Cette armée avait les Saxons à prendre, & les ſecours qui pouvaient leur venir, à éloigner. Les choſes s'embrouillaient de jour en jour davantage de ce côté-là; quoiqu'on eût enfermé le camp de Pirna de manière à empêcher l'entrée des vivres & des ſecours, il avait été toutefois impoſſible d'occuper tout les ſentiers qui traverſent les forêts & les rochers des environs. Cela faiſait que le roi de Pologne entretenait encore, quoiqu'avec peine, une correſpondance avec la cour de Vienne; & l'on apprit ſur la fin de ſeptembre que le maréchal Braun avait

reçu des ordres de ſa cour de dégager à tout prix les troupes ſaxonnes que les Pruſſiens bloquaient à Pirna. Le maréchal Braun, qui s'était avancé avec ſon armée à Budin, avait trois moyens d'exécuter ce projet : l'un de marcher contre le maréchal Keith & de battre cette armée, ce qui n'était pas facile ; le ſecond, de prendre le chemin de Billin & de Tœplitz, & d'entrer en Saxe, ſoit par le Basberg, ſoit par Nœllendorf ; mais ce mouvement l'obligeait à prêter le flanc au maréchal Keith, & expoſait à être ruinés tous les magaſins qu'il avait entre Budin & Prague. Le troiſième moyen qui lui reſtait, était d'envoyer un détachement à la rive droite de l'Elbe, qui prenant par Bœhmiſch-Leippa, Schlukenau, & Rumbourg, ſe rendit à Schandau. Cette dernière expédition ne pouvait mener à rien de déciſif, parce que les Pruſſiens, par le moyen de leur pont de Schandau, pouvaient envoyer des ſecours dans cette partie, & que le terrain du côté de l'Oberrathen & de Schandau, coupé, difficile, & ſuſceptible de chicanes, fournit des paſſages aſſez impraticables, pour qu'un bataillon y puiſſe arrêter une armée entière. Comme ce moment critique allait décider de toute la campagne, le roi jugea que ſa perſonne ſerait néceſſaire en Bohême, pour s'oppoſer aux entrepriſes que ſes ennemis pouvaient former. Il arriva le 28 au camp de Johnsdorf ; les troupes y étaient poſtées ſur un terrain étroit, dominé par des éminences, le dos appuyé contre un eſcarpement de rocher ſi ſerré, qu'on aurait eu de la peine, dans le cas d'une action, à porter des ſecours d'une partie de ce camp à l'autre, ſans s'expoſer à de grands embarras. Cette poſition ſe trouvant telle, qu'il fallait l'abandonner à l'approche de l'ennemi, elle fut quittée le lendemain. On était trop éloigné du maréchal Braun, pour en avoir des nouvelles, & comme il était important d'obſerver ſes mouvemens

de plus près, le roi se mit à la tête de l'avant-garde, composée de 8 bataillons & de 20 escadrons, & s'avança à Tirmitz, où il apprit que le maréchal Braun passerait le lendemain l'Eger proche de Budin ; c'était précisément le temps de l'approcher pour éclairer ses démarches, & de le combattre même, si l'occasion s'en présentait. Dans la situation où se trouvaient les choses, les projets de ceux qui commandaient ces armées étaient si opposés, qu'il fallait nécessairement qu'ils en vinssent à une décision, soit que le maréchal Braun voulût se frayer le passage en Saxe l'épée à la main; soit qu'il n'agît que par des détachemens. Le 30, l'armée du roi le suivit sur deux colonnes ; à peine l'avant-garde eut-elle gagné la croupe du Pascopol, qu'elle découvrit un camp dans la plaine de Lowositz ; la droite s'en appuyait à Wielhotta ; Lowositz était devant son front ; Sulowitz se trouvait devant sa gauche, dont l'extrémité se prolongeait derrière l'étang de Schirkowitz. L'avant-garde poursuivit sa marche; elle délogea de Welmina quelques centaines de pandours ; ils occupaient une poste d'avertissement. Ce village est situé dans un bassin entouré de rochers, dont la plupart sont taillés en forme de pain de sucre ; cependant cette hauteur & le bassin même dominent les plaines des environs. Le roi fit avancer en diligence son infanterie, pour occuper les vignes & les débouchés du côté de la plaine de Lowositz. Les troupes arrivèrent vers les dix heures, & passèrent la nuit au bivouac à peu de distance derrière l'avant-garde, qui était postée vis-à-vis de l'ennemi. Le lendemain, 1 d'octobre, on fit reconnaître dès la pointe du jour ce camp qu'on avait découvert la veille ; un brouillard épais étendu sur la plaine empêcha de distinguer les objets. On voyait comme à travers un crêpe la ville de Lowositz, & à côté, de la cavalerie

en deux troupes, dont chacune paraiſſait être de cinq eſcadrons. Sur cela on déploya l'armée ; une colonne d'infanterie ſe forma par la droite ; l'autre par la gauche; la cavalerie ſe mit en ſeconde ligne ; car le terrain, trop étendu pour la petite armée du roi, l'obligea d'employer 20 bataillons pour ſa première ligne, de ſorte qu'il ne lui en reſta qu'une réſerve de 4. Les autres ſe trouvaient, ou à la garde des magaſins, ou en détachemens. Le champ de bataille ſur lequel les troupes du roi ſe formèrent, allait en s'élargiſſant par la gauche. Le penchant des montagnes vers Lowoſitz eſt couvert de vignes diviſées en petits enclos de pierre à hauteur d'appui, qui diſtinguent les limites des propriétaires ; M. de Braun avait garni ces enclos de pandours, pour arrêter les Pruſſiens, ce qui fit qu'à meſure que les bataillons de la gauche ſe formaient, ils s'engagaient avec l'ennemi auſſi-tôt qu'ils entraient en ligne. Cependant ce feu était mal nourri, & comme les pandours ne faiſaient pas une réſiſtance vigoureuſe, l'on ſe confirma dans l'opinion où l'on était, que ce détachement, qu'on avait vu la veille campé dans ces environs, ſe préparait à la retraite, & que les pandours qui tiraillaient dans ces vignes & les troupes de cavalerie répandues dans la plaine, étaient deſtinés à faire l'arrière-garde des autres. Cela paraiſſait d'autant plus plauſible, que l'on ne découvrait aucune trace d'une armée. On ſe trompait fort dans ces ſuppoſitions ; car les premières troupes qu'on avait vues à Lowoſitz, étaient l'avant-garde de M. de Braun. Les Autrichiens ignoraient la marche de l'armée du roi, & n'en furent informés qu'en la voyant déboucher de Welmina ; le maréchal Braun en fut averti par le général qui commandait ſon avant-garde ; ſur quoi la nuit même il vint le joindre avec ſon armée à Lowoſitz. Le brouillard dont nous avons parlé, dura juſques

vers les 11 heures, & ne se dissipa tout à fait que lorsque l'action fut près de finir. En supposant toujours qu'on n'avait à faire qu'à une arrière-garde, on fit tirer quelques volées de canon contre la cavalerie autrichienne ; ce qui l'inquiéta & la fit changer de position & de forme à plusieurs reprises ; tantôt elle se mettait en échiquier, quelquefois sur trois lignes contigues, quelquefois cinq ou six troupes tirant vers leur gauche disparaissaient, bientôt après elles paraissaient plus nombreuses qu'elles ne semblaient être au commencement ; enfin ennuyé de cette manœuvre oiseuse, qui faisait perdre le temps & n'avançait point les affaires, le roi crut qu'en faisant charger cette cavalerie par une vingtaine d'escadrons de dragons, cette arrière-garde serait bien vite dissipée, & le combat terminé. Sur quoi les dragons descendirent les hauteurs, & se formerent au bas sous la protection de l'infanterie prussienne ; ils choquèrent & renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent vis-à-vis d'eux. En poursuivant les fuyards, ils reçurent du village de Sulowitz en flanc & de front un feu de petites armes & d'artillerie qui les ramena à la position où ils s'étaient formés au pied des vignes. On jugea dès-lors qu'il ne s'agissait plus d'arrière-garde, mais que le maréchal Braun se trouvait avec les Autrichiens vis-à-vis de l'armée. Le roi voulut retirer sa cavalerie, pour la mettre en seconde ligne sur la hauteur ; mais par des quiproquo, malheureusement trop fréquens les jours de bataille, il arriva que tous les cuirassiers s'étaient joints aux dragons, & qu'avant que l'aide de camp pût leur apporter les ordres du roi, s'abandonnant à leur impétuosité & au désir de se signaler, ils donnèrent pour la seconde fois ; ils eurent bientôt culbuté la cavalerie ennemie, & quoiqu'ils reçussent le même feu qui avait ramené les dragons à la première charge, ils poursuivirent les

Autrichiens juſqu'à trois mille pas ; emportés par leur ardeur, ils franchirent un foſſé large de 50 pieds, à trois cents pas au-delà duquel un autre foſſé plus profond encore couvrait l'infanterie impériale. M. de Braun fit auſſi-tôt jouer 60 pièces de ſes batteries contre la cavalerie pruſſienne, & la força de revenir ſe former de nouveau au pied de la montagne ; ce qu'elle exécuta avec ordre, n'étant point pourſuivie. Le roi ne voulant plus riſquer qu'elle ſe livrât à de pareilles ſaillies, la fit repaſſer en ſeconde ligne derrière ſon infanterie. Pendant que cette cavalerie revenait, le feu de la gauche commençait à devenir plus vif & plus conſidérable : le maréchal Braun voulait changer l'état de la queſtion ; ſe voyant ſur le point d'être aſſailli, il aima mieux attaquer lui-même. Dans cette vue il avait fait filer 20 bataillons derrière Lowoſitz, qui s'étant gliſſés ſucceſſivement le long de l'Elbe, vinrent ſoutenir les pandours qui ſe battaient dans les vignes, & tachèrent même de tourner le flanc gauche des Pruſſiens. L'infanterie les repouſſa vigoureuſement ; elle força les enclos des vignes les uns après les autres, & deſcendant dans la plaine, elle pourſuivit quelques bataillons ennemis, qui de frayeur ſe précipitèrent dans l'Elbe. Une autre troupe de fuyards ſe jeta dans les premières maiſons de Lowoſitz, faiſant mine de s'y défendre ; alors quelques bataillons de la droite furent détachés pour renforcer la gauche, de manière que la gauche des Pruſſiens s'appuyât à l'Elbe, & dans cette diſpoſition elle s'avança fièrement d'un pas déterminé ſur Lowoſitz, ſans que la droite de l'armée du roi quittât la hauteur où elle était appuyée. Les grenadiers tirèrent dans les maiſons par les portes & les fenêtres ; ils y mirent enfin le feu, pour achever plus vîte ; & quoique ces troupes euſſent conſumé toute leur poudre, cela n'empêcha pas que les régi-

mens d'Itzenplitz & de de Manteufel n'entraſſent dans Lowoſitz la bayonnette baiſſée, & ne forçaſſent neuf bataillons tous frais, que M. de Braun y avait envoyés, à leur céder la place, & à prendre la fuite. Alors toutes les troupes de l'ennemi qui avaient combattu dans cette partie, lâchèrent le pied, & cédèrent la victoire aux Pruſſiens. Le roi ne put pas profiter de ce ſuccès autant qu'il l'aurait ſouhaité, parce qu'il n'avait proprement battu que l'aile droite des Impériaux; ils occupaient encore le village de Sulowitz, & comme leur gauche ſe trouvait poſtée derrière le foſſé dont nous avons parlé, ils ne donnèrent point priſe à la cavalerie pruſſienne. En même temps M. de Braun fit faire un beau mouvement à ſes troupes; il fit avancer quelques brigades de ſa gauche qui n'avaient point combattu, dont il ſe ſervit pour couvrir ſes troupes débandées, qui ſortaient de Lowoſitz & s'enfuyaient en grand déſordre. Il ſe retira la nuit, & fit occuper Leutmeritz par un détachement qui rompit le pont de l'Elbe qu'il avait devant lui. Le maréchal avec le gros de ſon armée reprit ſon camp de Budin, & détruiſit tous les ponts de l'Eger, pour en empêcher le paſſage aux Pruſſiens. L'armée du roi perdit en morts & bleſſés 1200 hommes à ce combat; M. de Quadt & de Luderitz, tous deux généraux de bataille, y furent tués; on ne fit que 700 priſonniers, parmi leſquels un prince Lobkowitz, général des Impériaux. Si la cavalerie avait pu être employée ſur la fin de l'action, le nombre des priſonniers eût été bien plus conſidérable. Le prince de Béveln fut détaché le lendemain avec 8,000 hommes à Schirkowitz, village ſitué à la droite de la poſition du roi, à demi-chemin de Budin. Il envoya de ſon camp des partis le long de l'Eger, pour en reconnaître les paſſages, & plus encore pour donner de l'attention & cauſer de la jalouſie à M. de Braun,

Braun, afin de le contenir par ces démonſtrations, & l'empêcher de penſer à ſecourir le roi de Pologne & les troupes ſaxonnes. L'armée de Bohême s'en tint là; trop faible pour rien entreprendre contre l'ennemi, elle ſe contenta de l'obſerver. Le roi ne pouvait en effet agir offenſivement. Pour donner vraiment de la jalouſie à M. de Braun, il fallait paſſer l'Eger, & dans ce cas le détachement des Impériaux de Leutmeritz ſe trouvant derrière les Pruſſiens, était à portée de leur enlever leur magaſin d'Auſſig; de plus, en paſſant l'Eger on s'éloignait trop de ſa ligne de défenſe, & l'on ſe mettait hors de portée d'envoyer en Saxe de prompts ſecours. Si l'on ſe déterminait à prendre Leutmeritz, loin de gagner par-là, on ſe trouvait dans un plus grand embarras, parce qu'on s'affaibliſſait par la garniſon que demandait cette ville, & que ne pouvant pas garnir les hauteurs qui l'environnent & qui la dominent, on aurait expoſé cette garniſon à être enlevée auſſi-tôt qu'attaquée. Toutes ces raiſons firent que le roi fut obligé de ſe contenter d'avoir gagné une bataille au commencement de cette guerre, & qu'il borna ſes projets à empêcher que M. de Braun ne fît des détachemens, ou, s'il en faiſait, à pouvoir en envoyer de tout auſſi forts au ſecours du camp de la Saxe. L'armée pruſſienne de Bohême était de la moitié plus faible que celle des Impériaux; mais les troupes étaient ſi bonnes, ſi bien diſciplinées, & les officiers ſi pleins de valeur, qu'elles ſe comptaient, ſinon ſupérieures, du moins égales à l'ennemi. Quelle que ſoit la bonne opinion qu'on a de ſoi-même, la ſécurité eſt toujours dangereuſe à la guerre, & il vaut mieux prendre des précautions ſuperflues, que de négliger les néceſſaires; & comme le nombre était du côté des Autrichiens, que d'ailleurs le roi aurait pu ſe voir obligé de faire des détachemens, il ordonna qu'on tra-

vaillât à élever quelques batteries, & à retrancher les parties les plus faibles de ſon camp ; ces meſures ſe trouvèrent d'autant plus ſages, qu'on apprit le 6 que M. de Braun avait détaché à la ſourdine quelques régimens de ſon armée ; que ce corps, taxé à 6, 000 hommes, ayant paſſé par Raudnitz, s'avançait vers Bœhmiſch-Leippa, pour ſuivre de-là la route qui mène en Saxe. Quoique ce détachement ne cauſât pas de grandes appréhenſions, le roi en avertit le marggrave Charles & le prince Maurice demeurés en Saxe, & ſe mit à la tête d'un renfort de cavalerie, pour les mener au camp de Sédelitz, où il n'était reſté que 30 eſcadrons ; ce qui n'était pas ſuffiſant pour arrêter les Saxons, ſur-tout s'ils avaient entrepris de percer du côté de Hohendorf & de Tœplitz. Sa Majeſté partit le 13 de Lowoſitz avec 15 eſcadrons & arriva le 14 à midi à ſon armée, qu'elle trouva à Struppen, quartier que le roi de Pologne avait occupé durant tout le temps que les Saxons avaient été bloqués.

Les choſes avaient entièrement changé de face en Saxe, depuis que le roi avait pris le commandement de ſon armée en Bohème. La bataille de Lowoſitz avait frappé la cour ; elle n'eſpérait que faiblement l'aſſiſtance des Impériaux. Les troupes étant d'ailleurs menacées d'une diſette prochaine, les généraux Saxons voulurent ſe frayer eux-mêmes un chemin à travers les Pruſſiens ; leur projet était de ſe ſauver en paſſant l'Elbe, & ils tenterent de jeter un pont à Wilſtedt ; vis-à-vis de ce lieu ſe trouvait une redoute pruſſienne, qui coula à fond quelques-uns de leurs bateaux, ce qui dérangea leurs meſures. Ils changèrent alors de deſſein, & firent tranſporter leurs pontons à Halbſtadt, qu'ils regardaient comme l'endroit le plus propre & le plus convenable pour leur ſortie, ſur-tout à cauſe des ſecours que M. de Braun venait

de leur promettre de nouveau. Toutes les opérations que les armées firent alors dans ces contrées, se trouvaient si intimément liées avec la nature du terrain, que nous sommes obligés, pour l'intelligence du lecteur, de lui en donner l'idée la plus nette que nous pourrons. Par la description que nous avons faite du poste de Pirna, on a pu juger de la force de son assiette ; mais s'il était difficile de l'emporter, il n'était pas moins difficile d'en sortir. La plus naturelle, la plus aisée de ses issues est par Léopoldsheim ; en descendant de leurs rochers, les Saxons prenaient, par Hermersdorf & Nœllendorf, le chemin da la Bohème. Ce n'est pas à dire qu'ils eussent forcé ce passage sans perte ; il y avait toutefois apparence qu'ils auroient sauvé une partie de leur monde. Tœplitz une fois gagné, ils ne rencontraient plus que de légers obstacles, & personne ne pouvait les empêcher de se joindre par Eger aux Autrichiens. Il y a toute apparence que les généraux Saxons ne connaissaient pas les situations de Halbstadt, de Burckersdorf, de Schandau, de Ziegenruck, & sur-tout qu'ils ignoraient la disposition dans laquelle les Prussiens occupaient ces postes ; sans quoi ils ne se seraient jamais engagés dans une aussi mauvaise affaire. M. de Lestwitz était posté avantageusement avec 11 bataillons & 15 escadrons entre Schandau & un village nommé Wendische-Fehre. M. de Braun, qui était entré en Saxe à la tête de son détachement, vint se camper vis-à-vis de lui. Les Autrichiens occupèrent les villages de Mitteldorf & d'Altendorf ; mais trouvant M. de Lestwitz plus fort qu'ils ne l'avaient prévu, ils n'eurent garde de l'attaquer. M. de Braun ne pouvait pas se porter sur Burckersdorf, dont une chaîne de rochers impraticables le séparait ; il ne trouvait pas son compte à s'engager avec M. de Lestwitz ; & cepen-

dant, pour prêter la main aux Saxons du côté d'Altſtadt, il était obligé de faire défiler ſon monde deux à deux par des chemins étroits vis-à-vis des Pruſſiens, & ſous le feu de leurs petites armes. De tous ces différens partis, il n'y en avait aucun qu'un homme expérimenté, comme l'était M. de Braun, pût prendre ſans riſquer ſa réputation; il aima donc mieux ſe tenir dans l'inaction, que de mener inutilement ſes troupes à la boucherie. Du côté d'Altſtadt, où les Saxons avaient réſolu de paſſer l'Elbe, ſur la rive droite de ce fleuve eſt une petite plaine, dominée par le Lilienſtein, rocher eſcarpé, qui en borne une partie; aux deux côtés de ce rocher ſe préſentaient cinq bataillons pruſſiens, aux ordres de M. de Retzow, derrière des abatis qui, en forme de croiſſant, allaient s'appuyer des deux côtés au coude que l'Elbe forme en cet endroit; cinq cents pas derrière ce poſte, ſix bataillons & cinq eſcadrons occupaient le défilé de Burckersdorf; derrière ce défilé ſe trouve une chaîne de rochers âpres & eſcarpés, nommé le Ziegenruck, qui, embraſſant tout ce terrain, aboutit des deux côtés à l'Elbe. Pour percer de ce côté-là, les Saxons avaient donc trois poſtes à forcer conſécutivement, les uns plus redoutables que les autres. Ce fut néanmoins pour tenter leur évaſion de ce côté, qu'ils commencèrent dès le 11 d'Octobre à établir leurs ponts. Les Pruſſiens ſe gardèrent bien de les traverſer dans cet ouvrage. Leur deſcente de Tirmsdorf vers l'Elbe était aſſez praticable; mais lorſque leurs ponts furent achevés, & que de l'autre bord ils voulurent monter le rocher pour gagner la plaine d'Altſtadt, ils ne trouvèrent qu'un ſentier étroit qui ſervait aux pêcheurs. Il fallut une demi-journée pour y faire paſſer deux bataillons; les pluies abondantes qui tombèrent, achevèrent d'abymer ce chemin; ils furent obligés

d'abandonner leurs canons, qu'il était impoſſible de tranſporter à l'autre rive; ainſi toute leur artillerie reſta ſur les retranchemens qu'ils venaient de quitter. La lenteur de leur paſſage fut cauſe que la cavalerie, l'infanterie, le bagage, l'arrière-garde de tout ce corps, pêle-mêle & en déſordre, demeurèrent aux environs de Struppeu. Le 13, avant le jour, le prince Maurice d'Anhalt fut le premier averti de l'évaſion des Saxons; l'armée prit ſur le champ les armes, & ſe mettant ſur ſept colonnes, elle gravit encore avec peine contre ces rochers de Pirna, tout abandonnés qu'ils étaient de leurs défenſeurs; les généraux la formèrent ſur la crête de ces montagnes entre le Sonnenſtein & Rottendorf. M. de Ziethen, avec ſes houſards, attaqua auſſi-tôt l'arrière-garde de l'ennemi, & la pouſſa juſqu'à Timrsdorf; les compagnies franches, & les chaſſeurs pruſſiens ſe logèrent dans un bois proche de cette arrière-garde, d'où ils l'incommodèrent beaucoup par leur feu. Le prince Maurice, qui ſurvint, envoya le régiment de Pruſſe infanterie occuper une hauteur derrière les Saxons. A peine eut-on tiré deux coups de canon de cette colline, que les Saxons, ſurpris de recevoir du feu d'un endroit duquel ils n'en attendaient pas, & mis en déſordre, prirent la fuite; les houſards ſe jetèrent ſur le bagage, qu'ils pillèrent, & les chaſſeurs ſe gliſſèrent dans un bois voiſin de l'Elbe, d'où ils tirèrent ſur l'arrière-garde ſaxonne, qui achevait de paſſer le pont. Ils perdirent alors entièrement la tête; ils coupèrent eux-mêmes les cables de leur pont; le courant l'entraîna juſqu'à Rathen, où les Pruſſiens le prirent. Le prince Maurice fit auſſi-tôt camper les troupes ſur les hauteurs de Struppen; leur gauche allait vers l'Elbe, & leur droite ſe prolongeait derrière un ravin profond qui va ſe perdre du côté de Hennersdorf. Telle

était la ſituation des choſes, lorſque le roi arriva avec ſes dragons à Struppen. Les Saxons attendaient un certain ſignal dont ils étaient convenus avec les Impériaux, pour attaquer de concert les Pruſſiens; ce ſignal ne ſe donna point, ce qui acheva de leur faire perdre toute eſpérance. Ils ne furent que trop convaincus alors, en voyant la manière dont M. de Retzow était poſté, qu'il leur était impoſſible de ſe faire jour eux-mêmes. D'un autre côté le roi de Pologne, qui s'était réfugié au Kœnigſtein, preſſait delà vivement ſes généraux d'attaquer M. de Retzow à Lilienſtein, & le comte Rutowsky lui remontrait à ſon tour avec force l'inutilité de cette entrepriſe, qui mènerait à une effuſion de ſang & à un maſſacre dont, après tout, le roi ne pourrait tirer aucun avantage. M. de Braun ſe trouvait dans un cas auſſi embarraſſant, mais moins fâcheux; il avait devant lui un corps de troupes pruſſiennes, ſupérieur en nombre; & comme toute communication lui était coupée avec le Kœnigſtein, qu'il rencontrait des empêchemens phyſiques dans toutes les entrepriſes qu'il pouvait former pour dégager les Saxons, & qu'il avait à craindre que, ces troupes ſe rendant priſonnières à ſon inſçu, il n'eût auſſi-tôt toute l'armée pruſſienne ſur les bras, il jugea la ſituation de l'armée ſaxonne déſeſpérée, & ne penſant plus qu'à ſauver ſon propre détachement, il ſe retira le 14 en Bohème. Les houſards pruſſiens le ſuivirent; M. de Warneri battit ſon arrière-garde & paſſa 300 grenadiers cravates au fil de l'épée. Cette entrepriſe ſi mal exécutée donna lieu aux reproches les plus injurieux que ſe firent les généraux ſaxons & les généraux autrichiens; ils avaient tort les uns & les autres. Le général ſaxon qui avait fait le projet de cette évaſion, était le ſeul coupable; il avait ſans doute conſulté des cartes fau-

tives; il n'avait jamais été sur les lieux, dont la situation lui était inconnue; car quel homme sensé choisira pour sa retraite un défilé qui passe par des rochers escarpés dont l'ennemi est le maître? Ces lieux tout-à-fait contraires par leur position aux manœuvres que les Autrichiens & les Saxons avaient dessein d'y faire, furent les vraies causes des malheurs que ces derniers y éprouvèrent; tant l'étude du terrain est importante, tant la situation des lieux décide des entreprises militaires & de la fortune des Etats. Le roi de Pologne fut, du haut du Kœnigstein, spectateur de la situation déplorable où se trouvaient ses troupes, manquant de pain, entourées d'ennemis, & ne pouvant pas même, par une résolution désespérée, se faire jour aux dépens de leur sang, parce que toute ressource leur était ôtée; pour ne les point voir périr de faim & de misère, il fut obligé de consentir qu'elles se rendissent prisonnières de guerre, & qu'elles missent bas les armes.

Le comte Rutowsky fut chargé de dresser cette triste capitulation. Tout ce corps se rendit, & les officiers s'engagèrent sur leur honneur à ne plus servir contre les Prussiens durant cette guerre; comme on comptait sur leur parole, on les ralâcha. Pour ne point humilier un ennemi vaincu, le roi fit rendre au roi de Pologne les drapeaux, les étendards & les timbales qui appartenaient à ses troupes; il consentit aussi d'accorder la neutralité à la forteresse de Kœnigstein. Mais dans le temps même qu'il tâchait d'adoucir le sort du roi de Pologne, celui-ci concluait en secret un traité avec l'impératrice-reine, par lequel il lui cédait, moyennant un certain subside, quatre régimens de dragons & deux pulks d'ulans, qu'il entretenait en Pologne: ces procédés ne servaient qu'à justifier la conduite que les Prus-

ſiens avaient tenue juſqu'alors. Le roi de Pologne, dégoûté de la guerre plus que jamais après la ſcène qui venait de ſe paſſer, demanda le libre paſſage pour ſa perſonne, afin d'aller s'établir en Pologne; non-ſeulement on le lui accorda, mais on pouſſa l'attention juſqu'à faire retirer toutes les troupes pruſſiennes qui ſe trouvaient ſur ſon paſſage, pour dérober à ſa vue des objets qui ne pouvaient que lui faire de la peine; il partit le 18 avec ſes deux fils & ſon miniſtre pour Varſovie.

L'armée ſaxonne qui venait de ſe rendre, conſiſtait en 17,000 têtes; l'artillerie qu'on prit, paſſa 80 pièces de canon. Le roi diſtribua ces troupes, & en forma vingt nouveaux bataillons d'infanterie; mais il commit la faute de n'y point mêler de ſes ſujets, à l'exception des officiers, qui étaient tous de ſes Etats; cette faute influa dans la ſuite ſur le peu d'uſage qu'on tira de ces régimens, & ſur les mauvais ſervices qu'ils rendirent. Après la reddition des Saxons, le roi retourna en Bohème, pour en retirer ſon armée. Le maréchal Keith quitta le 25 le camp de Lowoſitz, & ſe replia ſur Linay, ſans que l'ennemi le ſuivit; le régiment d'Itzenplitz, qui gardait un gué de l'Elbe au village de Soleſel, fut attaqué cette nuit même, & ſe défendit ſi bien, que non content de repouſſer l'ennemi, il lui fit encore des priſonniers; de Linay l'armée continua paiſiblement ſa marche par Nœllendorf, Schœnwalde, Gishubel, & arriva le 30 en Saxe; le roi la fit cantonner entre Pirna & les frontières de la Bohème.

Dans le même temps que l'armée du roi entrait en Saxe, le maréchal de Schwérin quittait les environs de Kœnigsgrætz & ſe retirait en Siléſie. Comme il était en marche vers Skalitz (en Novembre), il fut ſuivi par quelques milliers de Hongrais, qui harce-

laient ſon arrière-garde. Le maréchal, qui n'entendait pas raillerie, ſe mit à la tête d'une partie de ſa cavalerie, fondit bruſquement ſur eux, les défit, & les pourſuivit juſqu'à Smirſitz; après quoi il reprit tranquillement ſa marche, & ſe trouva avec ſon armée, le 2 de Novembre, ſur la frontière de la Siléſie.

La tranquillité dans laquelle ſe tinrent les ennemis, permit de faire entrer de bonne heure les troupes dans leurs quartiers; on forma le cordon pour les quartiers d'hiver. Le prince Maurice eut le commandement de la diviſion qu'on envoya à Chemnitz & à Zwickau, d'où il envoya des détachemens pour garder les gorges de la Bohème, & fit retrancher les poſtes d'Aufche, d'Oelsnitz, & du Basberg: M. de Hulſen commandait les brigades de Freyberg & de Dippoldiſwalde, & tenait les poſtes de Sayda, de Frauenberg & d'Einſidel. Le roi confia à M. de Zaſtrow la gorge de Gishubel, & le paſſage de Hœlendorf; de-là en paſſant l'Elbe, le cordon prenait de Dreſde par Biſchofswerda juſqu'à Bautzen, où une tête de 10 bataillons & d'autant d'eſcadrons était prête à porter des ſecours où le beſoin le demanderait. M. de Leſtwitz ſe tenait à Zittau avec ſix bataillons; pour aſſurer ſa communication, il avait des détachemens à Hirſchfelde, Oſtritz, & Marienthal. Le prince de Bévern avait les poſtes de Gœrlitz & de Lauban ſous ſes ordres, avec 10 bataillons & 15 eſcadrons. M. de Winterfeld & le prince de de Wirtemberg, qui allèrent avec un détachement en Siléſie, continuaient le cordon, en prenant de Greiffenberg & Hirſchberg, à Landshut & Friedland. M. de Fouquet couvrait le comté de Glatz; un autre corps de l'armée du maréchal de Schwérin hiverna du côté de Neuſtadt, & ſervit à couvrir la haute Siléſie contre les incurſions

que les Impériaux auraient pu y faire de la Moravie.

Ce fut dans cette disposition que les troupes prussiennes passèrent l'hiver de 1756 à 1757.

CHAPITRE V.

De l'hiver de 1756 *à* 1757.

L'INVASION des Prussiens en Saxe causa une vive sensation en Europe; plusieurs cours n'en savaient pas les raisons, ou, ne voulant pas même les connaître, blâmaient & désapprouvaient la conduite du roi. Le roi de Pologne criait contre la violence des Prussiens; ses ministres dans les cours étrangères exagéraient les maux de la Saxe, envenimaient & calomniaient les démarches les plus innocentes du roi. Ces clameurs retentissaient à Versailles, à Pétersbourg, & par toute l'Europe. Le roi de France était déjà piqué de ce que le roi de Prusse, au lieu de renouveller le traité de Versailles, venait de conclure avec le roi d'Angleterre l'alliance de Londres. D'un côté, les ministres autrichiens aigrissaient l'esprit de la nation française, pour l'entraîner dans la guerre d'Allemagne; d'un autre, on se servait des larmes de la dauphine pour émouvoir la compassion de Louis XV, afin qu'il prit le parti du roi de Pologne. Le roi très-chrétien se rendit à d'aussi vives sollicitations, & résolut de porter la guerre en Allemagne. Il ne suspendit les effets de cette démarche que pour la colorer par un prétexte apparent & naturel; M. de Broglio, ambassadeur de France en Saxe, eut ordre de le fournir, en donnant lieu aux Prussiens d'insulter à son caractère. C'était l'homme le plus propre qu'on pût choisir pour brouiller des cours.

La commiſſion dont il était chargé, donna lieu à la conduite bizarre qu'il tint pendant que les Saxons étaient bloqués dans leur camp de Pirna; il était demeuré à Dreſde; il voulut, à différentes repriſes, ſe rendre à Struppen auprès du roi de Pologne; quoique cela fut généralement défendu, il voulut forcer les gardes, pour s'attirer des violences de leur part; il eſſaya inutilement de paſſer la chaîne des Vedettes; on lui oppoſa, tou es les fois qu'il tenta de le faire, tant de politeſſe & tant de fermeté, qu'il ne put ſe rendre auprès du roi de Pologne, ni trouver un prétexte léger pour brouiller le roi de Pruſſe & le roi de France. Cela impatienta la cour de Verſailles, qui, ſans chercher d'autres détours, renvoya M. de Knyphauſen, miniſtre pruſſien à Paris, & rappella M. de Valori qui réſidait à Berlin. Cette démarche d'éclat obligea le roi, à ſon retour de Bohème, de faire ſignifier à M. de Broglio à Dreſde, où le roi établiſſait ſon quartier, que toute intelligence venant d'être rompue entre les deux cours par le rappel des miniſtres, il n'était plus ſéant qu'un ambaſſadeur de France réſidât dans un lieu où ſe trouvait ſa majeſté, & qu'il n'avait qu'à ſe préparer à partir inceſſamment pour aller trouver le roi de Pologne, auprès duquel il était accrédité. M. de Broglio reçut cette déclaration avec cet air de dignité & de hauteur que les miniſtres français ſavent prendre lorſqu'ils ſe ſouviennent des belles années de Louis XIV. Cependant il n'en partit pas moins promptement pour Varſovie. La cour de Verſailles, qui voulait la rupture, & qui ayant perdu de vue le point fixe de ſa politique, de pouſſer la guerre par mer contre les Anglais, ne ſe conduiſait que par ſes caprices & des impulſions étrangères, déclara qu'elle regardait l'invaſion des Pruſſiens en Saxe comme une violation de la paix de

Weſtphalie, dont elle était garante; elle crut le prétexte de cette garantie ſuffiſant pour ſe mêler de cette guerre, & pour y entraîner même les Suédois. L'abbé de Bernis, qui avait été le promoteur de l'alliance conclue avec la maiſon d'Autriche, reçut le poſte qu'avait eu M. Rouillé, & devint miniſtre des affaires étrangères. Enfin l'impétuoſité françaiſe qui pouſſe l'eſprit de cette nation d'un extrême à l'autre, l'inconſéquence des miniſtres, l'animoſité dont le roi de France était déjà rempli contre le roi de Pruſſe, la nouveauté & la mode, accréditèrent tellement à la cour cette alliance des Autrichiens, qu'on la conſidérait comme un chef-d'œuvre de politique. Les miniſtres impériaux étaient ſeuls à la mode; & ils ſe ſervirent ſi adroitement de l'influence qu'ils avaient dans le conſeil de Louis XV, qu'au lieu de 24,000 hommes d'auxiliaires que la France était obligée de donner à l'impératrice-reine, ils intriguèrent ſi bien, que le printemps ſuivant 100,000 Français paſſèrent le Rhin. Bientôt les Suédois furent ſommés par le miniſtère de Verſailles de remplir la garantie du traité de Weſtphalie: le ſénat de cette nation était depuis long-temps aux gages de la France. Quoique les conſtitutions du royaume défendent en termes exprès & poſitifs de ne point déclarer la guerre ſans le conſentement des trois ordres qui forment la diète ou les Etats généraux, les partiſans de la France violèrent cette loi fondamentale, & paſſant par-deſſus toutes les formalités uſitées en pareils cas, ils adoptèrent aveuglément les meſures que le roi de France leur preſcrivait.

Pendant que la cour de Verſailles préparait ſi laborieuſement les moyens de bouleverſer l'Allemagne, un fou penſa cauſer une révolution en France; c'était un fanatique obſcur, qui ayant ſervi en qualité de domeſtique dans un couvent de jéſuites en Flandre, ſe pro-

posa d'assassiner Louis XV. Ce malheureux, nommé Damiens, se rendit à Versailles, pour y épier le moment d'exécuter son abominable projet. Un soir que le roi devait partir pour Choisi, cet insensé se glisse dans la foule, approche du roi par derrière, & lui plonge son couteau dans le côté. Il fut arrêté sur le champ; la blessure du monarque fut trouvée légère; le parlement se saisit du coupable; les prisons furent remplies de personnes qu'il avait chargées par ses dépositions, mais qui, étant innocentes, recouvrèrent la liberté; & jusqu'à présent le public n'a été instruit que vaguement des motifs qui ont porté ce monstre à cet attentat atroce. La cour de Vienne, qui agissait si puissamment à Versailles, n'était pas moins diligente à intriguer chez les autres puissances de l'Europe; elle dépeignait à Pétersbourg l'entrée des Prussiens en Saxe sous les couleurs les plus noires; c'était une injure faite à la Russie; c'était braver les forces de cet empire; c'était un mépris manifeste des garanties que l'impératrice Elisabeth avait données au roi de Pologne de son électorat. Pour appuyer ces insinuations, les Autrichiens prodiguaient à Pétersbourg des calomnies contre la Prusse; & les sommes d'argent qu'ils y répandaient, ne furent pas inutiles à leur dessein. Pour hâter la marche des troupes russes, l'impératrice-reine promit de payer annuellement un subside de deux millions d'écus à l'impératrice Elisabeth; cette somme était proprement payée par la France: c'était l'évaluation du contingent qu'elle devait à l'Autriche, qui par ce subside engageait la Russie à déclarer la guerre à la Prusse.

Cependant les ministres de l'impératrice-reine ne travaillaient pas avec moins de zèle à Ratisbonne pour engager dans ces troubles les Etats de l'Empire;

de leur côté les Français intimidèrent la diète par leurs menaces, au point qu'elle ſouſcrivit aveuglément aux volontés de la cour de Vienne : il fut réſolu par les concluſions de cette diète que le St. Empire formerait une armée d'exécution, qui s'avancerait tout droit dans l'électorat de Brandebourg. Le commandement de cette armée fut décerné au prince de Hildbourghauſen, maréchal au ſervice d'Autriche. Alors le fiſcal de l'Empire ſe mit ſur les rangs ; il avança que les rois de Pruſſe & d'Angleterre devaient être mis au ban de l'empire : quelques princes repréſentèrent que ſi autrefois l'électeur de Bavière avait été condamné à ce ban, cela ne s'était fait qu'après ſa défaite à la bataille de Hœchſtædt, & que dès que les armées impériales en auraient gagné de pareilles, il ſerait libre à chacun de procéder contre les deux rois. La France comprit que ſi l'on ſe précipitait à publier cet arrêt, la cour de Vienne compromettait ſa dignité, & qu'il y aurait à craindre de plus, que les deux rois & leurs adhérens ne ſe ſéparaſſent entièrement du ſaint Empire romain ; ils firent toutes ces repréſentations à Vienne, & conſeillèrent à la reine d'attendre les ſuccès de la fortune pour penſer enſuite aux meſures ultérieures qu'elle aurait à prendre. Quoique cet avis prévalût, cela n'empêcha pas le fiſcal d'agir avec une indécence & une groſſiéreté inſupportables contre des rois, envers leſquels des ennemis même obſervent communément des procédés honnêtes & reſpectueux. Il aurait été difficile de répondre aux écrits injurieux & amers de cette diète, ſi M. de Plotho, miniſtre du roi à Ratisbonne, n'eût pas eu le talent & l'adreſſe de tremper ſa plume dans le même fiel. Le ſtyle de la cour impériale n'était pas plus doux ; on le diſtinguait néanmoins des écrits du fiſcal par des inſolences pleines de fierté & par quel-

que choſe de plus piquant, mêlé d'arrogance & de hauteur. Le roi indigné contre ces procédés, fit inſinuer à l'impératrice qu'on pouvait être ennemi ſans ſe dire des injures, qu'il ſuffiſait aux ſouverains de vider leurs débats par l'épée, ſans proſtituer leur dignité par des écrits en ſtyle des halles: ces remontrances furent long-temps vaines, & n'acquirent de poids qu'après le gain de quelques batailles.

Tandis que toute l'Europe s'armait contre le roi de Pruſſe & de la Grande-Bretagne, l'Angleterre ſe trouvait dans une ſubverſion générale, qui engourdiſſait le gouvernement, & ſerait devenue préjudiciable aux intérêts de la nation, ſi des changemens ſurvenus à propos n'avaient encore à temps redreſſé les choſes. Les diſſenſions domeſtiques qui agitaient l'intérieur de l'Etat, étaient fomentées par le duc de Cumberland, qui ſe flattait de parvenir à remplir de ſes créatures les premiers poſtes; c'était lui qui (l'hiver de 1756 à 1757) avait ſoulevé la nation contre les Français; c'était lui qui avait allumé la guerre, dans l'eſpérance que le miniſtère ne pourrait pas ſe ſoutenir en un tems de trouble. Les premières entrepriſes des Anglais tournèrent ſi mal, qu'ils perdirent Port-Mahon; ce fut-là le prétexte dont ſe ſervit le parti de ce prince, pour taxer le duc de Newcaſtle de malhabileté. A l'ouverture du parlement les eſprits s'échauffèrent, l'animoſité des partis redoubla, & tant de reſſorts furent mis en œuvre par les intrigues du duc de Cumberland, que le duc de Newcaſtle, fatigué par la faction plutôt que vaincu, réſigna ſes emplois; le parti de Cumberland triomphant fit donner les ſceaux au Sr. Fox, créature du prince. Cependant ce nouvel arrangement ne put ſe ſoutenir; M. Fox quitta de lui-même cette place qu'on lui avait fait obtenir par tant d'intrigues, & le duc de Newcaſtle rentra dans ſes

charges. Ces déplacemens de miniſtres n'auraient cependant pas tiré à conſéquence, s'il n'en était réſulté une eſpèce d'inaction & de létargie dans les affaires ; les miniſtres & les grands étaient plus occupés de l'intérêt de leur faction, que des meſures à prendre contre la France. Plus animés contre leurs compétiteurs que contre les ennemis de la nation, ils ne prenaient aucune meſure pour la campagne prochaine. Perſonne ne penſait à former des projets pour la guerre de mer juſqu'alors malheureuſe; encore moins pour la guerre qui était ſur le point d'embraſer l'Allemagne. Ce qui intéreſſait le plus le roi dans ce moment, c'était de faire prendre aux Anglais des meſures relatives à la guerre du continent ; & comme il prévoyait en gros ſur quoi pourraient rouler les opérations de l'armée françaiſe dans l'Empire, il envoya au roi d'Angleterre un projet qu'il avait dreſſé pour la défenſe commune de l'Allemagne. Ce mémoire roulait ſur les points ſuivans : il propoſait de maintenir Wéſel, pour en faire la place d'armes des alliés, par où l'on reſtait le maître de paſſer le Rhin ; il demandait qu'on aſſemblât l'armée en un lieu convenable derrière la Lippe, entre Wéſel & Lippſtadt ; cette poſition donnait l'avantage de porter les troupes ſelon le beſoin, ſoit vers le Rhin, ſoit vers le Wéſer. De plus ſi les Français marchaient en Heſſe, l'armée de la Lippe, en s'avançant vers Francfort, les obligeait à quitter priſe, & durant le tems que les opérations auraient éloigné du Rhin l'armée alliée, la forteresſe de Wéſel aurait aſſez occupé les Français, pour donner le temps de venir à ſon ſecours ; d'ailleurs, tant que cette place tenait, il n'était pas à préſumer que les troupes françaiſes du bas Rhin s'enfonçaſſent trop dans la Weſtphalie. Le roi d'Angleterre, qui s'était peu appliqué à ces ſortes de matières, lut le projet ſans en comprendre l'importance, &

comme

comme il y était queſtion de ſoutenir Wéſel, il ſe défia des raiſons dont le roi de Pruſſe ſe ſervait; il avait en revanche une confiance entière en ſes miniſtres de Hanovre qui ne ceſſaient de lui repréſenter qu'il fallait ſe borner à la défenſe du Wéſer. Cette idée était fauſſe en tout ſens, parce que le Wéſer eſt preſque généralement guéable, & que ſa rive oppoſée à l'électorat de Hanovre domine l'autre, deſorte que la nature n'a pas voulu, quoiqu'en pût dire M. de Munchhauſen, que jamais général habile ſe ſervît de cette rivière dans le ſens qu'il propoſait. Son avis prévalut néanmoins, & tout ce qu'on put obtenir du roi d'Angleterre, fut qu'il conſentît à faire repaſſer les troupes hanovriennes & heſſoiſes en Allemagne. Le manque d'harmonie entre le roi, les Anglais & les Hanovriens, mit le premier dans le cas de prendre des meſures différentes de celles qu'il avait imaginées pour le duché de Clèves & la fortereſſe de Wéſel; obligé d'abandonner cette place, il donna des ordres pour qu'on ruinât une partie des ouvrages; il fit tranſporter par mer à Magdebourg la nombreuſe artillerie qui garniſſait les remparts; & la garniſon eut ordre d'évacuer la ville, & de ſe retirer à Bielefeld, pour ſe joindre au printemps à l'armée alliée, qui devait s'y aſſembler ſous les ordres du duc de Cumberland. Après la preuve que les miniſtres de Hanovre avaient donnée du crédit qu'ils avaient ſur l'eſprit du roi d'Angleterre, il était clair que pour aller à la ſource d'où partaient les réſolutions, il fallait s'adreſſer à eux. On avait tout à craindre pour l'armée du duc de Cumberland, moins commandée par ce prince que par un tas de juriſconſultes qui n'avaient jamais vu de camp, ni lu de livre qui traitât de l'art militaire, mais ſe croyaient égaux aux Malborough & aux Eugène. Les intérêts du roi étaient trop liés avec ceux du roi d'Angleterre,

pour qu'il vit de ſang froid le mauvais parti qu'on allait prendre ; ſe flattant de le prévenir, il envoya M. de Schmettau à Hanovre. Ce général fit à ces magiſtrats préſomptueux & ignorans les repréſentations les plus énergiques, pour les faire renoncer au projet de campagne qu'ils avaient formé ; il leur en démontra les défauts ; il leur en prédit les conſéquences, mais le tout en vain ; s'il leur avait parlé arabe ils l'auraient tout autant compris. Ces miniſtres, dont l'eſprit était reſſerré dans une ſphère étroite, ne ſavaient pas aſſez de dialectique pour ſuivre un raiſonnement militaire ; leur peu de lumières les rendit méfians, & la crainte d'être trompés dans une matière qui leur était inconnue, augmentait l'opiniâtreté naturelle avec laquelle ils ſoutenaient leurs opinions : toutes ces raiſons rendirent la miſſion de M. de Schmettau infructueuſe.

Les Français, plus fins qu'eux, leur avaient perſuadé fermement qu'ils ne voulaient que traverſer leur pays ; que leur projet de campagne n'était calculé que contre le roi de Pruſſe ; qu'en un mot ils voulaient aſſiéger Magdebourg, & que pourvu que les Hanovriens ſe tinſſent ſpectateurs tranquilles de cette ſcène durant le cours des opérations de la campagne, leur pays ſerait épargné, & leurs perſonnes en conſidération. Ces miniſtres furent la dupe de leur crédulité, & les Français les punirent de la perfidie qu'ils voulaient commettre contre le roi de Pruſſe, comme on le verra dans le récit de la campagne prochaine.

Pendant que toutes ces négociations agitaient l'Europe, le roi était à Dreſde, où la reine de Pologne lui donnait d'autres embarras. Cette princeſſe, en faiſant complimenter tous les jours le roi par ſon grand-maître le comte de Queſtenberg, en lui prodiguant des aſſurances d'amitié, entretenait des intelligences ſecrètes avec les généraux autrichiens, & les avertiſſait

de tout ce qu'elle était à portée d'apprendre. Ces menées donnèrent lieu aux précautions que l'on prit pour découvrir la correſpondance. Comme on fouillait exactement aux portes tous les ballots, toutes les marchandiſes & les paquets qui venaient de Bohème, on ouvrit un jour une caiſſe de boudins adreſſés à madame Ogilvi, grande maitreſſe de la reine, qui avait des terres aux environs de Leutmeritz; en examinant ces boudins, on les trouva farcis de lettres. Cette découverte rendit la cour plus retenue dans ſes correſpondances. Cependant le même train continuait toujours, avec la différence qu'on s'y prenait avec plus de fineſſe. Ce n'était pas a quoi ſe bornait la mauvaiſe volonté de la reine; car elle envoyait des émiſſaires dans toutes les garniſons où le roi formait ces régimens nouvellement levés des Saxons pris au Lilienſtein; elle les faiſait exciter à la ſédition, à la révolte & à la déſertion. Elle en débaucha beaucoup, & fut cauſe qu'au commencement de la campagne des corps entiers ſe ſoulevèrent & paſſèrent du côté des ennemis. Le deſſein du roi de Pologne & de ſes alliés était de rétablir ces corps en Hongrie, pour les mettre ſur le pied où ils étaient avant que les Pruſſiens les priſſent: ils aſſemblèrent des ſoldats; mais manquant d'officiers, ils eurent recours à un moyen dont l'hiſtoire ne fournit aucun exemple de la part des princes laïques. On diſpenſa les officiers ſaxons de la parole d'honneur qu'ils avaient donnée aux Pruſſiens de ne plus ſervir contre eux, & pluſieurs officiers furent aſſez lâches pour obéir. Dans des ſiècles d'ignorance on trouve des papes qui relevaient les peuples du ſerment de fidélité qu'ils avaient prêté à leurs ſouverains; on trouve un cardinal Julien Céſarini, qui oblige un Ladiſlas roi de Hongrie, à violer la paix qu'il avait jurée à Soliman. Ce crime, qui autoriſa le parjure, n'avait été que ce-

lui de quelques pontifes ambitieux & implacables, mais jamais celui des rois, chez lesquels on devrait retrouver la bonne foi, fût-elle bannie du reste de la terre. Si j'insiste sur de pareils traits, c'est qu'ils caractérisent l'esprit d'animosité & l'acharnement opiniâtre qui régnaient dans cette guerre, & qui la distinguent de toutes les autres. Cependant la France & l'Autriche ne retirèrent pas de ces régimens saxons les services qu'ils en attendaient : ils en furent pour leur argent & pour leur dispensé.

Dans cette effervescence générale, les troupes ennemies ne furent pas plus tranquilles dans leurs quartiers que les négociateurs ne l'étaient pour leurs intrigues. Les corps que le roi avait en Lusace, furent les plus exposés aux entreprises qu'on forma contre eux. Cette province fait, du côté de Zittau, une espèce de pointe qui s'enfonce en Bohème & va toujours en se rétréciſſant. Les Autrichiens environnèrent cette partie de la Saxe par de gros détachemens qu'ils avaient à Friedland, à Gabel, & à Rombourg. Ces détachemens, commandés par de jeunes officiers qui cherchaient avec ardeur les occasions de se distinguer, furent presque pendant tout l'hiver en campagne. Le prince de Lœwenstein était à la tête de l'un, & M. de Lasci, fils du maréchal, qui avait servi avec distinction en Russie, conduisait l'autre. Ils entreprirent tantôt sur le poste d'Ostritz, tantôt sur celui de Hirschfeld ou de Marienthal, & quoiqu'ils ne parvinssent point à surprendre les officiers prussiens qui défendaient ces postes, ils tuèrent toutefois du monde inutilement. M. de Blumenthal, major au régiment Henri, perdit la vie dans une occasion pareille, & plusieurs soldats, dont on aurait pu tirer de meilleurs services, y périrent. Le corps de Lestwitz à Zittau, celui du prince de Bévern à Gœrlitz, furent fatigués par des alertes perpétuelles ;

étant obligés d'envoyer des ſecours tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; l'inquiétude & l'activité des Autrichiens les tinrent continuellement ſur pied & en action. Mais les ennemis ſe fortifièrent, dans ces environs, des troupes de Flandre qui venaient joindre leur armée ; à la longue la partie ſerait devenue inégale, & comme il fallait néceſſairement des renforts aux Pruſſiens, pour qu'ils ſe ſoutinſſent en Luſace, le roi y fit avancer la réſerve qui juſqu'alors avait occupé en Poméranie la partie de cette province la plus voiſine de la Pruſſe. D'abord la deſtination de ces troupes avait été de joindre le maréchal de Lehwald, pour le mettre plus en état de réſiſter à l'armée des Ruſſes ; mais le beſoin le plus preſſant l'emporta ſur celui qu'on ne voyait que dans l'éloignement ; il fallait conſidérer qu'en partageant avec trop d'égalité l'armée en trois corps, aucun des trois ne ſerait aſſez fort pour frapper un coup vigoureux & déciſif ; au lieu qu'en raſſemblant une groſſe maſſe en Saxe, on pouvait eſpérer de remporter dès le commencement de la campagne un avantage aſſez conſidérable ſur les Impériaux, pour que leurs alliés en fuſſent étourdis, & que même quelque-uns d'eux ſe déſiſtaſſent des deſſeins de guerre & de conquète qu'enfantait leur ambition.

Les régimens pruſſiens qui venaient de la Poméranie arrivèrent vers le milieu de mars à Gœrlitz ; on les employa à fortifier les poſtes qui n'étaient pas aſſez garnis de troupes, & depuis qu'ils furent en Luſace, les ennemis ſe tinrent tranquilles.

Vers ce temps-là le roi fit un tour en Siléſie, pour s'aboucher avec le maréchal de Schwérin ; ils ſe virent à Haynau. On y arrêta le projet de la campagne prochaine, & l'on prit les meſures les plus juſtes pour en dérober la connaiſſance à l'armée même ; après quoi le roi retourna en Saxe, & tout s'y prépara, ainſi

qu'en Siléſie, à exécuter ces deſſeins auſſi-tôt que la ſaiſon & les arrangemens relatifs aux ſubſiſtances pourraient le permettre.

CHAPITRE VI.

Campagne de 1757.

Les troupes pruſſiennes entrèrent en cantonnement ſur la fin de Mars ; elles étaient partagées en quatre corps différens. Le prince Maurice commandait aux environs de Zwickau ; le roi avec le gros de l'armée ſe tenait entre Dreſde, Pirna, Gishubel & Dippoldiſwalde ; le prince de Bévern avait raſſemblé aux environs de Zittau le corps qui avait hiverné en Luſace, & le maréchal de Schwérin s'était avancé avec ſon armée ſur les frontières de la Bohème, entre Glatz, Friedland & Landshut. Le projet de campagne qu'on avait formé, était que ces quatre corps pénétrant à la fois en Bohème, arrivaſſent par différentes directions à Prague, qui leur ſervirait de point de ralliement. On pouvait ſe promettre que ce grand mouvement jetterait une confuſion étonnante dans les différens corps des ennemis répandus dans leurs quartiers ; on pouvait eſpérer d'en ſurprendre quelques-uns & d'avoir occaſion d'engager des affaires particulières avec les autres, pour en faire périr une partie en détail ; ce qui donnerait un aſcendant & une ſupériorité aux Pruſſiens pour le reſte de la campagne, & pourrait les mener à une action déciſive, dont le ſuccès fixerait le ſort de cette guerre. Rien n'était plus important que de cacher ce projet ; il ne pouvait réuſſir qu'en en dérobant la connaiſſance & le ſoupçon même aux ennemis, & à la cour

de Saxe, qui trahiſſait les Pruſſiens, & à l'armée, pour que l'imprudence ne le divulguât pas. Afin d'en impoſer également à tout le monde, on fit fortifier & palliſſader la ville de Dreſde, pour la mettre en état de défenſe. Le roi choiſit en même temps un certain nombre de camps avantageux à l'entour de Dreſde, comme s'il ſe préparait à une guerre défenſive. Ces camps furent marqués à Cotta, Maxen, Poſſendorf, au Windberg & à Moren. Les chaſſeurs ſaxons, qu'on y employa, n'eurent rien de plus preſſé que d'en avertir la cour, & la reine de Pologne ne manqua pas auſſi-tôt d'en informer les généraux autrichiens. On ne s'en tint pas uniquement à ces fauſſes démonſtrations, & pour endormir davantage les généraux ennemis, on fit quelques faibles incurſions en Bohème, comme ſi l'on voulait ſe venger par-là des partis que les ennemis avaient envoyés pendant l'hiver en Luſace, pour inquiéter les Pruſſiens. Dans cette vue le prince Maurice fit une courſe vers Eger; le maréchal Keith entreprit à Schlukenau un détachement autrichien, qui ne l'attendit pas; le prince de Bévern ſurprit à Bœhmiſch-Friedland 400 fantaſſins & pandours, qui ſe rendirent priſonniers (en avril). Toutes ces petites entrepriſes entretinrent les Impériaux dans leur ſécurité; ils ſe perſuadèrent que le roi ſe bornait à leur donner de petites alarmes, & il ne le ſoupçonnèrent pas de plus grands deſſeins.

Les différens corps de l'armée pruſſienne ſe mirent en mouvement, les uns le 20, les autres le 29 d'Avril. Le prince Maurice pénétra en Bohème par le Basberg, d'où il s'avança ſur Commotau. Le roi ſe campa à Nœllendorf; il pouſſa ſon avant-garde à Karwitz, d'où M. de Zaſtrow fut détaché avec ſa brigade, pour occuper Auſſig, & chaſſer les Autrichiens du château.

de Tetſchen. Le lendemain l'armée ſe rendit à Linay, où le prince Maurice, qui venait de Brix, la joignit. Tous les quartiers autrichiens ſe replièrent en-delà de l'Eger à l'approche des Pruſſiens; le château de Tetſchen ne ſe rendit que le 27; M. de Zaſtrow eut le malheur d'y être tué. L'armée paſſa enſuite le Paſcopol, & traverſant les plaines de Lowoſitz, elle vint ſe camper à Trebnitz le 24. On occupa le Haſenberg & la droite s'appuya au Paſcopol. Cette poſition ſe trouva vis-à-vis de celle que le maréchal Braun venait de prendre à Budin; on ſavait que ce maréchal y attendait le lendemain une diviſion de ſes troupes, qui avait hiverné dans les cercles de Saaz & d'Eger; on voulut tenter de prévenir cette jonction, & même eſſayer ſi l'on ne pourrait pas combattre ce corps avant qu'il fût à portée du camp de Budin. Pour cet effet il fut réſolu que la nuit même l'armée paſſerait l'Eger à un mille & demi au-deſſus du camp de M. de Braun; & ſi l'occaſion ne ſe préſentait pas de battre cette diviſion qui était en chemin, du moins devait-il réſulter de cette manœuvre qu'en tournant la poſition de M. de Braun, on l'obligerait à l'abandonner. On établit en conſéquence deux ponts à Koſchtitz; ils ne furent achevés que le lendemain matin, que les troupes paſſèrent l'Eger. Les houſards qu'on envoya auſſi-tôt à la découverte, rencontrèrent près de Pénitz la diviſion qui devait joindre M. de Braun. Cette diviſion étant informée du paſſage des Pruſſiens, ſe replia ſur Welwarn, ſans qu'il fût poſſible de l'entamer, parce que la moitié de l'armée avait à peine paſſé la rivière. Le maréchal Braun ne tarda pas à s'appercevoir que ſon poſte était tourné; il comprit qu'il ne pouvait ſe joindre avec les troupes qui lui venaient, qu'en ſe retirant à Welwarn, & il ſe mit auſſi-tôt en marche pour y arriver; le 28, les

houſards pruſſiens harcelèrent ſon arrière-garde, & firent quelques priſonniers. L'armée du roi ſe campa à Budin, & employa le lendemain à réparer les ponts de l'Eger, pour aſſurer la communication de la Saxe; les magaſins importans que les ennemis avaient à Martinove, à Budin, & à Karwatitz, tombèrent entre les mains des Pruſſiens; ce qui facilita conſidérablement la ſubſiſtance des troupes. De Budin l'armée s'avança ſur Welwarn, que l'ennemi venait d'abandonner, & l'on pouſſa juſqu'à Tuchomirſitz une avant-garde compoſée de 40 eſcadrons, & de tous les grenadiers de l'armée; le roi qui s'y trouvait, vit l'armée de M. de Braun le 30, qui était encore en marche; derrière ces colonnes qui défilaient, ſuivait une arrière-garde dont la contenance mal aſſurée fit naître l'envie de l'attaquer. M. de Ziethen donna deſſus & fit 300 priſonniers. Dès le commencement les ennemis s'étaient poſtés ſur le Weiſſenberg, ils l'abandonnèrent le 2 de mai; l'avant-garde pruſſienne s'en ſaiſit, & vit l'ennemi paſſer la ville de Prague, & prendre un camp de l'autre côté de la Moldau. L'armée du roi occupa le même jour tous les environs de la ville, & en forma une eſpèce de circonvallation; ſa droite s'appuyait à la haute Moldau, d'où le camp allait en embraſſant St. Roc & le couvent de la Victoire, s'appuyer à Podbaba à la baſſe Moldau.

Durant cette marche de l'armée du roi, le prince de Bévern avait pouſſé de ſon côté les opérations avec vigueur; il était entré le 20 d'avril en Bohème, en s'avançant par Krottau & Kratzen ſur Machendorf; ſa cavalerie battit en marche un détachement autrichien, qui s'avançait pour faire une reconnaiſſance. L'ennemi avait pris à Reichenberg une poſition avantageuſe; le comte de Kœnigſeck comman-

dait ce corps, dont on évaluait la force à 28,000 combattans. Ce fut le 21 d'avril que le prince de Bévern ſe mit en mouvement pour l'attaquer; il s'avança ſur deux colonnes, prenant le chemin de Habendorf vers l'armée ennemie; il fallait paſſer une chauſſée pour y arriver. Ce défilé, que les ennemis ne pouvaient défendre avec la mouſquetterie, n'arrêta guère les Pruſſiens. Au-delà de ce paſſage ſe trouvait le corps de M. de Kœnigſeck, auquel il avait donné la forme d'un cercle. La cavalerie autrichienne occupait le centre de ce cercle, & ſe trouvait rangée en trois lignes ſur une petite plaine, enchaſſée entre les deux aîles d'infanterie qui allaient en avançant, le dos appuyé à d'épaiſſes forêts, ayant en quelques endroits des abatis devant elle, & des redoutes garnies d'artillerie dont le feu protégeait la cavalerie. La droite du prince de Bévern attaqua la gauche de l'ennemi; 15 eſcadrons pruſſiens chargèrent en même temps cette cavalerie impériale dans la plaine, & la mirent en déroute. Le prince de Wirtemberg y fit des prodiges de valeur. Alors M. de Leſtwitz attaqua la droite de l'ennemi, & les redoutes qui couvraient Reichenberg; & quoiqu'il traverſât différens défilés avant que d'y arriver, néanmoins le régiment de Darmſtadt, commandé par le colonel de Hertzberg, força ces redoutes, & obligea l'ennemi à prendre la fuite; on le pourſuivit de hauteurs en hauteurs juſqu'à Kochlitz & à Dorffel; la difficulté de ce terrain montueux, & l'impoſſibilité qu'il y a que des troupes qui veulent demeurer en ordre, puiſſent atteindre un ennemi qui fuit à la débandade, empêchèrent le prince de Bévern de ruiner entièrement ce corps. Les Autrichiens perdirent environ 1800 hommes à cette action, dont 800 furent pris par le prince de Bévern. La perte des Pruſſiens ne paſſa pas 300 hommes, parce

que l'ennemi ne leur avait pas oppoſé une réſiſtance opiniâtre. Le prince de Bévern ſuivit à Libenau M. de Kœnigſeck, où un défilé impraticable, derrière lequel ce général avait formé ſon monde, l'empêcha de tenter de nouvelles entrepriſes.

De ce côté les Pruſſiens n'auraient pu pénétrer plus avant en Bohème, ſi le maréchal de Schwérin, en ſurvenant, ne les eût ſecondés à propos. L'armée de Siléſie fut la première qui entra en Bohème, le 18 d'avril; elle déboucha dans ce royaume par cinq différens chemins: une de ces colonnes, qui ſe dirigeait ſur Schatzlar, penſa y ſurprendre les princes de Saxe, qui s'y trouvaient: celle qui prenait la route de Guldene-Els, rencontra 300 pandours qui, d'un rocher eſcarpé, défendaient le paſſage aux Pruſſiens; M. de Winterfeld trouva le moyen de faire gravir contre ces rocs quelques troupes, qui prirent ces pandours à revers, & les paſſèrent au fil de l'épée: les trois autres colonnes, qui débouchèrent par le comté de Glatz, n'ayant point rencontré d'ennemis ſur leur chemin, joignirent toutes le maréchal de Schwérin à Kœnigshof. Ce maréchal ayant des nouvelles de ce qui s'était paſſé du côté du prince de Bévern, ſe porta derrière M. de Kœnigſeck, qu'il penſa ſurprendre dans ſon camp de Libenau; les Autrichiens décampèrent en hâte & voulurent diriger leur marche ſur Jung-Buntzlau; M. de Schwérin les y prévint encore, & s'empara en même-temps du magaſin conſidérable que les ennemis avaient formé à Koſmanos. Ce fut à cet endroit où le corps de la Luſace joignit l'armée de la Siléſie. Cependant M. de Kœnigſeck s'avançait à grandes journées vers Prague; le maréchal le ſuivit à Bénatek, d'où il détacha pour talonner l'ennemi de plus près, M. de Wartenberg, qui défit près de Alt-Buntzlau l'arrière-garde autri-

chienne, forte de 1500 hommes, dont le plus grand nombre fut tué ou pris ; mais ce brave général, un des meilleurs officiers de cavalerie de l'armée, y perdit la vie, & fut univerſellement regretté. M. de Fouquet marchant alors avec l'avant-garde du maréchal à Buntzlau, s'y arrêta juſqu'au 4 de mai, pour rétablir les ponts de l'Elbe, que l'ennemi avait rompus pour aſſurer ſa retraite. Le même jour le maréchal fit paſſer la rivière à ſon armée, & ſe campa à un mille & demi de Prague.

Une partie des troupes que M. de Piccolomini avait commandées l'année précédente, n'étaient pas encore aſſemblée ; le maréchal Daun en avait reçu le commandement après la mort du premier. Sur le bruit des différentes invaſions des Pruſſiens, ce maréchal reçut ordre de raſſembler ſon armée, & de la mener droit à Prague ; M. de Braun l'attendait avec d'autant plus d'impatience, qu'il voyait que toutes les forces des Pruſſiens allaient inceſſamment fondre ſur lui. Le roi était inſtruit de la marche du maréchal Daun ; mais ſon armée ne pouvait rien entreprendre contre M. de Braun, qui était couvert par la Moldau & par la ville de Prague ; d'ailleurs les choſes en étaient venues au point, que le ſort des deux armées devait néceſſairement ſe décider par une bataille ; & puiſqu'on ne pouvait l'engager qu'à l'autre rive de la Moldau, le roi réſolut d'attaquer M. de Braun avant ſa jonction avec M. Daun. Pour cet effet on conſtruiſit un pont ſur la Moldau près de Selz, & le roi le paſſa à la tête d'un détachement de 20 bataillons & de 40 eſcadrons ; c'était le 5 de mai. Ce prince eut le temps de reconnaître la poſition des ennemis ; il trouva le front de M. de Braun d'un trop difficile abord pour l'attaquer, & s'apperçut qu'en tournant la droite des ennemis, le terrain préſentait un aſpect plus avan-

tageux pour un engagement. Le lendemain de grand matin les deux armées pruſſiennes ſe joignirent à la portée du canon des ennemis ; on réſolut de les attaquer tout de ſuite. La gauche des Autrichiens s'appuyait ſur la montagne de Ziska, & ſe trouvait protégée par les ouvrages de Prague ; un ravin de plus de cent pieds de profondeur couvrait ſon front ; la droite ſe terminait ſur une hauteur, au pied de laquelle ſe trouve le village de Sterboholi. Pour rendre plus égal le combat qu'on méditait, il fallait contraindre M. de Braun d'abandonner une partie de ces montagnes, & de longer dans la plaine. A cette fin le roi changea ſon ordre de bataille : l'armée avait défilé en colonnes rompues ; on la mit ſur deux lignes, & on la fit marcher par la gauche, en prenant le chemin de Poſtchernitz. Dès que M. de Braun s'apperçut de ce mouvement, il prit ſa réſerve de grenadiers, ſa cavalerie de la gauche & ſa ſeconde ligne d'infanterie, avec leſquels il côtoya les Pruſſiens, en tenant une ligne parallèle. C'était préciſément ce qu'on voulait. L'armée du roi pouſſa à Bichowitz par des défilés & des marais qui ſéparerent un peu les troupes ; la cavalerie pruſſienne fila au travers de ce village, où elle trouva une plaine bornée par un étang, qui lui préſentait préciſément la diſtance qu'il lui fallait pour ſe former, & emboîtée entre ce village & cet étang, ſes flancs ſe trouvaient à l'abri d'inſulte ; elle attaqua vigoureuſement la cavalerie autrichienne ; après trois charges conſécutives, elle l'enfonça, & la mit entièrement en déroute. A peine 10 bataillons de la gauche furent-ils formés, avant que la ſeconde ligne pût les joindre, qu'ils attaquèrent l'ennemi avec plus de précipitation & de courage que de prudence ; ils eſſuyèrent un feu d'artillerie prodigieux, & furent repouſſés, mais non aſſurément avec honte, car les plus braves officiers &

la moitié des bataillons étaient couchés sur le carreau. Le maréchal de Schwérin, qui, malgré son grand âge, conservait encore tout le feu de sa jeunesse, voyant avec indignation des Prussiens repoussés, saisit un drapeau, se mit à la tête de son régiment, le conduisit à la charge, & fit des efforts de valeur extraordinaires; mais comme il n'y avait point encore de troupes pour le soutenir, il succomba & fut tué, terminant ainsi une vie glorieuse par une mort qui la couvrait d'un nouveau lustre. La seconde ligne arriva sur ces entrefaites; le roi attira encore à lui le prince Ferdinand de Brunswic avec quelques régimens, & le combat se rétablit d'autant plus facilement, que M. de Treskow avec sa brigade, qui était tant soit peu plus à droite, avait percé la ligne des ennemis. Le roi fit alors avancer les régimens de Charles & de jeune Brunswic, il joignit M. de Treskow, & avec ce corps poussa l'infanterie autrichienne au-delà de ses tentes, qu'elle n'avait pas eu le temps d'abattre. Dès ce moment la déroute devint générale à la droite des ennemis; on demanda de la cavalerie, pour profiter de ce désordre; malheureusement les houssards & les dragons étaient tombés sur du bagage ennemi qui s'enfuyait, & ils arrivèrent trop tard pour donner dans l'infanterie, qui, sans cette circonstance, aurait toute été prise ou passée au fil de l'épée. Cela n'empêcha pas le roi de poursuivre vivement l'ennemi. On envoya M. de Puttkammer avec des houssards vers la Sasava, où s'était sauvé une partie des fuyards, & avec le gros des troupes on s'avança vers le Wischerad, de sorte que la gauche des Autrichiens était entièrement coupée de sa droite.

La droite de l'armée du roi n'était point destinée à combattre, à cause de ce profond ravin dont nous avons parlé, qui était devant elle & du désavantage

que le terrain lui donnait; mais elle ne laiſſa pas d'y être engagée par l'imprudence de M. de Mannſtein, qu'un courage trop bouillant emportait quelquefois. Cette valeur fougueuſe, qui s'embraſait à la vue de l'ennemi, le fit avancer ſans qu'il en eût reçu l'ordre; il attaqua l'ennemi tout de ſuite. Le prince Henri & le prince de Bévern, qui, en déſapprouvant ſa conduite, ne voulurent cependant pas l'abandonner, furent forcés de le ſoutenir; l'infanterie pruſſienne gravit contre des rochers eſcarpés, défendus par toute la gauche des Autrichiens & par une nombreuſe artillerie. Le prince Ferdinand de Brunſwic s'appercevant que le combat s'engageait de ce côté-là, & devenant d'ailleurs inutile à la gauche où il n'y avait plus d'ennemis vis-à-vis de lui, prit les Autrichiens en flanc & à dos: ce ſecours ſeconda ſi à propos les efforts du prince Henri, qu'il s'empara de trois batteries des ennemis, & qu'il les pourſuivit de montagne en montagne. Les vaincus, coupés de la Saſava par le corps du roi derrière eux, au village de Michéle, ne virent d'autre ſalut pour eux que de ſe jetter dans la ville de Prague; ils tentèrent de ſe ſauver du coté du Wiſcherad, où la cavalerie du roi les repouſſa à trois repriſes; ils eſſayèrent auſſi d'échapper du côté de Kœnigſaal, mais encore ils en furent empêchés par le maréchal de Keith, dont l'armée occupait toutes les hauteurs au pied deſquelles ils devaient paſſer. On ſavait à la vérité que des fuyards de l'armée impériale s'étaient jetés dans Prague; toutefois on en ignorait le nombre; de ſorte que l'on ſe contenta d'inveſtir la ville & de la bloquer, auſſi bien que l'obſcurité & l'eſpèce de confuſion qui ſuit les victoires, purent le permettre. Cette bataille, qui s'engagea vers les 9 heures du matin, dura, y compris la pourſuite, juſqu'à 8 heures du ſoir. Ce fut une des plus meurtrières de ce ſiècle: les ennemis

y perdirent 24,000 hommes, dont 5,000 furent faits priſonniers, parmi leſquels 30 officiers ; on leur prit d'ailleurs 11 étendards & 60 pièces de canon : la perte des Pruſſiens monta à 18,000 combattans, ſans compter le maréchal de Schwérin, qui ſeul valait au-delà de 10,000 hommes. Sa mort flétriſſait les lauriers de la victoire, achetée par un ſang trop précieux. Ce jour vit tomber les colonnes de l'infanterie pruſſienne : Mrs. de Fouquet & de Winterfeld furent dangereuſement bleſſés : là perdirent la vie M. de Hautcharmoy, M. de Goltz, le prince de Holſtein, Mrs. de Mannſtein, d'Anhalt, & nombre de vaillans officiers & de vieux ſoldats, qu'une guerre ſanglante & cruelle ne donna pas le temps de remplacer.

Le lendemain le roi envoya M. de Krockow à Prague, pour ſommer la ville de ſe rendre ; ce général fut bien étonné d'y trouver le prince Charles de Lorraine, & d'apprendre que 40,000 Autrichiens, ſauvés de la bataille, étaient enfermés dans ſes murailles. Cette nouvelle obligea le roi à prendre des meſures différentes ; il s'empara de la montague de Ziska, où ſe campa la droite de l'armée, d'où le front, en occupant toutes les vignes qui regardent Prague, allait par Michéle aboutir à Podoli ſur la Moldau. On y conſtruiſit un pont, pour avoir la communication aſſurée de ce côté-là avec le maréchal Keith, & on en fit un de même à Branick ſur la baſſe Moldau. La ville de Prague ne ſaurait être conſidérée comme une place de guerre ; ſituée dans un fond, elle eſt entourée par des vignes & des rochers qui la dominent également de tous les côtés ; ſes foſſés ſont ſecs, ſes ouvrages revêtus d'une maçonnerie légère, les parapets en beaucoup d'endroits trop minces, les courtines trop longues ; tous ces ouvrages avaient été ſi fort négligés pendant la paix, qu'en différens endroits ils étaient inſultables,

insultables, mais la garnison ne l'était pas ; pour l'attaquer en forme, il fallait une armée plus nombreuse que la prussienne, sur-tout après les détachemens qu'on avait été obligé de faire ; & dont nous aurons lieu de parler incessamment. Ces raisons firent que le roi se contenta de bloquer la ville, en essayant de prendre la garnison par la famine. On se flatta de mettre le feu, par un bombardement, aux magasins d'abondance ; on fit venir des mortiers & du canon ; on établit trois grandes batteries, l'une à la montagne de Ziska, l'autre devant Michéle, & la troisième du côté du maréchal Keith vers le Strohhof ; mais tout cela fut inutile ; la ville avait des bastions casematés, où les vivres trouvèrent un abri contre tous les efforts de l'artillerie prussiennne.

Pendant que ces arrangemens se faisaient autour de Prague, le maréchal Daun s'était avancé avec son corps à Teutschbrodt ; d'abord le roi lui opposa M. de Ziethen, & peu de temps après le prince de Bévern, qui se trouvant à la tête de 20,000 hommes, se porta premièrement à Kaurzim, puis à Kuttenberg ; faisant toujours reculer devant lui le maréchal Daun ; celui-ci se retira jusqu'à Haber ; mais chaque pas qu'il faisait en arrière, l'approchait de ses secours, & lui donnait les moyens d'attirer à lui les débris de la bataille de Prague, qui s'étant sauvés au-delà de la Sasava, purent le rejoindre. D'un autre côté le roi fit partir pour l'Empire le colonel Mayer avec ses volontaires & environ 500 housards, pour donner l'épouvante aux princes d'Allemagne, retarder la réunion de l'armée des cercles, & en même temps pour alarmer les pédans de Ratisbonne, dont l'éloquence insultante violait toutes les règles de la bienséance. Mayer entra dans l'évêché de Bamberg ; de là il s'étendit vers Nuremberg ; il fit déserter de Ratisbonne ces députés

arrogans, qui ſe croyaient les juges des rois, & delà il pénétra dans le haut Palatinat. L'électeur de Bavière & pluſieurs princes, à qui cette irruption donna de l'inquiétude, députèrent vers le roi, pour traiter de leurs intérêts; enfin tout l'Empire aurait abandonné le parti de l'impératrice-reine, ſi une de ces révolutions ordinaires à la guerre, & qui entre dans les jeux de la fortune, n'eût traverſé la proſpérité des Pruſſiens. Nous verrons dans la continuation de cette guerre, combien il arriva de ces viciſſitudes qui renverſaient tantôt les eſpérances des Pruſſiens, tantôt celles des Impériaux. Cependant le blocus de Prague continuait; on bombardait la ville; mais les Autrichiens faiſaient des ſorties fréquentes. Un jour ils voulurent attaquer les batteries du Strohhof. Le prince Ferdinand de Pruſſe y accourut & les rechaſſa juſqu'à leur chemin couvert avec une perte de douze cents hommes. Une autre fois ils tentèrent une ſortie du côté du Wiſcherad, avec ſi peu de précaution & de prévoyance, que prêtant le flanc à des batteries pruſſiennes placées vers Podoli, le canon les fit rentrer dans Prague dans le plus grand déſordre. Une autre fois le prince de Lorraine fit avec 4000 hommes une ſortie du Petit-côté; ces troupes prirent une flèche défendue par 59 ſoldats; mais bientôt M. de Retzow les repouſſa & les pourſuivit juſqu'aux portes de la ville. Les Pruſſiens eurent dans ce ſiége les ennemis & les élémens à combattre; un orage violent & des nuages qui crevèrent, groſſirent ſubitement les eaux de la Moldau; leur impétuoſité briſa le pont de Branick, le courant l'entraîna vers le pont de Prague; les ennemis en enlevèrent 24 pontons, mais 20 autres leur échappèrent, & à Podoli on les recouvra. Le grand nombre de bombes que les Pruſſiens avaient jetées dans Prague, avaient conſidéra-

blement endommagé certains quartiers de la ville ; le feu avait même consumé une boulangerie des ennemis ; les déserteurs déposaient unanimement que les vivres commençaient à manquer, & qu'au lieu de viande de boucherie, la garnison se nourrissait de chair de cheval. Il était fâcheux qu'on ne gagnât rien contre cette ville, ni par la force, ni par la ruse, & qu'il fallût tout attendre du bénéfice du temps ; il n'y avait que la famine & le désespoir qui pussent forcer le prince de Lorraine à se faire jour, l'épée à la main, à travers les assiégeans ; car ils étaient fortifiés dans leurs quartiers, de manière à l'obliger après quelques efforts inutiles à se rendre.

Le projet de prendre Prague avec l'armée qui la défendait, aurait cependant réussi, si on avait pu lui donner le temps de parvenir à sa maturité ; mais il fallut s'opposer au maréchal Daun, il fallut se battre, & l'on fut malheureux. Nous avons laissé le prince de Bévern campé à Kuttenberg, & le maréchal Daun à Haber ; ce maréchal y fut joint par tout ce que la cour put tirer des garnisons des pays héréditaires & des troupes de la Hongrie, outre les fuyards de la bataille de Prague ; enforte que son armée, composée au commencement de la campagne de 14,000 hommes, se trouvait forte alors de 60,000 combattans. L'accroissement de cette armée dérangeait toutes les combinaisons précédentes des projets du roi ; il fallait nécessairement renforcer le prince de Bévern, pour qu'il pût au moins se soutenir contre une armée du triple supérieure à la sienne ; d'un autre côté il était dangereux d'affaiblir l'armée du siége, qui avait une vaste circonférence à défendre, & qui pouvait être attaquée d'un jour à l'autre par 40,000 hommes renfermés dans cette ville. On trouva cependant moyen, en économisant les postes, en fortifiant les

uns, en resserrant les autres, de faire une épargne de 10 bataillons & de 20 escadrons. Ce détachement pouvait s'éloigner; mais ce ne devait pas être pour long-temps, ou le blocus en aurait souffert. Pour que l'on prît Prague & l'armée qui la défendait, il était indispensable d'éloigner le maréchal Daun de cette contrée, parce que les troupes employées à en faire la circonvallation, quoique bien postées pour repousser des sorties, n'étaient que sur une ligne, & ne pouvaient défendre leur front & leur dos en même temps; & parce qu'en se laissant resserrer autour de Prague, les Prussiens auraient manqué de subsistances, la cavalerie étant déjà obligée d'aller chercher le fourrage à 4 ou 5 milles du camp. Ces considérations importantes déterminèrent le roi à se mettre en personne à la tête de ce détachement; pour joindre le prince de Bévern, & juger sur les lieux du parti qu'il ferait plus convenable de prendre.

Le roi partit de Prague le 13 Juin; M. de Treskow fut détaché en même temps, pour nettoyer les bords de la Sasava, que les troupes légères du maréchal Daun commençaient d'infester. Le roi poursuivit sa marche par Schwartz-Kosteletz à Malotitz, où il fut joint par M. de Treskow, qui avait pris une route à droite. L'intention du roi était d'arriver à Kolin, pour se joindre au prince de Bévern; il trouva devant lui un corps considérable, qui campait à Zasmuky; c'était M. de Nadasti, qui avait pris cette position, par laquelle il coupait déjà en quelque manière le prince de Bévern de l'armée prussienne. Bientôt on découvrit de loin, sur le chemin de Kolin, deux colonnes qui prenaient la route de Kaurzim; on apprit par ceux qui allèrent les reconnaître, que c'était le prince de Bévern qui venait se joindre aux troupes du roi. Le jour tombait, la nuit survint avant l'arrivée du prince, de

sorte que l'on se contenta de faire camper les troupes autant que l'obscurité voulut le permettre. On fut étonné du mouvement du prince de Bévern, auquel on ne s'attendait pas ; il le fit à l'occasion de ce qui s'était passé la veille ; il avait été attaqué le 13 à Kuttenberg par M. de Nadasti, qu'il avait repoussé ; mais dans le même temps le maréchal Daun avait fait un mouvement sur son flanc qui l'avait obligé, pour ne point être tourné, de quitter sa position de Kuttenberg, & de prendre celle de Kolin ; là il reçut des avis que les Autrichiens campés à Wisoka se préparaient à l'attaquer le lendemain ; pour n'en point courir le risque, il aima mieux aller au-devant du détachement prussien, qu'il savait en marche pour le renforcer. On voulut le lendemain reconnaître les chemins de Wisoka, pour juger de la disposition où se trouvaient les ennemis ; cependant on ne put y réussir, à cause de l'épaisseur des forêts, & du nombre des pandours qui les remplissaient. Le même jour 4, 000 cravates attaquèrent un convoi qui venait de Nymbourg à l'armée ; il était escorté par 200 fantassins aux ordres de M. de Billerbeck, major dans le régiment Henri ; ce brave officier se défendit 3 heures contre le nombre qui l'assaillait, jusqu'à l'arrivée du secours qui le dégagea, sans avoir perdu la plus petite partie de son convoi, & l'on ne trouva à dire à son monde que 7 blessés ; ce qui est une perte peu considérable, si l'on fait attention au corps qui l'attaqua. D'aussi petits détails ne deviennent dignes de l'histoire, qu'autant qu'ils peuvent servir d'exemple pour prouver ce que peuvent à la guerre la valeur & la fermeté, soutenues par une bonne disposition. Le terrain où les Prussiens étaient campés n'était pas assez avantageux pour qu'on pût y attendre l'ennemi avec sûreté ; le roi voulait se porter avec l'armée à Scwoischitz, dont les environs

ſon pain ; il fallait protéger le blocus de Prague, en empêchant avec un corps faible, une armée ſupérieure du double, d'y détacher des troupes, ou d'en approcher. Plus l'infériorité des Pruſſiens devenait ſenſible, plus ils avaient à craindre à la longue d'eſſuyer quelque échec conſidérable ; car en ſuppoſant même qu'ils euſſent pu ſe ſoutenir dans le camp où ils étaient, il ne leur en était pas moins impoſſible d'empêcher le maréchal Daun d'envoyer un gros détachement, qui, longeant les bords de la Saſava, ſerait venu à dos des corps pruſſiens qui campaient entre Branick & Michéle ; & cette armée du ſiége, attaquée par derrière pendant que de la ville le prince de Lorraine aurait fait une ſortie, ſe ſerait trouvée entre deux feux, & aurait par conſéquent été totalement battue. Si le roi, prenant un autre parti, eût trouvé convenable de ſe retirer à Koſteletz ou à Teutſchbrodt, il y trouvait des camps plus avantageux ; mais les inconvéniens dont nous venons de parler n'en ſubſiſtaient pas moins ; car en s'approchant de l'Elbe on couvrait les magaſins, en laiſſant le chemin libre vers Prague ; & en tirant plus vers la Saſava, on protégeait mieux le ſiége, & l'on découvrait les dépôts, dont la perte s'en ſerait promptement enſuivie, ſans compter qu'en perdant du terrain où il y avait du fourrage, l'armée, en ſe retirant, ſe reſſerrait dans un pays épuiſé & où les vivres avaient été conſumés d'avance. Il ſe préſentait d'autres conſidérations plus fortes encore. Le maréchal Daun commandait une armée de 60, 000 hommes que l'impératrice-reine avait raſſemblée à grands frais; était-il à préſumer qu'on ſouffrît impunément à Vienne, ayant autant de troupes en Bohême, que les Pruſſiens fiſſent dans Prague le prince de Lorraine & 40, 000 hommes priſonniers de guerre en préſence de cette armée? On ſavait même que le maréchal

Daun avait ordre de tout risquer pour délivrer le prince de Lorraine. Il s'agissait donc proprement de se déterminer, ou à laisser aux ennemis la liberté d'attaquer les troupes prussiennes dans leur poste, ou à les prévenir & à les attaquer soi-même. Ajoutons à ces considérations que depuis que le maréchal Daun se trouvait fort, il était impossible de prendre Prague sans gagner un seconde bataille, & qu'il aurait été honteux pour les armes prussiennes d'en lever le siége à l'approche de l'ennemi, vu que tout ce qui pouvait arriver de pis était d'abandonner cette entreprise, au cas que l'ennemi remportât la victoire. Indépendamment de tout ce que nous venons de dire, une raison plus importante encore obligeait d'en venir à une décision ; c'est qu'en gagnant une nouvelle bataille, le roi prenait sur les Impériaux une entière supériorité. Les princes de l'Empire, déjà incertains & indécis, l'auraient conjuré de leur accorder la neutralité. Les Français se seraient trouvé dérangés & peut-être arrêtés dans leurs opérations en Allemagne. Les Suédois en seraient devenus plus pacifiques & plus circonspects. La cour de Pétersbourg même aurait fait des réflexions, parce que le roi se serait vu dans une situation à pouvoir envoyer sans risque des secours à son armée & même à celle du duc de Cumberland. Voilà quels furent les motifs importans qui engagèrent le roi à attaquer le lendemain le maréchal Daun dans son poste.

On se mit en marche le 18 de grand matin. M. de Treskow, avec l'avant-garde, délogea d'abord ce corps ennemi qui s'était campé la veille sur les hauteurs derrière Planiany ; ce début était nécessaire pour nettayer le chemin de Kolin, sur lequel l'armée devait marcher en deux colonnes. Elle défila sur deux lignes par la gauche, vis-à-vis celle des ennemis. Le maréchal Daun, qui découvrit le mouvement, chan-

gea auſſi-tôt ſon front, & marchant par ſa droite, longea la croupe des montagnes qui vont vers Kolin. M. de Nadaſti s'était placé devant l'armée du roi avec 4 à 5000 houſards, qu'un corps de cavalerie pouſſait d'eſpace en eſpace, ce qui rallentit la marche des colonnes. On continua de preſſer ainſi ces troupes légères, juſqu'à ce qu'on eut gagné une éminence qu'il fallait occuper néceſſairement pour attaquer l'ennemi. Comme les troupes n'arrivèrent pas auſſi promptement pour le bien des affaires, qu'il aurait été à déſirer, le roi profita de ce temps pour aſſembler les officiers généraux, & pour convenir avec eux de la diſpoſition de la bataille. Une auberge ſe trouvait ſur le chemin que tenaient les troupes; l'on y découvrait diſtinctement l'ordre ſur lequel le maréchal Daun avait rangé ſes troupes, & toutes les parties du terrain ſur lequel il fallait agir. Ce fut dans ce lieu-là qu'on prit les meſures ſuivantes: il fut réſolu d'attaquer la droite de l'ennemi, parce qu'elle était mal appuyée, & parce que c'était l'endroit le plus acceſſible; le front des Autrichiens s'étendait ſur des rochers âpres & eſcarpés, au pied deſquels des villages dans la plaine étaient remplis de pandours; mais plus ils étaient inexpugnables dans cette partie, moins ils l'étaient à leur droite; l'endroit par lequel la gauche des Pruſſiens devait attaquer, était une hauteur qu'ils occupaient déjà; de-là ſe préſentait un cimetière iſolé, garni de cravates, & qu'il fallait emporter; enſuite en tournant un peu plus à gauche, on prenait l'armée du maréchal Daun à dos & en flanc. Pour ſoutenir cette attaque, il fallait la nourrir de toute l'infanterie pruſſienne qui ſe trouvait dans l'armée; par cette raiſon le roi ſe propoſa de refuſer entiérement ſa droite aux ennemis, & défendit ſévérement aux officiers qui la commandaient de dépaſſer

le grand chemin de Kolin ; cela était d'autant plus ſenſé, que la partie de l'armée autrichienne poſtée vis-à-vis de cette droite, occupait un terrain inabordable : ſi la ſituation que le roi avait preſcrite à ſes troupes avait été obſervée, il aurait été maître, durant l'action, de faire filer ſelon le beſoin des bataillons, pour ſoutenir les brigades qui avaient la première attaque. Outre ce que nous venons de dire, M. de Ziethen eut ordre de tenir tête à M. de Nadaſti avec 40 eſcadrons, pour qu'il ne troublât pas l'infanterie pruſſienne dans ſes opérations ; le reſte de la cavalerie fut placé en réſerve derrière les lignes. Lorſque tout fut réglé, M. de Hulſen partit à la tête de 7 bataillons & de 14 pièces d'artillerie, pour engager l'action ; des 24 bataillons qui reſtaient, 9 formèrent la ſeconde ligne & les 15 autres la première. Telle fut cette diſpoſition, qui aurait rendu les Pruſſiens victorieux, ſi elle avait été ſuivie ; mais voici ce qui arriva. M. de Ziethen attaqua le corps de Nadaſti, dont la déroute fut générale ; il le pourſuivit juſqu'à Kolin, de ſorte qu'il fut ſéparé des Autrichiens, & que, de toute la journée, il ne fut plus à portée de nuire aux entrepriſes du roi. A une heure après midi M. de Hulſen attaqua le cimetière & le village de la hauteur, où il ne rencontra pas grande réſiſtance ; il ſe rendit maître enſuite de deux batteries, chacune de 12 pièces de canon. Tout ſuccédait aux vœux des Pruſſiens dans cette première attaque ; mais voici les fautes qui cauſèrent la perte de la bataille. Le prince Maurice, qui conduiſait la gauche de l'infanterie, au lieu de l'appuyer derrière ce village que M. de Hulſen venait d'emporter, la forma à mille pas de cette hauteur ; cette ligne était en l'air ; le roi s'en apperçut, & la mena près du pied de cette hauteur ; en même temps on entendit un feu aſſez vif

à la droite. Obligé de ſe hâter & ne pouvant faire autrement, il remplit les vides qui ſe trouvaient dans ſa ligne par les bataillons de la ſeconde; il ſe rendit auſſi-tôt à la droite, pour ſavoir dequoi il était queſtion; il trouva que M. de Mannſtein, qui avait engagé ſa brigade ſi mal à propos à la bataille de Prague, venait de retomber dans la même faute; il avait apperçu des pandours dans un village proche du chemin que la colonne tenait; il lui prend fantaiſie de les en déloger; il entre contre ſes ordres dans le village, en chaſſe l'ennemi, le pourſuit, & ſe trouve ſous le feu de mitraille des batteries autrichiennes; à ſon tour on l'attaque, & la droite de l'infanterie marche à ſon ſecours. Lorſque le roi arrive ſur les lieux, l'affaire était ſi ſérieuſement engagée, qu'il n'y avait plus moyen de retirer les troupes ſans être battu; bientôt la gauche entra également en jeu, ce que les généraux auraient pu cependant empêcher. Alors la bataille devint générale, & ce qu'il y avait de fâcheux, c'eſt que le roi n'en pouvait être que ſpectateur, n'ayant pas un bataillon de reſte dont il pût diſpoſer. Le maréchal Daun profita, en grand général, des fautes des Pruſſiens; il fit filer derrière ſon front ſa réſerve, qui vint à ſon tour attaquer M. de Hulſen juſqu'alors victorieux; il ſe ſoutint néanmoins, & ſi on avait pu lui fournir quatre bataillons frais, la bataille était gagnée; il repouſſa encore cette réſerve autrichienne; les dragons de Norman donnèrent alors dans l'infanterie ennemie, la diſperſèrent, & lui prirent cinq drapeaux; ils attaquèrent enſuite les carabiniers ſaxons, qu'ils chaſſerent juſqu'à Kolin. Pendant ces entrefaites, l'infanterie pruſſienne du centre & de la droite avait gagné quelque terrain, ſans cependant avoir emporté d'avantage conſidérable. Ces bataillons, qui tous avaient beaucoup ſouf-

fert du canon & du feu des petites armes, étant fondus à moitié, faisaient entr'eux des intervalles du triple plus grands qu'ils ne devaient l'être ; & comme il n'y avait ni seconde ligne, ni réserve, il fallut y suppléer par des régimens de cuirassiers, qu'on plaça à quelque distance derrière ces ouvertures. Le régiment de Prusse, cavalerie, attaqua même un gros de l'infanterie ennemie, & l'aurait détruit, si une batterie chargée à mitraille n'eût pas joué à propos contre lui ; il rebrousſa chemin en confusion, & renversa les régimens de Bévern & de Henri qui étaient derrière lui ; l'ennemi s'apperçut de ce désordre ; il lâcha aussi-tôt sa cavalerie qui, profitant de ce moment, rendit la confusion générale. Le roi voulut faire charger des cuirassiers qui étaient à portée & qui auraient pu réparer le mal en partie, il lui fut impossible de les mettre en mouvement ; il eut recours à deux escadrons de Truchses, qui prirent la cavalerie ennemie en flanc, & la ramenèrent au pied de ses montagnes. Il n'y avait, de cette ligne d'infanterie que le premier bataillon des gardes, qui tint encore à la droite ; il avait repoussé quatre bataillons d'infanterie & deux régimens de cavalerie qui avaient voulu l'entourer ; mais un bataillon, quelque bravoure qu'il ait, ne saurait seul gagner une bataille. M. de Hulsen, avec son infanterie, & quelque cavalerie qu'on lui avait envoyée, se maintenait encore sur son terrain, savoir sur cet emplacement dont il avait chassé les Autrichiens au commencement de l'action ; il y resta jusqu'au soir à 9 heures, qu'il fut obligé de se retirer, de même que l'armée. Le prince Maurice mena les troupes à Nymbourg, où il passa l'Elbe, sans qu'un seul housard de l'ennemi le suivit. Cette action coûta au roi 8000 hommes de sa meilleure infanterie ; il y perdit 16 pièces de canon qui

ne purent être transportées, les chevaux en ayant été tués. Après que le roi eut donné ses ordres aux généraux pour la retraite des troupes, il courut au plus pressé, se rendit à son armée de Prague, où il ne put arriver que le lendemain au soir, & l'on fit des dispositions pour lever le blocus de la ville, que le funeste événement de Kolin ne permettait plus de continuer.

Ce qu'il y eut de singulier dans l'action que nous venons de rapporter, fut que déjà l'infanterie autrichienne commençait à se retirer, que la cavalerie devait en faire autant, lorsqu'un colonel d'Ayassas, de son propre mouvement, attaqua l'infanterie prussienne avec ses dragons, au moment où les cuirassiers de Prusse y mirent la confusion, & où les succès firent révoquer les premiers ordres. Sans doute que l'embarras où se trouvaient les Autrichiens après une affaire aussi opiniâtre, les empêcha de poursuivre les Prussiens; cependant ils étaient victorieux. Si le maréchal Daun avait eu plus de résolution & d'activité, il est certain que son armée aurait pu arriver le 20 devant Prague, & que les suites de la bataille de Kolin seraient devenues plus funestes pour les Prussiens que leur défaite même. Le 20, de grand matin, les Prussiens levèrent le blocus de Prague. Le corps qui avait campé du côté de Michéle, se retira au-delà de l'Elbe par Alt-Buntzlau & Brandeis, pour se joindre à l'armée de Kolin qui campait à Nymbourg. Le corps du maréchal Keith devait se replier sur Weltwarn, afin de couvrir les magasins de Leutmeritz & d'Aussig; des contretemps s'en mêlèrent, les ponts ne furent pas enlevés assez vite, on fut obligé d'attendre, & le maréchal Keith ne put quitter son camp qu'à 11 heures. Les Prussiens de Michéle étaient partis à 3 heures du matin. Le prince de Lorraine qui eut d'a-

bord des avis de la bataille que le maréchal Daun venait de gagner, ſe prépara à faire une ſortie ſur les troupes du maréchal Keith prêtes à lever le piquet. Il ſortit du Petit-côté & canonna vîvement les deux colonnes pruſſiennes qui ſe retiraient par le couvent de la Victoire ; les grenadiers de l'arrière-garde calmèrent l'impétuoſité des ennemis, & le prince de Pruſſe prit une poſition à Reeſin, d'où il protégea la retraite des troupes. Les Pruſſiens n'eurent que 200 hommes tant de tués que de bleſſés dans cette affaire ; le prince de Lorraine y gagna 2 pieces de 3 livres dont les chevaux furent tués, ſeul trophée qu'il remporta de ſon expédition. Le corps avec lequel le roi avait marché à Brandeis, prit le lendemain le camp de Liſſa, où il ſe joignit aux débris des troupes de Kolin. L'on ſuppoſait que le maréchal Daun agirait contre l'armée du roi, & le prince de Lorraine contre celle du maréchal Keith, & l'on ſe trompa. Les Autrichiens perdirent beaucoup de temps à faire avancer leurs magaſins ; au bout de huit jours les deux armées autrichiennes ſe rendirent à Brandeis. Le prince de Pruſſe prit le commandement de l'armée de Liſſa, avec laquelle il marcha à Jung-Buntzlau, & bientôt à Bœhmiſch-Leippa. Le roi prit le chemin de Melnick, pour ſe joindre au maréchal Keith avec un renfort qu'il lui mena ; il paſſa l'Elbe à Leutmeritz : afin de ne pas perdre cependant la communication avec le prince de Pruſſe, il laiſſa le prince Henri avec un détachement à Trebotſchau à la rive droite de l'Elbe. L'armée du roi s'étendit dans la plaine entre Leutmeritz & Lowoſitz ; quelques bataillons occupaient le Paſcopol & le défilé de Welmina ; les gorges de la Saxe étaient gardées par de nouvelles levées. La ville de Leutmeritz avait ſervi de dépôt pour le ſiége de Prague ; c'était le grand magaſin & l'hôpital

de l'armée ; cette ville, ſituée dans un fond, ne pouvait ſe défendre que par les camps qui occupaient les montagnes qui l'environnent ; on travailla, auſſi-tôt que les troupes y arrivèrent, à la débarraſſer des malades, des munitions & de l'artillerie qu'on y gardait ; quelque activité qu'on mit à preſſer tous ces tranſports, on ne put les achever que le 20 Juillet. Au commencement de ce mois, M. de Nadaſti s'approcha de l'armée, ſe campa à Gaſtorf vis-à-vis du corps du prince Henri, & mit tout en œuvre pour interrompre la communication que les Pruſſiens entretenaient entre le camp de Leutmeritz & celui de Leippa ; c'eſt en quoi il n'eut pas de peine à réuſſir, en répandant ſes pandours dans les forêts & dans les défilés nombreux qui ſe trouvent dans cette partie de la Bohème. A la rive gauche de l'Elbe il ne parut qu'un petit corps d'Autrichiens commandé par le Sr. Laudon. Ce partiſan, à la tête de 2000 pandours, s'était poſté au pied du Paſcopol, d'où il infeſtait les grands chemins, inquiétait les détachemens, & faiſait des coups peu conſidérables. Celui qui lui réuſſit le mieux, devint funeſte à M. de Mannſtein, célèbre pour avoir engagé la bataille de Prague, & avoir cauſé la perte de celle de Kolin. Ce général ſe faiſait tranſporter en Saxe, pour y chercher la guériſon de ſes bleſſures, il était eſcorté par 200 hommes de nouvelles levées ; Laudon l'attaque en chemin, le déſordre ſe met dans l'eſcorte, Mannſtein ſort de la voiture, prend ſon épée, ſe défend en déſeſpéré, & refuſant le quartier qu'on lui offre, eſt tué ſur la place. La guerre ſe faiſait avec plus de vigueur du côté du prince de Pruſſe. Le prince de Lorraine & le maréchal Daun, après s'être joints, quittèrent Brandeis & ſuivirent le prince de Pruſſe ; ils ſe campèrent à Nimes, où ils tournaient ſon flanc gauche, & gagnèrent ſur les Pruſſiens une

marche sur Gabel. Le général Puttkammer défendait le château de cette ville, où le prince de Prusse l'avait envoyé avec 4 bataillons, pour faciliter les convois que son armée tirait de Zittau. Si le prince de Prusse eût pris le parti de marcher incontinent à Gabel, les Autrichiens n'auraient rien gagné par leur mouvement; mais le prince qui n'en sentit pas d'abord les conséquences, demeura tranquille dans son camp, & laissa faire à l'ennemi ce qu'il lui plût. Le maréchal Daun fit partir un détachement de 20,000 hommes, qui attaqua M. Puttkammer à Gabel; ce général, après une vigoureuse résistance & trois jours de tranchée ouverte, n'étant point secouru, fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. Le prince de Prusse comprit l'importance de ce poste après l'avoir perdu; le droit chemin de son camp à Zittau passe par Gabel; ce chemin lui étant interdit, celui qui lui restait, passé par Rumbourg & fait un détour de quelques milles; on ne peut y passer que sur une colonne. L'armée fut obligée de le prendre; elle y perdit du bagage, & des pontons qui se brisèrent dans des chemins étroits entre des rochers. Le prince arriva à Zittau en décrivant un arc, & le maréchal Daun par la corde. M. de Schmettau, qui commandait l'avant-garde des Prussiens, trouva, en approchant de Zittau, les Autrichiens établis sur l'Eckartsberg; c'est le poste le plus important de cette contrée, il domine sur la ville & commande aux environs. L'armée du prince de Prusse occupa une hauteur opposée au camp des ennemis, la ville de Zittau devant sa droite entre les deux armées, sa gauche étendue sur la montagne de Hennersdorf. Le prince pouvait soutenir la ville, sans pouvoir néanmoins empêcher les Impériaux de l'insulter. Le maréchal Daun excité par le prince Charles de Saxe, fit bombarder la ville. Zittau a des

rues

rues étroites, la plupart des toits ſont en bardeau ; le feu y prit, le bardeau communiqua l'incendie aux différens quartiers de la ville à la fois, les maiſons s'écroulèrent & les paſſages furent bouchés par les débris. Le prince de Pruſſe ſe vit obligé d'en retirer la garniſon ; les troupes qui occupaient l'extrêmité oppoſée, ne purent regagner l'armée, ne trouvant que des flammes & des ruines ſur leur paſſage, de ſorte que le colonel Dierke avec 150 pionniers, & le colonel Kleiſt avec 80 ſoldats du margrave Henri, tombèrent entre les mains des ennemis. La ville de Zittau n'étant en elle-même d'aucune conſéquence, on ne fut ſenſible à ce malheur qu'à cauſe du magaſin conſidérable qui s'y trouvait. Après qu'il eut été conſumé par les flammes, l'armée du prince de Pruſſe ne pouvant tirer ſa ſubſiſtance & ſon pain que de Dresde, il aurait fallu tranſporter ce pain de 12 milles, pour qu'il arrivât au camp ; & comme il ſe préſentait des difficultés inſurmontables à ce tranſport, le prince fut obligé de ſe rapprocher de ſes vivres ; il décampa de Zittau ſans être ſuivi par l'ennemi, & prit une poſition pour l'armée, aux environs de Bautzen.

Dès que le roi fut informé de la perte de Gabel, il ſe propoſa d'évacuer Leutmeritz, pour retourner en Saxe. La ville de Leutmeritz était vide ; les munitions de guerre & de bouche étaient déjà arrivées à Dresde, & comme il n'y avait point de temps à perdre, le prince Henri paſſa l'Elbe : après qu'il eut rejoint le roi, l'armée alla ſe camper en août entre Sulowitz & Lowoſitz. M. de Nadaſti, qui avait ſuivi l'arrière-garde de S. A. R. attaqua les grand'- gardes du camp ; on le reçut vertement ; il fut repouſſé avec perte, & repaſſa promptement l'Elbe. Les jours ſuivans l'armée ſe replia ſur Linay, de-là ſur Nœllendorf & ſur Pirna. Un détachement de 200 hommes de nouvelles levées,

qui gardait le Schreckenſtein, fut attaqué & pris par M. Laudon ; les poſtes d'Auſſig & de Tetſchen furent évacués ſans perte. Le roi laiſſa le prince Maurice à Gishubel ; il lui donna 14 bataillons & 10 eſcadrons, pour défendre cette gorge, & ſe mit en marche avec le reſte de ſes troupes, voulant joindre le prince de Pruſſe à Bautzen. Ce prince, qui était tombé malade, quitta l'armée & ne fit depuis que languir. Le roi s'avança d'abord avec un détachement de Bautzen à Weiſſenberg ; il en délogea M. de Beck, qui ſe replia vers Bernſtadt. Les arrangemens qu'il fallut faire pour rétablir l'ordre dans les vivres & préparer de nouveaux caiſſons, arrêtèrent le roi quinze jours. Ce prince était preſſé par les progrès des Français à ſa droite, & des Ruſſes à ſa gauche ; il était obligé de détacher ; ce qui lui inſpira le deſſein de marcher aux Autrichiens, & d'eſſayer de s'en délivrer, avant que de s'affaiblir par des détachemens : il ſe mit en marche le 16 pour Bernſtadt ; le roi menait la colonne de la gauche, le prince de Brunſwic celle de la droite. Ils penſèrent entourer M. de Beck ſur une montagne près de Sohland, & ce partiſan ne ſe ſauva qu'en perdant une partie de ſon monde. On apprit à Bernſtadt qu'un détachement des ennemis s'aſſemblait à Oſtritz ; M. de Werner y fut auſſi-tôt envoyé ; il fut ſur le point de prendre M. de Nadaſti, dont il enleva le bagage & les troupes qui l'eſcortaient. On trouva parmi ſes papiers des lettres originales de la reine de Pologne, qui donnait des avis à ce général de tout ce qu'elle ſavait des Pruſſiens, & lui propoſait quelques projets de ſurpriſe ; le roi envoya ces originaux à M. de Finck, commandant de Dreſde, pour les montrer à la reine, afin qu'elle comprît qu'on était au fait de toutes ſes menées. Le 17 août, le roi détacha 15 bataillons de Bernſtadt pour prendre poſte à Gœrlitz,

& avec le gros de l'armée il marcha droit aux Autrichiens. Le maréchal Daun campait encore à l'Eckartsberg, il ne fit faire qu'un mouvement à ſes troupes, pour qu'elles préſentaſſent le front aux Pruſſiens. Ce poſte était inattaquable ; à la gauche une montagne taillée en forme de baſtion, hériſſée de 60 pièces de douze livres, flanquait la moitié de ſon armée ; devant le front s'étend dans un bas fond le village de Wittgenau, le long duquel coule un ruiſſeau entre des rochers eſcarpés. Trois chemins ſe préſentaient pour traverſer ce village, qui menaient à l'ennemi, & dont le plus large pouvait contenir une voiture. La droite du maréchal s'appuyait à la Neiſſe ; au-delà de cette rivière campait M. de Nadaſti avec la réſerve de l'armée ; ſur une hauteur d'où il pouvait, avec 30 piéces de gros calibre, balayer tout le front de l'armée impériale. Les deux armées n'étaient ſéparées que par le fond de Wittgenau ; toute la journée ſe paſſa à ſe canonner réciproquement. Le lendemain 18, on fit paſſer la Neiſſe à Hirſchfeld à un corps aux ordres de M. de Winterfeld, pour reconnaître s'il n'y aurait pas moyen d'engager une affaire avec M. de Nadaſti, ce qui aurait porté le maréchal Daun à le ſecourir, & aurait donné lieu à un combat général. Mais la difficulté du terrain s'oppoſa encore à cette entrepriſe, & il fallut y renoncer. Rien n'aurait été plus avantageux pour le roi, dans ces circonſtances, que d'engager une affaire déciſive ; il n'avait point de temps à perdre ; un gros de Français était à Erfurt ; l'armée du duc de Cumberland était acculée à Stade ; le duché de Magdebourg & la veille Marche ſe trouvaient expoſés aux incurſions des Français ; une armée ſuédoiſe avait paſſé la Peene près d'Anclam : le 20, les troupes des cercles étaient en mouvement pour s'avancer en Saxe. Mais l'impoſſibilité de combattre dans ce ter-

rain difficile & impraticable, & la néceſſité de faire de prompts détachemens, obligèrent le roi à ſe retirer. L'infanterie ſe replia par ligne, ſans que l'ennemi fît mine de s'en appercevoir. L'armée marcha à Bernſtadt, & ſe campa ſur les hauteurs de Jauernick juſqu'à la Neiſſe ; au-delà de cette rivière le corps de M. de Winterfeld s'étendit juſqu'à Radomeritz. On envoya un détachement pour relever la brigade de Gœrlitz, avec laquelle M. de Grumbkow eut ordre de ſe rendre en Siléſie, pour nettoyer les frontières des partis ennemis qui y commettaient des déſordres, & pour veiller en même temps à la ſûreté de la forteresſe de Schweidnitz. Le roi remit le commandement de l'armée au prince de Bévern (le 25), en lui adjoignant M. de Winterfeld, auquel proprement il donnait ſa confiance ; il leur commanda ſur-tout de couvrir avec ſoin les frontières de la Siléſie ; après quoi il partit avec 18 bataillons & 30 eſcadrons, pour s'oppoſer aux entrepriſes des Français & des troupes de l'Empire. Afin de ne point interrompre les événemens de cette campagne, tous liés les uns aux autres, nous n'avons pas fait mention de la campagne de l'armée alliée, commandée par le duc de Cumberland ; la liaiſon des choſes exige que nous en faſſions à préſent une courte récapitulation.

Campagne du duc de Cumberland.

Dès le commencement d'avril les Français occupèrent les villes de Clèves & de Wéſel, où ils ne rencontrèrent aucune réſiſtance. Le comte de Giſors s'empara de Cologne, dont les Français avaient deſſein de faire leur place d'armes. M. d'Etrées, qui devait prendre le commandement de l'armée ; y arriva les premiers jours du mois de mai ; il s'avança le 26 & campa avec toutes ſes troupes à Munſter. Le duc de

Cumberland raſſembla les ſiennes à Bielefeld, d'où il avait pouſſé un détachement à Paderborn à l'approche de M. d'Etrées, dont l'armée ſe campa à Rhéda. Le duc ſe retira à Herford, ſur quoi les Français envoyèrent un détachement dans le pays de Heſſe, qui, n'y trouvant aucune oppoſition, s'empara de tout le landgraviat; Caſſel même, qui en eſt la capitale, ſe rendit après une faible réſiſtance. Le duc de Cumberland ne voulant faire ferme que derrière le Wéſer, ſelon le projet des miniſtres de Hanovre, qui croyaient le paſſage de ce fleuve plus difficile que celui du Rhin, le fit paſſer à ſes troupes (Juillet) ſur les ponts qu'il avait fait préparer dans les villages de Rhemun & de Vlotho; il donna en même temps des ordres pour qu'on travaillât à fortifier les villes de Munden & de Hameln; c'était y penſer bien tard. Les Français de leur côté ſe portèrent ſur Corbie; un de leurs détachemens ayant paſſé le Wéſer, donna lieu au duc de changer ſa poſition, & il ſe campa la droite à Hameln, la gauche à Afferde. Le duc d'Orléans fit en même temps établir des ponts à Munden pour y paſſer le Wéſer. Le duc de Cumberland, qui s'attendait à être attaqué dans peu, rappella à lui tous ſes détachemens, & les raſſembla à Haſtenbeck, dont on lui avait dépeint la poſition comme admirable. La droite de ſon armée s'y trouvait bien appuyée, au centre les troupes ſe repliaient en forme de coude, devant elles ſe trouvait un bois & dans ce bois un ravin aſſez conſidérable. L'armée françaiſe s'approcha de celle des alliés; le 25 ſe paſſa en reconnaiſſances de la part de M. d'Etrées, & en canonnades de la part du duc de Cumberland. Le lendemain les Français attaquèrent ſa gauche & ſe gliſſant par ce ravin au fond du bois, ils emportèrent la batterie du centre des alliés. Le prince héréditaire de Brunſwic la reprit l'épée à la

main, & fit connaître, par ce coup d'eſſai, que la nature le deſtinait à devenir un héros. En même temps un colonel hanovrien, nommé Breitenbach, ſe détache de lui-même, raſſemble les premiers bataillons qu'il rencontre, entre dans le bois, prend les Français à dos, les chaſſe & s'empare de leurs canons & de leurs drapeaux : tout le monde croit la bataille gagnée par les alliés ; M. d'Etrées, qui voit ſes troupes en déroute, ordonne la retraite ; le duc d'Orléans s'y oppoſe ; enfin, au grand étonnement de toute l'armée françaiſe, on apprend que le duc de Cumberland eſt en pleine marche, & qu'il ſe replie ſur Hameln. Le prince héréditaire fut obligé d'abandonner cette batterie qu'il avait repriſe avec tant de gloire, & la retraite ſe fit avec tant de précipitation, qu'on oublia même ce brave colonel Breitenbach qui avait ſi bien mérité dans cette journée ; ce digne officier demeura ſeul maître du champ de bataille, partit la nuit pour joindre l'armée, apportant ſes trophées au duc, qui pleura de déſeſpoir de s'être trop précipité la veille à quitter un champ de bataille qu'on ne lui diſputait plus. Quelques repréſentations que lui fiſſent le duc de Brunſwic & des généraux de ſon armée, on ne put jamais le diſſuader de continuer ſa retraite. Il marcha d'abord à Nienbourg, enſuite à Verden, d'où il prit par Rotenbourg & Bremervœrde le chemin de Stade. Par cette manœuvre malhabile il abandonna tout le pays à la diſcrétion des Français ; Hameln fut d'abord occupé par le duc Fitzjames ; mais ce qu'il y eut de ſingulier & de remarquable, fut que M. d'Etrées fut rappellé pour avoir remporté une victoire. Le duc de Richelieu, auquel la cour donna le commandement de cette armée, arriva le 7 à Munden ; il prit Hanovre, le duc d'Ayen Brunſwic, & M. le Voyer Wolfenbuttel. Il envoya le prince de Soubiſe avec un détache-

ment de 25,000 hommes à Erfurt, où il devait être joint par l'armée des cercles & un détachement d'Autrichiens. Il se mit de son côté à la poursuite des alliés, passa l'Aller & se campa à Verden. M. d'Armentières s'empara en même temps de Brême le 1 de septembre. L'armée française s'avança vers Rotenbourg, dans l'intention d'attaquer le duc de Cumberland ; elle ne l'y trouva plus ; ce prince s'était déjà replié sur Bremervœrde, évitant, depuis la journée de Hastenbeck, tout engagement avec l'ennemi. Dès que le roi eut remarqué, par les manœuvres du duc de Cumberland, qu'il se bornait à défendre le Wéser, il prévit tout ce qui en résulterait, & rappella les 6 bataillons qu'il avait dans cette armée, pour les jeter dans le Magdebourg, ce qui se fit très-à-propos, comme nous le verrons dans la suite.

On voit, par le tableau que nous venons de présenter, que le duché de Magdebourg était menacé de l'invasion des Français & la ville d'un siége, que la Saxe allait devenir la proie de cette armée qui s'assemblait à Erfurt, que les garnisons de Dresde & de Torgau allaient être perdues, enfin que Berlin, cette capitale sans défense, était sur le point d'être envahie par les Suédois, qui avaient pénétré dans la Marche Uckerane, & qui ne trouvaient qu'une poignée de monde qui s'opposât à leurs progrès. Dans ces conjonctures les raisons les plus pressantes demandaient qu'un corps de troupes marchât contre tant d'ennemis. Le roi se chargea de ce commandement, & se mit à la tête de peu de monde, pour ne point affaiblir son armée de Silésie, qui avait à combattre l'ennemi le plus redoutable.

Le prince de Bévern, auquel il restait 50 bataillons & 110 escadrons, se campa (31 août) après le départ du roi à la Landeskrone, près de Gœrlitz. M. de Win-

terfeld plaça ſon détachement de l'autre côté de la Neiſſe ſur le Holtzberg, proche du village de Moys. Le prince fit tranſporter ſon magaſin de Bautzen à Gœrlitz. Le maréchal Daun & le prince de Lorraine ſe campèrent vis-à-vis de lui à Auſſig, & détachèrent M. de Nadaſti à Schœnberg, pour obſerver M. de Winterfeld. Le comte de Kaunitz venait d'arriver à l'armée autrichienne, pour s'aboucher avec les généraux & régler les opérations ultérieures de la campagne. M. de Nadaſti, pour lui faire ſa cour, ſe propoſa d'attaquer le poſte de M. de Winterfeld au Holzberg. Ce poſte n'était garni que de deux bataillons; les dix autres du même corps campaient à trois mille pas en arrière, plus près de Gœrlitz. Le jour que l'attaque ſe fit, M. de Winterfeld était auprès du duc de Bévern, avec lequel il avait quelques arrangemens à prendre; on vint lui dire que l'ennemi attaquait ſon poſte; il y accourut; mais le Holzberg était emporté avant qu'il y arrivât: il voulut en déloger l'ennemi, s'avança à la tête de quatre bataillons, & eut le malheur d'être bleſſé mortellement. M. de Nadaſti, content de l'avantage qu'il venait de remporter, ſe retira de lui-même à Schœnberg: les Pruſſiens perdirent 1200 hommes à cette affaire, & nombre de braves officiers. M. de Winterfeld mourut de ſa bleſſure, & fut d'autant plus regretté dans ces circonſtances, qu'il était l'homme le plus néceſſaire à l'armée du prince de Bévern, & que le roi n'avait compté que ſur lui dans les meſures qu'il avait priſes pour la défenſe de la Siléſie.

Le lendemain de cette affaire le prince de Bévern leva ſon camp; il ſe rendit par Catholiſch-Hennersdorf & Naumbourg à Lignitz, & négligea de prendre le camp de Lœwenberg ou celui de Schmutſeiſen, par leſquels il aurait couvert la Siléſie; & non content d'abandonner les frontières, il acheva de s'affaiblir en détachant

15,000 hommes, qu'il jeta dans différentes places. Ces fautes entraînèrent les malheurs qui l'accablèrent à la fin de la campagne. Le maréchal Daun ſuivit les Pruſſiens ; il marcha par Lœwenberg & Goldberg, & ſe campa ſur les hauteurs de Wahlſtadt. Les Pruſſiens étaient dans un fond, la droite à Lignitz, la Katzbach à dos, & la gauche au village de Beckren ; ils avaient tout à craindre dans ce terrain, un ennemi entreprenant en eût profité ; mais le maréchal Daun ne l'était pas. Cependant une après-midi, animé par le vin & par les diſcours du chevalier de Montazet, le prince de Lorraine voulut emporter quelque avantage ſur l'ennemi : il fit avancer huit à dix bataillons de grenadiers & du canon, avec leſquels il fit attaquer le village de Beckren. Ce détachement était trop faible contre une armée ; il n'était point ſoutenu ; il fut repouſſé par les troupes que le prince de Bévern fit avancer de la ligne pour ſoutenir le village ; le régiment de Pruſſe infanterie ſe diſtingua ſur-tout à cette action. Cet eſſai fit comprendre au prince de Bévern que ſa poſition était mauvaiſe, ſon camp mal pris, ſa ſituation haſardée. Appréhendant d'être attaqué le lendemain avec des forces plus conſidérables, il repaſſa la nuit même la Katzbach, & marchant à Parchwitz, il y trouva un corps d'Impériaux qui lui diſputa le paſſage de la Katzbach ; il fit des ponts ſur l'Oder, paſſa ce fleuve & ſe rendit par ſa rive droite le 1 d'octobre à Breſlau ; ayant repaſſé l'Oder ſur le pont de la ville, il prit poſte derrière le petit ruiſſeau de la Lohe, où il ſe retrancha ; les Autrichiens ſe placèrent vis-à-vis de lui à Liſſa. La cour de Vienne avait négocié des troupes de l'électeur de Bavière & du duc de Wirtemberg, qu'elle envoya alors en Siléſie ; ces corps ſe joignirent à la réſerve de M. de Nadaſti aux environs de Schweidnitz, dont ils devaient faire le ſiége. Nous ſuſpendrons pour quel-

ques momens le récit de la campagne de Siléſie, pour ſuivre le roi dans ſon expédition contre les Français.

Campagne contre les Français.

Le roi ſe rendit d'abord à Dreſde, d'où il détacha M. de Seidlitz avec un régiment de houſards & un régiment de dragons pour Leipſic, afin de donner la chaſſe à M. de Turpin, qui, avec des troupes légères, rodait du côté de Halle. Les Français ſe retirèrent à l'approche des Pruſſiens, de ſorte que M. de Seidlitz devenant inutile dans cette partie, vint rejoindre le roi entre Grimma & Rœtha; de Rœtha les troupes marchèrent à Pégau; l'ennemi y avait détaché deux régimens de houſards impériaux, Ceczeni & Eſterhaſi. Cette ville eſt ſituée de l'autre côté de l'Elſter, ſur laquelle un pont de pierre aboutit à la porte. L'ennemi avait garni cette porte & quelques toits des maiſons voiſines, pour en défendre l'entrée. M. de Seidlitz fit mettre pied à terre à une centaine de houſards, qui forcèrent la porte; le gros du régiment les ſuivit & entra dans Pégau au plein galop; Mrs. de Seculi & de Kleiſt traverſent la ville: en ſortant par la porte oppoſée, ils trouvent ces deux régimens ennemis poſtés derrière un chemin creux; ils les attaquent, les renverſent, les pourſuivent juſqu'à Zeitz, & en ramenent 350 priſonniers. Le lendemain l'armée du roi ſe porta ſur Naumbourg; l'avant-garde y rencontra 6 eſcadrons de ceux qu'elle avait battus la veille; ils furent bientôt diſſipés, & perdirent ſur-tout beaucoup de monde en paſſant le pont de la Saale, proche de Schul-Pforte; on rétablit ce pont, & les troupes le paſſèrent (8 Sept.) pour ſe rendre à Buttſtett. Ce fut là qu'on reçut la nouvelle de cette fameuſe convention ſignée entre le duc de Cumberland & le duc de Richelieu à Cloſter-

Seven ; ce traité fut négocié par un comte Lynar, miniſtre du roi de Danemarck: il y fut ſtipulé que les hoſtilités ceſſeraient ; que les troupes de Heſſe, de Brunſwic & de Gotha ſeraient renvoyées dans leur pays ; que celles de Hanovre demeureraient tranquillement à Stade, à l'autre bord de l'Elbe, dans un diſtrict qui leur fut aſſigné ; on ne régla rien touchant l'électorat de Hanovre, ni contributions, ni reſtitutions, de ſorte que cet Etat ſe trouvait abandonné à la diſcrétion des Français. A peine cette convention fut-elle conclue, que, ſans en attendre la ratification, le duc de Cumberland s'en retourna en Angleterre, & le duc de Richelieu ſe prépara de ſon côté à faire une invaſion dans la principauté de Halberſtadt.

Vers ce temps-là on intercepta dans l'armée pruſſienne des lettres du comte Lynar au comte de Reuſs ; ces deux hommes étaient de la ſecte qu'on nomme Piétiſtes. Le comte Lynar, en parlant à ſon ami de cette négociation, lui dit : " L'idée qui me vint de „ faire cette convention, était une inſpiration cé- „ leſte, le St. Eſprit m'a donné la force d'arrêter les „ progrès des armes françaiſes, comme autrefois „ Joſué arrêta le ſoleil ; Dieu tout-puiſſant, qui „ tient l'univers en ſes mains, s'eſt ſervi de moi in- „ digne, pour épargner ce ſang luthérien, ce pré- „ cieux ſang hanovrien qui allait être répandu ". Le malheur a voulu que le comte Lynar s'eſt applaudi tout ſeul ; nous le laiſſerons entre Joſué & le ſoleil, pour revenir à des objets plus importans. Cette indigne convention acheva de déranger les affaires du roi ; ſa petite armée était de 18,000 hommes, & il ſe trouvait réduit à faire un détachement pour couvrir Magdebourg, ou pour en renforcer la garniſon. Cependant, comme M. de Soubiſe

ſe trouvait à Erfurt, il voulut tenter les moyens de l'en éloigner, afin de pouvoir s'affaiblir enſuite avec moins de danger. Il s'avança pour cet effet à Erfurt avec 2000 chevaux, un bataillon franc & deux bataillons de grenadiers; ſa ſurpriſe fut extrême, lorſqu'il vit l'armée françaiſe décamper de la Cyriacsbourg en ſa préſence. M. de Soubiſe ne ſe croyant pas en ſûreté à Erfurt, ſe retira effectivement à Gotha. A peine fut-il parti qu'on ſomma la ville de ſe rendre, & l'on convint, par la capitulation, que le Pétersberg demeurerait neutre, que la ville ſerait occupée par les Pruſſiens, & que l'ennemi évacuerait la Cyriacsbourg. Dès que les troupes eurent pris une eſpèce de poſition auprès d'Erfurt, le prince Ferdinand de Brunſwic partit de l'armée avec 5 bataillons & 7 eſcadrons (20 Sept.), pour couvrir Magdebourg, & tenir tête à l'armée de M. de Richelieu. Ce prince pouvait encore ſe renforcer de 6 bataillons, qu'il aurait tirés de la place; mais ces meſures, les ſeules que l'on pût prendre dans ces conjonctures, étaient faibles, & inſuffiſantes pour réſiſter à 50,000 Français. Le prince Ferdinand, bien réſolu de ſuppléer par ſon habileté au peu de moyens qu'on lui fourniſſait, prit un détour pour ſe rendre à Magdebourg; en marchant par Egeln, il donna ſur le régiment de Luſignan, dont il fit 400 hommes priſonniers; de-là il vint ſe poſter fièrement à Wanzleben, d'où il ſemblait défier M. de Richelieu, qui campait à Halberſtadt. Les partis pruſſiens eurent de la ſupériorité ſur les Français pendant toute la fin de cette campagne, & il ſe paſſa peu de jours qu'ils n'amenaſſent des priſonniers au prince. Dans l'état où ſe trouvait le roi, il fallût avoir recours à tout, employer la ruſe & la négociation, enfin tous les moyens poſſibles pour adoucir la ſituation des affaires; d'ailleurs

on ne perdait en faiſant des tentatives, que la peine d'avoir imaginé des expédiens inutiles. Dans cette intention le colonel Balby partit déguiſé en bailli, pour ſe rendre auprès du duc de Richelieu; il connaiſſait ce duc, avec lequel il avait fait quelques campagnes en Flandre. Balby devait faire des propoſitions pour ramener la cour de Verſailles à des ſentimens plus doux & plus pacifiques; il s'apperçut que le duc de Richelieu, ſe défiant de ſon crédit, ne croyait pas avoir aſſez d'influence auprès du miniſtère & du roi, pour changer leur ſyſtème & leur opinion ſur l'alliance avec la maiſon d'Autriche, alliance qui, récemment conclue, plaiſait par ſa nouveauté même. Cet émiſſaire voyant que tout ce qu'il pourrait dire ſur ce ſujet ne mènerait à rien, ſe rabatit à demander au duc qu'il voulut au moins avoir quelques ménagemens pour les provinces du roi où il faiſait la guerre.

Bientôt le roi fut encore obligé d'affaiblir ſon armée par un nouveau détachement; il envoya le prince Maurice à Leipſic avec 10 bataillons & 10 eſcadrons, pour s'y tenir dans une poſition centrale, d'où il fut à portée de ſe joindre, dans le beſoin, au roi, ou au prince Ferdinand, & d'où il pût avoir l'œil ſur M. de Marshall, campé à Bautzen avec 15,000 Autrichiens; ce dernier corps inquiétait avec d'autant plus de raiſon, que la Luſace étant ouverte, on avait à craindre qu'il ne fit une irruption dans l'électorat & n'allât même à Berlin. Cette capitale était également menacée du côté de la Poméranie par les Suédois, dont M. de Manteufel, avec 500 houſards & quatre bataillons, retardait les progrès. Après que ces deux corps eurent quitté le camp d'Erfurt, il ne reſta plus au roi que 8 bataillons & 27 eſcadrons. Si l'ennemi s'était apperçu de la faibleſſe de ce corps, il n'eſt pas douteux qu'il ne ſe fut mis en action;

c'eſt ce qu'il fallait empêcher ſur toute choſe, & ce qui fit recourir à différens expédiens, pour en impoſer au peuple d'Erfurt, & aux Français mêmes; par cette raiſon les troupes ne campèrent point: l'infanterie était répandue dans les villages voiſins de la ville; on la fit changer à différentes repriſes de quartiers, & comme chaque fois les régimens changeaient auſſi de nom, cela multipliait l'ordre de bataille que les eſpions recueillaient avec ſoin, pour en inſtruire le prince de Soubiſe. Deux jours après (le 16) que les Pruſſiens eurent pris Erfurt, le roi fit une reconnaiſſance vers Gotha avec 20 eſcadrons de houſards & de dragons, pour eſſayer ſi l'on n'en pourrait pas déloger ces deux régimens de houſards impériaux ſi ſouvent battus; cela réuſſit au-delà de ce qu'on devait eſpérer; l'appréhenſion que ces houſards avaient des Pruſſiens, précipita leur retraite: proche de Gotha ils avaient un défilé à paſſer, où ils perdirent 180 hommes; on les pourſuivit même juſqu'à la vue d'Eiſenach, où campait M. de Soubiſe, qui venait d'être joint par le prince de Hildbourghauſen, général en chef de l'armée des cercles. Le 20, la maiſon ducale fut charmée de ſe voir débarraſſée de ces hôtes indiſcrets; elle avait également à ſe plaindre des Français & des Autrichiens; les Français avaient commis des violences au château, dont ils avaient enlevé les canons; & les officiers autrichiens, peu meſurés dans leurs propos, s'étaient comportés avec une arrogance non convenable envers des princes ſouverains d'une des plus anciennes maiſons de l'Empire. M. de Seidlitz demeura avec cette cavalerie à Gotha, pour veiller de-là ſur les mouvemens de l'ennemi, & avertir à temps la petite armée d'Erfurt, afin que, dans le beſoin, elle pût ſe replier avant l'approche de l'armée d'Eiſenach. Peu

de jours après, il fut attaqué par un corps bien supérieur au sien. Le prince de Hildbourghausen voulut signaler son commandement par un coup d'éclat; il proposa au prince de Soubise de déloger les Prussiens de Gotha. Tous deux se mirent en marche avec les grenadiers de leur armée, la cavalerie autrichienne, Laudon & ses pandours, & toutes les troupes légères de l'armée française. M. de Seidlitz fut averti à temps du projet que les ennemis formaient contre lui; bientôt il les vit paraître; une colonne de cavalerie embrassait Gotha par la droite, en cheminant sur la crête des hauteurs qui sont vers la Thuringe: une autre colonne de cavalerie, ayant les housards devant elle, venait à gauche du côté de Langensalza; les pandours à la tête des grenadiers formaient la colonne du centre. M. de Seidlitz s'était mis en bataille à une certaine distance de Gotha, les housards en premiere ligne, les dragons de Meinicke en seconde; il avait envoyé les dragons de Czettritz à un défilé qui était à un demi-mille derrière lui, avec ordre de se mettre sur un rang, pour former un front étendu qui pût en imposer aux ennemis; ce qui n'empêchait pas que ce régiment ne fût très à portée de protéger sa retraite, s'il s'était vu obligé de céder au nombre. Cette manœuvre habile & rusée fit prendre le change au prince de Hildbourghausen; il pensa que l'armée prussienne, qu'il croyait considérable, était en marche pour soutenir M. de Seidlitz, & que cette grande ligne de cavalerie qu'il découvrait, allait incessamment fondre sur lui. M. de Seidlitz s'apperçut, par la contenance mal assurée des housards autrichiens, que son stratagème faisait impression; il les poussa insensiblement, & de choc en choc, gagnant toujours du terrain, il les obligea à repasser ce défilé où ils avaient peu de jours aupara-

vant tant ſouffert ; la colonne de cavalerie qui faiſait la droite des ennemis, ſe retira en même temps. M. de Seidlitz alors envoya quelques houſards & dragons dans Gotha ; ils y entrèrent préciſément comme le prince de Darmſtadt, avec les troupes des cercles, commençait à s'en retirer, & ils y firent nombre de priſonniers. La précipitation avec laquelle le prince de Darmſtadt abandonna Gotha, penſa devenir funeſte à M. de Soubiſe ; il était au château, & ne s'attendait pas à une auſſi prompte évacuation ; il n'eut que le temps de ſe jetter à cheval pour s'enfuir bien vîte ; 160 ſoldats & trois officiers de marque furent pris dans cette journée par les Pruſſiens. C'était le 13 octobre. Tout autre officier que M. de Seidlitz ſe ſerait applaudi de ſe tirer de ce mauvais pas ſans perte ; M. de Seidlitz n'aurait pas été ſatisfait de lui-même, s'il ne s'en fût pas tiré avec avantage. Cet exemple prouve que la capacité & la réſolution d'un général décident plus à la guerre que le nombre des troupes. Un homme médiocre, qui ſe fût trouvé dans de pareilles circonſtances, découragé par l'appareil impoſant des ennemis, ſe ſerait retiré à leur approche & aurait perdu la moitié de ſon monde dans une affaire d'arrière-garde, que cette cavalerie ſupérieure aurait engagée au plus vîte. Le bon emploi de ce régiment de dragons, étendu & montré de loin à l'ennemi, procura à M. de Seidlitz le moyen d'acquérir beaucoup de gloire dans une affaire auſſi importante.

Le roi n'avait pu juſqu'alors que tenir les choſes en ſuſpens ; il ne pouvait rien entreprendre & devait tout attendre du bénéfice du temps. Il ſe tint tranquillement à Erfurt, juſqu'à ce qu'il apprit qu'un détachement français de l'armée de Weſtphalie était en chemin pour ſe rendre par la Heſſe à Langenſalza. Comme il ne devait pas attendre l'arrivée de ce corps, qui pouvait

vait lui tomber à dos, il réſolut de ſe retirer avant ſon approche. Le bruit ſe répandant d'ailleurs que M. de Haddick traverſait la Luſace pour pénétrer dans le Brandebourg, le prince Maurice avait été obligé de gagner Torgau à tire-d'aile ; il devait vraiſemblablement pouſſer de-là juſqu'à Berlin. Le roi n'ayant donc aucun ſecours à attendre, ne jugea pas à propos de prolonger davantage ſon ſéjour à Erfurt, & pour ne rien haſarder mal à propos, il ſe replia ſur l'Eckartsberg, des courriers fréquens y arrivèrent de Dreſde ; M. de Finck marquait que le corps de Marshall était ſur le point de quitter Bautzen, pour ſuivre celui de Haddick : il était certain que le prince Maurice n'était pas aſſez fort pour réſiſter à ces deux généraux ; cela fit réſoudre le roi à lui mener un renfort. Les troupes repaſsèrent la Saale à Naumbourg ; le maréchal Keith ſe jeta avec quelques bataillons dans Leipſic ; le roi paſſa l'Elbe à Torgau, & marcha ſur Annaberg, où il apprit que la ville de Berlin en avait été quitte pour une contribution de 200,000 écus qu'elle avait payée aux Autrichiens ; que M. de Haddick n'avait pas attendu l'arrivée du prince Maurice pour ſe retirer, & que M. de Marshall était demeuré immobile dans ſon camp de Bautzen. La première idée qui lui vint alors fut de couper la retraite à M. de Haddick ; il ſe rendit en conſéquence à Herzberg. Le prince Maurice était ſur ſon retour, & le roi voulut l'attendre, parce que Haddick avait déjà repaſſé Cottbus ; il demeura quelques jours dans cette poſition, pour s'éclaircir ſur les projets ultérieurs des Français, qui devaient décider du parti qu'il avait à prendre, ſoit de s'oppoſer à leurs entrepriſes, ſoit, au cas que la campagne de Thuringe fût finie, de tourner vers la Siléſie, pour dégager Schweidnitz, dont M. de Nadaſti commençait à former le ſiége.

Mais les ennemis entraînèrent le roi dans des opérations qu'il ne pouvait pas prévoir alors. Le départ des Prussiens d'Erfurt (le 26) engagea M. de Soubise à passer la Saale & à s'approcher de Leipsic; le maréchal Keith en donna avis, demandant avec empressement des secours: il fallut accourir au plus pressé. Le 28, le roi prit sur le champ avec sa petite troupe le chemin de Leipsic; il nettoya d'abord la rive droite de la Mulde, où M. de Custine s'était avancé avec quelques brigades; après quoi il entra à Leipsic, où il fut joint par le prince Maurice, & par le prince Ferdinand de Brunswic. On se rendit d'abord maître de la grande chaussée qui mène à Lutzen. Le 30, l'armée se trouvant rassemblée, elle alla se camper à Altranstædt, d'où M. de Retzow fut détaché en avant pour garder le défilé de Ripach. La nuit même le roi se mit en marche pour tomber sur les quartiers ennemis dispersés à l'entour de Weissenfels; tous se sauvèrent, hors celui de Weissenfels même. On attaqua les trois portes de la ville, avec ordre aux officiers de gagner sans délai le pont de la Saale, pour qu'on fût maître de ce passage important. La ville fut forcée, on y prit 500 hommes; mais ceux de la garnison qui s'étaient sauvés, avaient mis le feu au pont couvert, qui étant tout de charpente, s'embrasa facilement; il n'y eût pas moyen d'éteindre l'incendie, parce que l'ennemi embusqué derriere les murs à l'autre bord, faisait un si gros feu de mousquetterie, que tous ceux qui s'empressaient à conserver le pont, étaient tués ou blessés. Bientôt de nouvelles troupes parurent de l'autre côté de la rivière, dont le nombre, qui allait toujours en grossissant, convainquit de l'impossibilité de tenter le passage de la Saale à cet endroit. Mais comme ce n'était que la tête de l'armée qui était arrivée à Weissenfels, & que la partie la

plus considérable des troupes était encore en pleine marche, on leur fit prendre la direction de Merſebourg, dans l'eſpérance de pouvoir ſe ſervir du pont de cette ville.

Lorſque le maréchal Keith y arriva (Novembre), il trouva que les Français y étaient établis & que le pont était rompu; il ne balança pas ſur le parti qui lui reſtait à prendre; il prit quelques bataillons, & ſe rendit à Halle, dont il délogea les Français, & rétablit le pont qu'ils y avaient également détruit. L'armée du roi ſe trouvait donc alors avoir ſa droite à Halle, ſon centre vis-à-vis de Merſebourg, & ſa gauche à Weiſſenfels, couverte par la Saale, aſſurant ſa communication derrière cette rivière par des corps détachés, qui veillaient également ſur les démarches des ennemis. Le 2, le maréchal Keith paſſa le premier cette rivière proche de Halle. Sur ce mouvement, qui ne pouvait être d'aucune conſéquence pour les Français, M. de Soubiſe abandonna tous les bords de la Saale, & ſe replia ſur le village de St. Michel. Les Pruſſiens employèrent ce jour & la nuit ſuivante à rétablir les ponts de Weiſſenfels & de Merſebourg; le 3, de grand matin, le roi & le prince Maurice les ayant paſſés, leurs colonnes & celles du maréchal Keith ſe dirigèrent ſur Rosbach, où elles avaient ordre de ſe joindre. Le roi ſe détacha pendant la marche avec quelque cavalerie, pour reconnaître la poſition des ennemis; elle était des plus mauvaiſes. Les houſards par étourderie pouſſèrent juſques dans le camp, & enlevèrent des chevaux de la cavalerie, & des ſoldats qu'ils arrachèrent de leurs tentes; le 4, ces circonſtances, jointes au peu de précautions des généraux français, déterminèrent le roi à marcher le lendemain pour les attaquer.

L'armée quitta ſon camp avant la pointe du jour,

toute la cavalerie faisait l'avant-garde. Lorsqu'elle arriva sur les lieux d'où on avait la veille reconnu le poste des ennemis, elle ne les y trouva plus; sans doute que M. de Soubise ayant fait réflexion sur la défectuosité de son camp, en avait changé la nuit même; il avait étendu ses troupes sur une hauteur devant laquelle régnait un ravin; sa droite s'appuyait à un bois qu'il avait fait fortifier d'un abatis & de trois redoutes garnies d'artillerie; sa gauche était environnée par un grand étang qu'on ne pouvait pas tourner. L'armée du roi se trouvait trop faible en infanterie pour brusquer un poste aussi formidable; pour peu que la défense eût été opiniâtre, on ne l'aurait emporté qu'en y sacrifiant vingt mille hommes. Le roi jugea que cette entreprise surpassait ses forces, & il envoya des ordres à l'infanterie de passer un défilé marécageux qui se trouvait près de-là, pour prendre le camp de Braunsdorf; la cavalerie la suivit, faisant l'arrière-garde. Dès que les Français virent que les troupes prussiennes se repliaient, ils firent avancer leurs piquets avec de l'artillerie, & canonnèrent beaucoup, mais sans effet. Tout ce qu'ils avaient de musiciens & de trompettes, leurs tambours & leurs fifres se faisaient entendre, comme s'ils avaient gagné une victoire. Quelque peu agréable que fût ce spectacle pour des gens qui n'avaient jamais craint d'ennemi, il fallait, dans ces circonstances, le considérer d'un œil indifférent, & opposer le flegme allemand à la pétulance & à la gaieté françaises. On apprit la nuit même que l'ennemi faisait un mouvement de sa gauche à sa droite; les housards se mirent en campagne dès la pointe du jour (du 5); ils entrèrent dans le camp que les Français venaient de quitter, & apprirent des payſans qu'ils avaient pris le chemin de Weissenfels. Peu après un corps assez considérable se forma vis-à-

vis de la droite des Pruſſiens; il avait l'air d'une arrière-garde, ou d'une troupe qui couvre la marche d'une armée. Les Pruſſiens tenaient peu de compte de ces mouvemens, parce que leur camp était couvert, tant le front que les deux ailes, par un marais impraticable, & qu'il n'y avait que trois chauſſées étroites par leſquelles on put venir à eux. On ne pouvait donc ſuppoſer que trois deſſeins à l'ennemi: celui de ſe retirer par Freybourg, dans la haute Thuringe, parce que les ſubſiſtances lui manquaient; celui de prendre Weiſſenfels, dont cependant les ponts étaient détruits; ou enfin celui de gagner Merſebourg avant le roi, pour lui couper le paſſage de la Saale. Or l'armée pruſſienne en était beaucoup plus près que celle des Français. Cette manœuvre était d'autant moins à craindre, qu'elle menait à une bataille dont on pouvait ſe promettre un ſuccès heureux, puiſqu'on n'aurait point de poſte à forcer. Le roi envoya beaucoup de partis en campagne, & attendit tranquillement dans ſon camp que les intentions des ennemis ſe fuſſent plus clairement développées; car un mouvement précipité, ou fait à contre-temps, aurait tout gâté. Des nouvelles, tantôt fauſſes, tantôt vraies, que rapportaient les batteurs d'eſtrade, entretinrent cette incertitude juſques vers midi, qu'on apperçut la tête des colonnes françaiſes, qui, à une certaine diſtance, tournaient la gauche des Pruſſiens. Les troupes des cercles diſparurent auſſi inſenſiblement de leur ancien camp, de ſorte que ce corps qu'on prenait pour une arrière-garde, & qui était en effet la réſerve de M. de St. Germain, demeura ſeul vis-à-vis des Pruſſiens. Le roi alla lui-même reconnaître la marche de M. de Soubiſe & fut convaincu qu'elle était dirigée ſur Merſebourg; les Français marchaient très-lentement, parce qu'ils avaient formé différens batail-

lons en colonnes, ce qui les arrêtait chaque fois que les chemins étroits les obligeaient de se rompre. Il était deux heures lorsque les Prussiens abattirent leurs tentes; ils firent un quart de conversion à gauche & se mirent en marche. Le roi côtoya l'armée de M. de Soubise; ses troupes étaient couvertes par le marais qui vient de Braunsdorf, & qui s'étendant à un grand quart de lieue de-là, se perd à 2000 pas de Rosbach. M. de Seidlitz faisait l'avant-garde avec toute la cavalerie; il eut ordre de se glisser par des bas-fonds dont cette contrée est remplie, pour tourner la cavalerie française & fondre sur les têtes de leurs colonnes, avant qu'elles eussent le temps de se former. Le roi ne put laisser au prince Ferdinand, qui commandait ce jour-là la droite de l'armée, que les vieilles gardes de la cavalerie, qu'il mit sur un rang pour en faire montre; ce qui se pouvait d'autant mieux, qu'une partie du marais de Braunsdorf couvrait cette droite. Les deux armées, en se côtoyant, s'approchaient toujours davantage. L'armée du roi tenait soigneusement une petite élévation qui va droit à Rosbach; celle des Français qui ne connaissait pas apparement le terrain, marchait par un fond. Le roi fit établir une batterie sur cette hauteur, dont les effets devinrent décisifs dans l'action. Les Français en établirent une vis-à-vis dans un fond, & comme elle tirait de bas en haut, elle ne produisit aucun effet. Pendant qu'on prenait ces arrangemens de part & d'autre, M. de Seidlitz avait tourné la droite des ennemis, sans qu'ils s'en apperçussent; il fondit alors avec impétuosité sur cette cavalerie; les deux régimens autrichiens formèrent un front, & soutinrent le choc; mais se trouvant abandonnés par les Français, à l'exception du régiment de Fitzjames qui donna, ils furent presque entièrement détruits. L'infanterie

des deux armées était encore en marche, & leurs têtes n'étaient qu'à la distance de cinq cents pas : le roi aurait voulu gagner le village de Reichardswerben ; mais comme il restait 600 pas à faire pour y arriver & qu'on s'attendait d'un moment à l'autre à voir l'action s'engager, il y détacha le maréchal Keith avec 5 bataillons, en quoi consistait sa seconde ligne ; le roi s'avança en même temps à 200 pas des deux lignes françaises, & s'apperçut que leur ordre de bataille était composé de bataillons en colonnes alternativement enlacés dans des bataillons étendus. Cette aile de M. de Soubise était en l'air, & la cavalerie prussienne étant occupée à poursuivre celle des ennemis, on ne put se servir que de l'infanterie pour déborder l'aile ; dans cette vue le roi mit en ligne deux bataillons de grenadiers qui faisaient un crochet à son flanc gauche ; ils eurent ordre, au moment que les Français avanceraient, de faire une demi-conversion à droite, ce qui les portait nécessairement sur le flanc de l'ennemi. Cette disposition fut exécutée ponctuellement. Aussi dès que les Français avancèrent, ils reçurent le feu de ces grenadiers en flanc, & après avoir essuyé tout au plus trois décharges du régiment de Brunswic, on vit que leurs colonnes se pressaient vers la gauche ; elles eurent bientôt resserré ces bataillons étendus qui les séparaient ; la masse de cette infanterie devenaient de moment en moment plus grosse, plus lourde & plus confuse ; plus elle se précipitait sur sa gauche, plus elle était débordée par le front des Prussiens. Tandis que le désordre allait en croissant dans l'armée de M. de Soubise, le roi fut averti qu'un corps de cavalerie ennemie se présentait derrière ses troupes ; il fit rassembler en hâte les premiers escadrons que l'on put trouver ; à peine les eut-il opposés à ceux qui se montraient derrière son front, que ces

derniers se retirerent avec promptitude ; alors les gardes du corps & les gendarmes furent employés contre l'infanterie française, qui se trouvait dans le plus grand désordre ; la cavalerie l'attaqua, & l'ayant facilement dispersée, elle fit un nombre considérable de Français prisonniers. Il était 6 heures du soir quand ce choc se donna ; le temps était couvert, & l'obscurité si grande, qu'il y aurait eu de l'imprudence à poursuivre l'ennemi, quelle que fut la confusion dans laquelle il continuait sa route. Le roi se contenta d'envoyer à sa poursuite différens partis de cuirassiers, de dragons & de housards, dont aucun ne passait 30 maitres. Pendant cette action, 10 bataillons de la droite des Prussiens avaient gardé le fusil sur l'épaule sans charger ; le prince Ferdinand de Brunswic qui les commandait, n'avait pas quitté le marais de Braunsdorf, servant à couvrir une partie de son front ; il avait chassé les troupes des cercles qui lui étaient opposées, par quelques volées de canon, & leur avait fait lâcher le pied. Il n'y eut que 7 bataillons de l'armée du roi qui furent dans le feu, & tout l'engagement du combat, jusqu'à la décision, ne dura qu'une heure & demie. Le lendemain le roi partit dès la pointe du jour avec les housards & les dragons ; il suivit les traces des ennemis, qui s'étaient retirés par Freybourg. L'infanterie eut ordre de prendre le même chemin ; l'arrière-garde française y était encore ; les dragons mirent pied à terre & chassèrent des jardins quelques détachemens ennemis ; ensuite on fit des dispositions pour attaquer le château ; mais l'ennemi n'en attendit pas l'exécution ; il repassa l'Unstrut en hâte & brûla ses ponts. Les détachemens que le roi avait faits la veille, arrivèrent alors successivement ; les uns amenaient des officiers, d'autres des soldats, d'autres des canons, enfin aucun d'eux ne

revint les mains vuides. On travailla cependant avec tant de diligence à rétablir le pont de l'Unſtrut, qu'en moins d'une heure il fut en état de ſervir. L'armée de M. de Soubiſe s'était répandue par tant de chemins, qu'on ne ſavait lequel ſuivre. Les payſans aſſuraient que le plus grand nombre des fuyards avait pris la route de l'Eckartsberg, & le roi y marcha avec ſes troupes; pendant toute cette journée le nombre des priſonniers augmenta, tous les détachemens envoyés en différens lieux en amenèrent. Cependant on trouva l'Eckartsberg garni par un corps des cercles, qui pouvait être de 5 à 6000 hommes. Le roi, qui n'avait d'autre infanterie que les volontaires de Meyer, les embuſqua avec des houſards dans un bois voiſin de ce camp, avec ordre d'alarmer l'ennemi toute la nuit. Les ennemis mécontens de ce qu'on troublait leur ſommeil, abandonnèrent leur poſte, & perdirent 400 hommes avec 10 pièces de canon. M. de Lentulus, qui les ſuivit le lendemain juſqu'à Erfurt, leur enleva encore 800 hommes, qu'il ramena au roi. La journée de Rosbach avait coûté 10,000 hommes à l'armée de M. de Soubiſe. Les Pruſſiens en prirent 7000 priſonniers; ils y gagnèrent de plus 63 canons, 15 étendards, 7 drapeaux & une paire de timbales. Il eſt certain qu'à conſidérer la conduite des généraux français, on aurait de la peine à l'approuver; leur intention était ſans contredit de chaſſer les Pruſſiens de la Saxe; mais l'intérêt de leurs alliés ne demandait-il pas plutôt qu'ils ſe bornaſſent à contenir le roi vis-à-vis d'eux, pour donner au maréchal Daun & au prince de Lorraine le temps d'achever la conquête de la Siléſie? Pour peu qu'ils euſſent encore arrêté le roi en Thuringe, cette conquête était non-ſeulement faite, mais la ſaiſon devenait de plus ſi rude & ſi avancée, qu'il aurait été impoſſible aux Pruſſiens de faire en

Siléſie les progrès dont nous aurons inceſſamment occaſion de parler ; & quant à la bataille qu'ils engagèrent ſi mal à propos, il eſt certain que M. de Soubiſe, par ſon incertitude & par ſa diſpoſition, mit de la poſſibilité à ce qu'une poignée de monde vint à bout de le vaincre. Mais la manière dont la cour de France diſtinguait le mérite de ſes généraux parut plus ſurprenante que le reſte ; M. d'Etrées, pour avoir gagné la bataille de Haſtenbeck, fut rappellé ; M. de Soubiſe, pour avoir perdu celle de Rosbach, fut déclaré peu après maréchal de France. La bataille de Rosbach ne procura proprement au roi que la liberté d'aller chercher de nouveaux dangers en Siléſie. Cette victoire ne devint importante que par l'impreſſion qu'elle fit ſur les Français, & ſur les débris de l'armée du duc de Cumberland. D'un côté M. de Richelieu, dès qu'il en reçut la nouvelle, quitta ſon camp de Halberſtadt, & ſe retira dans l'électorat de Hanovre ; de l'autre, les troupes alliées, prêtes à mettre les armes bas, reprirent courage & conçurent des eſpérances. Un changement avantageux, arrivé à-peu-près dans le même temps dans le miniſtère britannique, & dont nous parlerons bientôt, donna un nouveau nerf au gouvernement anglais. Ces miniſtres, honteux de la tache que la convention de Cloſter-Seven imprimait à leur nation, réſolurent avec d'autant plus de juſtice de la rompre, qu'elle n'avait été ratifiée ni par le roi d'Angleterre, ni par le roi de France ; ils travaillèrent d'abord à remettre l'armée de Stade en activité ; le roi d'Angleterre dégoûté du duc de Cumberland, qui avait perdu la confiance des troupes, voulut mettre un autre général à leur tête ; il demanda au roi le prince Ferdinand de Brunſwic, dont la réputation juſtement acquiſe s'était répandue en Europe. Quoique les Pruſſiens perdiſſent, par ſon

abſence, un bon général dont ils avaient beſoin, il était toutefois ſi important de relever cette armée des alliés, que le roi ne put ſe refuſer à cette demande. Le prince Ferdinand partit, ſe rendit à Stade par des chemins détournés, & trouva répandu aux environs, un corps de 30,000 hommes, que les Français, par inconſéquence & par légéreté, avaient négligé de déſarmer.

Le roi revint de l'Eckartsberg à Freybourg, en même temps qu'un détachement que le maréchal Keith avait envoyé à Querfurt, retourna de la pourſuite des Français. Les payſans mêmes des environs amenaient des priſonniers; ils étaient outrés des ſacrilèges que les ſoldats de M. de Soubiſe avaient commis dans les égliſes luthériennes; les choſes pour leſquelles le peuple a le plus de vénération, avaient été profanées avec une indécence groſſière, & la fougue effrénée des Français avait mis tous les payſans de la Thuringe dans les intérêts de la Pruſſe.

Cependant le roi était ſur ſon départ, les affaires de la Siléſie demandaient ſa préſence & des ſecours; il ſe propoſa de marcher droit à Schweidnitz, pour en faire lever le ſiége à M. de Nadaſti. Il partit de Leipſic le 12 de novembre, à la tête de 19 bataillons & de 28 eſcadrons. Le maréchal Keith marcha en même temps avec un petit corps, pour pénétrer en Bohème du côté de Leutmeritz, afin de faciliter au roi le paſſage de la Luſace, & d'obliger par cette diverſion M. de Marshall à quitter les environs de Bautzen & de Zittau. Le maréchal Keith prit un magaſin conſidérable que les ennemis avaient à Leutmeritz, d'où il fit mine de s'avancer vers Prague. Le roi entra en même temps en Luſace; il délogea M. de Haddick de Groſſenhayn, & M. de Marshall, à ſon approche, ſe replia ſur Lœbau; pendant la marche de Bautzen

au Weiſſenberg, on fit tourner une tête de colonne vers Lœbau, & à ſon aſpect M. de Marshall ſe replia ſur Gabel: le roi pourſuivit enſuite ſa route ſans empêchement. En arrivant à Gœrlitz, il reçut la fâcheuſe nouvelle de la reddition de Schweidnitz. Cette place fut priſe de la manière ſuivante : M. de Nadaſti avait ouvert la tranchée le 27 d'octobre entre le fort de Bœgendorf & la tuilerie ; ſa troiſième parallèle était achevée le 10 de novembre. La garniſon avait fait quelques ſorties avec ſuccès, & quoique les bombes euſſent ruiné une partie de la ville, l'ennemi n'avait pas encore emporté d'ouvrage ; impatient d'être auſſi peu avancé, M. de Nadaſti réſolut de riſquer un coup de main ; la nuit du 11 il fit donner un aſſaut général à toutes les redoutes qui environnent le corps de la place ; deux furent priſes. Ce malheur fit tourner la tête à M. de Seers, qui était gouverneur de la place, & à M. de Grumbkow, qui lui était adjoint ; ils capitulèrent, & ſe rendirent priſonniers de guerre avec leur garniſon, conſiſtant en 10 eſcadrons de houſards & 10 bataillons d'infanterie. Les Autrichiens déſarmèrent ces ſoldats, & comme la plupart étaient Siléſiens, ils leur donnèrent des paſſeports & la liberté de retourner dans leurs villages. Cet événement ne pouvait pas arriver plus mal à propos, pour déranger les projets du roi. Toutefois ſa jonction avec le prince de Bévern en devenait d'autant plus néceſſaire, qu'il était aiſé de prévoir que M. de Nadaſti ayant pris Schweidnitz, joindrait le maréchal Daun, pour accabler ce qui reſtait de Pruſſiens près de Breslau. Le roi avait à la vérité ordonné au prince de Bévern d'attaquer l'ennemi, & de ne pas ſouffrir qu'on prît Schweidnitz, pour ainſi dire, à ſa vue : la choſe était très-faiſable, vu la poſition des Autrichiens à Liſſa ; le prince de Bévern n'avait qu'un mouvement à faire

pour ſe porter ſur le flanc de l'ennemi, qu'il aurait battu probablement; alors le ſiége de Schweidnitz était levé, & les Impériaux déconcertés : au lieu que ſi l'on demeurait dans l'inaction, M. de Nadaſti ne pouvait manquer à la longue de prendre une place qui n'avait point de ſecours à eſpérer, & toutes les troupes ennemies venant à fondre ſur les pruſſiens, auraient enfin forcé les retranchemens de la Lohe. Le malheur voulut que ce prince ne comprît pas la force de ces raiſons; les généraux le déterminèrent cependant un jour à tenter cette entrepriſe; il ſortit de ſon camp, & battit les troupes légères qui couvraient le flanc des Autrichiens; alors au lieu d'attaquer l'armée, & de la pouſſer dans l'Oder, comme cela ſerait arrivé, ſon incertitude, le peu de confiance qu'il avait en lui-même, & la crainte d'une entrepriſe dont l'événement n'eſt jamais d'une certitude évidente, le retinrent; il crut en avoir fait aſſez, & il ramena ſes troupes dans ſes retranchemens. Le roi arriva à Naumbourg ſur le Queis le 24 de novembre; il y apprit la victoire des Autrichiens ſur le prince de Bévern, & la perte de Breſlau. Tout ce dont on avait averti le prince de Bévern n'était arrivé que trop exactement; M. de Nadaſti avait joint le prince de Lorraine & le maréchal Daun, & les ennemis impatiens d'achever leur conquête, ne perdirent point de temps pour mettre leur projet en exécution. La nuit du 21 au 22 novembre, ils conſtruiſirent devant le front des Pruſſiens 4 grandes batteries de groſſes pièces de canon; les emplacemens qu'ils prirent étaient entre Pilsnitz & Groſs-Mochber. Le prince de Bévern ſe contenta d'être ſpectateur de cet ouvrage, qu'il leur laiſſa achever tranquillement, tandis que ces apprêts annonçaient les deſſeins du maréchal Daun ſur les retranchemens Pruſſiens. Le 22, M. de Nadaſti longea la Lohe & ſe forma vers

Gabitz ; le prince de Bévern crut que c'était pour lui venir à dos, quoique cela fût difficile, & il s'affaiblit encore par un détachement qui se rendit à Gabitz aux ordres de M. Ziethen, pour s'opposer de ce côté aux entreprises des ennemis. Le front du camp Prussien, derrière la Lohe, était couvert par des redoutes ouvertes par les gorges, dont quelques-unes même étaient dominées par l'autre rive ; on n'avait pas même eu l'attention d'y faire distribuer assez de canon ; la plus grande partie de l'artillerie demeura dans un retranchement que le prince de Bévern avait fait faire dans un bas-fond, pour couvrir son flanc de la Lohe vers le fauxbourg de Breslau. Le maréchal Daun, qui avait eu le temps de bien voir & de bien examiner toutes ces négligences & toutes ces bévues, les fit tourner à son avantage. L'attaque commença le 22 à 9 heures du matin ; quelques redoutes furent prises & reprises alternativement ; on fit agir la cavalerie prussienne dans un marais où elle ne pouvait pas combattre, & où elle fut foudroyée par 60 canons que les Autrichiens avaient en batterie au-delà du ruisseau. Cependant, malgré tant de fausses mesures, les Prussiens ne perdaient point encore de terrain. A la gauche vers Gabitz, M. de Ziethen non-seulement repoussa les attaques, mais poursuivit M. de Nadasti jusqu'au-delà de la Lohe, & les ennemis en déroute se retirèrent derrière le ruisseau de Schweidnitz. Pendant ce temps-là les Autrichiens qui attaquaient le prince de Bévern avaient passé la Lohe sous la protection de leur artillerie ; ils prirent aussi-tôt les redoutes prussiennes par les gorges ; les troupes se défendirent bien, & les Prussiens les en délogèrent à diverses fois ; le prince Ferdinand de Prusse repoussa même une partie des ennemis jusqu'à la Lohe ; mais ils étaient en trop grand nombre, le camp était perdu & la nuit close.

Quoiqu'il y eût encore des reſſources, le prince de Bévern ne les vit pas ; il repaſſa l'Oder dans la première conſternation, & jeta M. de Leſtwitz avec 8 bataillons dans Breslau ; il perdit auſſi 80 pièces de canon, & près de 8,000 hommes, que l'attaque du camp de Liſſa ne lui aurait pas coûtés. Les Autrichiens prétendirent que cette action leur avait mis 18,000 hommes hors de combat, & il eſt vrai que les villages des environs étaient remplis de leurs bleſſés. Le lendemain, ou pour mieux dire la nuit, le prince de Bévern s'aviſa d'aller reconnaître le corps de M. de Beck qui campait près de lui ; il était ſeul, & ſe laiſſa prendre par des pandours. M. de Kyau, qui était après lui le plus ancien des généraux, prit le commandement des troupes, & ſans aviſer à ce qu'il y avait à faire, il ſe mit en chemin pour Glogau. A peine M. de Leſtwitz ſe crut-il iſolé dans Breslau, qu'il perdit la tramontane; les Autrichiens s'approchèrent de cette capitale, & M. de Leſtwitz, qui juſqu'alors avait eu la réputation d'un brave officier, ſans attendre que l'ennemi tirât un ſeul coup de canon contre les remparts, demanda à capituler, & obtint la libre ſortie avec armes & bagages ; il ſuivit deux jours après avec ſa garniſon, dont la moitié déſerta ſur le chemin que M. de Kyau avait pris.

Le roi reçut à la fois toutes ces nouvelles accablantes ; ſans s'appeſantir ſur les déſaſtres qui venaient d'arriver, il ne ſongea qu'au remède, & força de marche, pour gagner les bords de l'Oder. En chemin il ſe détourna de Lignitz, que les Autrichiens avaient fait fortifier, & pouſſant droit à Parchwitz, ſon avant-garde donna à l'improviſte ſur un détachement des ennemis, qui fut bien battu & dont 300 hommes furent faits priſonniers ; il arriva à Parchwitz le 28, ayant fait le chemin de Leipſic à l'Oder

en 12 jours. Le roi voulait que M. de Kyau paſſât l'Oder à Koben, mais il ne put pas y réuſſir, parce que la plupart des troupes avaient déjà gagné Glogau. Dans ces conjonctures, le tems était ce qu'il y avait de plus précieux ; il n'y avait point de moment à perdre ; il fallait ou attaquer inceſſamment les Autrichiens à tout prix, & les mettre hors de la Siléſie, ou ſe réſoudre à perdre cette province pour jamais. L'armée qui repaſſa l'Oder à Glogau, ne put joind e les troupes du roi que le 2 décembre ; cette armée était découragée & dans l'accablement d'une défaite récente. On prit les officiers par le point d'honneur ; on leur rappella le ſouvenir de leurs anciens exploits ; on tâcha de diſſiper les idées triſtes dont l'impreſſion était fraîche ; le vin même fut une reſſource pour ranimer ces eſprits abattus. Le roi parla aux ſoldats ; il leur fit diſtribuer des vivres gratis. Enfin, on épuiſa tous les moyens que l'imagination pouvait fournir, & que le temps permettait, pour réveiller dans les troupes cette confiance ſans laquelle l'eſpérance de la victoire eſt vaine. Déjà les phyſionomies commençaient à s'éclaircir, & ceux qui venaient de battre les Français à Rosbach, perſuadèrent à leurs compagnons de prendre bon courage. Quelque peu de repos refit le ſoldat, & l'armée ſe trouva diſpoſée à laver, auſſi-tôt que l'occaſion s'en préſenterait, l'affront qu'elle avait reçu le 22. Le roi chercha cette occaſion, & bientôt elle ſe trouva ; il avança le 4 à Neumarkt ; il était avec l'avant-garde des houſards, & apprit que l'ennemi établiſſait ſa boulangerie dans cette ville, qu'elle était garnie de pandours, & qu'on y attendait dans peu l'armée du maréchal Daun. La hauteur ſituée au-delà de Neumarkt donnait un avantage conſidérable à l'ennemi, ſi on lui permettait de l'occuper ; la difficulté était de prendre cet endroit ;

droit; l'infanterie n'était point arrivée & ne pouvait joindre l'avant-garde qu'au ſoir; on n'avait point de canon; les ſeules troupes dont on pouvait tirer parti, étaient des houſards; on ſe réſolut de faire de néceſſité vertu. Le roi ne voulant pas ſouffrir que le prince de Lorraine vint ſe camper vis-à-vis de lui, fit mettre pied à terre à quelques eſcadrons de houſards; ils enfoncerent la porte de la ville; un régiment qui les ſuivait à cheval, y entra au plein galop; un autre régiment par les fauxbourgs gagna la porte de Breslau; & l'entrepriſe réuſſit au point, que 800 cravates furent faits priſonniers par les houſards. On occupa auſſi-tôt l'emplacement du camp, & l'on y trouva les piquets & les traces que les ingénieurs autrichiens y avaient laiſſées pour marquer la poſition de leurs troupes. Le prince de Wirtemberg prit le commandement de l'avant-garde : on le renforça le ſoir de 10 bataillons, avec leſquels il ſe campa à Kammendorf. Le même jour la cavalerie paſſa encore le défilé; le gros de l'infanterie cantonna dans la ville de Neumarkt & dans les villages voiſins. Des nouvelles poſitives arriverent alors au roi, par leſquelles il apprit que le prince de Lorraine avait quitté le camp de la Lohe, & s'était avancé au-delà de Liſſa; que ſon armée avait ſa droite appuyée au village de Nypern, ſa gauche à Golau, & à dos le petit ruiſſeau de Schweidnitz. Le roi ſe réjouit de trouver l'ennemi dans une poſition qui facilitait ſon entrepriſe; car il était obligé & réſolu d'attaquer les Autrichiens par-tout où il les trouverait, fût-ce même au Zobtenberg. On travailla d'abord à la diſpoſition de la marche, & l'armée ſe mit en mouvement le 5 avant l'aube du jour; elle était précédée par une avant-garde de 60 eſcadrons & de 14 bataillons, à la tête de laquelle le roi s'é-

tait mis en perſonne ; les quatre colonnes de l'armée la ſuivaient à une petite diſtance ; l'infanterie formait celle du centre, & celles des ailes étaient compoſées de cavalerie. L'avant-garde, en approchant du village de Born, découvrit une grande ligne de cavalerie, dont la droite tirait vers Liſſa, & dont la gauche, qui était plus avancée, s'appuyait à un bois que l'armée du roi avait à ſa droite. On crut d'abord que c'était une aile de l'armée autrichienne dont on ne découvrait pas le centre ; ceux qui en firent la reconnaiſſance, aſſurèrent que c'était une avant-garde ; on apprit même qu'elle était commandée par le général Noſtitz, & que le corps conſiſtait en quatre régimens de dragons ſaxons, & deux de houſards impériaux ; pour jouer à jeu sûr, on fit gliſſer les 10 bataillons dans le bois qui couvrait le flanc gauche de M. de Noſtitz ; ſur quoi la cavalerie pruſſienne, qui s'était formée, fondit deſſus avec beaucoup de vivacité ; dans un moment ces régimens furent diſſipés, & pourſuivis juſques devant le front de l'armée autrichienne ; on leur prit 5 officiers & 800 hommes, qu'on renvoya le long des colonnes à Neumarkt, pour animer le ſoldat par l'exemple de ce ſuccès. Le roi eut de la peine à contenir la fougue des houſards, que leur ardeur tranſportait ; ils étaient ſur le point de donner au milieu de l'armée autrichienne, lorſqu'on les raſſembla entre les villages de Heyde & de Frobelvitz à une portée de canon de l'ennemi ; on diſtinguait ſi bien de-là l'armée impériale, qu'on aurait pu la compter homme par homme ; ſa droite, qu'on ſavait à Nypern, était cachée dans le grand bois de Liſſa : mais du centre juſqu'à la gauche rien n'échappait à la vue. A la première inſpection de ces troupes & d'après le terrain, on jugea qu'il fallait porter les grands coups à l'aile

gauche de cette armée ; elle était étendue ſur un tertre chargé de ſapins, mais mal appuyée ; ce poſte forcé, on gagnait l'avantage du terrain pour le reſte de la bataille, parce que de-là il va toujours en deſcendant & en s'abaiſſant vers Nypern ; au lieu qu'en s'attachant au centre, les troupes de l'aile droite auraient pu, en traverſant le bois de Liſſa, tomber en flanc ſur les aſſaillans ; & après tout, il aurait toujours fallu finir par l'attaque de ce tertre, qui dominait ſur toute cette plaine. Ç'aurait été réſerver la beſogne la plus dure & la plus difficile pour la fin, où les troupes haraſſées & fatiguées du combat, ne ſont plus propres aux grands efforts ; au lieu qu'en commençant par l'opération la plus rude, on profitait de la première ardeur du ſoldat, & le reſte de l'ouvrage devenait aiſé. Par une ſuite de ces raiſons, on diſpoſa inceſſamment l'armée pour l'attaque de la gauche. Les colonnes qui étaient dans l'ordre du déploiement furent renverſées ; on les mit ſur deux lignes, & les pelotons, par quart de converſion, ſe mirent à défiler par la droite ; le roi avec ſes houſards côtoya la marche de ſon armée ſur une chaîne de tertres qui cachait à l'ennemi les mouvemens qui ſe faiſaient derrière, & ſe trouvant entre les deux armées, il obſervait celle des Autrichiens, & dirigeait la marche de la ſienne. Il envoya des officiers de confiance, les uns pour obſerver la droite du maréchal Daun, les autres vers Canth pour veiller aux démarches de M. de Draskowitz, qui y avait ſon camp : on reconnut en même tems l'ennemi le long du ruiſſeau de Schweidnitz, pour être sûr qu'il ne pût rien venir à dos lorſque l'armée engagerait le combat. Le projet que le roi ſe préparait d'exécuter, était de porter toute ſon armée ſur le flanc gauche des Impériaux, de faire les plus grands

efforts avec ſa droite, & de refuſer ſa gauche avec tant de prévoyance, qu'il n'eût point à craindre des fautes ſemblables à celles qu'on avait faites à la bataille de Prague, & qui avaient cauſé la perte de celle de Kolin. Déjà M. de Wédel, qui devait, avec ſes 10 bataillons de l'avant-garde, former la première attaque, s'était rendu devant l'armée; déjà les têtes des colonnes avaient gagné le ruiſſeau de Schweidnitz, ſans que l'ennemi s'en fut apperçu. Le maréchal Daun prit le mouvement des Pruſſiens pour une retraite, & dit au prince de Lorraine : *ces gens s'en vont, laiſſons-les faire.* Cependant M. de Wédel s'était formé devant les deux lignes d'infanterie de la droite; ſon attaque était ſoutenue par une batterie de 20 pièces de 12 livres, dont le roi avait dépouillé les remparts de Glogau. La première ligne reçut l'ordre d'avancer en échelons, les bataillons à 50 pas de diſtance en arrière les uns des autres, de ſorte que la ligne étant en mouvement, l'extrêmité de la droite ſe trouvait de mille pas plus avancée que l'extrêmité de la gauche, & cette diſpoſition la mit dans l'impoſſibilité de s'engager ſans ordre. Sur cela M. de Wédel attaqua le bois où commandait M. Nadaſti, il n'y trouva pas grande réſiſtance, & l'emporta aſſez vite. Les généraux autrichiens ſe voyant tournés & pris en flanc, eſſayèrent de changer de poſition; ils voulurent, mais trop tard, former une ligne parallèle au front des Pruſſiens; tout l'art des généraux du roi fut employé à ne leur en pas donner le temps. Les Pruſſiens s'établiſſaient déjà ſur une hauteur qui commande le village de Leuthen; dans l'inſtant où l'ennemi voulut y jeter de l'infanterie, une ſeconde batterie de 20 pièces de 12 livres tira ſur eux ſi fort à propos, qu'ils en perdirent l'envie & ſe retirerent. Du côté de M. de Wédel, les Autrichiens ſe ſaiſirent d'une butte voiſine

du ruiſſeau, pour l'empêcher de balayer leur ligne d'une aîle à l'autre ; M. de Wédel ne les y ſouffrit pas long-temps, & après un combat plus long & plus opiniâtre que le précédent, ils furent forcés à céder le terrain. M. de Ziethen en même temps chargea la cavalerie ennemie & la mit en déroute ; quelques eſcadrons de ſa droite reçurent en flanc, des brouſſailles qui bordaient le ruiſſeau, une décharge à mitraille. Ce feu partant à l'improviſte, les ramena, & ils ſe reformèrent auprès de l'infanterie. Les officiers qui avaient eu la commiſſion d'obſerver la droite du maréchal Daun, vinrent alors avertir le roi qu'elle traverſait le bois de Liſſa, & allait paraître inceſſamment dans la plaine ; ſur quoi M. de Drieſen reçut ordre d'avancer avec l'aile gauche de la cavalerie pruſſienne. Lorſque les cuiraſſiers autrichiens commencèrent à ſe former près de Leuthen, la batterie du centre de l'armée du roi les ſalua par une décharge de toute ſon artillerie ; M. de Drieſen en même temps les attaqua ; la mêlée ne fut pas longue, les Impériaux furent diſperſés & s'enfuirent à vau-de-route. Une ligne d'infanterie, qui s'était formée à côté de ces cuiraſſiers derrière Leuthen, fut priſe en flanc par le régiment de Bareuth, qui la rejettant ſur les volontaires de Wunſch, en prit deux régimens entiers avec officiers & drapeaux. Alors la cavalerie ennemie étant tout à fait diſſipée, le roi fit avancer le centre de ſon infanterie ſur Leuthen. Le feu fut vif & court, parce que l'infanterie autrichienne n'était qu'éparpillée entre les maiſons & les jardins ; au déboucher du village, on apperçut une nouvelle ligne d'infanterie que les généraux autrichiens formaient ſur une éminence près du moulin à vent de Ségeſchutz. L'armée du roi eut quelque temps à ſouffrir de leur feu ; mais les ennemis ne s'étaient pas apper-

çus, dans cette confuſion, que le corps de M. de Wédel était dans leur voiſinage; ils furent tout à coup pris en flanc & à dos par ce brave & habile général; & ſa belle manœuvre, en fixant la victoire, termina cette importante journée. Le roi ramaſſant les premières troupes qui ſe préſentèrent, ſe mit à la pourſuite des ennemis, avec les cuiraſſiers de Seidlitz & un bataillon de Jung-Stutterheim; il s'avança dirigeant ſa marche entre le ruiſſeau de Schweidnitz & le bois de Liſſa. L'obſcurité devint ſi grande, qu'il pouſſa quelques cavaliers en avant pour reconnaître les forêts, & pour donner des nouvelles; de temps à autre il fit tirer quelques volées de canon vers Liſſa, où le gros de l'armée autrichienne s'était enfui; à l'approche de ce bourg, l'avant-garde eſſuya une décharge d'environ deux bataillons, dont perſonne ne fut bleſſé; elle y répondit par quelques volées de canon, en pourſuivant toujours ſa marche. Chemin faiſant les cuiraſſiers de Seidlitz amenaient des priſonniers par bandes. Arrivé à Liſſa, le roi trouva toutes les maiſons pleines de fuyards & de gens débandés de l'armée impériale; il s'empara d'abord du pont, où il plaça ſes canons, avec ordre de tirer tant qu'il y aurait de la poudre. Sur le chemin de Breslau, par où l'ennemi ſe retirait, il fit jeter des pelotons d'infanterie dans les maiſons les plus voiſines du ruiſſeau de Schweidnitz, afin de tirer ſur l'autre bord pendant toute la nuit, ſoit pour entretenir la terreur chez les vaincus, ſoit pour les empêcher de jeter ſur l'autre bord des troupes qui en diſputaſſent le paſſage le lendemain. Cette bataille avait commencé à une heure de l'après-midi; il en était huit lorſque le roi, avec ſon avant garde, vint à Liſſa. Son armée était forte de 33,000 hommes, lorſqu'elle engagea l'action avec celle des Impériaux,

qu'on disait monter à 60,000 combattans. Si le jour n'eut pas enfin manqué aux Prussiens, cette bataille aurait été la plus décisive de ce siècle. Les troupes n'eurent pas le temps de se reposer; elles partirent le 2 de Lissa, qu'il était encore nuit, ramassèrent pendant la marche nombre de traîneurs des ennemis, & arrivèrent vers les dix heures sur les bords de la Lohe, où malgré une forte arrière-garde commandée par M. de Serbelloni, postée auprès de Gross-Mochber, 10 bataillons passèrent ce ruisseau; on les forma dans un ravin à l'abri du canon des Autrichiens, & l'on embusqua les housards derrière des villages & des censes, où ils étaient couverts & à portée d'agir aussi-tôt que cela deviendrait nécessaire. M. de Serbelloni hâta sa retraite autant qu'il put, & se replia vers les deux heures de l'après-midi sur Breslau: M. de Ziethen avec tous les housards, 20 escadrons de dragons & 16 bataillons, le suivit de près. Une partie du monde de l'autrichien se jeta sans ordre dans Breslau. Cette arrière-garde, pleine de terreur & se retirant en confusion, perdit beaucoup de soldats dans sa marche. M. de Ziethen poursuivit l'armée du maréchal Daun par Borau, Reichenbach, Kunzendorf & Reichenau, où il fut joint par M. de Fouquet, qui venait avec quelques troupes de Glatz. Ces deux généraux poussèrent les Autrichiens jusqu'en Bohème. Le roi de son côté forma le 7 la circonvallation de Breslau; on prit poste au faubourg de St. Nicolas, à Gabitz, aux Lehmgruben, à Hube & Durgensch; & comme la raison de guerre voulait qu'on enfermât la ville également de l'autre côté de l'Oder, le roi envoya ordre à M. de Wied, qui avait été malade à Brieg, d'en sortir avec 3 bataillons; auxquels on joignit 5 escadrons, pour se poster sur la grande chaussée qui mène de Breslau à Hundsfeld;

il s'y retrancha le mieux qu'il put, pour empêcher la garniſon de ſe ſauver en Pologne, au cas qu'elle voulût le tenter. On ſe prépara au ſiége; le roi tira les munitions, les canons, les mortiers dont on avait beſoin, des fortereſſes de Brieg & de Neiſſe. Le 10, ſix bataillons prirent poſſeſſion du faubourg d'Ohlau; ces troupes s'établirent au couvent des Frères de la Miſéricorde, dont ils chaſſèrent les pandours. M. de Forcade prit poſte au cimetière de St. Maurice, où l'on conſtruiſit une batterie à l'abri des murailles, & pour diſtraire l'attention du commandant de la garniſon, le prince Ferdinand de Pruſſe établit au faubourg de St. Nicolas une batterie & un bout de tranchée, qui firent croire à l'ennemi que c'était de ce côté-là que les Pruſſiens voulaient pouſſer leurs attaques, tandis que M. de Balby faiſait ſa parallèle depuis le cimetière de St. Maurice juſques vis-à-vis de la porte de Schweidnitz; de cette parallèle deux grandes batteries croiſantes dirigeaient leur feu ſur le Taſchenbaſtion, & ſur le cavalier qui le commande. Les aſſiégés ſe défendirent mollement. Ils tentèrent par le faubourg de Pologne, du côté de M. de Wied, une faible ſortie, où ils perdirent 300 hommes. Le 16, une bombe mit par haſard le feu au magaſin de poudre du Taſchenbaſtion; l'épaule ſauta & ſes décombres formèrent une eſpèce de brèche. Le froid devint ſi violent, que le commandant craignit que malgré ſes précautions, les foſſés étant gelés, les Pruſſiens ne donnaſſent un aſſaut à la place; il craignit d'être pris d'emblée; il ſavait d'ailleurs que l'armée impériale étant rechaſſée en Bohème, il n'avait aucun ſecours à en attendre. Ces différentes conſidérations le portèrent à capituler, & il ſe rendit lui & toute ſa garniſon priſonniers de guerre; il ſe trouva que 14,000 hommes en avaient aſſiégé 17,000. Mais il

fallait conſidérer qu'une partie de cette garniſon était compoſée des fuyards de Leuthen, & qu'en général ni les fortifications, ni le nombre des ſoldats ne défendent une ville, mais que tout dépend de la tête plus ou moins forte & du courage déterminé de celui qui y commande. Nous avons rapporté ſans interruption les événemens de cette expédition de Siléſie; peut-être ne ſera-t-on pas fâché de trouver ici le réſumé des pertes qu'y firent les deux parties belligérantes.

Les Pruſſiens ne perdirent à la bataille de Leuthen en morts & bleſſés que 2660 hommes, parce qu'ils trouvèrent, ſi l'on excepte la première attaque, un terrain qui les favoriſa.

Les Autrichiens y perdirent 307 officiers, 21,000 ſoldats, 134 canons, 59 drapaux. Mrs. de Ziethen & de Fouquet firent 2500 priſonniers dans la pourſuite. La priſe de Breslau coûta aux ennemis 13 généraux, 686 officiers, & 17,635 ſoldats; ſomme totale 41,447 hommes, dont l'armée impériale ſe trouvait affaiblie à ſon retour en Bohême.

Quoique cette campagne eût été longue, dure & pénible; quoique ſa fin fut auſſi heureuſe qu'on eût pu l'eſpérer, il reſtait encore une expédition à faire, tant les dérangemens arrivés en Siléſie étaient conſidérables; il fallait reprendre la ville de Lignitz, où les Impériaux avaient fait des inondations & des ouvrages. Le roi y avait envoyé M. de Drieſen, qui, avec un corps de cavalerie, tenait cette ville inveſtie depuis le 16. Le prince Maurice y arriva le 25 avec un détachement d'infanterie, pour en faire le ſiége dans les règles. Les apprêts s'en firent, le canon arriva. M. de Bulow, que le maréchal Daun y avait établi en qualité de commandant, préféra la conſervation de ſa garniſon à une défenſe qu'il n'aurait pu ſoutenir à la longue; il capitula, & demanda

la libre ſortie pour ſes troupes; ce qu'on lui accorda volontiers, parce que les troupes étaient fatiguées à l'excès, & la gelée ſi forte, que les pêles & les pioches ne pouvaient plus ouvrir la terre. Les ouvrages & les écluſes de la ville furent raſés, afin que ſi les ennemis s'en emparaient une ſeconde fois, ils ne puſſent pas ſi vîte la remettre en état de défenſe, & en faire une place d'armes. Toute la cavalerie fut enſuite employée à former le blocus de Schweidnitz; on réſerva le ſiége de cette place pour le printemps prochain. Le corps de M. de Ziethen forma un cordon qui prit de Schmiedeberg par Landshut, Friedland, Braunau, ſe terminant à Glatz. Les troupes entrèrent le 6 de janvier en quartiers d'hiver; & le roi demeura à Breslau, afin de veiller lui-même à tout, & de préparer ce qui était néceſſaire, pour que l'armée rétablie & en bon état pût de bonne heure ouvrir la campagne prochaine.

Campagne de Pruſſe.

Pour terminer l'hiſtoire de tous les événemens de cette année, il nous reſte à rapporter ce qui ſe paſſa en Pruſſe entre MM. de Lehwald & d'Apraxin, & ce que firent les Suédois en Poméranie. Le maréchal Apraxin s'approcha au mois de juin des frontières de la Pruſſe à la tête de 100,000 hommes; le gros de ſon armée marcha vers Grodno, capitale de la Lithuanie polonaiſe. M. de Fermor, avec un corps de 20,000 hommes, ſecondé par la flotte ruſſe, mit le ſiége devant Mémel. La ville fut rendue par capitulation le 5 de juillet. M. de Lehwald s'était propoſé de défendre les bords du Prégel, & s'était campé à Inſterbourg, d'où il obſervait M. d'Apraxin. Après la priſe de Mémel l'armée ennemie pénétra en Pruſſe, s'approchant d'Inſterbourg; M. de Fermor s'avança de

ſon côté vers le Prégel. Il ſemble que c'était le moment où le maréchal Lehwald aurait dû prendre un parti déciſif, pour ſe battre avec un de ces généraux; il n'en trouva peut-être pas l'occaſion favorable. Le corps de M. de Fermor, qui arriva à Tilſit, lui donna de la jalouſie; il craignit d'être tourné & ſe retira à Wélau. Il avait dans ſon armée deux régimens de houſards qui faiſaient au plus 2400 hommes, & ces houſards non-ſeulement réſiſtèrent à 12,000 tartares & coſaques que les Ruſſes traînaient avec eux, mais remportèrent de plus, durant toute cette campagne, des avantages ſignalés ſur ces ennemis. Après la retraite du maréchal Lehwald, M. d'Apraxin n'étant gêné par perſonne, ſe joignit (en Août) à Inſterbourg avec M. de Fermor; ils s'avancèrent tous les deux en côtoyant l'Aller, & vinrent ſe camper à Jægerndorf, à un mille & demi de l'armée pruſſienne. Le roi avait donné carte blanche à M. de Lehwald, pour prendre tel parti qu'il jugerait à propos, tant à cauſe de l'éloignement des lieux, que parce que des partis qui ſouvent rodaient autour de l'armée du roi, auraient pu intercepter des dépêches de cette conſéquence. M. de Lehwald, qui craignait qu'un corps de Ruſſes ne s'approchât de Kœnigsberg, dont les ouvrages ſont trop vaſtes pour être défendus, & ne prît, pendant qu'il ſerait contenu par le maréchal ruſſe, cette capitale où il avait ſes magaſins, crut qu'il ne pouvait empêcher l'ennemi de tenter une pareille entrepriſe qu'en lui livrant bataille, & réſolut d'aller l'attaquer dans ſon camp de Jægerndorf. Il ſe mit en marche le 29, & ſe porta dans un bois où il était préciſément dans le flanc des Ruſſes; s'il avait attaqué cette armée tout de ſuite, il y a apparence qu'il l'aurait fait avec ſuccès. Quoique ſon corps ne montât qu'à 24,000 hommes, il pouvait eſpérer de remporter des avan-

tages, parce que les Ruſſes furent ſurpris de les voir arriver, qu'ils ne s'attendaient pas à être attaqués, & qu'il régnait une grande confuſion dans leur camp; ils étaient outre cela mal poſtés, & rien ne l'empêchait de marcher droit à eux. Il eſt impoſſible de dire quelles raiſons le retinrent, & lui firent différer juſqu'au lendemain ce qu'il pouvait exécuter ſur le champ. Il engagea l'affaire le 30. D'abord les houſards & les dragons pruſſiens firent plier devant eux la cavalerie ruſſe & les coſaques qui leur étaient oppoſés, & les rechaſſèrent juſqu'à leur camp. Les ennemis avaient changé la nuit de poſition, d'où il réſulta que les diſpoſitions que le maréchal de Lehwald avait faites la veille pour les attaquer dans le terrain où il les avait trouvés, ne quadraient plus avec l'emplacement où ils étaient alors; ſa cavalerie de la gauche attaqua néanmoins celle des Ruſſes, & la rejeta derrière ſon front; mais elle y eſſuya un feu ſi violent d'artillerie & de mitraille, qu'elle fut obligée de rejoindre l'infanterie pruſſienne. C'était dans le moment où M. de Lehwald attaquait un bois rempli d'abatis, dans lequel les Ruſſes avaient placé leurs grenadiers; le bois était au centre de l'armée de M. d'Apraxin; ces grenadiers furent battus & preſque tous détruits; mais le terrain fourré où cette action ſe paſſa, cachait aux Pruſſiens une manœuvre que faiſaient alors les ennemis, & qui devint funeſte aux premiers; M. de Romanzow s'avançait avec 20 bataillons de la ſeconde ligne des Ruſſes, pour ſoutenir ces grenadiers; il ſe porta en flanc & à dos de l'infanterie pruſſienne; elle perdit inſenſiblement du terrain & fut enfin obligée de ſe retirer. Cela ſe fit en bon ordre; les dragons & les houſards couvrirent ſa retraite. Ce corps, qui ne fut point pourſuivi par l'ennemi, revint à Wélau reprendre ſon ancien camp. Le maréchal ne per-

dit dans cette affaire, en morts, bleſſés & priſonniers, que 1400 hommes & 13 canons. M. d'Apraxin demeura encore quelques jours dans ſon camp de Jægerndorf. Le 7 de ſeptembre il fit mine de paſſer l'Aller pour ſe porter en droiture ſur Kœnigsberg; mais il fallut bien qu'il n'eût pas cette expédition fort à cœur, car ayant trouvé un corps pruſſien qui lui diſputait le paſſage de cette rivière, il ſe déſiſta de ſon entrepriſe. Dix jours après (le 17) il décampa ſubitement de Jægerndorf, & ſe retira vers les frontières de la Pologne. Le maréchal de Lehwald le ſuivit pour la forme juſqu'à Tilſit, moins dans le deſſein d'engager quelque affaire d'arrière-garde que pour en impoſer au public. La diſproportion des forces était trop grande entre ces deux armées, & l'échec qu'il avait reçu était trop récent; d'ailleurs il obtenait ſon but ſans courir de riſques; car l'ennemi ſe retirant de ſoi-même en Pologne, il n'y avait qu'à le laiſſer tranquillement pourſuivre ſa marche: M. d'Apraxin évacua toute la Pruſſe, à l'exception de Mémel, dont les Ruſſes demeurèrent en poſſeſſion. L'armée pruſſienne s'arrêta aux environs de Tilſit, trop heureuſe de s'être débarraſſée d'un ennemi auſſi formidable à ſi bon marché. Mais ſi elle avait échappé aux malheurs qui la menaçaient dans cette campagne, il n'était pas probable qu'elle jouit à la longue de la même fortune. Le maréchal de Lehwald, eût-il poſſédé tous les talens du prince Eugène, comment pouvait-il dans la ſuite de la guerre, réſiſter avec 24,000 Pruſſiens à 100,000 Ruſſes? Le roi avait tant d'ennemis à combattre, & ſes troupes étaient ſi conſidérablement fondues qu'il lui était impoſſible d'envoyer des ſecours à ſon armée de Pruſſe; il était à craindre, & l'on pouvait même le prévoir, que les Ruſſes étendant leurs connaiſſances & leurs vues, n

corrigeaſſent les fautes qu'ils avaient faites, & ne détachaſſent, en ouvrant la campagne ſuivante, un corps conſidérable vers la Viſtule, qui expoſerait M. de Lehwald au riſque d'être coupé de la Poméranie. On avait tout lieu de croire qu'étant entouré par des ennemis auſſi nombreux, il aurait le même ſort que le duc de Cumberland, avec la différence que les Ruſſes, moins polis que les Français, l'auraient contraint de mettre les armes bas.

D'une autre part, les Suédois n'avaient fait des progrès en Poméranie que parce qu'ils n'avaient rencontré aucune réſiſtance; ils étaient en poſſeſſion d'Anclam, de Demmin, & du fort de Peenamunde qu'ils avaient pris après un ſiège de quinze jours. La garniſon de Stetin conſiſtait en 10 bataillons de milice, que les Etats de la Poméranie avaient levés. M. de Manteufel, à la tête de 4 bataillons, n'était pas en état de former de grandes entrepriſes. En laiſſant la diſtribution des armées telle qu'elle était alors, le roi courait les plus grands haſards pour celle de Pruſſe, & riſquait en même temps de voir la Poméranie envahie par les Suédois. Il réſolut donc de concentrer davantage ſes forces, pour procéder avec plus de ſûreté, & d'abandonner les extrêmités de ſes Etats, que le nombre de ſes ennemis ne lui permettait plus de défendre. Ces motifs firent rappeller de Tilſit M. de Lehwald avec ſon armée: il marcha d'abord en Poméranie contre les Suédois, qu'il délogea promptement d'Anclam & de Demmin; il les pouſſa bientôt ſous le canon de Stralſund, où ces troupes ne ſe croyant pas en ſûreté, ſe réfugièrent dans l'île de Rugen. Une grande gelée qui ſurvint enſuite, fit prendre tout le bras de mer qui ſépare la Poméranie de cette île. Le maréchal de Lehwald aurait pu profiter de l'occaſion, ſi ſon grand âge ne l'en eût empêché, pour

paſſer avec ſon armée ſur la glace dans l'île, où il aurait détruit toutes ces troupes ſuédoiſes : au moins un coup pareil aurait-il délivré le roi pour un temps d'un ennemi qui faiſait une diverſion fâcheuſe. Quoique le maréchal de Lehwald n'eût pas entrepris tout ce qui était faiſable, il fit toutefois, dans cette courte expédition, trois mille priſonniers ſur les Suédois. Un détachement qu'il envoya aſſiéger le fort de Peenamunde, ne le reprit qu'au mois de mars de l'année ſuivante.

La multitude d'objets qu'il y avait à remplir pendant cette campagne, était immenſe ; & comme on ſe trouvait preſſé de faire de tous les côtés des efforts, on ne pouvait y réuſſir qu'en employant les mêmes troupes en différens endroits. Le prince Ferdinand de Brunſwic avait trop peu de cavalerie dans ſon armée ; il lui en fallait néceſſairement pour l'entrepriſe qu'il méditait. Comme il importait au roi que les Français fuſſent chaſſés de la Saxe & du bas Rhin, pour y contribuer de ſa part autant que ſa ſituation le lui permettait, il détacha 10 eſcadrons de dragons, & 5 eſcadrons de houſards de l'armée du maréchal de Lehwald, avec ordre de joindre le prince Ferdinand de Brunſwic à Stade. Ce prince tenta d'abord une entrepriſe ſur Zell, qui ne réuſſit pas, d'un côté parce que le maréchal de Richelieu, l'ayant prévenu, l'empêcha de paſſer l'Aller, & de l'autre parce que ce pays aride, où il n'y a que des bruyères, ne put fournir à ſa ſubſiſtance. Non-obſtant cette entrepriſe manquée, il ſe rendit peu après maître de Harbourg. Le roi convint enſuite avec lui du projet de ſa campagne. Son avis allait à ce que les alliés ſe portaſſent ſur le Wéſer, par des raiſons, dont la première était de ne point ruiner les capitales de l'électorat de Hanovre & du duché de Brunſwic, par les ſiéges qu'il faudrait faire pour les reprendre ; la ſeconde était la crainte d'être cou-

pés du Rhin, qui porterait les Français à évacuer d'eux-mêmes ces provinces, ſur-tout ſi un détachement des troupes pruſſiennes ſe montrait en même temps du côté de Brunſwic. Le prince Henri, qui était demeuré en Saxe pour ſe faire guérir d'une bleſſure qu'il avait reçue à Rosbach, devait commander ce détachement. Tout fut bien concerté, & nous verrons, au commencement de la campagne ſuivante, les ſuccès qui accompagnèrent le prince Ferdinand dans l'exécution de cette entrepriſe.

CHAPITRE VII.

De l'hiver de 1757 *à* 1758.

JAMAIS campagne n'avait été plus féconde en révolutions ſubites de la fortune, que celle que nous venons de décrire. Cette eſpèce de haſard qui préſide aux événemens de la guerre, s'était inſolemment joué du deſtin des parties belligérantes; tantôt il avait favoriſé les Pruſſiens de ſuccès brillans, & tantôt il les avait précipités dans un abyme de malheurs. Les Ruſſes avaient gagné une bataille en Pruſſe, & ſe retiraient de ce royaume comme s'ils avaient été battus. Les Français, ſur le point de déſarmer le duc de Cumberland, paraiſſaient les arbitres de l'Allemagne; mais à peine cette nouvelle a-t-elle le temps de ſe répandre en Europe, qu'on apprend la défaite d'une de leurs armées, & qu'on voit comme reſſuſciter cette armée du duc de Cumberland, qu'on croyait n'exiſter déjà plus. Cette ſuite d'événemens déciſifs & contraires avait comme étourdi l'Europe; on voyait de l'incertitude dans les projets, des deſſeins renverſés auſſi-tôt que conçus, & de nombreux corps des troupes preſ-

que

que détruits en un seul jour. Il fallut quelques momens de tranquillité pour que les esprits se recueillissent, & que chaque puissance pût considérer de sang-froid la situation où elle se trouvait. D'un côté l'ardent désir de la vengeance, l'ambition blessée, le dépit, le désespoir remirent les armes à la main aux empereurs & aux rois qui formaient la grande alliance; de l'autre la nécessité de continuer la guerre & quelques rayons d'espérance, portèrent la Prusse à faire les plus grands efforts pour se soutenir. Un nouveau ferment donna un nouveau degré d'activité à la politique, & les cours, chacune de son côté, se préparèrent à pousser la guerre avec plus d'acharnement, de fureur & d'opiniâtreté que par le passé. Voilà en général le tableau des passions qui agitaient les princes & leurs ministres. La nature de cet ouvrage exige que nous entrions dans de plus grands détails, & que nous parcourions successivement toutes les cours de l'Europe, pour nous représenter distinctement ce qui se passait dans chacune.

Il s'était fait dès l'automne dernier un changement dans le ministère britannique. M. Fox, qui s'y était intrus par les intrigues du duc de Cumberland, s'aperçut qu'il ne pouvait plus se soutenir dans ce poste contre la cabale qui lui était opposée; il résolut de se démettre volontairement de ses charges, & fut remplacé par M. Pitt, que son éloquence & son génie élevé rendaient l'idole de la nation; c'était la meilleure tête de l'Angleterre. Il avait subjugué la Chambre basse par la force de la parole; il y régnait, il en était pour ainsi dire l'ame. Parvenu au timon des affaires, il appliqua toute l'étendue de son génie à rendre sa patrie la dominatrice des mers; & pensant en grand homme, il fut indigné de la convention de Closter-Seven, qu'il regardait comme l'opprobre des

Anglais. Ses premiers pas dans ſa nouvelle carrière tendirent tous à faire abolir juſqu'à la mémoire de ce traité honteux ; ce fut lui qui perſuada au roi d'Angleterre de mettre le prince Ferdinand de Brunſwic à la tête de l'armée des alliés, & de le demander au roi de Pruſſe ; ce fut lui qui propoſa de renforcer les troupes d'Allemagne par un corps d'Anglais, qui les joignit effectivement dans l'année 1758. De plus il jugea convenable à la gloire de ſa nation, de renouveller les alliances qu'elle avait contractée tant avec le roi de Pruſſe qu'avec divers princes d'Allemagne. Il conclut un traité avec le roi ; par l'un des articles, le roi d'Angleterre s'engageait à payer au roi de Pruſſe un ſubſide annuel de 4 millions d'écus, lequel fut continué juſqu'en 1761. Le roi ſe trouvait dans la néceſſité d'accepter ce ſubſide, qui d'ailleurs répugnait à ſa façon de penſer ; mais les Français l'avaient dépouillé des provinces qu'il poſſédait dans le bas Rhin ; il était à la veille de voir envahir la Pruſſe par les Ruſſes ; ce qui pouvait d'autant moins empêcher, que le maréchal Lehwald avait été contraint d'accourir en Poméranie, pour s'oppoſer aux Suédois. Après tout, ce ſubſide était le ſeul ſecours qu'on pût tirer de l'Angleterre, puiſqu'elle avait décliné à pluſieurs repriſes la demande qu'on lui avait faite d'envoyer une eſcadre dans la Baltique. M. Pitt envoya dans ce temps le chevalier Keith en Ruſſie, pour balancer, par ſes intrigues, celles du parti français & autrichien, & pour tenter de deſſiller les yeux à l'impératrice, aveuglée par les préventions qu'on lui avait inſpirées contre le roi de Pruſſe. M. Goderick partit dans une vue à peu-près ſemblable pour la Suede ; mais le parti français, qui dominait deſpotiquement dans le ſénat de Stockholm, fit jouer tous ſes reſſorts pour interdire à cet Anglais l'entrée du royaume ; M. Goderick reſta

en Dannemarck, & les ſénateurs s'applaudirent d'avoir empêché que l'argent de l'Angleterre ne culbutât leur ſyſtème. Tandis que M. Pitt prenait de ſi juſtes meſures pour la politique, les ports de la Grande-Bretagne ſe rempliſſaient de vaiſſeaux ; les projets pour la campagne de mer & de terre étaient arrêtés, & une activité nouvelle ranimait toutes les branches du gouvernement.

Le chevalier Keith, qui, pendant ces entrefaites, était arrivé à Pétersbourg, n'y trouva point la cour dans une diſpoſition favorable aux commiſſions dont il était chargé ; les miniſtres d'Autriche, de France, & de Saxe y étaient tout-puiſſans par le moyen de leurs intrigues & de leurs profuſions ; ils avaient gagné le favori d'Eliſabeth, qui gouvernait alors l'impératrice & par conſéquent l'Empire. Les miniſtres, mécontens du peu de progrès de l'armée ruſſe, ſurtout de ſa retraite à la fin de la campagne dernière, tâchaient de faire paſſer leur enthouſiaſme guerrier dans l'eſprit de l'impératrice, & l'excitaient à faire, dans la campagne prochaine, de plus grands efforts que par le paſſé ; ils s'apperçurent que leurs menées étaient ſecrètement traverſées par le grand-chancelier Beſtuchew, & réſolurent de le culbuter, comme en effet ils y réuſſirent. Nous avons dépeint, dans cet ouvrage, ce comte Beſtuchew comme un homme qui, par paſſion, s'était fait un principe d'être l'ennemi juré des Pruſſiens ; mais il changea de ſyſtème, pour plaire au grand-duc, qu'il prévoyait devoir bientôt parvenir au trône ; il dreſſa l'inſtruction du maréchal Apraxin d'une manière auſſi favorable aux intérêts du roi que les conjonctures le permettaient, & fut l'unique cauſe de ce que les Ruſſes évacuèrent les Etats du roi à la fin de la campagne. M. de Beſtuchew fut encouragé dans cette conduite par les conſeils du

grand-duc & de la grande-ducheſſe de Ruſſie, qui tous les deux avaient les ſentimens les plus favorables à la cauſe du roi. Le grand-duc, prince de Holſtein par ſa naiſſance, avait puiſé dans l'hiſtoire de ſes ancêtres une haine implacable contre les Danois, cauſée par les injuſtices que les rois de Danemarck avaient faites à ſa famille; craignant alors que les affaires du roi ne priſſent une tournure qui l'obligeât à ſe lier avec les Danois, il lui offrit ſon crédit & tous les ſervices qu'il pourrait lui rendre en Ruſſie, pourvu qu'il n'entrât en aucun engagement avec ces ennemis conſtans du Holſtein. Le roi accepta l'offre; il promit de ne faire aucun traité avec le Danemarck, & quoique cette condeſcendance ne lui valût pas d'avantages actuels, on verra, par la ſuite de cet ouvrage, que cette liaiſon étroite avec le grand-duc de Ruſſie bouleverſa les grands projets des Autrichiens. Avec quelque ſecret que toutes ces affaires ſe traitaſſent, il en perça cependant quelque choſe: les miniſtres de France & d'Autriche s'apperçurent d'une variation de conduite du côté du grand-chancelier; ils eurent connaiſſance des ordres qu'il avait expédiés pour le maréchal Apraxin, & ſe ſervirent du favori de l'impératrice pour faire diſgracier ce miniſtre, & cauſer toutes ſortes de déſagrémens à la jeune cour. Depuis ce moment tout plia devant ces ambaſſadeurs en Ruſſie, & ils entraînèrent l'impératrice Eliſabeth dans des meſures violentes & peu conformes aux véritables intérêts de ſon empire.

La cour de Vienne avait reçu des ſecouſſes ſi fortes à la fin de la dernière campagne, que ſa conſtance en fut ébranlée. Elle s'était crue ſur le point de terminer la guerre, & regardait comme faite la conquête de la Siléſie; déchue tout à coup de ces idées flatteuſes, elle avait vu ſon armée ruinée, & les débris s'en fau-

ver avec peine en Bohème. Ces malheurs inattendus, ſon ardeur pour la guerre, & tant de projets avortés diminuèrent ſon éloignement, ou plutôt ſon averſion inſurmontable pour la paix. Le ſtyle de ſa chancellerie & les écrits de Ratisbonne s'adoucirent. Cependant l'aigreur & la groſſiéreté y reparurent auſſi-tôt que les eſpérances revinrent. Tant que dura la première impreſſion de l'infortune, l'impératrice-reine voulut ſe rapprocher du roi, ſoit pour entamer une négociation, ſoit pour ſe faire une réputation de magnanimité. Le comte Kaunitz avertit le roi d'une conſpiration imaginaire formée contre lui, dans laquelle deux napolitains & un milanais avaient trempé. Le roi lui fit répondre qu'il était obligé à l'impératrice de l'avis qu'elle voulait bien lui donner, mais que comme il y avait deux manières d'aſſaſſiner, l'une par le poignard, l'autre par des écrits injurieux & déshonorans, il aſſurait l'impératrice qu'il faiſait peu de cas de la première, & qu'il était infiniment plus ſenſible à la ſeconde. Cela n'empêcha pas que l'indécence, le ſcandale de ces écrits ne continuât, & ne s'accrût même ſelon que les ſuccès de la guerre favoriſèrent les armes autrichiennes. La France apprit avec un ſenſible chagrin les diſpoſitions pacifiques de l'impératrice-reine, parce que la défection de cette princeſſe aurait porté un préjudice conſidérable à ſes affaires, tant qu'elle demeurait en guerre avec les Anglais ſur mer & en Allemagne. Louis XV, piqué de la tache que l'affaire de Rosbach avait imprimée à ſes armes, eſpérait de trouver, dans la continuation de la guerre, l'occaſion de prendre ſa revanche; & les miniſtres de la France travaillèrent à Vienne, avec une application infinie, à ranimer toutes les paſſions calmées de cette cour. La honte pour une grande puiſſance, d'être abattue par un petit

prince, fit le plus d'impreſſion ſur l'eſprit de l'impératrice; l'ancienne animoſité contre la Pruſſe ſe réveilla, les diſpoſitions pour la paix s'évanouirent, & les liaiſons d'amitié & d'intelligence entre les cours de Vienne & de Verſailles ſe reſſerrèrent plus intimement: ainſi bien loin que les ſuccès des Pruſſiens rebutaſſent les puiſſances avec leſquelles ils étaient en guerre, ils les engagèrent à redoubler leurs efforts pour paraître plus redoutables & plus dangereux que jamais à l'ouverture de la campagne proshaine.

Le roi prenait de ſon côté des meſures ſemblables pour rétablir pendant l'hiver l'armée, & la remettre en état d'agir avec vigueur. Il s'agiſſait de réparer les pertes qu'avaient entraînées ſept batailles rangées que les Pruſſiens avaient livrées à leurs ennemis; mais les ravages de la guerre n'approchaient pas des ravages que les maladies épidémiques faiſaient dans les hôpitaux: c'étaient des eſpèces de fièvres chaudes accompagnées de tous les ſymptômes de la peſte; les malades tombaient en délire le premier jour de la maladie; il leur venait des charbons au cou ou bien aux aiſſelles: que les médecins ſaignaſſent, ou ne ſaignaſſent point, cela était égal; la mort emportait indifféremment tous ceux qui ſe trouvaient atteints de ce mal; le poiſon était même ſi violent, ſes progrès ſi rapides, ſes effets ſi prompts, que dans trois jours il mettait un homme au tombeau. On ſe ſervit ſans effet de toutes ſortes de remèdes: enfin on eut recours à l'émétique, qui réuſſit; on en délaya trois grains dans une meſure d'eau, on en fit boire au malade juſqu'à ce que le remède commençât d'opérer, & ce fut un ſpécifique ſouverain contre cette maladie; car depuis que l'on s'en ſervit, de cent perſonnes à qui on le fit prendre, il en périt à peine trois. Sans doute que les cauſes de la maladie n'étaient qu'une tranſpi-

ration arrêtée par le froid, & des indigeſtions cauſées par de mauvaiſes nourritures: il n'y avait que de fortes évacuations qui puſſent y remédier.

Quoique les pertes de l'armée dans les hôpitaux fuſſent conſidérables, on parvint cependant à raſſembler pendant l'hiver la plupart des recrues dont on avait beſoin pour la recompléter; mais il fut impoſſible de s'en ſervir dès le printemps, parce que c'étaient la plupart des payſans, qu'il fallait exercer & diſcipliner, & que la campagne commença de très-bonne heure.

La maiſon royale perdit cette année la reine mère. Le roi reçut cette funeſte nouvelle après la bataille de Kolin, & dans un temps où la fortune s'était le plus déclarée contre les Pruſſiens; il en fut vivement touché; il avait vénéré & adoré cette princeſſe comme une tendre mère, dont les vertus & les grandes qualités faiſaient l'admiration de ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Sa mort n'occaſionna pas un deuil de cérémonie, mais fut une calamité publique; les grands regrettèrent ſon abord facile & gracieux, les petits ſa débonnaireté, les pauvres leur refuge, les malheureux leur reſſource, les gens de lettres leur protectrice, & tous ceux de ſa famille qui avaient l'honneur de lui appartenir de plus près, croyaient avoir perdu une partie d'eux-mêmes, & ſe ſentaient plus frappés qu'elle du coup qui venait de l'emporter.

Dans cette même année le ſultan Oſman finit ſes jours; ſon ſucceſſeur paſſa pour un prince plus hardi & plus entreprenant que lui. Le bruit de ſa réputation réchauffa, dès ſon avénement au trône, les intrigues du miniſtre de Pruſſe à la Porte. Il s'agiſſait d'être admis aux audiences du grand-ſeigneur. Il y avait plus d'un an que le Sr. de Rexin poſtulait cette faveur, & il fallait l'obtenir pour entamer les négo-

ciations dont il était chargé avec le grand vifir, & avec les principaux officiers de la couronne. Nous verrons dans la ſuite de cet ouvrage les différentes formes que prit cette négociation, & nous aurons lieu de remarquer ſouvent combien peu les nations orientales ſont propres à ſuivre les principes d'une bonne & ſaine politique. Ce défaut vient ſur-tout de leur grande ignorance ſur les intérêts des princes de l'Europe, de la vénalité de ces peuples, & du vice du gouvernement, qui aſſujettit tout ce qui eſt relatif à la paix & à la guerre aux déciſions du Mufti, ſans le fetfa duquel il ſerait impoſſible de mettre en mouvement les troupes ottomannes.

CHAPITRE VIII.

Campagne de 1758.

Le prince Ferdinand de Brunſwic fut cette année (en février) le premier qui ouvrit la campagne; il avait une forte tache à remplir; il ne s'agiſſait pas de moins que de chaſſer 80,000 Français de la baſſe Saxe & de la Weſtphalie, avec 30,000 Hanovriens qui, trois mois auparavant, avaient été près de mettre les armes bas, & de ſigner un traité honteux. Il détacha un corps ſur le Wéſer, qui ſe rendit maître de Verden, & un autre ſous le prince héréditaire, qui marcha des deux côtés de ce fleuve, pour gagner Hoya, dont ce jeune héros s'empara par ſa valeur & par ſa bonne conduite. M. de St. Germain fut à peine inſtruit de ces progrès, qu'il évacua Brème, où il avait une garniſon de 12 bataillons; avec 14 autres qui hivernaient dans le voiſinage, il prit le chemin de la Weſtphalie. Tandis que le prince hé-

réditaire prenait Hoya (en mars), dont le pont ſur le Wéſer devenait important pour les alliés, le prince Ferdinand de Brunſwic paſſait l'Aller avec le gros de ſes troupes. M. de Beuſt, qui faiſait ſon avant-garde, ſurprit aux environs de Hanovre le régiment de Poleresky, & le fit priſonnier. Cet accident, joint à la marche du prince Henri, qui, par le Mansfeld & le Hildesheim, s'était approché de la ville de Brunſwic, déconcerta les généraux Français, & détermina M. de Clermont, qui venait de relever le maréchal de Richelieu, à évacuer Brunſwic, Wolfenbuttel, & Hanovre en même temps. L'armée du prince Ferdinand marcha droit à Minden, ou s'étant jointe aux détachemens du Wéſer, elle aſſiégea d'abord cette ville. Le comte de Clermont ayant paſſé le Wéſer à Hameln, envoya M. de Broglio aux environs de Buckebourg, pour ſecourir Minden; mais ce général ne trouvant pas l'occaſion de rien entreprendre contre les alliés, ne fut que ſpectateur de la priſe de cette ville, dont la garniſon ſe rendit priſonnière de guerre. Après cet événement, M. de Broglio tourna vers Paderborn, pour rejoindre le comte de Clermont, & l'armée des alliés marcha à Bielefeld; ſur quoi les Français, étourdis de cette révolution ſubite dans leurs affaires, évacuèrent Lippſtadt, Hamm & Munſter. Le comte de Clermont, qui n'avait plus de pied en Allemagne, repaſſa le Rhin à Wéſel, & cantonna ſon armée à l'autre bord de ce fleuve. Le prince Ferdinand s'arrêta (avril) à Munſter, & répandit ſes troupes aux environs, pour leur donner le temps de ſe refaire des fatigues qu'elles avaient ſouffertes par des opérations continuelles, dans une ſaiſon rude & peu avancée. Les alliés prirent 11,000 Français priſonniers dans cette courte expédition, qui peut être comparée à cette belle cam-

pagne du maréchal de Turenne, lorſque pénétrant par Thann & Béfort, il ſurprit les Impériaux répandus dans leurs quartiers en Alſace, & les força de repaſſer le Rhin. Ce fut le 2 de juin, que le prince Ferdinand paſſa ce fleuve avec ſon armée au-deſſous d'Emmerich; il avait gagné des batteliers hollandais, qu'il ne put engager néanmoins à conſtruire ce pont que ſur le territoire de la république; de-là il s'avança dans le pays de Clèves. Quelques troupes françaiſes furent ſurpriſes dans leurs quartiers; mais le gros joignit l'armée, qui s'était aſſemblée proche de Creiveld. Le prince Ferdinand occupa la ville de Clèves; il laiſſa quelques troupes aux ordres de M. d'Imhof pour couvrir ſon pont d'Emmerich, & avec l'armée alliée il remonta la rive gauche du Rhin, où il ſe trouva vers le 20 du mois à une marche du comte de Clermont; il réſolut d'attaquer l'armée françaiſe, dans l'eſpérance que s'il gagnait ſur elle une victoire complète, il pourrait reprendre Wéſel, & retranſporter le théâtre de la guerre au-delà du Rhin. Le prince ſe fit joindre pour cet effet par M. de Wangenheim, qui avait été du côté de Kaiſerswerth, & ſe porta ſur Cloſter-Camp. A ſon approche M. de St. Germain abandonna la ville de Creiveld, & ſe retira à un mille en arrière, pour ſe rapprocher du comte de Clermont, qui campait alors à Nuys: M. de Clermont le joignit à Viſchern.

Ce fut le 23 juin que le prince Ferdinand quitta ſon camp de Haſt & de Kempen, pour attaquer M. de Clermont: il diviſa ſon armée en trois corps; dont l'un, commandé par M. de Wanghenheim, ſe préſenta ſur le front de l'ennemi, pour le contenir, pendant que le gros des alliés tournant la gauche des Français, ſe préſenta ſur leur flanc entre Viſchern & Anrodt; il y avait dans cette partie, derrière un ruiſſeau, un

boulevard ou *Landwehr*, dont les Français avaient profité pour ſe poſter; l'infanterie des alliés les en délogea après un combat aſſez rude. Les carabiniers français volèrent alors au ſecours de cette infanterie, & le comte de Giſors, qui les menait, attaqua vivement l'infanterie du prince Ferdinand; le comte fut tué, & ſa troupe découragée prit la fuite; alors le prince de Holſtein donna deſſus avec des dragons pruſſiens, & acheva de la diſſiper. Pendant ce choc le prince héréditaire, avec une partie de la droite des alliés, avait gagné ſur les derrières de la poſition des Français; ce qui acheva de décontenancer le comte de Clermont, qui, ſe croyant ſur le point d'être entamé ſur ſon front par M. de Wangenheim, ſe voyant pris en flanc par le prince Ferdinand, & près d'être entièrement tourné par le prince héréditaire, abandonna le champ de bataille; il ſe retira à Nuys, puis à Weringhen, & enſuite à Cologne. Le prince Ferdinand, pour profiter de ſa victoire, détacha le prince héréditaire, qui prit Ruremonde par capitulation, & pouſſa des partis juſqu'aux portes de Bruxelles, tandis que M. de Wangenheim, qui avait été envoyé avec 4 bataillons dans le duché de Bergen, aſſiégea Duſſeldorf, où il y en avait huit, & la ville ſe rendit par capitulation le 8 de juillet. On y trouva un magaſin conſidérable, établi pour l'armée françaiſe. Cependant le prince Ferdinand apprenant que l'ennemi raſſemblait des forces contre lui, ſe fit rejoindre par le corps du prince héréditaire au couvent de St. Nicolas où il campait. Le début de M. de Clermont engagea la cour de Verſailles à le rappeller, & il fut remplacé par M. de Contades. Ce maréchal fit inceſſamment avancer l'armée, pour lui rendre la confiance qu'elle avait perdue: pendant ce temps-là M. de Chevert, qui était à Wéſel, où les Français avaient laiſſé une nombreuſe

garniſon, ſortit de cette place avec un corps conſidérable pour battre M. d'Imhof, qui gardait le pont des alliés proche d'Emmerich. Ce général en eut vent; il ſe mit, avec tout ſon corps, en embuſcade ſur le chemin que M. de Chevert devait tenir, le battit & lui prit beaucoup de monde. Ces heureux ſuccès du prince Ferdinand auraient empêché les Français de repaſſer le Rhin, & l'auraient enfin mené à la priſe de Wéſel ſur la fin de la campagne, ſi une diverſion ne l'avait obligé lui-même à repaſſer ce fleuve, pour rétablir les affaires en Heſſe & dans la baſſe Saxe. Dès le 11 de juillet, M. de Soubiſe s'était mis en marche; il avait été joint à Hanau par 15,000 Wirtembergeois. Le prince Ferdinand avait laiſſé dans le pays de Heſſe le prince d'Yſenbourg avec environ 7,000 hommes : celui-ci ſe retira de Marbourg à l'approche de l'avant-garde françaiſe, commandée par M. de Broglio, & paſſa la Fulde; les Français l'attaquèrent dans la poſition qu'il avait priſe près de Sangerhauſen, & il fut obligé de céder au nombre après un combat qui dura 6 heures : il ſe retira à Eimbeck, & s'établit dans les montagnes, ſe bornant à conſerver ſa communication avec Hanovre. Le prince de Soubiſe alors, ne trouvant nulle part aucune réſiſtance, occupa Nordheim, Munden, & Gœttingue. Cependant M. de Contades, qui jugeait que la diverſion de M. de Soubiſe obligerait bientôt les alliés à rétrograder, s'avança ſur eux, & occupa même le poſte de Brugen, qui était ſur leur gauche (en août); mais le prince Ferdinand, qui ne pouvait ſouffrir ce voiſinage dangereux, en fit déloger les Français par le prince héréditaire : il réſolut en même tems de ſe replier ſur la Niers, pour s'approcher des ſecours qui lui venaient d'Angleterre. Les Français firent la même marche, & furent cependant prévenus par les alliés. Le prince Ferdinand, qui ſentait que le ſeul

moyen de se soutenir au-delà du Rhin était de battre M. de Contades, fit des dispositions pour engager une affaire ; mais M. de Contades ne trouva pas à propos de risquer le combat & se retira à Dalen : sur quoi le prince Ferdinand se porta sur Wachtendonk ; le prince héréditaire, qui conduisait l'avant-garde, en chassa les Français, & toute l'armée repassa la Niers. Le prince Ferdinand ne pouvant plus se soutenir avec son armée au-delà du Rhin, retira la garnison de Ruremonde, qui trouva le moyen de se dérober dans le temps même que l'ennemi sommait la place. Toute cette armée repassa le Rhin sur son pont de Griethausen entre le 8 & le 10 d'août. On fut obligé d'évacuer Dusseldorf en même temps, & M. de Hardenberg, qui y commandait, se rendit en diligence à Lippstadt, pour mettre en défense ce poste important. Peu de jours après les Français passèrent le Rhin, & s'étendirent jusqu'à Dorsten, en se couvrant de la Lippe.

Le 14, le prince Ferdinand fut joint à Bœckholt par 12,000 Anglais que lui amenait milord Marlborough. M. de Contades fut en même temps renforcé dans son camp de Halteren par 5 à 6,000 Saxons que les Autrichiens avaient rassemblés en Hongrie, & dont le prince Xavier, second fils du roi de Pologne, avait pris le commandement. Le prince Ferdinand détacha M. d'Imhof à Creiweld, & M. de Post à Dalmen ; mais sur les mouvemens que firent les ennemis vers Lunen, le prince héréditaire fut détaché pour renforcer le corps de Dalmen. Le prince Ferdinand le suivit promptement avec l'armée, & le prince héréditaire repoussa les Français jusqu'à Halteren. Dans ces circonstances on trouva bon de détacher M. d'Oberg avec un corps de 9,000 hommes, pour passer la Lippe, & se porter dans l'évêché de Paderborn, tant pour interrompre la communication des deux armées françai-

ſes, que pour être à portée, dans le beſoin, de prêter la main au prince d'Yſenbourg. Sur ces entrefaites, & pendant que le prince d'Yſenbourg s'était tenu près d'Eimbeck, M. de Soubiſe avait occupé Caſſel, Gœttingue, & quelques places ſur la Werra (Sept.); alors il forma le deſſein de s'emparer de Hameln; mais il fut obligé de s'en déſiſter, lorſqu'il apprit que le prince Ferdinand avait repaſſé le Rhin; il évacua enſuite Munden, Gœttingue, & tout ce qu'il avait occupé dans le pays de Hanovre, pour ſe renforcer ſur la Diemel: il reſta dans cette poſition juſqu'au 5 de ſeptembre, & n'oppoſant à M. d'Oberg que M. du Meſnil, qu'il laiſſa ſur la Diemel, il s'avança ſucceſſivement de Munden, Gœttingue, à Nordheim. Le 11, le prince d'Yſenbourg fut obligé de quitter Eimbeck à l'approche des Français, & ſe retira à Coppenbrugge, où il fut joint par quelques régimens de l'armée des alliés; alors il s'avança en même temps que M. d'Oberg ſur Holzmunden. Ce mouvement fit craindre à M. de Soubiſe, qui était à Gœttingue, qu'on ne le coupât de Caſſel, & repliant auſſi-tôt ſes corps, il ſe rendit en diligence dans la Heſſe. Les troupes des alliés & des Français arrivèrent preſque en même temps devant Caſſel, où elles ſe campèrent vis-à-vis les unes des autres. Tous ces mouvemens n'avaient pas influé ſur les opérations du prince Ferdinand; il ſuivait ſon objet, qui était d'obſerver l'armée de M. de Contades. Les Français ayant vainement tenté de ſurprendre le prince héréditaire à Halteren, & y ayant été repouſſés avec une perte conſidérable, tournèrent leurs vues d'un autre côté. M. de Contades détacha le 1 octobre M. de Chevert avec 20,000 hommes, pour joindre M. de Soubiſe, & lui donner par ce renfort aſſez de ſupériorité pour pouvoir accabler le prince d'Yſenbourg, & pour occuper en même temps le prince Ferdinand

de manière à l'empêcher de faire des détachemens pour la Heſſe : il ſe porta à Hamm avec ſon armée & pouſſa M. de Chevreuſe juſqu'à Sœſt. Sur ce mouvement, les alliés ſe replièrent ſur Munſter, d'où le prince héréditaire fut détaché à Warendorf ſur l'Ems, & le prince de Holſtein à Telgade. M. de Soubiſe ayant, ſur ces entrefaites, reçu ſon renfort, ne perdit point de temps pour s'en ſervir. Le prince d'Yſenbourg, informé de l'arrivée de M. de Chevert, repaſſa la Fulde, & ſe retira ſucceſſivement devant l'ennemi juſqu'à Lutterberg, pour ne point être coupé de Munden ; les ennemis l'y attaquèrent avec une ſi grande ſupériorité, qu'il fut obligé de leur céder le champ de bataille avec une perte de 16 canons & d'environ 2,000 hommes ; il ſe retira par Dransfeld & Gœttingue à Mœringue. Cet événement obligea le prince Ferdinand à quitter Munſter ; il y laiſſa une bonne garniſon, & arriva le 17 avec ſon armée à Lippſtadt. Le prince héréditaire marcha le lendemain pour ſurprendre M. de Chevreuſe, qui était à Sœſt ; la ſurpriſe n'eut pas lieu, parce que les Français furent avertis de la marche des alliés ; néanmoins, après un léger combat, les Français ſe retirèrent & abandonnèrent toutes les proviſions qu'ils avaient amaſſées à Sœſt. Le prince Ferdinand prit incontinent ſon camp auprès de cette ville, ce qui engagea M. de Chevert à changer de route ; il avait quitté M. de Soubiſe après l'affaire de Lutterberg, & ne put joindre M. de Contades qu'en prenant un grand détour. Auſſi-tôt que M. de Chevert eut quitté l'armée de Heſſe, M. d'Oberg paſſa le Wéſer à Holzmunden, & pourſuivant ſa marche, il joignit le 21 d'octobre, à Sœſt, l'armée des alliés. La poſition où ſe trouvait le prince Ferdinand interrompit la communication des deux armées françaiſes, & quelque ſupérieures qu'elles fuſſent en nom-

bre à celles des alliés, cela n'empêcha pas que M. de Soubise ne crût sa position aventurée ; il évacua en conséquence Cassel & toute la Hesse, & repassa le Mein à Hanau avec toutes ses troupes (en novembre). La campagne aurait été finie, si M. de Contades n'eût encore essayé de surprendre Munster ; M. d'Armentières s'était approché de cette ville à la tête de 15,000 Français, & avait pris un camp proche de la place pour ouvrir incessamment la tranchée ; mais M. d'Imhof arriva le 26 à Warendorf, suivi du duc de Holstein, en même temps que M. de Wangenheim, avec un gros détachement, occupa le camp de Rhéda. Tous ces mouvemens, qui menaçaient de couper M. d'Armentières de Wésel, & une petite affaire qu'engagea le major Bulow, le firent résoudre à renoncer à son projet : il repassa la Lippe le 2 de novembre, & bientôt après l'armée française prit le chemin de Wésel, pour entrer dans ses quartiers d'hiver à l'autre bord du Rhin. Il ne restait plus en Hesse que Marbourg, où les Français eussent pied : le prince héréditaire y fut envoyé, & n'employa que peu de jours à cette expédition. Après la prise de cette place les alliés, maîtres de toute la Westphalie & de la basse Saxe, entrèrent dans leurs quartiers.

Durant cette belle campagne du prince Ferdinand, le roi n'était pas demeuré oisif contre les Autrichiens ; il se préparait à tirer tout le parti possible de la bataille de Leuthen, & des suites que cette bataille avait eues. Dès le 9 de janvier M. de Werner avait été détaché dans la haute Silésie. Quelque supériorité qu'eût l'ennemi sur sa troupe, il l'avait contraint de se replier en Moravie, de sorte que les Prussiens occupaient dès-lors Troppau & Jægerndorf. Le roi jugeait cette avance nécessaire pour pouvoir exécuter ses projets : l'expédition, qui se fit au mois de janvier,

vier, ne parut à l'ennemi qu'une ſuite de la bataille de Leuthen, & ſervit à nettayer toute la Siléſie des troupes autrichiennes. Les choſes en reſtèrent là juſqu'au 14 de mars, que l'armée ſe mit en marche pour commencer les opérations de la campagne. On ſavait que les ennemis n'étaient pas aſſez avancés dans leurs arrangemens, pour s'oppoſer aux deſſeins que le roi formait; de ſorte que ce temps fut jugé le plus propre à changer en ſiége régulier le blocus de Schweidnitz. Le roi ſe mit à la tête de l'armée d'obſervation, & ſe cantonna depuis Landshut juſqu'à Freidland; le prince Maurice eut le commandement de cette gauche, d'où il communiquait par Wuſtengiersdorf à Braunau, & M. de Fouquet commandait le corps qui couvrait cette gorge de la Siléſie. Le roi établit ſon quartier général à Griſſau, qui était au centre de la poſition que ſes troupes occupaient. Le gros de l'armée ennemie était encore dans ſes cantonnemens aux environs de Kœnigsgrætz & de Jaromirz; le maréchal Daun, qui en avait ſeul le commandement, avait pouſſé en avant le corps de Laudon à Trautenau, & celui de Beck à Nachod. Les armées étant dans cette poſition, M. de Treskow inveſtit de plus près la ville de Schweidnitz. La tranchée ne put être ouverte que la nuit du 1 au 2 d'avril; l'attaque fut dirigée ſur le fort de la Potence, comme l'endroit le moins bien fortifié, & le plus commode pour y conduire les munitions de guerre. Bientôt 24 canons, 20 mortiers & 16 obuſiers furent mis en batterie. Cet ouvrage, ſouvent dérangé par l'artillerie des aſſiégés, ne put être entièrement perfectionné que le 8, & dès le 10 on occupa une flèche que l'ennemi fut obligé d'abandonner; cette flèche, qui nous approchait à 100 pas du fort de la Potence, donna lieu au coup de main qu'on tenta ſur cet ou-

vrage, pour terminer d'autant plus promptement le ſiége; les canons du fort de l'Eau & de celui de la Potence ayant été démontés dès le 15, on donna l'aſſaut à l'ouvrage après minuit; on le tourna par la gorge, & 1000 grenadiers l'emportèrent avec une perte ſi légère, qu'elle ne mérite pas d'être rapportée. Le commandant, décontenancé par une action auſſi vigoureuſe, battit la chamade; il ſe rendit priſonnier de guerre avec la garniſon; le comte de Thierhaimb évacua la ville le 18, & ſa troupe, forte de 5000 hommes, fut diſperſée dans les différentes places de la Siléſie & de la Marche électorale.

Ce ſiége, ſi heureuſement & ſi promptement terminé, fournit au roi la facilité d'exécuter de plus grands projets; ſon deſſein était de pénétrer dans la Moravie, & de prendre Olmutz; non pas pour conſerver cette place, car on prévoyait dès-lors la diverſion que les Ruſſes, qui s'étaient emparés de la Pruſſe, ſe préparaient à faire en Poméranie & dans les Marches de Brandebourg; mais afin d'amuſer, durant toute la campagne, les Autrichiens dans cette partie éloignée des Etats du roi, pour avoir le temps & la facilité de s'oppoſer en attendant avec des forces conſidérables à l'armée ruſſe. Pour exécuter ce plan, il fallait de néceſſité en impoſer au maréchal Daun, afin de gagner ſur lui quelques marches, & le temps de s'établir aux environs d'Olmutz avant ſon arrivée. Dans cette intention l'armée du roi ſe retira des montagnes dans les plaines de Schweidnitz & de Reichenbach, ſous prétexte d'y refaire les troupes des fatigues du ſiége, & d'attendre les recrues qui devaient la joindre. M. de Ziethen, avec un corps, demeura dans les environs de Landshut, d'où il tira un cordon juſqu'à Freidland, & M. de Fouquet entra dans le comté de Glatz, pour en garder tous les débou-

chés. Ces deux corps, qui masquaient les mouvemens de l'armée derrière les montagnes, avaient encore l'avantage d'empêcher les Autrichiens de recevoir des nouvelles qui pussent les éclairer sur les intentions des Prussiens. Pendant que ces dispositions donnaient le change à l'ennemi, l'armée du roi marcha à Neisse, où elle se sépara en deux colonnes, dont une, où le roi se trouvait en personne, prit le chemin de Troppau, & l'autre, que conduisait le maréchal Keith, celui de Jægerndorf. Ces deux colonnes débouchèrent le 3 de mai dans les plaines d'Olmutz, l'une par Gibau, & l'autre par Sternberg; M. de Fouquet les suivit aussi-tôt qu'il remarqua que l'ennemi, ayant pris l'alarme, quittait les environs de Kœnigsgrætz, pour se porter sur Hohemaut. Il prit le chemin de Neisse, d'où il convoya nos munitions de guerre & de bouche jusqu'à Olmutz. C'était le 12; & le même jour l'armée d'observation passa la Morava à Littau; le roi s'avança jusqu'à Holeschau; M. Deville y campait avec sept régimens de cavalerie; il fut attaqué par le prince de Wirtemberg & poussé au-delà de Prostnitz vers Wischau. Le prince campa son corps à Prostnitz, & il y demeura pour observer l'ennemi du côté de Wischau & de Brunn, ayant sous lui 4 régimens de dragons, 1 de housards & 4 bataillons. Le maréchal Keith ayant fait l'investissement d'Olmutz, ouvrit la tranchée le 27 de mai; il plaça de l'autre côté de la Morava les 10 escadrons de Bareuth, 500 housards, & quelques bataillons francs, qui se campèrent proche d'un village nommé Dolein. Pour que le maréchal Keith & l'armée du siége fussent plus en sûreté, on jugea qu'il fallait éloigner davantage M. Deville; il pensa être surpris dans son camp, & ne crut trouver de sûreté qu'en se retirant près des ouvrages de Brunn. L'armée d'observation occupa en

même temps toutes les positions qu'on avait eu le temps de lui choisir ; en conséquence de quoi le margrave Charles prit le camp de Neustadt, le prince Maurice celui de Littau, M. de Wédel celui de Namiest, & le roi occupa cette partie des hauteurs qui règnent entre Prostnitz & Holeschau depuis Namiest jusqu'à Studenitz. M. de Puttkammer arriva le 10 de juin à l'armée, sans avoir été inquiété dans sa route, avec le convoi qu'il conduisait. M. de Ziethen, qui fut attaqué à Grissau par l'ennemi, le repoussa, & remarquant que toutes les forces des Autrichiens tiraient vers la Moravie, il quitta les montagnes & joignit presque en même temps que M. de Puttkammer l'armée du roi. Cependant les munitions de guerre & de bouche n'étant pas suffisantes pour le siége, on fit préparer un nouveau convoi en Silésie, tant pour pousser les attaques que pour renforcer l'armée. Il y a apparence que ce siége aurait mieux réussi, si l'on n'avait pas ouvert les tranchées de trop loin, & qu'on n'eût pas été obligé d'abandonner les premières batteries, parce qu'elles tiraient sans effet ; ce qui consuma beaucoup de munitions inutilement. Sur ces entrefaites l'avant-garde du maréchal Daun, aux ordres de M. de Harsch, entra en Moravie, & se campa vis-à-vis du prince Maurice sur les côteaux d'Allerheiligen, non loin de Littau. M. de Harsch tenta, mais sans succès, de surprendre cette ville. Le maréchal Daun, qui le suivait, s'était porté sur Géwitsch, d'où il détacha un corps de 6000 hommes, qui s'établit à Prérau. Cette position obligea le maréchal Keith à placer ses dragons à Wisternitz & ses compagnies franches à Bistrovann & à Kosutchan. Les vues du maréchal Daun allaient à jeter du secours dans la ville assiégée, sans s'exposer à une action, dont la perte aurait entraîné la réduction d'Olmutz. Le 8, il fit

attaquer de nuit le village de Kosutchan, défendu par un bataillon franc, & l'obligea de lui céder le terrain; les dragons de Bareuth, qui avaient passé la nuit au bivouac, par une négligence du colonel Mever, qui les commandait, n'attendirent pas pour desseller le retour des partis qu'ils avaient envoyés à la découverte; l'ennemi arriva en poussant leurs patrouilles avec impétuosité; il fondit sur leurs tentes, ne leur donnant pas le temps d'en sortir. Le régiment perdit 300 hommes, & aurait été totalement ruiné, si le bataillon de Nimschewsky ne fut arrivé à temps pour forcer l'ennemi à précipiter sa retraite. Ce succès des Autrichiens leur fit prendre goût aux expéditions nocturnes; ils attaquèrent trois fois le régiment de Ziethen à Kostelitz, & furent toutes les trois fois repoussés avec une perte assez considérable. Les bataillons francs de le Noble & de Rapin ne furent pas aussi heureux; le margrave Charles les avait envoyés à Sternberg, d'où ils devaient se rendre à Bahrn pour couvrir un convoi, qui arriva le 10; ils furent assez maltraités par les pandours, & perdirent 500 hommes dans cette affaire. Mais revenons à des objets plus considérables: la position de l'armée autrichienne, & principalement le corps qu'elle avait détaché à Prérau, exigeait que la ville d'Olmutz fût mieux enfermée au-delà de la Morava; il semblait que le corps du margrave à Neustadt n'y fût pas essentiellement nécessaire, & comme on n'avait pas trop de troupes, le margrave alla se poster de façon que sa gauche occupait un pont que nous avions à Commothau sur la Morava, & que sa droite s'étendait jusqu'à notre pont de Holitz. Cependant, tandis que les Prussiens changeaient leur position, M. de Bulau, colonel autrichien, avait trouvé le moyen de se glisser dans la ville, & d'amener à M. de Marshall, qui

était gouverneur, un ſecours de 1200 hommes.

Le maréchal Daun vint peu de jours après déboucher dans la plaine, & ſe camper à Prettlitz entre Proſtnitz & Wiſchau; il y fut informé que les Pruſſiens attendaient un grand convoi, dont dépendait la réuſſite du ſiége, parce que les munitions commençaient à manquer. Ce convoi était couvert par 8 bataillons & 4000 convaleſcens, tant de la cavalerie que de l'infanterie, qu'on avait enrégimentés pour s'en ſervir durant cette marche. Le tout partit le 25 de juin de Troppau. Le maréchal Daun porta ſes vues ſur ce convoi; il envoya M. de Janus à Bahrn, & M. de Laudon à Liebe pour l'intercepter. Sur cela le roi détacha M. de Ziethen avec 20 eſcadrons & 3 bataillons; il rencontra ce convoi près de Gibau. Le général Laudon l'attaqua le lendemain 28; après un combat de 5 heures, il fut obligé de ſe replier. Le tranſport avançait très-lentement à cauſe des chemins rompus, & le maréchal Daun profita de ce temps pour renforcer Mrs. Janus & Laudon de 8000 hommes. Le 30, le convoi fut attaqué de nouveau entre Bautſch & Domſtadt: à peine 1 : cavalerie, quatre bataillons & 400 chariots eurent-ils ouvert la marche & paſſé le défilé de Domſtadt, que l'ennemi ſe porta avec toutes ſes forces de Bahrn & de Liebe ſur ce convoi; de ſorte que ces deux colonnes de l'ennemi venant à ſe joindre, coupèrent l'avant-garde qui venait de paſſer le défilé, du reſte du corps qui ſuivait. M. de Ziethen, qui était avec le gros du convoi, fit charger vigoureuſement une des ailes de l'ennemi; mais le nombre était trop diſproportionné pour qu'il pût réuſſir; de ſorte qu'après avoir vaillamment combattu, il fut contraint de ſe retirer avec la plus grande partie de ſon monde ſur Troppau; il y perdit le général Puttkammer & 800

hommes, ſans compter tout le convoi & le tréſor de l'armée, qui tomba entre les mains de l'ennemi. Ce malheur fut cauſe de la levée du ſiége. Si ce convoi eût pu arriver, la ville était priſe en moins de quinze jours, parce que l'on avait achevé la troiſième parallèle, & que l'on commençait d'en déboucher avec les ſappes. Mais quelques apparentes que fuſſent ces eſpérances, il fallut y renoncer, pour ſauver l'armée, qui, en prolongeant ſon ſéjour en Moravie, aurait manqué de ſubſiſtances. Il y avait deux chemins pour le retour; l'un qui mène dans la haute Siléſie, par lequel l'armée était venue, & l'autre qui traverſe la Bohème, & mène ou dans le comté de Glatz, ou par Braunau en Siléſie. L'ennemi s'était préparé à rendre la première route difficile. Laudon, Janus & St. Ignon y étaient demeurés depuis l'affaire des convois: le maréchal Daun s'était porté même avec ſon armée à Tobiſchau; de ſorte qu'on avait à craindre, en prenant ce chemin, d'avoir deux corps ennemis ſur les flancs, & ſans ceſſe le maréchal Daun derrière l'arrière-garde, qui la harcélerait. En un mot, cette marche n'aurait été qu'une bataille perpétuelle, dans laquelle l'armée aurait perdu l'artillerie du ſiége, ſes équipages, ſes bleſſés, peut-être même y aurait-elle rencontré ſa ruine entière au paſſage de la Morava, que l'ennemi pouvait lui rendre funeſte. Ces conſidérations déterminèrent promptement le roi à ſe tourner vers la Bohème, parce que l'ennemi n'étant pas préparé de ce côté-là, on pouvait gagner deux marches ſur lui; ce qui était un article important pour l'artillerie & le bagage dont l'armée était chargée.

La nuit du 1 au 2 de juillet, le roi quitta ſon camp & partit avec toutes ſes troupes, partagées en deux colonnes. Le prince Maurice fit l'avant-garde de celle

où ſe trouvait le roi, qui paſſa par Konitz, Tribau, Zwittau, & vint à Leitomiſchel, où elle s'empara d'un dépôt des ennemis ; la ſeconde, ſous la conduite du maréchal Keith, en ſe retirant de ſes tranchées, n'abandonna que 4 mortiers & un canon intranſportables, parce que les affuts en étaient caſſés ; elle prit le chemin de Littau, Muglitz & Tribau. Toute cette marche juſques-là ne fut point troublée par l'ennemi, par la raiſon que le maréchal Daun ayant fait toutes ſes diſpoſitions pour les chemins de la haute Siléſie, ne put pas retirer aſſez promptement ſes troupes pour agir en forces du côté de la Bohème ; néanmoins M. de Laſcy, qui campait à Gibau, voulut entreprendre ſur l'arrière-garde, obligée de paſſer le défilé de Krenau, pour marcher à Zwittau. Il ſe ſaiſit de ce village avec ſes grenadiers ; mais il en fut promptement délogé par M. de Wied, & les troupes continuèrent leur chemin ſans être inquiétées. Le maréchal Keith avait partagé ſa colonne en trois corps, dont celui de M. de Retzow ayant traverſé Hohemaut, & s'approchant des collines de Holitz, trouva ces hauteurs occupées par l'ennemi ; il ſe ſaiſit d'une chapelle qui eſt ſur une hauteur vis-à-vis de celle que l'ennemi tenait ; on commença par ſe canonner réciproquement, M. de Retzow continuant à faire filer ſon convoi & ſon eſcorte en même temps. Le général de St. Ignon, qui commandait les ennemis, crut ce moment propre pour attaquer les Pruſſiens ; il fondit avec 1100 chevaux ſur le régiment de Brédow cuiraſſiers, qu'il obligea de ſe replier ; ſur ces entrefaites arriva un lieutenant, avec 50 houſards, que le roi avait chargé de dépêches pour le maréchal Keith ; ce brave officier, nommé Kurzhagen, donna avec ſon peu de monde ſi à propos ſur le flanc de M. de St. Ignon, qu'il ramena les cuiraſſiers ; la cavalerie pruſſienne accourut auſſi

& rechaſſa les Autrichiens avec perte de 6 officiers & de 300 hommes. Le maréchal Keith arrivant avec ſa colonne préciſément lorſque l'ennemi était en déroute, fit prendre à revers l'infanterie ennemie, qui ſe maintenait encore ſur les hauteurs; ce qui précipita ſa fuite par des forêts épaiſſes qui protégeaient ſa retraite. Pendant que le maréchal Keith était occupé avec les ennemis & ſes convois, le roi ayant pris les devans, étaient arrivé dès le 11 près de Kœnigsgrætz. M. de Buccow couvrait cette ville avec environ 7,000 hommes, qu'il avait campés derrière l'Elbe, & dans des retranchemens qui entouraient les fauxbourgs. Dès que les troupes furent arrivées, on plaça quelques bataillons vers Hota ſur l'Adler, & l'on y conſtruiſit une batterie, pour prendre à revers M. de Buccow dans ſes retranchemens; en même temps un autre corps paſſa l'Adler plus haut, qui devait attaquer le lendemain dès la pointe du jour ce retranchement. On voulait auſſi faire paſſer l'Elbe à un gros corps de cavalerie, pour couper toute retraite aux Autrichiens; mais les ponts ne purent être achevés que le 13 au matin. M. de Buccow n'attendit pas que cet ouvrage fût achevé; il évacua la nuit même ſes retranchemens & la ville, & ſe retira vers Clumetz. Le même jour le roi étant averti que M. de Retzow était attaqué à Holitz, y marcha avec un corps de cavalerie; mais l'affaire était déjà décidée, & le maréchal Keith conduiſit heureuſement juſqu'à Kœnigsgrætz toute l'artillerie du ſiège d'Olmutz, 1500 bleſſés & malades, outre toutes les munitions de guerre & de bouche qui appartenaient à l'armée du roi. Dès que toutes les troupes furent raſſemblées, elles ſe campèrent au confluent de l'Adler & de l'Elbe, ayant devant leur front la ville de Kœnigsgrætz, occupée par 6 bataillons.

Le premier ſoin du roi fut de ſe débarraſſer du gros

bagage qu'on avait traîné d'Olmutz à Kœnigsgrætz, & M. de Fouquet fut commandé avec 16 bataillons & autant d'eſcadrons, pour conduire à Glatz l'artillerie, les bleſſés & les chariots ſuperflus. L'ennemi avait déjà quelque deſſein de harceler les Pruſſiens dans ces paſſages; le même jour M. de Laudon s'était poſté avec 4, 000 hommes dans le bois d'Opotſchna. Comme on en était inſtruit, & que le roi voulait aſſurer la marche de M. de Fouquet ſur Neuſtadt, il prit quelques troupes avec lui & marcha droit ſur M. de Laudon; l'Autrichien penſa être ſurpris; mais comme le bois favoriſait ſa retraite, on ne put lui enlever que 100 cravates; il ſe retira vers Holitz, & le roi tint le poſte d'Opotſchna, juſqu'à ce que M. de Fouquet eût paiſiblement conduit à Glatz ſon convoi. D'abord après ſon arrivée il détacha M. de Schenkendorf l'aîné à Reinerz, M. de Golze au Hunulberg, & lui-même il occupa le camp de Nachod, pour couvrir le dos de l'armée. La promptitude de la marche avait donné aſſez d'avance pour prendre tous ces arrangemens avant que le maréchal Daun pût s'approcher de l'armée pruſſienne; il arriva le 22, & prit ſon camp ſur les hauteurs de Clum & de Libitſchau au-delà de l'Elbe, en même temps que le roi revint d'Opotſchna rejoindre le gros de ſes troupes. S'il ne ſe fût agi que des Autrichiens, on aurait fini la campagne, ſans quitter la Bohème que pour prendre des quartiers d'hiver; mais l'invaſion dont les Ruſſes menaçaient la Poméranie & la nouvelle Marche, obligeait le roi de ramener ſes troupes en Siléſie, pour pouvoir de-là porter des ſecours aux endroits qui en auraient le plus beſoin. On fit entrer dans ce projet toutes les meſures qui pouvaient aſſurer les frontières de la Siléſie; en conſéquence on eut ſoin d'enlever tous les fourrages & toutes les proviſions du cercle de Kœnigsgrætz, pour

empêcher le maréchal Daun, faute de magasins, d'agir de ce côté contre la Silésie. Cela lui devint en effet impossible, parce qu'il avait été obligé, au commencement de la campagne, de diriger toutes ses subsistances du côté de Brunn, qu'ensuite l'armée prussienne lui avait enlevé dans sa marche tous les dépôts qu'il avait en Bohème, & qu'enfin on avait consumé les fourrages du cercle de Kœnigsgrætz. On quitta donc la nuit du 25 le camp de Kœnigsgrætz. Les pandours attaquèrent les fauxbourgs de la ville dans le temps qu'on voulait l'évacuer; le général Saldern & le colonel Blankensée y furent tués; on perdit 70 hommes. L'armée du roi se replia par Caravalhotta sur Rochonitz : Mrs. Laudon, St. Ignon & Lascy suivirent l'arrière-garde avec environ 15,000 hommes,& quoiqu'ils essayassent de l'entamer, ils ne purent point y réussir, & furent vigoureusement repoussés par les housards de Puttkammer. Pour faire passer à l'ennemi l'envie de harceler les arrière-gardes, on prépara le lendemain une embuscade : ce fut au passage de la Métau : on occupa avec 10 bataillons & 20 escadrons un bois qui se trouve sur ce chemin, & qui tire de Jaromirz à la Métau; après quoi l'armée se mit en marche, & ne présenta à l'ennemi qu'une faible arrière-garde de housards; M. de Laudon, qui s'échauffait facilement, voulut donner dessus; alors la cavalerie, en sortant de l'embuscade, le prit dans tous les sens; il fut fort maltraité, & perdit 300 hommes: après cette petite correction, l'armée du roi poursuivit paisiblement sa marche, & se campa entre Boruslawitz & Gessnitz, & l'on détacha M. de Retzow, pour couvrir la droite de l'armée au passage des montagnes. M. de Retzow délogea M. Janus de Studenitz,& le roi occupa le camp de Skalitz. Dans l'emplacement où l'armée était campée, il se trouvait une hauteur sur la droite, dont il

fallait néceſſairement ſe mettre en poſſeſſion : le roi y plaça les volontaires de le Noble, comme un appât qu'il préſentait à l'ennemi ; & 6 bataillons, campés dans une eſpèce de ravin, avaient ordre de ſoutenir ce poſte en cas d'attaque. Ce qu'on avait prévu arriva ; M. Laudon vint de nuit pour ſurprendre le Noble ; il fut reçu autrement qu'il ne s'y attendait ; on le mit en fuite, & ſans compter les morts & les bleſſés, il y perdit 6 officiers & 70 hommes. Le maréchal Daun avait cependant fait longer à ſon armée le cours de l'Elbe, de ſorte qu'elle s'étendait depuis Kœnigsgrætz juſqu'à Jaromitz vers Kœnigshof. Le roi ſe campa le lendemain à Wiſoka, & M. de Retzow à Starckſtadt. La marche ſe pourſuivit de Wiſoka à Politz & Wernerſdorf, ſans qu'on fût ſuivi par les ennemis. Le 8, toutes les troupes reprirent le camp de Griſſau & de Landshut.

La diverſion à laquelle on s'était attendu de la part des Ruſſes, ſe fit pendant ce retour de Bohème. M. Fermor s'était avancé en pluſieurs corps, de la Pruſſe, ſur les frontières de la Poméranie & de la nouvelle Marche ; M. de Platen avait obſervé les ennemis de Stolpe, où il avait été tout l'hiver en détachement. Sur ces avis, le comte de Dohna avait reçu l'ordre, dès le mois de juin, de lever le blocus de Stralſund, pour s'approcher de l'Oder, afin de s'oppoſer aux Ruſſes de quelque côté qu'ils vouluſſent pénétrer dans les Etats du roi. M. de Fermor s'était avancé de Poſen à Kœnigswald, Méſeritz, & Cloſter-Paradies, où il campait en 3 corps. Le comte de Dohna détacha M. de Kanitz à Reppen, pour obſerver l'ennemi, d'où M. de Malachowsky fit une courſe juſqu'à Sternberg & en délogea les Ruſſes. Le comte de Dohna, qui n'était pas aſſez en force pour répandre des détachemens, attira à lui M. de Platen, & ſe borna à diſ-

puter aux ennemis le passage de l'Oder ; il se campa pour cet effet à Francfort. La partie cependant n'était pas égale ; comme le moindre échec qu'aurait souffert le corps du comte de Dohna, devenait préjudiciable à l'Etat, & pouvait entraîner après soi la ruine totale de la marche électorale, le roi prit le parti de s'y rendre en personne avec un renfort assez considérable pour donner aux troupes prussiennes une espèce d'égalité avec celle des ennemis ; ce renfort consistait en 16 bataillons & 18 escadrons. La plus grande partie de l'armée, aux ordres du maréchal Keith & du margrave Charles, demeura dans le camp de Landshut, pour garder les frontières de la Silésie. Le roi dirigea sa marche par Reitock, Lignitz, Hinzendorf, Dakau, Wartenberg, Schertendorf, Crossen, Ziebingen à Francfort, où il apprit que M. de Fermor s'étant avancé par Candsberg à Cammin & à Tamsel, avait fait bombarder le 15 la ville de Kustrin, qui avait été mise en cendres, après avoir rejeté toutes les propositions de capitulation que le général Stoffel avait faites à M. de Schack, qui en était commandant. Ces entreprises de l'ennemi avaient engagé le comte de Dohna à rapprocher son corps de cette forteresse, pour la mieux soutenir. Ce fut dans ce camp près de Gorgast, le 22 août, que le roi joignit le comte de Dohna. Les Russes avaient établi leurs parallèles précisément au déboucher de la chaussée qui conduit de Kustrin à Tamsel, & leurs batteries étaient construites de manière que l'armée n'aurait pu déboucher de la place, sans s'exposer à faire des pertes considérables, mais inutiles. Le roi résolut cependant d'attaquer l'ennemi ; il fallait se battre, afin de se débarrasser pour un temps d'une armée, & gagner celui de se tourner d'un autre côté. Le roi pouvait donc employer trois semaines à cette expédition ; mais comment la terminer si vîte

ſans en venir aux mains ? Le maréchal Daun, qu'on avait quitté à Jaromirz, pouvait dans cet intervalle ſe tourner, ou vers la Siléſie, ou vers la Saxe, & il fallait pouvoir s'y rendre dans les différens cas, ſelon que le beſoin le demanderait. Le roi jugea donc qu'il fallait en impoſer à l'ennemi par de fauſſes démonſtrations; on fit des batteries vis-à-vis de Drévitz, & l'on occupa les digues de l'Oder, comme ſi effectivement on avait deſſein de paſſer ce fleuve dans les environs; en même temps le roi renforça la garniſon de Kuſtrin de 4 bataillons. Il avait envoyé M. de Kanitz à Wrietzen, pour raſſembler tous les bateaux qui ſe trouvaient dans cette partie ſur l'Oder. Tandis que l'armée marchait la nuit du 23 en remontant l'Oder juſqu'à Guſtebieſe, où elle fut jointe par M. de Kanitz, qui amena ſuffiſamment de bateaux pour la conſtruction du pont; on ſe donna tant de ſoins pour l'achever, que toute l'armée l'eut paſſé à midi: elle continua ſa marche juſqu'au village de Cloſſow, où elle campa, & par cette poſition elle coupa déjà le corps de M. de Fermor de celui de M. de Romanzow, qui était du côté de Schwedt, où il avait deſſein de paſſer l'Oder. Le 24, l'armée ſe campa à Dermitzel, vis-à-vis de M. de Fermor, qui, ſur les mouvemens des Pruſſiens, avait levé le ſiége de Kuſtrin, & s'était fait joindre par la diviſion de M. Czernichef, avec laquelle, & le gros de ſes troupes, il prit une poſition entre les villages de Quartſchen & de Zicker, ayant un ruiſſeau marécageux devant ſon front; ces troupes campaient en quarré, ſelon l'uſage que le maréchal Munnich avait ſuivi en faiſant la guerre aux Turcs dans la petite Tartarie. Le même jour (le 25) que l'armée pruſſienne arriva, le roi s'empara du moulin de Damm, & du pont qui paſſe le ruiſſeau; ſon

avant-garde prit poſſeſſion de la forêt de Maſſin, par laquelle il fallait paſſer pour tourner le camp des ennemis. Le lendemain, l'armée déboucha ſur 5 colonnes dans la plaine, près du village de Batzelow; les ennemis avaient laiſſé entre ce village & Cammin le gros de leur bagage ſous une petite eſcorte; ſi l'on avait été moins preſſé, on aurait pu le leur enlever ſans peine, & les obliger par quelques marches à quitter le pays; mais il fallait en venir à une déciſion, dont on devait tout attendre, vu la diſpoſition biſarre que l'ennemi avait donnée à ſa bataille. La marche de l'armée continua donc ſur Zorndorf, où le roi ſe propoſait d'attaquer la face oppoſée du quarré, vis-à-vis de laquelle on avait été à Dérmitzel. Les coſaques mirent le feu à Zorndorf, ce qui embarraſſa un peu, parce que la groſſe artillerie devait paſſer ce village, pour former des batteries vis-à-vis de l'ennemi. La gauche, deſtinée à faire la première attaque, s'appuyait à un fond qui tire vers Wilkersdorf. M. de Manteufel commandait la première attaque, conſiſtant en 10 bataillons; il était ſoutenu par la gauche de la première ligne, commandée par M. de Kanitz, & par la ſeconde ligne de l'armée. On ſe ſervit de quelques ravins, à l'abri deſquels on mit la cavalerie de la gauche contre l'artillerie de l'ennemi, & où toutefois elle était à portée d'agir dès que cela ſerait trouvé néceſſaire. Les ordres du roi portaient que la première attaque, en avançant conſtamment, s'appuyât à ce ravin, qui la conduiſait directement ſur la droite des Ruſſes; mais par des contretemps & des méſentendus, il arriva qu'elle s'en écarta en s'approchant de l'ennemi, de façon que M. de Kanitz, qui devait être derrière M. de Manteufel, ſe trouva à ſa droite. L'attaque fut repouſſée, & l'infanterie revint en aſſez grande con-

fusion; mais comme l'ennemi était aussi en désordre, le roi fit ordonner à M. de Seidlitz de le charger incontinent; il forma trois colonnes, qui percèrent en même temps le quarré, & en moins d'un quart d'heure tout le champ de bataille fut nettoyé d'ennemis; ce qui se sauva de l'armée russe, passa ce fond qu'elle avait à sa droite, & commença de se reformer vers Quartschen. Le roi prit alors l'infanterie de sa droite, avec laquelle il fit un quart de conversion, & la forma vis-à-vis de ce fond. On voulut le faire passer aux troupes à différentes reprises; mais elles revenaient après un court espace de temps, sans qu'on en comprît d'abord la raison. C'est que la caisse militaire des Russes & tout l'équipage de leurs généraux étaient dans ce fond; les troupes, au lieu de le passer, comme elles le pouvaient, s'amusaient à piller, & revenaient dès qu'elles étaient bien chargées de butin. La cavalerie ne pouvait agir dans cette partie à cause des marais dont ce fond était rempli; cela réduisit les Prussiens à canoner l'ennemi, ce qu'ils continuerent jusqu'à nuit close. La bataille avait commencé à 9 heures du matin, & ne finit qu'à 8 heures & demie du soir. Les Russes se retirèrent dans le bois de Tamsel, où toutes leurs troupes se mirent en peloton, la cavalerie au centre, entourée de l'infanterie. Ils perdirent à cette action 103 canons, 27 drapeaux & étendards, 82 officiers, parmi lesquels 5 généraux, environ 2000 prisonniers, & pour le moins 15,000 hommes qu'ils laissèrent sur la place, parce que la cavalerie ne leur fit point quartier. L'armée du roi y perdit M. de Ziethen, général des cuirassiers, 60 officiers morts ou blessés, & environ 1200 hommes, avec 20 pièces de canon. Le lendemain 26, l'armée du roi prit une position très-voisine de l'armée russe; on n'était qu'à 1200 pas les uns des autres.

tres. Si l'on avait eu ſuffiſamment de munitions, on les aurait attaqués; on fut obligé de ſe contenter d'une canonade, qui ne fut pas même auſſi vive qu'on l'aurait déſiré, à cauſe qu'il fallait ménager la poudre. Il n'y eut point de tentes dreſſées de part ni d'autre. Les dragons ruſſes eſſayèrent d'attaquer l'infanterie pruſſienne; ils furent vivement repouſſés par le régiment de Kreutzen. Pendant l'action de la veille, & durant cette journée, c'était un ſpectacle affreux de voir tous les villages voiſins, auxquels les coſaques avaient mis le feu, & qui raſſemblaient dans ces environs toutes les calamités dont l'humanité peut être affligée. Cependant les canons pruſſiens tiraient avec ſuccès, parce qu'il était preſque impoſſible aux artilleurs de manquer la groſſe maſſe que l'ennemi formait; au lieu que les leurs tiraient ſans le moindre effet. On reçut vers le ſoir quelque peu de munitions, dont les batteries firent un ſi bon uſage, que la place devenant dès-lors inſoutenable pour les Ruſſes, ils la quittèrent la nuit même, & allèrent ſe camper à Cammin. Le roi les ſuivit; on fit encore quelques centaines de priſonniers ſur leur arrière-garde, & l'on ſe campa devant Tamſel, proche des ennemis. La perte de cette bataille obligea M. de Romanzow à quitter en hâte les environs de l'Oder & de Stargard, pour accélérer ſa jonction avec M. de Fermor, qui bientôt ſe retira à Vietz; puis à Landsberg, où il raſſembla toutes ſes troupes. Le roi le pourſuivit juſqu'à Blumberg.

Pendant que l'armée pruſſienne était occupée contre les Ruſſes, M. Laudon avait traverſé la Luſace, dans l'intention de les joindre, & il l'aurait fait s'il n'avait trouvé le prince François de Brunſwic dans ſon chemin; le roi l'avait détaché à Beesko du camp de Tamſel. Ce prince, après lui avoir enlevé diffé-

rens partis, obligea l'ennemi à ſe replier ſur Lubben. Des raiſons plus fortes que celle-là empêchèrent le roi de pouſſer plus loin les avantages qu'il avait remportés ſur les Ruſſes; il fallait accourir en Saxe au ſecours de S. A. R. le prince Henri. M. de Dohna, en conſéquence de ce nouvel arrangement, reſta vis-à-vis des Ruſſes, & le roi partit pour ſe joindre au prince ſon frère, avec le même corps qu'il avait amené dans l'électorat. L'éclairciſſement des faits demande que nous rapportions ſuccinctement ce qui s'était paſſé juſqu'alors en Saxe. Dès le mois de juillet S. A. R. avait occupé le camp de Tſchopa, pour s'oppoſer aux troupes des cercles commandées par le prince de Deuxponts, auquel était joint un corps d'Autrichiens aux ordres de M. de Haddick. S. A. R. fit chaſſer un détachement des ennemis qui occupait le Basberg, & comme le gros corps des cercles ne s'était pas encore avancé, on ſe borna à la petite guerre, dans laquelle les Pruſſiens eurent l'avantage, faiſant en différentes rencontres des priſonniers ſur les ennemis, du nombre deſquels M. de Mitrowsky, général des Autrichiens, fut le plus conſidérable. Le 2 août, S. A. R. ayant des nouvelles de l'approche d'un corps d'ennemis commandé par M. Dombale, qui s'avançait ſur Zwickau, détacha M. de Finck pour le déloger de la Saxe; ce qui réuſſit au point, qu'on l'obligea de ſe replier ſur Reichenbach. Bientôt après, la préſence du prince devenant néceſſaire aux environs de Dreſde, à cauſe que le prince de Deuxponts prenait par la Bohême le chemin de Tœplitz, l'armée marcha (le 6) par Chemnitz, & s'établit à Dippoldiſwalda, tenant M. de Hulſen avec un détachement à Freyberg, & M. de Knobloch à Maxen. Pendant ce temps un autre corps des cercles s'étant poſté à Waldkirchen (le 20), il fut attaqué & battu par

M. de Kleiſt. Mais comme M. de Haddick s'avançait vers Cotta, S. A. R. changea ſa poſition; elle prit le camp de Sedelitz proche de Pirna, & garnit devant elle les villages de Zehiſta & de Zuſchendorf; de-là l'armée prit le camp de Gamig, qui lui était plus convenable. Bientôt le prince de Deuxponts parut; il occupa les hauteurs de Struppen, tenant à ſa gauche M. de Haddick, qui s'étendait de Rothwernſdorf à Cotta. Il réſolut de prendre le Sonnenſtein, qui incommodait ſa poſition; il y fit avancer quelques mortiers, & M. de Grape, qui y commandait, ſe rendit mal à propos, & fut fait priſonnier de guerre. En même temps le maréchal Daun s'était avancé en Luſace; il avait laiſſé un détachement de 20,000 hommes aux ordres de Mrs. de Harſch & Deville, qui campaient entre Jægerndorf & Troppau. L'intention du maréchal était de ſe ſervir de ce corps pour faire le ſiége de Neiſſe, dès que l'éloignement de l'armée pruſſienne pourrait permettre de tenter cette entrepriſe; il avait eſpéré que l'invaſion des Ruſſes attirerait vers eux toutes les forces du roi, & comme ſes eſpérances ſe trouvèrent trompées de ce côté-là, il s'avança en Luſace, pour y attirer les Pruſſiens, & donner à M. de Harſch le temps d'achever ſon ſiége. Il s'était d'abord avancé juſqu'à Kœnigsbruck, où il apprit la défaite des Ruſſes; ſur quoi abandonnant les deſſeins qu'il pouvait avoir ſur Meiſſen ou ſur Torgau, il ſe replia ſur Stolpen. Bientôt il borda l'Elbe de différens détachemens, dans l'intention de paſſer ce fleuve à Pilnitz, & de prendre à dos la poſition des Pruſſiens à Gamig, pendant que le prince de Deuxponts & M. de Haddick les entameraient de front. Le prince Henri, qui était informé de ces projets, en donna avis au roi, ce qui occaſionna la marche rapide de celui-ci, pour ſe joindre au prince ſon

frère (Sept.) D'abord le maréchal Keith & le prince Charles eurent ordre de quitter la Siléſie, pour ſe rejoindre en Luſace aux troupes du roi. M. de Fouquet demeura à Landshut, & on lui commit la garde des débouchés de la Bohème. Le corps du roi partit le 2 de Blumberg, & paſſant par Manchenau, Mulroſe, Trebatz, Lubben, Doberbek, Elſterwerda, arriva le 9 à Dobritz près de Groſſenhayn, où le maréchal Keith & le margrave le joignirent, dont le corps avait paſſé par Hartmanſdorf, Priebus, Moska, Spremberg, Senftenberg. Mrs. de Werner & de Mœring avaient battu chemin faiſant, l'un à Priebus & l'autre à Spremberg, deux détachemens autrichiens, & leur avaient fait au-delà de 500 priſonniers. L'armée ſe campa le 12, entre Borkſdorf & Reichenberg, d'où le roi s'aboucha avec le prince ſon frère, pour prendre enſemble les meſures convenables aux circonſtances préſentes. Le même ſoir l'armée ſe mit en marche; il s'agiſſait d'occuper les hauteurs de Weiſſig avant l'ennemi. Les Autrichiens avaient au Cerf-blanc un poſte qu'il fallait déloger; le roi y marcha tout droit, & M. de Wédel par un chemin qui vient de Radeberg, & qui tourne cette poſition; les Autrichiens furent forcés de ſe retirer, & dès que les têtes de l'armée eurent gagné les hauteurs de Weiſſig, elles donnèrent ſur des houſards & des dragons qui s'y étaient rendus dans l'intention de protéger le campement du maréchal Daun; celui-ci s'y était avancé, pour y tracer la poſition des troupes. Tous ces corps furent repliés, & l'armée du roi prit le camp de Schœnfeld vis-à-vis du camp du maréchal Daun, qui s'étendait de Lohmen par Stolpen vers Biſchofswerder. On aſſura auſſi-tôt la communication des deux armées pruſſiennes par des ponts ſur l'Elbe. L'armée du roi était arrivée à propos, car M. de Laſcy était

commandé avec tous les grenadiers autrichiens pour conſtruire le pont de Pilnitz, & il faut avouer que le maréchal Daun aurait eu tout le temps d'exécuter ce deſſein avant l'arrivée du roi, s'il avait été dans ſon caractère d'agir avec plus de vivacité & de promptitude. Le même jour que l'armée prit la poſition de Schœnfeld, le général de Retzow fut envoyé avec un détachement pour déloger M. Laudon de Radeberg; l'autrichien ſe retira ſur Arnſdorf & Fiſchbach. On réſolut de l'entamer de nouveau dans ce poſte; pour cet effet, le prince François, avec quelques bataillons, ſe préſenta ſur ſon front; M. de Retzow le tourna par ſa droite & le roi par la gauche. Il eſt à préſumer que ce corps aurait été ruiné, ſi tous les reſſorts euſſent bien joué en même temps; mais il arrive d'ordinaire que de ſemblables projets ne réuſſiſſent qu'en partie; Laudon perdit cependant au-delà de 500 hommes dans cette affaire; il ſe ſauva par le bois le 27, & occupa les monticules de Harta, où il campa ſous la protection du canon du maréchal Daun. Ces petits avantages ne décidaient rien; un des objets principaux, dans les circonſtances où ſe trouvaient les armées, était d'éloigner l'armée impériale des bords de l'Elbe. Il était difficile d'y réuſſir autrement qu'en lui donnant de la jalouſie ſur les convois qu'elle tirait de Zittau. Afin d'obliger le maréchal Daun à faire les mouvemens qu'on déſirait, le roi quitta ſon camp de Schœnberg, & ſe porta avec ſon armée ſur Ramnau; par cette poſition les Pruſſiens s'approchaient du flanc de l'ennemi, & pour lui cauſer plus d'inquiétude, M. de Retzow ſe rendit à Bautzen, & s'y établit avec ſon corps. Laudon occupait encore vis-à-vis de notre gauche, proche de Biſchofswerder, une hauteur dont on réſolut de ſe rendre maître. Pour cet effet le prince de Wirtemberg tourna

les Autrichiens à dos, & le roi ſe préſenta ſur leur front. M. Laudon n'attendit point que l'affaire s'engageât, mais ſe replia en grande confuſion au-delà de Biſchofswerder; nous occupâmes ſon camp & la ville. Le maréchal Daun craignait à ſon tour que la poſition des Pruſſiens ne lui portât préjudice; il avait renoncé dans ce moment aux projets qu'il avait formés ſur l'armée du prince Henri; il fut obligé de ſe rapprocher de ſes vivres, & ſe propoſa en même-temps de choiſir un poſte par lequel il pût couper les Pruſſiens de la Siléſie, pour donner à M. de Harſch le temps d'aſſiéger & de prendre Neiſſe. Ce fut enfin le 5 d'octobre que le maréchal abandonna les environs de l'Elbe, & que, paſſant par Kruſe & Neukirch; il ſe campa à Kitlitz ſur les hauteurs de Lœbau juſqu'au Stremberg. Le prince de Durlach fut poſté avec ſa réſerve de Reichenbach & Arnſdorf vers Doberſchutz. Sur ce mouvement de l'ennemi, M. de Retzow fut envoyé occuper le Weiſſenberg. L'armée marcha à Bautzen, d'où M. de Wédel fut détaché avec ſix bataillons & quelque cavalerie, pour s'oppoſer aux Suédois, qui s'étaient avancés (le 10) juſqu'à Paſewalk. De Bautzen l'armée du roi s'avança vers l'ennemi, & prit ſa poſition entre Hochkirchen & Kottitz, le quartier général à Radewitz. L'armée ſe trouvait alors affaiblie par le départ du détachement de M. de Wédel, & par la groſſe garniſon qu'il fallait tenir dans Bautzen, pour couvrir la boulangerie contre les entrepriſes de l'ennemi. Le projet du roi était, en prenant le camp de Hochkirchen, de cacher aux Autrichiens ſon véritable deſſein, qui était de ſe joindre à M. de Retzow, poſté à côté de notre flanc gauche, & de tomber conjointement ſur le prince de Durlach du côté de Débitſch; ce qu'il ne pouvait exécuter que la nuit du 14 au 15, à cauſe

que l'approviſionnement des vivres pour l'armée ne pouvait pas être arrangé plutôt. Cependant une partie du convoi nous joignit le 12. Le maréchal Keith, qui en était, fut attaqué en chemin par Laudon; l'ennemi fut repouſſé avec perte de 80 hommes. Un prince de Lichtenſtein, lieutenant-colonel au régiment de Lœvenſtein, fut du nombre des priſonniers. Après cette affaire, Laudon ayant raſſemblé ſes troupes diſperſées, s'établit avec elles dans un bois qui était à un gros quart de lieue d'Allemagne au-delà de notre droite, vis-à-vis du village de Hochkirchen; un fond marécageux ſéparait notre flanc droit de ces hauteurs. La bataille dont nous allons parler inceſſamment, nous oblige d'entrer dans un détail plus circonſtancié du terrain que les deux armées occupaient. Le village de Hochkirchen, où s'appuyait la droite du roi, eſt ſitué ſur une éminence, un cimetière d'une maçonnerie épaiſſe, capable de contenir un bataillon, domine ſur toute la contrée; le village s'étend en long & formait le flanc naturel de l'armée; il était garni de 6 bataillons; une batterie de 15 canons était conſtruite à l'angle du front & du flanc; devant la ligne du front coule un ruiſſeau entre des bords de rochers; aux pieds la hauteur de Hochkirchen ſe trouvent un moulin & quelques cabanes, où l'on avait placé un bataillon franc, pour défendre le paſſage; ce qui était d'autant plus ſûr, qu'il ſe trouvait ſous la protection de notre canon vers Radewitz, où était le quartier-général. Une partie du camp paſſait le ruiſſeau, à cauſe des hauteurs qu'il fallait néceſſairement occuper, & de la communication avec le corps de M. de Retzow, qu'on aſſurait & dont on abrégeait le chemin par cette poſition. La droite du maréchal Daun, comme nous l'avons dit, s'appuyait ſur le Stremberg; ſon centre était ſur des hauteurs.

inexpugnables; ſa gauche tirait vers Jauernick & Sornitz. Il fit préparer en ſecret des chemins pour 4 colonnes, qui conduiſaient au bois dont M. Laudon avait pris poſſeſſion. Son projet était d'attaquer l'armée pruſſienne par 4 endroits à la fois; ſavoir, par le poſte de Laudon, par le moulin qu'occupait le bataillon franc, par cette partie vers Kottitz qui ſe trouvait au-delà du ruiſſeau, & la quatrième attaque devait ſe faire par le prince de Durlach ſur le poſte du Weiſſenberg, où commandait M. de Retzow. Ce fut la nuit du 13 au 14 d'octobre que le maréchal Daun exécuta ſon deſſein. L'attaque du moulin gardé par le bataillon franc fut la première; les ennemis l'emportèrent ſans grande peine. En même temps Laudon ayant trouvé le moyen de ſe gliſſer avec ſes pandours à dos de l'armée, mit le feu au village de Hochkirchen; ce qui obligea les bataillons qui le gardaient à l'abandonner. L'ennemi ſe ſaiſit dans cette confuſion de la batterie qui était à la pointe du village; en même temps le brave major Lange ſe jeta avec un bataillon du margrave Charles dans le cimetière de Hochkirchen. L'armée n'eut que le temps de prendre les armes, & non celui d'abattre les tentes. Le roi entendit tirer le canon, & quoiqu'il ne fût averti de rien, il prit d'abord 3 brigades du centre, avec leſquelles il marcha à la droite; les ténèbres étaient ſi épaiſſes, qu'on ne voyait pas à un pas devant ſoi. On s'apperçut d'abord que l'ennemi était maître de notre grande batterie, parce que les boulets de canon volaient dans le camp, & qu'il aurait été impoſſible qu'ils euſſent pu y parvenir des batteries de l'ennemi. Le village de Hochkirchen en flammes fut le fanal qui éclaira nos diſpoſitions. Le roi prit par le derrière de ſon camp pour tourner ce village; dans la marche on donna ſur un corps de gre-

nadiers autrichiens, dont 300 furent pris; mais dans la confuſion du combat, n'ayant pas du monde de reſte pour les garder, la plupart s'échappèrent. Notre infanterie tourna Hochkirchen, & commençait à pouſſer les Autrichiens, lorſque quelques eſcadrons ennemis, qu'on ne pouvait pas diſtinguer dans l'obſcurité, la ramenèrent; les gendarmes & le régiment de Vaſold firent une charge fort vive; tout ce qu'ils rencontrèrent, plia devant eux; mais ne pouvant pas ſe diriger dans l'obſcurité, ils donnèrent ſur de l'infanterie poſtée à ce bois que Laudon avait occupé dès la veille; tout le canon des Autrichiens y était, & l'infanterie bien & avantageuſement établie; ce canon tirant à mitraille, força la cavalerie pruſſienne à ſe retirer auprès de ſon infanterie. D'un autre côté, le maréchal Keith & le prince Maurice d'Anhalt voulurent reprendre la batterie qui était perdue; ils ſe mirent à la tête de quelques bataillons, pour traverſer le village de Hochkirchen; le chemin qui paſſe le village eſt étroit; à peine ſept hommes de front pouvaient-ils y tenir; & ils trouvèrent en voulant déboucher de-là, que les Autrichiens les débordaient ſi conſidérablement, qu'ils ne purent jamais ſe former, pour mener leurs troupes à la charge: ils furent auſſi-tôt contraints de ſe replier. Le maréchal Keith y fut tué, M. de Geiſt mortellement bleſſé, & le prince Maurice dangereuſement. Quoiqu'à différentes repriſes on tentât de paſſer le village, il n'y eut pas moyen de réuſſir; l'incendie était trop conſidérable, & la bataille fut perdue. Pour couvrir la retraite, le roi envoya des ordres à M. de Retzow de le joindre inceſſamment. Ce général avait trois fois repouſſé le prince de Durlach. Comme ce dernier ne pouvait venir à lui qu'en traverſant un défilé, M. de Retzow y laiſſa entrer le

nombre d'ennemis qu'il lui plut ; après quoi il les chargea & les culbuta avec une perte conſidérable dans le lieu d'où ils avaient débouché ; cette manœuvre s'était répétée à trois repriſes, lorſqu'il fut obligé de rejoindre l'armée. Il vint à propos à notre gauche. Le roi avait été contraint de la dégarnir, pour porter des ſecours à ſa droite ; cependant il ne put pas arriver aſſez à temps pour empêcher que le bataillon de Kleiſt ne fut entouré par l'ennemi, & contraint de mettre les armes bas. La droite de l'armée ſe ſoutenait, quelque effort que fit l'ennemi pour dépaſſer le village de Hochkirchen. La bataille avait commencé à 4 heures, à 10 le cimetière fut emporté ; le village & la batterie étaient déjà perdus ; l'ennemi ſe trouvait trop bien établi pour qu'on pût le déloger ; un gros corps de cavalerie venait à dos de l'armée ; M. de Retzow avait abandonné le Weiſſenberg : dans ces circonſtances la poſition de l'armée n'était plus ſoutenable, & il ne reſtait d'autre parti à prendre que celui de la retraite. La cavalerie deſcendit la première des hauteurs dans la plaine, pour couvrir la marche de l'infanterie. La droite de l'infanterie prit alors le chemin de Doberſchutz, où l'on marqua le camp, & le corps de M. de Retzow fit l'arrière-garde de l'armée. La cavalerie autrichienne attaqua la nôtre à différentes repriſes ; mais elle fut vigoureuſement repouſſée par M. de Seidlitz & par le prince de Wirtemberg. Le camp que l'armée prit était bon, proche de Bautzen, entouré d'un double foſſé marécageux, & ſur les collines qui n'étaient dominées d'aucun côté. Le maréchal Daun retourna le même jour dans ſon ancien camp, & il ne parut pas qu'il eût gagné la victoire. Les Pruſſiens perdirent, comme nous en avons touché quelque choſe, des perſonnes dignes, par leur grand mérite, d'être regrettées, le maréchal Keith, le prince Fran-

çois, de Brunſwic, & M. de Geiſt; preſque tous les généraux eurent des contuſions ou des bleſſures, ainſi que le roi, le margrave Charles, & tant d'autres qu'il ſerait trop long de nommer. Nous perdîmes 3,000 hommes, la plupart d'infanterie, & il ne nous reſta, du nombre des priſonniers que nous avions faits, qu'un général nommé Vitteleïchi & 700 hommes.

Pendant que tout ceci ſe paſſait en Luſace, Mrs. Deville & de Harſch tenaient Neiſſe étroitement bloqué; on était informé qu'un train d'artillerie de 100 canons & de 40 mortiers devait partir d'Olmutz pour ſe rendre en Siléſie. En combinant, avec ces préparatifs, l'effet qu'une victoire gagnée devait produire ſur l'eſprit des Autrichiens, il était facile de prévoir que le ſiége de Neiſſe en ſerait la ſuite. Cette place était trop importante pour que le roi n'employât pas tous les moyens imaginables de la ſauver; cependant on ne pouvait en faire lever le ſiége qu'en marchant en Siléſie avec une armée. La difficulté était de ne point déranger les affaires d'un côté pour les rétablir de l'autre. Enfin, ſur la nouvelle que les Ruſſes avaient abandonné Stargard, & dirigeaient leur marche par Reez & Calies ſur la Pologne, le roi prit les meſures ſuivantes: il attira à lui le prince ſon frère avec 10 bataillons & du canon, pour remplacer celui que l'on avait perdu; le comte de Dohna reçut ordre de ſe rendre en Saxe, & de ne laiſſer en Poméranie qu'un corps ſous M. de Platen, pour ſecourir Colberg, que M. de Palmbach aſſiégeait avec 15,000 Ruſſes: il fut averti de diriger ſa marche ſur Torgau, pour pouvoir de-là ſe tourner du côté qui aurait le plus beſoin de ſa préſence: M. de Finck prit le commandement du reſte du corps du prince Henri, qui tenait le camp de Gamig. Tandis que ces ordres par-

taient, le maréchal Daun s'avança, & vint ſe camper proche de l'armée du roi. Un détachement couvrait ſon flanc à Buchwald; ſa droite s'appuyait à Cannewitz, d'où la ligne prenait par Belgern, Wurchen, Dreſſa, en forme de demi-cintre convexe par Grubſchutz & Strela; ſa réſerve prit le poſte de Hochkirchen. Quelque formidable que fût l'aſpect de ces troupes, les Pruſſiens en avaient d'autant moins à craindre, qu'à peine les Autrichiens eurent-ils pris cette poſition, qu'ils ſe retranchèrent juſqu'aux dents. Les deux points qui méritaient une attention ſérieuſe, était la conſervation de Bautzen, où ſe trouvaient les vivres & la boulangerie de l'armée, & le moulin de Malſchwitz, qui eſt ſur une hauteur, dont il ne fallait pas ſouffrir que l'ennemi s'emparât. Le roi garantit la ville de Bautzen contre les entrepriſes des Autrichiens par un corps intermédiaire, qu'il plaça entre cette ville & ſa droite; & pour le moulin à l'extrêmité de la gauche, il n'y mit que des vedettes de houſards, pour que l'ennemi ne s'apperçût point de l'importance dont nous était ce poſte. La raiſon d'en uſer ainſi était que le moulin ſe trouvait à la diſtance d'un quart de mille de la gauche, de ſorte qu'en gardant la poſition de l'armée, on ne pouvait pas le ſoutenir à cauſe de ſon éloignement; & l'importance de ce moulin conſiſtait en ce que, dans la marche que le roi méditait de faire, il ne pouvait pas gagner Gœrlitz avant le maréchal Daun, ſi les colonnes ne-paſſaient au pied de ce moulin; de ſorte qu'au cas que l'ennemi y eût placé des troupes, il fallait paſſer la Sprée derrière le camp & la repaſſer plus bas, ce qui faiſait un circuit de deux milles de détour pour les troupes. Le maréchal Daun, de ſon côté, ſuppoſait que le roi, lorſqu'il apprendrait le ſiége de Neiſſe, ne trouverait aucun autre

expédient, pour ſe rendre en Siléſie, que celui de l'attaquer, & ce fut-là la raiſon qui lui fit prendre cette poſition de Cannewitz & de Wurchen, & qui lui donna l'idée de ſe retrancher. Cela parut même par une lettre qu'il écrivit à M. de Harſch, dans laquelle il dit: " Faites votre ſiége tranquillement; je " tiens le roi; il eſt coupé de la Siléſie, & s'il m'at- " taque, je vous en rendrai bon compte ". Il en arriva tout différemment de ce que le maréchal imaginait. Le prince Henri partit avec ſon détachement de Gamig; il paſſa par Marienſchein, & arriva le 21 à l'armée du roi, ſans rencontrer d'ennemis ſur ſa route. Tous les préparatifs de la marche ne purent être achevés que le 24, & le même ſoir l'armée ſe mit en mouvement. La garniſon de Bautzen ſervit d'eſcorte aux vivres de l'armée; ce corps prit les devans dès la nuit précédente, & paſſa par Kumerau, Neudorf, Trauben & Culmen. L'armée marcha ſur deux colonnes. On forma l'arrière-garde ſur la hauteur du moulin à vent, d'où l'on prit par Leichnau, Iſchmitz, tourna entièrement la droite de l'ennemi; enſuite on ſe porta ſur Weyerſdorf, & de-là ſur Ullerſdorf, où l'armée campa. M. de Mœring, qui avait eu l'avant-garde du bagage, ſurprit près d'Ullerſdorf 300 cavaliers autrichiens, dont peu ſe ſauvèrent, & la colonne du roi ayant donné près de Weyerſdorf (le 25) ſur un bataillon de pandours qui ne ſe croyait pas expoſé à l'ennemi, ce bataillon fut totalement détruit. Le lendemain 26, l'armée devança le jour, pour gagner Gœrlitz avant le maréchal Daun. L'avant-garde, compoſée de houſards & de dragons, y arriva la première; elle trouva d'abord un corps de cavalerie poſté derrière un défilé du côté de Rauchertſwalde; il n'était pas poſſible de l'attaquer dans cette poſition avantageuſe; on fit,

en eſcarmouchant, ce que l'on put pour l'engager à combattre, mais inutilement. On apprit enfin, par un transfuge, que c'était le corps des carabiniers & des grenadiers à cheval, commandé par un général eſpagnol, nommé d'Ayaſſas; & ſur cet éclairciſſement, on réſolut de choquer la fierté eſpagnole, pour engager ce général à paſſer le défilé & à ſe laiſſer battre; pour cet effet les houſards le provoquèrent; il paſſa le défilé en fureur & fondit ſur ceux dont il ſe croyait inſulté. Auſſi-tôt les dragons le chargèrent & culbutèrent ſa troupe dans le même défilé qu'il avait paſſé avec tant d'imprudence. Il y perdit 800 hommes, que les Pruſſiens firent priſonniers; d'Ayaſſas ſe ſauva ſous la montagne de Landskron, où le prince de Durlach venait d'arriver avec la réſerve qu'il commandait. L'infanterie de l'avant-garde pruſſienne arriva en même temps: on s'en ſervit pour s'emparer de Gœrlitz, qui ſe rendit ſans grandes difficultés. L'armée du roi y appuya ſa gauche; ſa droite fut pouſſée à Girbieſdorf & Ebersbach. Ce flanc était couvert par un ruiſſeau bourbeux, qui coule dans un fond dont le revers, du côté des Pruſſiens, était eſcarpé. Les Autrichiens arrivèrent l'après-midi; le maréchal Daun étendit ſon armée derrière la Landskron, d'Oſſeg vers Markerſdorf. Le roi fut obligé de reſter dans ce camp, pour donner quelques jours à l'arrangement des vivres; de ſorte que l'armée ne put ſe mettre en marche que le 30. Les troupes décampèrent de nuit, pour paſſer la Neiſſe avant que l'ennemi en pût être informé. On trouva M. Laudon embuſqué dans le bois de Schœnberg. Les Pruſſiens faiſaient cette marche légèrement, parce que les bagages & les vivres avaient pris la route de Naumbourg-am-Queis. L'arrière-garde fut toutefois attaquée proche de Schœnberg, & ce ne fut qu'une ba-

taille durant toute la route ; M. Laudon y était encouragé par un renfort de 12,000 hommes que le maréchal Daun lui avait envoyé ; de ſon côté S. A. R. le prince Henri, qui commandait cette arrière-garde, fit de ſi bonnes diſpoſitions en ſoutenant les brigades réciproquement, en poſta d'autres ſi à propos, afin de recevoir celles qui ſe retiraient pour continuer leur chemin, qu'il n'y eut que du temps perdu. A la vérité M. de Bulow, lieutenant-général & environ 200 ſoldats furent bleſſés, il n'y eut d'ailleurs de tués que 15 hommes tout au plus. A Lauban il fallut préparer des ponts ſur le Queis ; ce qui fit perdre un jour. Le 1 de novembre, l'armée prit la route de la Siléſie ; on ſe prépara ſur-tout à bien recevoir l'ennemi à l'arrière-garde ; car ſa force ſe trouvait aſſez conſidérable pour mériter cette attention. Le camp pruſſien avait ſes deux aîles ſur deux croupes de montagnes, qui aboutiſſaient chacune vers le Queis ; plus on approchait de Lauban, plus les hauteurs dominaient celle du camp. On forma ſur chacune de ces hauteurs une arrière-garde ſéparée. Le roi ſe trouvait à la croupe de la droite, le margrave à celle de la gauche, des houſards furent placés dans le fond entre ces deux corps d'infanterie, pour agir ſelon le beſoin. Derrière ces premiers corps, des brigades d'infanterie & d'artillerie, en échelons, occupaient les hauteurs dominantes, pour que chaque corps, qui ſe repliait, pût ſe retirer ſous la protection d'un autre. Au premier mouvement rétrograde que firent les troupes pruſſiennes, M. Laudon accourut plein d'ardeur pour entamer cette arrière-garde ; il ne s'en fallut preſque rien que les houſards ne le fiſſent priſonnier. Il voulut occuper le premier emplacement que le roi venait de quiter ; il y menait déjà ſon artillerie ; mais le feu préparé des batteries pruſſiennes démonta ſon canon,

mit ſon infanterie en déſordre, & l'obligea de s'enfuir. Il tâcha de renouveller cette manœuvre à trois repriſes, & toujours inutilement; car des feux préparés de même que le premier, lui firent eſſuyer la même choſe. Les houſards de Puttkammer, embuſqués dans un bois, donnèrent enfin ſur ſon monde, & le dégoûtèrent pour ce jour-là d'inquiéter la marche des Pruſſiens. S. A. R., qui s'était poſtée à l'autre bord du Queis, y reçut l'arrière-garde, après quoi le roi & ſon frère ſe ſéparèrent; le roi marcha par Lœwenberg, Pombſen, Jauernick & Girelſdorf à Noſſen; le prince Henri ſe rendit à Landshut le 6, où il releva M. de Fouquet, qui vint joindre le roi ſur la route de Neiſſe.

M. de Harſch aſſiégeait Neiſſe depuis le 20 d'octobre. Son attaque était dirigée ſur le fort de Pruſſe, du côté de Heidersdorf. La ſeconde parallèle achevée ſe trouvait à 30 toiſes du chemin couvert, & toutes les batteries étaient montées. Quoique le maréchal Daun y eût envoyé des ſecours par le chemin de Silberberg, ſur le bruit répandu de l'approche du roi, les Autrichiens levèrent le ſiége. M. de Treſkow, commandant de la place, ſaiſit ce moment, & fit une ſortie où l'ennemi perdit 800 hommes; M. de Harſch & Deville ſe retirèrent en hâte; ils paſsèrent la Neiſſe & ſe replièrent par Ziegenhals à Jægerndorf, en abandonnant, aux environs de Neiſſe, des amas conſidérables de munitions de guerre, qu'on ne leur donna pas le tems de tranſporter.

M. de Fouquet ſuivit les ennemis dans la haute Siléſie, & s'établit à Neuſtadt, d'où il pouvait le mieux les obſerver. A peine les troupes furent-elles arrivées près de Neiſſe, que le roi entreprit une nouvelle expédition. Après le départ des Pruſſiens de la Luſace, le maréchal Daun avait pris, le 4 d'octobre,

le

le chemin de l'Elbe; le 7, il paſſa cette rivière à Lohmen, & prit le camp de Pirna; M. de Fink, qui était demeuré à Gémich (Gamig) depuis l'abſence de S. A. R., ne pût maintenir cette poſition contre un nombre auſſi ſupérieur d'ennemis; il ſe replia ſur le Windberg, & de-là ſur Keſſelsdorf, pendant que le maréchal Daun détacha les troupes des cercles vers Eulenbourg, Torgau & Leipſic. Le comte de Dohna était en marche de ce côté-là. Les Ruſſes, comme nous l'avons dit, avaient pris le chemin de la Pologne, à l'exception de Palmbach, qui, avec un détachement de quelques milliers d'hommes, avait entrepris le ſiége de Colberg. Ce général ruſſe avait pouſſé ſes travaux avec force le 26 & le 27 d'octobre; il donna des aſſauts conſécutifs au chemin couvert de la place, & fut vigoureuſement repouſſé; il préparait un nouvel aſſaut pour le 29, & les Ruſſes avaient même arrangé des bateaux, au moyen deſquels ils ſe flattaient de paſſer le foſſé principal, pour emporter la place d'emblée. Le comte de Dohna ayant envoyé M. de Platen au ſecours de Colberg, ce général battit, auprès de Greifenberg, un corps d'obſervation que les Ruſſes y avaient placé; après quoi il s'avança juſqu'à Treptow. Son arrivée dégoûta M. de Palmbach de ſiéges & d'aſſauts; il ſe retira par Cœſslin & par Bublitz en Pologne. La tranchée fut ouverte le 3 & la place dégagée le 29 d'octobre. Le Sr. de Heyden, commandant de la place, ſe diſtingua durant ce ſiége par ſes bonnes diſpoſitions, ſa vigilance & ſa fermeté. Le comte de Dohna attira à lui M. de Wédel, qui avait agi contre les Suédois, qui les avait battus à Fehrbellin, pouſſé par Ruppin au-delà de Prenlow, qui avait enlevé le détachement entier de Heſſeſtein dans la ſeigneurie de M. d'Arnim, & que la victoire avait ſuivi par-tout. M.

de Manteufel le releva avec moins de troupes, & pendant la marche de la Saxe, M. de Wédel conduiſit l'avant-garde du comte de Dohna. Lorſque M. de Haddick avança le 12 près de Torgau, l'avant-garde pruſſienne y parut en même temps; M. de Haddick ſe replia le 15 par le bois ſur Eulenbourg; M. de Wédel le ſuivit à la trace, & quoique les ponts de l'Elſter fuſſent rompus, la cavalerie pruſſienne paſſa la rivière à gué, & donna ſi à propos ſur l'ennemi, que M. de Haddick perdit 200 hommes & 3 canons. Le comte de Dohna ſuivit M. de Wédel; d'Eulenbourg, il s'avança vers Leipſic, que l'armée des cercles avait inveſti. Le prince de Deux-ponts, intimidé par l'échec que M. de Haddick venait d'eſſuyer, n'attendit pas l'approche des Pruſſiens; le ſiége fut levé, il ſe retira en hâte ſur Colditz; de là il tourna vers Plauen, & alla prendre dans l'Empire des quartiers du côté de Hof & de Bareuth.

Pendant que le prince de Deux-ponts & M. de Haddick fuyaient vers l'Empire, le maréchal Daun s'approchait de Dreſde. Le corps pruſſien, trop expoſé à Keſſelsdorf, paſſa l'Elbe, & ſe campa au fauxbourg du nouveau Dreſde, entre le Fiſchhaus & le Scheunen. M. de Schmettau, qui était commandant de Dreſde, voyant que les Autrichiens ſe préparaient à s'emparer du fauxbourg de Pirna, y fit mettre le feu. Le maréchal Daun ménageait la jeune cour qui était dans la ville; il eſt à préſumer que ſans elle il aurait été plus entreprenant; cependant les foſſés de la place étaient bons. Le roi avait quitté la Siléſie; ſon avant-garde ſe trouvait au Weiſſenberg, de ſorte que le commandant pouvait en toute ſûreté attendre l'arrivée de ce ſecours. Le retour du roi acheva de déranger les projets du maréchal Daun. Le comte de Dohna avait expédié l'armée des cercles; la ſaiſon

était avancee, & l'armée du roi pouvait, dans trois marches, être à Dreſde ; toutes ces conſidérations inſpirèrent au maréchal Daun le deſſein de ſe retirer. Il décampa le 15 de Grunau & de Leibnitz, & rentra en Bohème ; où il mit ſes troupes en quartiers d'hiver. Sur la nouvelle de ſon départ, le margrave Charles, qui était avec le gros de l'armée à Gœrlitz, reçut ordre de ramener les troupes en Siléſie. Le roi, qui était au Weiſſenberg ; pouſſa juſqu'à Dreſde, où les arrangemens ſe firent pour les quartiers d'hiver. Le comte de Dohna retourna dans la Poméranie & le Mecklenbourg ; M. de Hulſen s'établit à Freyberg ſur les frontières de la Bohème ; M. d'Itzenplitz commanda à Zwickau, & en Siléſie on tira un cordon le long des frontières de la Bohème, de Greifenberg à Glatz ; pour M. de Fouquet ; il occupa Jægerndorf, Léobſchutz, Neuſtadt & les environs.

Nous n'avons fait qu'une légère mention de la campagne des Suédois, auxquels on n'avait oppoſé que des détachemens de la garniſon de Stétin, juſqu'au jour où le roi détacha M. de Wédel du camp de Ramnau en Luſace. Les proueſſes des Suédois conſiſtaient à pénétrer dans le plat pays, lorſqu'ils n'y trouvaient aucune oppoſition ; un faible détachement les réduiſait à la défenſive, & bien loin d'avoir fait des conquêtes, ils ſe trouvèrent trop heureux qu'on leur permît pendant l'hiver de ſe cantonner aux environs de Stralſund. Nous avons également paſſé ſous ſilence quelques détachemens que S. A. R. fit au commencement du printemps vers Bareuth & Bamberg ; Mrs. de Drieſen & Meyer furent chargés de ces petites expéditions ; dont le but était de ralentir les opérations de l'armée des cercles, & de répandre la terreur chez les princes d'Allemagne qui s'étaient déclarés contre le roi.

Vous trouverez, en considérant le total de cette campagne, qu'elle se distingue des autres par la quantité de siéges qui furent levés; il n'y eut que deux places de prises, Schweidnitz par les Prussiens, & le Sonnenstein par les troupes de l'Empire. D'ailleurs le roi leva le siége d'Olmutz, les Russes ceux de Kustrin & de Colberg, les Autrichiens ceux de Neisse & de Dresde, & les troupes des cercles ceux de Torgau & de Leipsic.

Après la fin de cette longue & fatigante campagne, le roi ayant fait raser les ouvrages du Sonnenstein, retourna en Silésie, où il établit son quartier-général à Breslau.

CHAPITRE IX.

De l'hiver de 1758 *à* 1759.

La famille royale perdit cette année deux personnes illustres; l'une fut le prince de Prusse, tombé en langueur, qui fut emporté dans le commencement de juin, par un catarre suffocant, dans le temps que les Prussiens assiégeaient Olmutz. Son bon cœur & ses connaissances, qui annonçaient pour l'avenir un gouvernement doux & heureux, le firent regretter. La margrave de Bareuth fut la seconde. C'était une princesse d'un rare mérite; elle avait l'esprit cultivé & orné des plus belles connaissances, un génie propre à tout, & un talent singulier pour tous les arts. Ces heureux dons de la nature faisaient cependant la moindre partie de son éloge. La bonté de son cœur, ses inclinations généreuses & bienfaisantes, la noblesse & l'élévation de son ame, la douceur de son caractère, réunissaient en elle les avantages brillans

de l'eſprit à un fond de vertu ſolide, qui ne ſe dément jamais. Elle éprouva ſouvent l'ingratitude de ceux qu'elle avait comblés de biens & de faveurs, ſans qu'on put citer un exemple qu'elle eût jamais manqué à perſonne. La plus tendre, la plus conſtante amitié uniſſait le roi & cette digne ſœur. Ces liens s'étaient formés dès leur première enfance; la même éducation & les mêmes ſentimens les avaient reſſerrés; une fidélité à toute épreuve des deux parts les rendit indiſſolubles. Cette princeſſe, dont la ſanté était faible, prit ſi fort à cœur les dangers qui menaçaient ſa famille, que le chagrin acheva de ruiner ſon tempérament. Son mal ſe déclara bientôt; les médecins reconnurent que c'était une hydropiſie formée; leurs remèdes ne purent point la ſauver; elle mourut le 14 d'octobre 1758, avec un courage & une fermeté d'ame digne des plus intrépides philoſophes. Ce fut le jour où le roi fut battu à Hochkirchen par les Autrichiens. Les Romains n'auraient pas manqué d'attribuer à ce jour une fatalité, à cauſe de deux coups auſſi ſenſibles dont le roi fut frappé en même temps. Dans ce ſiècle éclairé, on eſt revenu de ces ſtupides erreurs qui faiſaient croire à des jours heureux ou ſiniſtres. La vie des hommes ne tient qu'à un cheveu; le gain ou la perte d'une bataille ne dépend que d'une bagatelle. Nos deſtins ſont une ſuite de l'enchaînement général des cauſes ſecondes, qui, dans la foule des événemens qu'elles amènent, en doivent néceſſairement produire d'avantageux & de ſiniſtres. La même année termina le pontificat du pape Bénoît, le moins ſuperſtitieux & le plus éclairé des pontifes qui depuis long-temps euſſent occupé le ſiége de Rome. Les factions françaiſe, eſpagnole & autrichienne lui donnèrent pour ſucceſſeur le vénitien Rezzonico, qui prit le nom

de Clément XIII. La différence du génie de ces deux papes frappa d'autant plus le public, que Clément, peut-être bon prêtre, manquait des talens néceſſaires aux ſouverains de Rome pour gouverner leurs Etats & l'égliſe univerſelle. Ses premiers pas dans le gouvernement pontifical, furent de fauſſes démarches; il envoya au maréchal Daun une toque & une épée bénites, pour avoir battu les Pruſſiens à Hochkirchen, quoique de tels préſens, ſelon l'uſage de la cour romaine, ne ſe faſſent qu'à des généraux qui ont vaincu des nations infidelles, ou dompté des peuples barbares. Cette conduite le brouillait donc néceſſairement avec le roi de Pruſſe, qu'il devait ménager à cauſe du grand nombre de catholiques établis dans les Etats de ſa domination. Ce pape eut avec le roi de Portugal des démêlés plus importans au ſujet des jéſuites. Ces pères avaient fait la guerre aux Eſpagnols & aux Portugais dans le Paraguay, & les avaient même battus. Depuis ces brouilleries, le roi de Portugal ne jugea plus convenable de confier les ſecrets de ſa conſcience & de ſon gouvernement à des membres d'une ſociété qui avait agi comme ennemie de ſon royaume. Il renvoya le jéſuite dont il s'était ſervi, & choiſit un confeſſeur d'un autre ordre de religieux. Les jéſuites, pour ſe venger de cet affront, qui tirait d'autant plus à conſéquence que la conduite du roi pouvait être imitée par d'autres ſouverains, cabalèrent contre l'Etat, & excitèrent contre le gouvernement tous les grands du royaume ſur leſquels ils avaient du crédit. Le père Malagrida, animé d'un zèle plus ardent, d'une haine théologale plus vive que ſes confrères, parvint, par ſes intrigues, à tramer une conſpiration contre la perſonne du roi, dont le duc d'Aveiros ſe déclara le chef. Ce duc ſachant que le roi devait ſe promener

en carroſſe, embuſqua des conjurés ſur le chemin où le prince devait paſſer. Le cocher fut tué du premier coup, & du ſecond le roi eut le bras caſſé. Long-temps après, le ſecret de la conjuration fut découvert par des lettres que les chefs du parti écrivaient au Bréſil pour y cauſer un ſoulèvement. Le duc d'Aveiros & ſes complices furent arrêtés; ils dépoſèrent unanimément que cet attentat leur avait été ſuggéré par les jéſuites, inſtigateurs de tout ce qui venait d'arriver. Le roi voulut faire une punition exemplaire des auteurs de cet abominable complot. Son juſte reſſentiment, armé des loix, ſoutenu par les tribunaux, devait éclater contre les jéſuites. Le pape prit leur défenſe & s'y oppoſa ouvertement. Toutefois ces pères furent bannis du royaume: ils allèrent à Rome, où ils furent accueillis, non comme des rebelles & des traîtres, mais comme des martyrs qui avaient ſouffert héroïquement pour la foi. Jamais la cour de Rome n'avait donné un tel ſcandale. Quelque vicieux que fuſſent les pontifes que les ſiècles précédens avaient déteſtés, aucun d'eux cependant ne s'était ouvertement déclaré le protecteur du crime & des aſſaſſinats. La conduite peu judicieuſe du pape parut influer ſur tout le clergé; la toque bénite qu'il avait envoyée au maréchal Daun, excita une effervescence de zèle biſarre chez les ſouverains eccléſiaſtiques d'Allemagne. L'électeur de Cologne, entr'autres, publia un édit dans ſes Etats, par lequel il défendait à ſes ſujets proteſtans, ſous de grièves peines, de ſe réjouir des avantages que les Pruſſiens ou les alliés pourraient remporter ſur leurs ennemis. Ce fait, qui par lui-même mérite peu d'etre rapporté, doit pourtant être cité, parce qu'il caractériſe l'abſurdité des mœurs d'un ſiècle dans lequel la raiſon a fait d'ailleurs tant de progrès. Mais ces farces,

qui ſe paſſaient aux petites cours, n'attiraient ſur elles que les ſifflets du public ; au lieu que les paſſions qui agitaient les grandes cours de l'Europe, produiſaient des ſcènes plus funeſtes & plus tragiques.

Nous avons vu, il n'y a pas long-temps, à Verſailles, l'abbé de Bernis devenir miniſtre des affaires étrangères, & bientôt cardinal, pour avoir ſigné le traité de Vienne. Tant qu'il fut queſtion d'établir ſa fortune, toutes les voies lui furent égales pour y parvenir ; mais auſſi-tôt qu'il ſe vit établi, il tâcha de ſe maintenir dans ſes emplois, en ſe conduiſant par des principes moins variables & plus conformes aux intérêts permanens de l'Etat. Ses vues ſe tournèrent toutes du côté de la paix, afin de terminer d'une part une guerre dont il ne prévoyait que des déſavantages, & d'une autre pour tirer ſa nation d'une alliance contrainte & forcée, dont la France portait le fardeau, & dont la maiſon d'Autriche devait ſeule retirer tout le fruit & toute l'utilité. S'adreſſant à l'Angleterre par des voies ſourdes & ſecrètes, il y entama une négociation pour la paix ; mais la marquiſe de Pompadour était d'un ſentiment contraire, & auſſi-tôt il ſe vit arrêté dans ſes meſures. Ses actions imprudentes l'élevèrent ; ſes vues ſages le perdirent ; il fut diſgracié pour avoir parlé de paix, & envoyé en exil dans l'évêché d'Aix. M. de Choiſeul, lorrain de nation, ambaſſadeur de France à la cour de Vienne, fils de M. de Stainville, ambaſſadeur de l'empereur à Paris, devint miniſtre des affaires étrangères à la place du cardinal diſgracié. Il ſignala ſon entrée dans le miniſtère par un nouveau traité d'alliance qu'il conclut avec la cour de Vienne, & dont nous donnons la copie à la fin de ce chapitre, pour ne point interrompre le tableau général que nous offrons au lecteur. En le parcourant, vous vous appercevrez de l'aſcendant que la

cour de Vienne avait pris ſur celle de Verſailles, & qui n'alla depuis qu'en augmentant. M. de Choiſeul, non content du traité déſavantageux qu'il venait de conclure avec l'impératrice-reine, ordonna, au nom du roi, à l'académie des inſcriptions de frapper une médaille qui éternisât la mémoire de cet événement. Ces deux cours ne s'en tinrent pas là ; elles employèrent leur commun crédit à la cour de Pétersbourg, pour ranimer la haine de l'impératrice Eliſabeth contre le roi de Pruſſe ; elles lui repréſentèrent qu'il convenait de laver la tache que ſes troupes avaient reçues à Zorndorf, en mettant le printemps prochain une armée plus nombreuſe en campagne. Son favori ne ceſſait de lui répéter que, pour changer en terreur le mépris des Pruſſiens pour les Ruſſes, il fallait ordonner aux généraux qui commanderaient ces troupes, d'agir avec la plus grande vigueur, & de ſuivre en tout les impulſions qu'ils recevraient des puiſſances alliées. Toutes ces inſinuations menaient au but qu'avait la cour de Vienne, de charger ſes alliés des haſards de la guerre, & de ſe ménager pour en retirer ſeule l'avantage.

Le roi de Pologne était mêlé dans toutes ces intrigues ; non-ſeulement il aigriſſait la cour de Pétersbourg contre celle de Berlin, mais voulant encore tirer de l'amitié de l'impératrice Eliſabeth, des avantages pour ſa famille, il la ſollicita de procurer, par ſon aſſiſtance, le duché de Courlande à ſon troiſième fils, le prince Charles. L'impératrice, favorable aux Saxons, conſentit à cet établiſſement, & Auguſte II inveſtit ſon fils de ce duché. Le nouveau duc alla à Pétersbourg, pour remercier l'impératrice de cette faveur. Ce prince inquiet & ardent prit part à toutes les intrigues de la cour ; ſes procédés le brouillèrent avec le grand-duc & ſon épouſe ; il s'attira leur inimitié, & cette haine le perdit dans la ſuite.

Tandis que l'impératrice de Ruſſie donnait des duchés & s'appropriait des royaumes, elle n'était pas elle-même ſans appréhenſion ; elle craignait que les Anglais, alliés des Pruſſiens, & mécontens de la conduite des Ruſſes envers eux depuis le commencement de la guerre, n'envoyaſſent une flotte dans la Baltique, pour brûler le port de Cronſchlott. Pour prévenir de pareilles entrepriſes, ſes miniſtres négocièrent un traité d'aſſociation avec les couronnes de Suède & de Danemark, afin d'interdire le paſſage du Sund aux flottes étrangères. Cette convention, où les Suédois trouvaient leur compte, & à laquelle les ſubſides de la France obligeaient les Danois de ſe conformer, fut promptement conclue entre ces trois puiſſances. L'Angleterre ne s'embarraſſait guères des meſures que prenaient les puiſſances du Nord, pour défendre à ſes eſcadres l'entrée de la Baltique ; elle dominait ſur l'Océan & ſur toutes les autres mers, ſans s'inquiéter de la Baltique, ni du Sund. Ses amiraux Boſcawen & Amhorſt avaient pris le Cap-Breton : le Sr. Keppel s'était rendu maître de l'île de Gorée ſur les côtes d'Afrique. Les Indes leur offraient des conquêtes ; les côtes du Danemarck, de la Suède, de la Ruſſie, ne leur en offraient aucune. Ces grands progrès des Anglais ne ſoulageaient point le roi du fardeau qu'il portait & des riſques que ſa couronne avait à courir. Il avait demandé en vain aux Anglais une eſcadre pour couvrir ſes ports de la Baltique, menacés par les armemens des flottes ruſſes & ſuédoiſes. Le Sr. de Rexin, miniſtre du roi à la Porte, fut ſans ceſſe traverſé dans ſa négociation par le Sr. Porter, miniſtre de la Grande-Bretagne. D'ailleurs le nouvel empereur des Turcs, ſans éducation, était ignorant dans les affaires, & d'une timidité extrême, tant par la crainte d'être détrôné que par celle du mauvais ſuccès de ſes

armes, s'il s'engageait dans une guerre avec la maiſon d'Autriche. Quelques grandes que fuſſent les ſommes qui paſſaient à cette cour, quelque voie de corruption qu'on tentât, les affaires n'en furent guère avancées, à cauſe que les Autrichiens & les Français répandaient de l'argent & faiſaient des largeſſes avec la même profuſion, & que les Turcs trouvaient plus leur compte à recevoir des récompenſes pour ne rien faire que pour entrer en action. Les efforts inutiles que le roi avait faits à la Porte, le perſuadèrent de plus en plus que, n'ayant aucun ſecours étranger à attendre, il ne devait recourir qu'à ſes propres reſſources. Son attention ſe tourna uniquement ſur ſon armée; on leva autant de monde que l'on put, on arma, on remonta, on approviſionna les troupes, afin de s'oppoſer dans la campagne prochaine, avec une armée bien conditionnée & nombreuſe, à la multitude d'ennemis que les Pruſſiens auraient à combattre.

Extrait du traité d'alliance conclu à Verſailles le 30 décembre 1758, *entre l'impératrice-reine & le roi de France.*

Ce traité paraît avoir été conclu en oppoſition de la convention de ſubſides qui avait été ſignée le 11 d'avril de la même année entre les cours de Pruſſe & d'Angleterre. Il en eſt fait mention dans le préambule, & il y eſt dit en autant de termes : *Que comme on ne pouvait eſpérer de rétablir la tranquillité de l'Allemagne que par l'affaibliſſement de la puiſſance pernicieuſe du roi de Pruſſe, le roi très-chrétien & l'impératrice-reine avaient jugé à propos de reſſerrer les nœuds de leur union par un traité confirmatif du traité de Verſailles, du 1 de mai* 1756, *& de convenir*

des moyens les plus propres pour forcer l'agreſſeur de donner ſatisfaction aux léſés & ſûreté pour l'avenir, & pour établir ſolidement le repos de l'Allemagne, en réduiſant le roi de Pruſſe dans des bornes qui ne lui permiſſent plus de troubler, au gré de ſon ambition & de celle de l'Angleterre, la tranquillité générale & celle de ſes voiſins. On paſſe enſuite au traité même, qui contient les articles ſuivans :

Art. 1. Les deux parties confirment le traité de Verſailles du 1 mai 1756, & le prennent pour baſe de la préſente convention.

2. Le roi de France promet de fournir à l'impératrice-reine, pendant tout le cours de la préſente guerre, un ſecours de 18,000 hommes d'infanterie & de 6,000 de cavalerie, ſoit en troupes, ſoit en argent, au choix de l'impératrice-reine.

3. Ce ſecours en argent eſt évalué à 3 millions 456,000 florins par an.

4. Le roi de France ſe charge ſeul du ſubſide à payer à la Suède.

5. Il promet de ſoudoyer le corps des troupes ſaxonnes, & de le renvoyer à la diſpoſition de l'impératrice-reine, dès qu'elle le demandera.

6. Les deux parties s'engagent de procurer au roi de Pologne, électeur de Saxe, non-ſeulement la reſtitution de ſes Etats, mais auſſi un dédommagement proportionné.

7. Le roi de France promet d'employer cent mille hommes en Allemagne, pour couvrir les Pays-Bas autrichiens & les Etats de l'Empire.

8. La ſûreté des côtes de Flandre ayant exigé que les places d'Oſtende & de Nieuport fuſſent miſes à l'abri de toute inſulte, & le roi très-chrétien ayant voulu ſe charger de la défenſe de ces deux places, elles demeureront confiées à la garde de ſes troupes, pendant

tout le temps que durera la préſente guerre entre la France & l'Angleterre ; mais cet arrangement, uniquement relatif à la ſûreté deſdites places, ne doit porter aucun préjudice au droit de ſouveraineté de l'impératrice-reine.

9. Le roi de France promet cependant de reſtituer les places de Nieuport & d'Oſtende, même avant ſa paix avec l'Angleterre, ſi on en convenait ultérieurement.

10. Les pays conquis ſur le roi de Pruſſe ſeront gouvernés & adminiſtrés au nom & par les commiſſaires de l'impératrice-reine ; mais les revenus publics appartiendront au roi très-chrétien, à l'exception de 40,000 florins prélevables pour les frais de l'adminiſtration.

11. Les deux parties s'engagent à terminer à l'amiable les diſcuſſions particulieres qu'elles pourraient avoir.

12. Le roi très-chrétien promet de faire tous ſes efforts pendant la guerre, & d'employer aux conférences pour la paix ſes bons offices les plus efficaces, pour qu'au traité à conclure entre l'impératrice-reine & le roi de Pruſſe, le duché de Siléſie & le comté de Glatz ſoient cédés & aſſurés à la maiſon d'Autriche, & il ſe charge d'avance de la garantie de tout ce qui ſera ſtipulé à cet égard entre l'impératrice-reine & le roi de Pruſſe.

13. Les deux parties s'engagent à ne faire ni paix ni trève avec leurs ennemis communs, que d'un parfait concert. Le roi de France promet de ne faire ni paix ni trève avec le roi d'Angleterre, ſans convenir avec lui qu'il fera tous les efforts pour engager le roi de Pruſſe à accorder à ſa majeſté impériale des conditions juſtes & honorables, ou du moins ſans obliger le roi d'Angleterre à promettre qu'il ne donnera plus de ſecours au roi de Pruſſe, & l'impératrice-reine s'en-

gage à ne faire ni paix ni trève avec le roi de Pruſſe qu'aux mêmes conditions.

14. Pour raſſurer les Etats proteſtans, on confirme le traité de Weſtphalie, & on s'accorde d'inviter la couronne de Suède d'accéder au préſent traité.

15. L'impératrice-reine renonce à ſon droit de réverſion des duchés de Parme, de Plaiſance & de Guaſtalle, en faveur des deſcendans mâles de l'infant don Philippe.

16. Les deux parties s'engagent d'agir de concert avec le duc de Parme auprès du roi des deux Siciles, pour fixer l'ordre de ſucceſſion dans le royaume des deux Siciles.

17. En retour de la renonciation énoncée dans l'article 15, le roi très-chrétien promet d'employer ſes bons offices pour déterminer le roi de Naples à céder à l'empereur ſes prétentions ſur les biens allodiaux des maiſons de Médicis & de Farnèſe.

18. L'infant duc de Parme renonce à ſes prétentions ſur les biens allodiaux des maiſons de Médicis & de Farnèſe, auſſi bien que ſur les villes de Bozzolo & de Sabionetta.

19. Le roi très-chrétien promet de concourir par ſes bons offices pour que l'archiduc Joſeph ſoit élu roi des Romains, d'une manière conforme aux conſtitutions de l'Empire.

20. Les deux parties conviennent de ne prendre aucunes meſures par rapport à la future élection d'un roi de Pologne, que d'un concert commun; & leur but n'étant que de maintenir la liberté de la nation polonaiſe, elles déclarent dès à préſent, que ſi le choix libre de la république venait à tomber ſur un prince de la maiſon de Saxe, elles l'appuieront de leur mieux.

21. L'impératrice-reine étant convenue avec le duc

de Modène du mariage de l'archiduc Léopold avec la princeſſe de Modène, & voulant demander à l'empereur & à l'Empire l'expectative à la ſucceſſion féodale de Modène, en faveur de l'archiduc Léopold, à condition que les Etats de Modène ne ſoient jamais unis à la maſſe des Etats de la maiſon d'Autriche, le roi de France promet d'y concourir par ſes bons offices.

22. On invitera d'accéder à ce traité, l'empereur, l'impératrice de Ruſſie, & les rois de Suède & de Pologne.

Les deux derniers articles, ainſi que les trois articles ſéparés, ne roulent que ſur de ſimples formalités.

CHAPITRE X.

Campagne de 1759.

Les armées du prince Ferdinand de Brunſwic & de S. A. R. le prince Henri ouvrirent les premières cette campagne. L'armée du roi, retenue ſur les frontières de la Marche & de la Siléſie, par le voiſinage des Ruſſes en Pologne, ne pouvait pas entreprendre d'expéditions, qui l'auraient écarté d'une ligne de défenſe de laquelle il y avait du riſque à s'éloigner; & les Autrichiens différaient leurs opérations, pour donner aux Ruſſes le tems de ſe mettre en campagne; ce qui retardait ordinairement le mouvement des troupes juſqu'à la fin de juillet.

Les Français agiſſaient ſans alliés, l'armée du prince Ferdinand n'avait qu'un ennemi à combattre; de ſorte qu'ils ſe mettaient en action auſſi-tôt que leurs arrangemens étaient pris, & qu'ils le jugeaient à propos. Cette année M. de Contades reçut le commandement de l'armée françaiſe, & M. de Broglio, qui

commandait ſous lui, ſe tenait à Francfort, d'où il avait l'œil ſur les troupes juſqu'à l'arrivée du maréchal. Un corps mêlé d'Autrichiens & de troupes des cercles, aux ordres de M. d'Arberg, s'avança en Thuringe, où il donna de la jalouſie au prince Henri & au prince Ferdinand. S. A. R. & le prince de Brunſwic concertèrent enſemble une entrepriſe, pour déloger ces troupes voiſines qui les importunaient. M. de Knobloch fut commandé de la part des Pruſſiens, & M. d'Urf de celle des alliés pour exécuter ce projet. M. de Knobloch prit Erfurt, & fit quelques centaines de priſonniers dans ces environs. M. d'Urf chaſſa l'ennemi au-delà de Vach & reprit Hersfeld. A peine les Pruſſiens & les alliés ſe furent-ils retirés, que les Autrichiens & les troupes des cercles, revenant ſur leurs pas, reprirent leur première poſition (le 24 mars.) Ce mouvement déplut au prince Ferdinand : pour éloigner ces troupes du voiſinage de la Heſſe, il porta toute la gauche de ſon armée ſur Caſſel, & s'avança de-là par Melſungen à Hersfeld. Le prince héréditaire entra dans la principauté de Fulde, d'où il pénétra en Franconie ; il prit Meinungen, Waſungen, & défit trois régimens Autrichiens qui ſe trouvaient dans ces environs. M. d'Arberg s'approcha de lui & l'attaqua dans ſon camp de Waſungen. Après un combat de ſix heures, les Autrichiens & les troupes des cercles furent repouſſés, & obligés de fuir juſqu'en Thuringe (avril). Alors le prince Ferdinand raſſembla tous ces détachemens à Fulde ; ſon deſſein était de détruire les magaſins que les Français avaient à Fritzlar, à Hanau & dans ces environs, pour retarder, & peut-être même empêcher les opérations qu'ils méditaient de faire en Heſſe ; il prit le chemin de Francfort, & ſurprit en marche pluſieurs détachemens français, qui, ne pouvant ſe ſauver,

ſauver, ſe rendirent priſonniers de guerre. En approchant de Bergen (le 13), il crut n'y trouver que quelques bataillons qui, trop faibles pour réſiſter, ſeraient obligés de ſe retirer, ou de mettre les armes bas, s'ils étaient aſſez téméraires pour l'attendre. Dans le tems qu'il les faiſait charger, M. de Broglio parut ſur la hauteur derrière le village, avec les brigades qu'il avait raſſemblées des quartiers les plus voiſins. L'attaque des alliés fut repouſſée. Le prince d'Yſenbourg, qui la commandait, y perdit la vie. Le prince Ferdinand ſe trouva dans la néceſſité de ſoutenir une affaire qui était engagée; il emporta à la vérité le bas du village de Bergen, mais la partie ſupérieure bien fortifiée lui oppoſa des obſtacles inſurmontables. Les troupes françaiſes chargèrent en même temps les alliés à propos & les contraignirent à lâcher priſe. Les Saxons, qui ſe trouvaient dans cette armée de M. de Broglio, voulurent pourſuivre les troupes; le prince Ferdinand s'en apperçut; il les fit attaquer par ſa cavalerie, qui en détruiſit une partie, & leur fit quelques centaines de priſonniers: pendant le reſte de la journée on ſe canonna réciproquement. Le prince Ferdinand voyant que ſon coup était manqué, ſe retira la même nuit vers la Heſſe, ſans que M. de Broglio l'inquiétât. M. du Blaiſel le ſuivit & entama dans cette retraite l'arrière-garde d'une des colonnes de l'armée; il s'y comporta ſi bien, qu'il fit priſonniers 200 dragons pruſſiens de Finckenſtein.

Pendant ce temps-là le prince Henri avait exécuté avec plus de ſuccès un deſſein pareil qu'il avait formé ſur la Bohême. Il entra dans ce royaume par Péters-Wald, ſans y rencontrer une grande réſiſtance. M. de Hulſen, qui pénétrait avec la ſeconde colonne par le Basberg, y trouva l'ennemi retranché. Sa cavalerie prit le chemin de Priesnitz, qui le mena à dos des

Autrichiens. Elle les attaqua à revers, tandis que l'infanterie pruſſienne entamait le front du retranchement. Tout ce corps de M. Renard, conſiſtant dans le régiment d'Andlau, de Kœnigseck & mille croates, faiſant 2500 têtes, fut pris ſans qu'il en échappât perſonne. Après cette belle action, M. de Hulſen s'avança ſur Saatz, où il ruina un des plus conſidérables magaſins de l'ennemi. S. A. R. ſe porta en même temps ſur Budin; elle fit détruire toutes les proviſions & tous les amas que les Autrichiens avaient raſſemblés dans ces contrées, & après avoir ainſi rempli le but de ſes opérations, elle ramena ſes troupes en Saxe (en mai). Ce prince réſolut peu après de porter un coup ſemblable aux troupes de l'Empire, afin de les éloigner des frontières de la Saxe. Cette entrepriſe fut concertée avec les alliés. Il aſſembla ſon corps à Zwickau, d'où M. de Finck fut détaché ſur Adorf, afin de donner aux ennemis des appréhenſions pour la ville d'Eger, S.A.R. marchant à Hof, en détacha M. de Knobloch par Saalbourg vers Cronach. Les troupes des cercles, déconcertées par ce mouvement, quittèrent leur camp avantageux de Munchsberg; les Pruſſiens l'occupèrent & firent nombre de priſonniers en différentes rencontres. M. de Finck alors ſe porta ſur Weisſtadt, pour couper à M. de Maquiere la communication avec les troupes des cercles; ce qui rejeta ce général autrichien dans le haut Palatinat, d'où il joignit enſuite, auprès de Nuremberg, l'armée de l'Empire. M. de Finck le ſuivit & lui prit 400 priſonniers en différentes occaſions. L'armée pruſſienne ſe campa proche de Bareuth; M. de Meinecke força le général Reidéſel, proche de Cronach, à ſe rendre priſonnier avec 900 hommes qu'il commandait. Ce déſaſtre précipita la retraite des troupes des cercles, que le prince de Deux-ponts ramena à Nuremberg.

S. A. R. n'ayant alors aucun ennemi en tête, envoya M. de Kitobloch dans l'évêché de Bamberg, où il détruisit tous les magasins qu'on y avait formés pour l'armée de l'Empire. Après avoir ainsi rempli son projet, S. A. R. ramena ses troupes en Saxe vers le commencement de juin. Les Autrichiens avaient profité de l'absence des Prussiens, pour y faire une incursion. Un général Gemmingen, qui s'était établi près de Wolkenstein, y fut attaqué & battu par M. de Schenkendorf. M. de Brentano vint au secours de l'autrichien; mais ayant été aussi mal reçu que M. de Gemmingen, il se retira en Bohème avec précipitation. Cette expédition de S. A. R. fit perdre dans un mois, aux troupes de l'Empire, tous leurs magasins, 60 officiers & 3000 hommes. Du côté des alliés, le prince héréditaire s'était avancé dans l'évêché de Wurzbourg à la tête de 12000 hommes; il fit 300 prisonniers sur les Autrichiens dans cette incursion, après laquelle il vint rejoindre le prince son oncle en Hesse.

Les Français ne commencèrent leurs opérations que sur la fin de mai. M. de Contades passa le Rhin à Cologne; il se joignit le 2 de juin à M. de Broglio proche de Geissen, & laissa M. d'Armentières aux environs de Wésel, avec un détachement de vingt mille hommes. Le prince Ferdinand s'était retiré à l'approche de ces troupes, d'abord à Lippstadt, ensuite à Hamm, où il rassembla tous les régimens qui avaient hiverné dans l'évêché de Munster, à l'exception de la garnison de cette ville. M. d'Imhof était demeuré jusqu'alors à Fritzlar; sur ce qu'il eut vent que M. de Contades d'un côté, M. de Broglio d'un autre, & les Saxons d'un troisième, s'avançaient sur lui, il se replia sur Lippstadt. Les Français trouvant la Hesse vide de troupes, s'emparèrent de Cassel, de Munden, de Be-

verungen, où ils prirent la plus grande partie des magaſins des alliés. M. de Contades ayant pouſſé delà ſur Paderborn, le prince Ferdinand s'avança vers lui & vint ſe camper à Rittberg. La perte de tous ſes magaſins l'obligea d'en aſſembler de nouveaux, & il choiſit Oſnabruck pour le lieu de ſon dépôt principal. Cependant le deſſein des Français était de couper les Allemands du Wéſer. M. de Contades alla ſe camper aux ſources de l'Ems, d'où il ſe rendit à Bielefeld & Herford, & plaça le corps de M. de Broglio à Oerlinhauſen; de-là ce dernier s'approcha de Minden. Il ſurprit la ville (le 20 juillet) en plein jour & y fit 1500 priſonniers. Ce contre-temps obligea le prince Ferdinand, qui était à Ravensberg, de ſe replier ſur Oſnabruck; il y fut joint le 8 par le corps de M. de Wangenheim, qui juſqu'alors avait tenu tête à M. d'Armentières. Ce général français ne trouvant perſonne en chemin, tenta d'emporter Munſter l'épée à la main; ayant manqué ſon coup, il y procéda en règle, la tranchée fut ouverte, & la ville ſe rendit le 25.

De ſon côté M. de Contades vint camper avec toute ſon armée près de Minden; il occupa la rive gauche du Wéſer & plaça M. de Broglio ſur la droite. Le prince Ferdinand, après avoir gagné les bords de ce fleuve, le remonta auſſi-tôt, pour s'oppoſer aux ennemis. Il déboucha le 29 dans les plaines de Minden, étendant ſon armée entre Hille & Frédewalde, où il fut joint par le général Drèves, qui venait de reprendre Brème ſur les Français. Il fit fortifier le village de Tonhauſen à un quart de mille de la gauche de ſon armée, eſpèce de piège qu'il tendait à M. de Contades, trop bien poſté pour qu'on pût bruſquer une attaque ſur ſon camp, & dont le prince ne pouvait tirer raiſon qu'en l'engageant dans une mau-

vaiſe affaire. D'un autre côté, pour cauſer des inquiétudes aux Français, il leur envoya à dos le prince héréditaire, qui, s'approchant de Gohfeld, y trouva le duc de Briſſac à la tête d'un détachement de 6000 hommes. M. de Contades s'empreſſant à remplir les déſirs du prince Ferdinand, ſe conduiſit comme s'il avait reçu des inſtructions de la part de ce prince. M. de Broglio, avec ſon détachement, paſſa le Wéſer & joignit l'armée; on prépara des débouchés ſur le marais qui couvrait l'armée alliée, & enfin on l'attaqua le premier d'août. Ce village de Tonhauſen, que le prince Ferdinand avait fait retrancher, était garni de 12 bataillons, défendus par deux groſſes batteries, & ſoutenus par 20 eſcadrons qui campaient à peu de diſtance derrière l'infanterie. Le gros de l'armée alliée campait à un petit demi-mille de-là, comme nous l'avons dit, derrière les bois de Hille. Par une ſage précaution, le prince avait préparé ſes chemins & ſes communications, de manière qu'au premier mouvement des Français il pouvait marcher à eux ſans rencontrer d'empêchement, & tandis qu'ils attaqueraient le village, les charger à ſon tour. M. de Contades déboucha dans la plaine à la pointe du jour. M. de Broglio commandait l'avant-garde deſtinée à l'attaque du village. L'armée françaiſe prit une poſition trop éloiguée de ſon avant-garde pour être à portée de la ſoutenir: elle appuya ſon aile droite au Wéſer, & ſous la forme d'une potence, ſa gauche ſe repliait en faiſant un coude à ce marais qu'elle venait de paſſer. M. de Broglio, à l'approche de Tonhauſen, vit les douze bataillons que M. de Wangenheim y mettait en bataille; il prit ce général & ces troupes pour l'armée du prince Ferdinand; il demeura quelque temps indécis, & fit enfin demander de nouveaux ordres à M. de Contades; l'occaſion s'échappa, le

temps ſe perdit, le prince Ferdinand arriva avec l'armée; au lieu d'aller au ſecours de M. de Wangenheim, il forma ſes troupes vis-à-vis de cet angle que faiſait l'armée françaiſe. M. de Contades lui oppoſa un corps de cavalerie; mais l'ardeur & la fougue de l'infanterie anglaiſe l'emporta. Elle attaqua la cavalerie françaiſe & la mit en déroute; de-là elle ſe porta tout de ſuite ſur l'infanterie françaiſe; le prince Ferdinand n'eut que le temps de la ſoutenir par d'autres brigades; enfin les Français prirent la fuite & les alliés ſe formèrent ſur le terrain qu'ils venaient d'abandonner. Tandis que la fortune ſe déclarait pour le prince Ferdinand, M. de Broglio attaquait mollement le village de Tonhauſen; il y eut en même temps deux charges de cavalerie dans cette partie, qui tournèrent toutes deux à l'avantage des alliés. La déroute de la gauche des Français, la fuite de cette cavalerie jointe au peu de ſuccès qu'avaient eu les attaques du village, déterminèrent l'ennemi à quitter le champ de bataille; ce qui ſe fit avec beaucoup de confuſion & de déſordre. Le prince héréditaire battit le même jour M. de Briſſac à Gohfeld, & occupa, en le pourſuivant, un paſſage proche du Wéſer, qui coupait aux Français les chemins du pays de Waldeck & de Paderborn. Ce coup fut auſſi déciſif que la bataille, parce que l'armée françaiſe environnée par les alliés près de Minden, à la rive gauche du Wéſer, fut obligée de repaſſer ce fleuve & de prendre le chemin de Caſſel, le ſeul qui lui reſtât. M. d'Armentières, qui avait juſques-là ſerré de près Lippſtadt, en leva le blocus; il détacha dix bataillons pour Wéſel; avec les douze autres il accourut à Caſſel, où il ſe joignit à l'armée qui venait d'être battue. Le lendemain de la bataille, Minden ſe rendit au vainqueur; les Français perdirent au-delà de 6000 hommes dans

cette affaire, dont 3000 furent faits priſonniers. Pour profiter de cet heureux événement, le prince Ferdinand s'avança vers Munden, tandis que le prince héréditaire paſſa le Wéſer à Rinteln à la tête de vingt mille hommes; il y eut une affaire ſérieuſe d'arrière-garde à Munden, où M. de St.Germain, par ſa bonne conduite, ſauva le bagage de l'armée françaiſe. Le prince Ferdinand ſe tourna enſuite du côté de Paderborn, & M. d'Urf prit à Detmold (le 17) l'hôpital ambulant des Français, avec 800 hommes qui l'eſcortaient. A l'approche des alliés de Stadtberg, le duc de Chevreuſe & M. d'Armentières ſe replièrent ſur Caſſel, & les alliés ayant tourné de-là vers la principauté de Waldeck, M. de Contades s'imagina que ce mouvement indiquait une intention du prince Ferdinand de couper les Français du Mein. Sur cette ſuppoſition il quitta bruſquement Caſſel, où il laiſſa une faible garniſon, & ſe campa à Marbourg. Un partiſan des alliés, nommé Freytag, s'approcha de cette capitale, & la reprit par capitulation. Le prince Ferdinand était alors à Corbach; il fit avancer le prince héréditaire à Wolffshagen & détacha le prince de Holſtein à Fritzlar. Ces mouvemens achevèrent de dérouter M. de Contades; ſe croyant perdu, il évacua la Heſſe le 24. Le prince Ferdinand le ſuivit à Ernſthauſen; un de ſes détachemens prit le même jour (le 28) trois cents Français dans la fortereſſe de Ziegenhain. Les ennemis s'étaient poſtés à Amœnebourg ſur l'Ohm; ils avaient le corps de Fiſcher derrière la Lahn; le prince héréditaire le battit. En même temps ſon oncle s'étant avancé à Wetter avec l'armée, ce jeune héros ſe porta derrière les ennemis à Nieder-Weymar (en ſeptembre). Cela fit perdre la tramontane à M. de Broglio, qui ſe retira à Geiſſen & abandonna Marbourg. Cette ville fut priſe par le

prince de Bévern, avec la garniſon de neuf cents hommes qui l'avait défendue. Cette ſuite d'heureux ſuccès mit le prince Ferdinand à portée de s'avancer à Croſdorf. Il n'y avait que la Lahn qui ſéparât les alliés & les Français. Ces derniers retranchèrent leur camp & portèrent M. de Broglio à Wetzlar. Le prince Ferdinand lui oppoſa M. de Wangenheim pour l'obſerver. Les malheurs qu'avait eſſuyés M. de Contades, en dégoûtèrent la cour; elle le rappella, & M. de Broglio, déclaré maréchal de France, prit le commandement de l'armée.

Tandis que les Allemands & les Français campaient opiniâtrément ſur les bords de la Lahn les uns vis-à-vis des autres, le prince Ferdinand travaillait ſur ſes derrières à chaſſer les ennemis de l'évêché de Munſter. Il avait envoyé M. d'Imhof en Weſtphalie pour aſſiéger Munſter (en octobre); mais à peine ouvrait-il la tranchée devant cette place, qu'il fut obligé d'en lever le ſiége. M. d'Armentières avait quitté en hâte l'armée françaiſe le 12, avait paſſé le Rhin à Wéſel, accourant au ſecours de Munſter. Des renforts joignirent M. d'Imhof, qui ſe trouvant en état d'entreprendre quelque choſe, recommença le ſiége. M. d'Armentières s'en approcha de nouveau, dans le deſſein d'attaquer les Allemands; mais ſoit qu'il crût l'entrepriſe trop difficile, ſoit qu'un échec que ſouffrit un de ſes détachemens le décourageât, il ſe retira derrière la Lippe, & la ville ſe rendit à M. d'Imhof par capitulation.

L'amour-propre de la nation françaiſe lui avait fait attribuer les déſavantages qu'elle eſſuyait dans la guerre d'Allemagne, au peu de ſupériorité que ſon armée avait en nombre ſur celle des alliés. La cour, qui penſait à-peu-près de même, pour obvier à cet inconvénient, venait d'engager le duc de Wirtem-

berg à lui fournir 12,000 hommes, moyennant un ſubſide que la France lui payerait en ſel. Le duc ſe mit lui-même à la tête de ſes troupes; il s'en était réſervé le commandement, & pour ne point être confondu dans la foule des généraux d'une grande armée, pour ne point ſervir ſous un maréchal de France, ce qu'il jugeait contraire à ſa dignité, il avait ſtipulé que ſa perſonne & ſes troupes ne ſeraient employées qu'en détachemens. Ce prince arriva en Franconie avec ſon corps au mois d'octobre. M. de Broglio, qui ne pouvait pas l'employer comme il aurait voulu, l'envoya dans le pays de Fulde, d'où les alliés tiraient une partie de leur ſubſiſtance; l'approche des Wirtembergeois dérangea les livraiſons du pays. Ces troupes iſolées préſentaient aux alliés une trop belle occaſion, pour qu'ils n'en profitaſſent pas. Le prince héréditaire partit à tire-d'aîle de l'armée; il ſe préſenta devant les portes de Fulde, au moment où perſonne ne s'y attendait. Le duc avait préparé, pour ce jour, un bal qui fut dérangé. Etonné de la préſence d'un ennemi auſſi vigilant, qui ne lui donnait pas le temps de raſſembler ſes troupes, il ſe retira vers le Mein avec ſa cavalerie. L'arrière-garde d'infanterie, qui ſe préparait à la retraite, fut chargée & pouſſée vivement par le prince héréditaire, qui en fit 1200 hommes priſonniers. Ce ne fut pas le dernier exploit de ce jeune héros; nous aurons encore lieu de parler de lui dans le récit de la campagne de Saxe.

Les Français avaient tenu cette année la campagne plus long-temps qu'à l'ordinaire. La ſaiſon, trop oppoſée aux entrepriſes militaires, les obligea de quitter leur camp le 8 de décembre; après quoi ils ſe retirèrent à Francfort. Le prince Ferdinand, après avoir mis le blocus devant Gieſſen, fit entrer ſes troupes en quartiers, ayant réparé, par ſa valeur

& par ſon habileté, toutes les injuſtices que la fortune lui avait faites au commencement de la campagne; & les alliés ſe trouvèrent, à la fin de cette année, en poſſeſſion de toutes les places & de toutes les provinces qu'ils avaient occupés avant la déclaration de la guerre.

Il s'en fallut beaucoup que la campagne du roi prît un tour auſſi heureux; ce fut peut-être la plus funeſte de toutes. C'en aurait même été fait des Pruſſiens, ſi leurs ennemis, qui ſavaient vaincre, avaient ſu de même profiter de leurs victoires. Nous avons rapporté les raiſons qui forçaient le roi à la guerre défenſive. Contenu par l'armée du maréchal Daun, qui ſe tenait en Bohème ſur les frontières de la Siléſie, il médita une entrepriſe ſur les magaſins que les Ruſſes formaient aux environs de Poſen. Si ce projet avait réuſſi, il aurait retardé les opérations des ennemis; & gagner du temps, c'était tout gagner. L'armée du roi s'approcha vers le milieu de mars, des montagnes de Schweidnitz; elle fut miſe en cantonnemens dans ces longs villages qui vont de Landshut à Friedland. M. de Fouquet demeura avec ſon corps à Neuſtadt en haute Siléſie. M. de Woberſnow, qui avait été envoyé avec un détachement dans le palatinat de Poſmanie, y ruina quelques magaſins que les Ruſſes commençaient à former. L'expédition s'étant faite de trop bonne heure, dérangea peu les ennemis dans les meſures qu'ils voulaient prendre. Il ne ſe paſſa rien d'important ſur les frontières de la Bohème. M. de Laudon, qui ſe tenait à Trautenau, ſans ceſſe en mouvement, donna des alertes aux poſtes avancés, mais ſans ſuccès; une ſeule entrepriſe réuſſit aux Autrichiens. M. de Beck attaqua le bataillon de Duringshofen à Greiffenberg; il lui coupa la retraite avec ſa cavalerie, & après une vigoureuſe défenſe,

ce bataillon fut contraint de mettre les armes bas. Sur la fin du mois, M. Deville qui commandait en Moravie, entra en force dans la haute Siléſie; M. de Fouquet, dont le corps était trop faible, lui abandonna Neuſtadt, & prit une poſition avantageuſe à Opperſdorf. Le roi ſe flatta que ce mouvement de M. Deville lui fournirait l'accaſion de battre l'ennemi en détail & d'abîmer entièrement ce corps. Il fit filer ſecrètement des troupes à Neiſſe dans cette intention, & s'y rendit lui-même. Quelques précautions que l'on prit pour cacher cette manœuvre à l'ennemi, elles furent inutiles. Le clergé catholique & les moines, ennemis ſecrets des Pruſſiens, qu'ils traitaient d'hérétiques, trouvèrent le moyen (le 1 mai) d'avertir M. Deville de la marche des troupes, & le jour même que le roi vint à Opperſdorf, ce général autrichien ſe retira à Ziegenhals. Tout ce qu'on put faire, ſe réduiſit à engager une affaire d'arrière-garde avec les pandours qui étaient encore en marche; la cavalerie les entoura dans des rochers eſcarpés, peu propres aux manœuvres des gens de cheval; cependant cette troupe, forte de 800 hommes, fut ou priſe, ou paſſée au fil de l'épée. Les Autrichiens, loin de s'arrêter à Ziegenhals, continuèrent leur retraite juſqu'en Moravie, & le roi ne trouvant plus, dans ces environs, d'objet qui exigeât ſa préſence, retourna joindre ſon armée à Landshut.

Le maréchal Daun venait d'arriver en Bohème (juin); il établit ſon quartier à Munchengrætz. Les deux armées demeurèrent tranquilles dans leur poſition juſqu'au 28 de juin, que les Autrichiens prirent le camp de Jaromirz, d'où enſuite ils paſſèrent en Luſace & vinrent s'établir à Marckliſſa (le 6 juillet). Le roi, qui était dans le camp de Landshut, détacha quelques bataillons qui, par Schatzlar, péné-

trèrent en Bohème ; ils s'approchèrent de Trautenau ; & le major Quintus défit un corps de pandours aux environs de Praufnitz. M. de Seidlitz fut envoyé à Lœhn, pour obſerver les mouvemens du maréchal Daun. M. de Fouquet reçut ordre de quitter la haute Siléſie, pour relever l'armée du roi, du poſte de Landshut, qu'il aurait été dangereux de laiſſer vide. Dès qu'il arriva, le roi, en deux marches, gagna le camp de Schmuckſeifen, un des plus forts de la Siléſie. M. de Seidlitz avait été attaqué la veille par Laudon ; ce partiſan fut battu ; il perdit 150 hommes & penſa être fait priſonnier. Cependant la cour lui confia un corps de 20,000 hommes, deſtiné à ſe joindre aux Ruſſes dès que l'occaſion s'en préſenterait. Le maréchal Daun le poſta ſur les hauteurs de Lauban, préciſément à l'endroit où il avait été ſi mal reçu l'année précédente par l'arrière-garde du roi. Cette poſition fut choiſie pour lui donner quelque avance ſur les Pruſſiens, lorſqu'il recevrait l'ordre de ſe joindre aux Ruſſes. Ces vues des Autrichiens n'étant pas difficiles à pénétrer, le roi fit obſerver ce partiſan par deux corps de cavalerie, dont l'un, ſous M. de Lentulus, fut placé à Lœwenberg, & l'autre, ſous le prince de Wirtemberg, à Bunzlau.

Pendant que ces meſures ſe prenaient vis-à-vis des Autrichiens, on n'avait pas négligé de penſer aux Ruſſes. Durant l'hiver Mrs. de Schlabrendorf & de Hordt les obſervèrent de Stolpe, par des détachemens qu'ils avaient répandus le long de la frontière de Pologne. Vers le printemps, le comte Dohna quitta le Mecklenbourg & la Poméranie, où il laiſſa M. de Manteufel avec un petit corps, pour tenir tête aux Suédois. Le comte marcha avec ſes troupes à Stargard, d'où il ſe rendit à Landsberg ; il y fut joint par un renfort que S. A. R. le prince Henri lui en-

voyait de Saxe, aux ordres de Mrs. d'Itzenplitz & de Hulſen. On avait obſervé que les Ruſſes traverſaient la Pologne par détachemens ; cela fit naître l'idée d'aller à leur rencontre, pour les battre en détail ; la choſe était très-poſſible, ſi l'on tombait durant leur marche ſur une de leurs diviſions, avant qu'elle pût être jointe par les autres. Pour exécuter ce deſſein, il fallait agir avec activité & avec réſolution ; mais tout le contraire arriva. Les troupes furent mal menées, les généraux manquèrent de vigilance, tout ſe fit trop tard, on accumula fautes ſur fautes, & cette malheureuſe expédition devint comme la ſource des infortunes dont les Pruſſiens furent accablés pendant cette campagne. Le comte Dohna partit le 23 de juin de Landsberg ; il paſſa la Warte le 5 de Juillet à Obernick. Sa lenteur donna aux Ruſſes le temps de s'aſſembler à Poſen, & les deux armées s'amuſèrent à faire des reconnaiſſances qui ne menèrent à rien. Les Ruſſes firent un mouvement en avant le 14 ; ils défilèrent proche de l'armée pruſſienne, mais dans un tel déſordre, qu'il n'aurait tenu qu'au comte Dohna d'en profiter, s'il en avait eu la réſolution. Ses meſures étaient généralement ſi mal priſes, qu'il perdit une partie de ſa boulangerie & de ſon parc de vivres par ſa négligence ; ce qui l'obligea de ſe replier ſur Zullichau. Le roi, informé de la confuſion qui régnait dans cette armée, & de la déſunion qu'il y avait parmi les généraux, y envoya M. de Wédel, qui en prit le commandement comme dictateur, quoiqu'il ne fût pas le plus ancien par le grade. Le même ſoir que M. de Wédel arriva à Zullichau, M. de Soltikow campait à Babimoſt, d'où il tourna ſi bien la poſition des Pruſſiens durant la nuit, qu'une partie des Ruſſes occupaient déjà le défilé de Kay derrière les Pruſſiens, préciſément entre leur camp & le chemin

de Croſſen, ſans que perſonne s'en fut apperçu, tant le ſervice ſe faiſait négligemment dans l'armée dont M. de Wédel venait de prendre le commandement. M. de Wedel s'aſſura de cette marche par ſes propres yeux; il alla reconnaître le camp de Babimoſt, & n'y vit que la queue des colonnes & l'arrière-garde qui ſuivaient le chemin de Croſſen; il fit d'abord abattre ſes tentes, ſe mit en marche (le 23 juin), attaqua les troupes ennemies qui s'étaient établies à Kay, eſpérant de les battre avant que leur armée pût les joindre; mais les choſes tournèrent autrement. Les Ruſſes étaient bien poſtés; on ne pouvait aller à eux que par un front de ſept bataillons de largeur, reſſerré des deux côtés par des marais. Les Ruſſes étaient comme en demi-lune, ſur trois lignes, occupant des tertres chargés de ſapins. M. de Wédel enfonça leur première ligne; lorſqu'il voulut attaquer la ſeconde, ſon infanterie ſe trouva expoſée à un ſi grand feu de mitraille, partant de différentes batteries croiſantes, qu'elle n'y put réſiſter. On fit à trois repriſes de nouveaux efforts, mais en vain. Le grand mal était que M. de Wédel ne pouvait pas oppoſer aſſez de canon à celui de l'ennemi. Il avait perdu du monde, & voyant peu d'apparence de réuſſir, il ne voulut pas ſacrifier le reſte inutilement. Il prit la réſolution de ſe retirer; les troupes paſſèrent le lendemain l'Oder à Tzicherzig, pour ſe camper à Sawade. Pour les Ruſſes, M. de Soltikow les mena à Croſſen. M. de Wédel perdit dans cette journée quatre à cinq mille hommes; il n'eſt pas apparent que la perte des ennemis ait été conſidérable, parce que le terrain était à leur avantage. Cet événement acheva de déranger les meſures que le roi avait priſes juſqu'alors. Après l'échec que M. de Wédel venait de recevoir, il ne pouvait plus s'oppoſer, ſans de conſidérables ren-

forts, aux progrès de M. de Soltikow. Francfort & Kuſtrin étaient en danger par la poſition que ce dernier avait priſe à Croſſen, & ſi dans peu une armée pruſſienne ne s'approchait de Francfort pour défendre l'Oder, la ville de Berlin ſe trouvait expoſée aux plus grands haſards. L'armée de Siléſie n'était pas aſſez nombreuſe pour qu'on pût l'affaiblir encore par de nouveaux détachemens. M. de Fouquet défendait les gorges de Landshut contre M. Deville avec 10,000 hommes; l'autrichien en avait 20,000. L'armée du roi qui campait à Schmuckſeifen, était de 40,000 combattans; celle du maréchal Daun de 70,000 hommes. Quelles que fuſſent ces circonſtances, le cas était preſſant; il fallait aſſembler une armée pour couvrir la Marche de Brandebourg (juillet). Il y avait tout lieu de ſuppoſer que les coups ſe porteraient de ce côté, ou bien en Siléſie. D'autre part, les Autrichiens gardaient des ménagemens pour la ville de Dreſde, à cauſe du ſéjour qu'y faiſait la famille royale. Il était donc à préſumer qu'un homme ferme ſoutiendrait aſſez de temps cette place pendant l'abſence de l'armée, pour qu'elle put revenir le dégager, s'il était attaqué. Après avoir mûrement réfléchi ſur cet article, il fut réſolu que le prince Henri viendrait à Sagan avec 16 bataillons & 25 eſcadrons, auquel on joindrait le détachement du prince de Wirtemberg, formé de 15 eſcadrons & de 6 bataillons; que le prince prendrait le commandement de l'armée du roi, comme étant le ſeul à qui on pût la confier; & que le roi ſe mettrait à la tête du corps qu'on aſſemblerait à Sagan, pour le mener inceſſamment à la défenſe de ſes Etats. Il comptait de s'y faire joindre par M. de Wédel. S. A. R. arriva, le 28, à Schmuckſeifen, & le roi ſe rendit le 29 à Sagan. Le Sr. Laudon avait déjà longé dans cette partie

les frontières de la Siléſie, & quoique le roi le fit obſerver, les officiers pruſſiens y furent trompés de la manière ſuivante. M. de Haddick avait ſuivi le prince Henri & s'était joint à Sorau avec Laudon. Celui-ci continua ſon chemin; un régiment de houſards, qui avait toujours été affecté à ſon corps, demeura avec Haddick. Cela fit croire aux officiers qui allaient à la découverte, que le corps de Laudon s'y trouvait en entier, ſur quoi le roi marchant à Chriſtianſtadt, y apprit qu'on lui avait donné le change, car Laudon venait d'arriver le même jour à Cuben. Cela l'obligea de continuer ſa marche, & il gagna encore le même jour Sommerfeld. La cavalerie pruſſienne donna ſur celle de Haddick, qui ſuivait Laudon, & qui fut pouſſée juſqu'à Guben. M. de Laudon partit le même jour pour gagner Francfort; le roi ſe campa à Nimes, ſur les bords de la Neiſſe. Sur la pointe du jour, on apperçut deux colonnes qui venaient de Guben & qui filaient ſur le chemin de Cottbus. La cavalerie paſſa d'abord la rivière; on engagea à la hâte une affaire d'arrière-garde, où le régiment de Wurzbourg impérial, fort de 1300 hommes, fut entièrement fait priſonnier. Les houſards pourſuivirent l'ennemi, & lui enlevèrent 600 caiſſons de vivres, dont toute l'eſcorte fut diſperſée. Dans d'autres occaſions, ces avantages auraient pu avoir des ſuites; dans celle-ci, c'était de la peine perdue, parce que le but de l'expédition était manqué, & qu'il n'était plus poſſible d'empêcher la jonction des Autrichiens & des Ruſſes à Francfort. Le roi ſe mit le lendemain en marche. M. de Wédel eut ordre de joindre l'armée à Mulroſe (août), ce qui lui était facile depuis que les Ruſſes avaient quitté Croſſen, & qu'il n'avait plus perſonne en tête. Les troupes du roi prirent le chemin de Beeskow, d'où

d'où l'infanterie ſe rendit en droiture à Mulroſe. Ce prince & ſa cavalerie prirent par Neubruck, ſur le canal qui communique de l'Oder à la Sprée. Il y trouva les ponts rompus, & ſur l'autre bord les dragons de Lœwenſtein, qui ſe préparaient à en diſputer le paſſage. Ces obſtacles n'étaient pas auſſi conſidérables qu'ils le paraiſſaient. Ce canal eſt rempli de gués : la cavalerie pruſſienne les paſſa ; elle fondit en même temps ſur les dragons autrichiens poſtés dans ces bois ; ils furent défaits & pouſſés juſques aux fauxbourgs de Francfort. De-là le roi rejoignit ſon infanterie à Mulroſe, amenant 300 priſonniers que l'on avait faits au régiment de Lœwenſtein. M. de Wédely arriva le 4. M. de Finck, qui était demeuré aux environs de Torgau après le départ du prince Henri, inutile dans cette partie, & ne pouvant couvrir ſeul la Saxe avec les dix mille hommes qu'il commandait, reçut également ordre de joindre l'armée. Le roi raſſemblait le plus de forces qu'il pouvait, parce qu'il était obligé de ſe dépêcher. Il fallait battre les Ruſſes le plutôt qu'on pourrait en venir aux mains, pour accourir à temps à la défenſe de la Saxe, qui étant, aux places près, vide de troupes, laiſſait les chemins ouverts à l'armée de l'Empire, pour pénétrer juſqu'à Berlin ſi elle le voulait. Pour être donc plus à portée d'attaquer les Ruſſes, l'armée quitta les environs de Mulroſe, & prit un camp entre Lebus & Wulkow. Elle tira ſes ſubſiſtances de Kuſtrin, & attendit l'arrivée de Mr. Finck, qui vint le 10 dans ce camp. On fit les préparatifs néceſſaires pour paſſer l'Oder entre Lebus & Kuſtrin. On ſe preſſa d'autant plus d'exécuter ce projet, que M. de Haddick venait d'occuper le camp de Mulroſe, que les Pruſſiens avaient quitté. Ce général pouvait de-là ſe joindre à M. de Butturlin, où il pouvait

tenter une entrepriſe ſur Berlin, s'il ne trouvait perſonne pour s'y oppoſer. Toutes ces choſes preſſaient le roi d'agir avec promptitude. L'armée paſſa l'Oder le 11 & vint ſe mettre en bataille vis-à-vis des Ruſſes, s'étendant depuis Trétin, où était la droite, juſqu'à Biſchofsée où s'appuyait la gauche. La réſerve de M. de Finck campa devant les lignes ſur des hauteurs qui dérobaient aux Ruſſes la connaiſſance des mouvemens que feraient les Pruſſiens. Un ruiſſeau bourbeux ſéparait les deux armées. M. de Soltikow s'était campé à Kunerſdorf; ſon aîle droite s'appuyait ſur une petite élévation, où les Ruſſes avaient conſtruit un fort en guiſe d'étoile; deux branches de retranchement, qui occupaient un terrain élevé, partaient de-là & allaient aboutir au cimetière des Juifs, hauteur aſſez conſidérable proche de Francfort. La droite de ce camp, où était cette redoute en étoile, était dominée par une hauteur que M. de Finck occupait, & au-delà du ruiſſeau par une élévation que les gens du pays nomment la Pechſtange. De la poſition où ſe trouvait l'armée du roi, il était impoſſible d'attaquer l'ennemi: il aurait fallu paſſer deux chauſſées étroites, couvertes d'abatis & dont les Ruſſes étaient maîtres; il aurait fallu déployer les brigades ſous le feu de leurs petites armes, & attaquer un retranchement défendu par des batteries croiſées. On trouva donc plus convenable de remonter le ruiſſeau. Après un détour d'un demi-mille, on arrive au pont qui eſt ſur le chemin de Reppen; là ſe trouve un autre chemin qui mène par le bois à la hauteur de la Pechſtange. Ces connaiſſances locales ſervirent de baſe aux diſpoſitions que l'on fit pour la bataille qui s'engagea le lendemain. Le corps de M. de Finck fut deſtiné à ſoutenir, ſur les hauteurs où il ſe trouvait, les batteries qu'on y dreſſa pendant la nuit, & qui

pouvaient tirer à bout portant ſur l'étoile des Ruſſes. Le lendemain l'armée prit le chemin de Keppen, & ſe forma dans les bois près de la Pechſtange ſur cinq lignes, dont les trois premières étaient d'infanterie, & les deux dernières de cavalerie. Pendant ce temps-là, M. de Finck faiſait jouer ſes batteries de toutes ſes forces, feignant de vouloir paſſer les chauſſées qu'il avait devant lui, ce qui fixa ſi bien l'attention de M. de Soltikow, que l'armée du roi gagna la liſière du bois ſans qu'il s'en apperçut. On conſtruiſit auſſi-tôt de grandes batteries ſur deux monticules qui dominaient la droite des Ruſſes. Cette partie de leur retranchement fut embraſſée & entourée par les batteries des Pruſſiens, comme le peut être un polygone dans un ſiége en forme. Alors tout étant prépaté, M. de Schenkendorf s'avança, ſous la protection de 60 bouches à feu, contre ce fort, & l'emporta preſque d'emblée. L'armée le ſuivit. Les deux branches du retranchement qui aboutiſſaient à ce point étant priſés en flanc, ce ne fut qu'un maſſacre épouvantable de l'infanterie ruſſe juſqu'au cimetière de Kunersdorf, que la gauche des Pruſſiens eut quelque peine à emporter. Alors M. de Finck, que les attaques avaient déjà dépaſſé, déblaya ſes digues, & ſe joignit aux autres troupes. On avait déjà pris ſept redoutes, le cimetière & 180 canons; l'ennemi était en grande confuſion, il avait perdu un monde prodigieux. Le prince de Wirtemberg cependant, qui s'impatientait de l'inaction de la cavalerie, chargea mal à propos cette infanterie des Ruſſes qui était dans des retranchemens au cimetière des Juifs. Il fut repouſſé à la vérité, mais en même temps les ennemis abandonnèrent une grande batterie qu'ils avaient près de ce cimetière. L'infanterie pruſſienne, qui n'en était qu'à 800 pas, fit un effort pour s'en ſaiſir

(qu'on voie à quoi tiennent les victoires), elle n'en était qu'à 150, lorsque M. Laudon s'appercevant de la faute que les Russes faisaient d'abandonner cette batterie, y arriva avec sa réserve & prévint les Prussiens de quelques minutes. Il fit aussi-tôt charger ce canon à mitrailles & le fit exécuter sur eux. Ce feu les dérangea. Quoiqu'on renouvellât les attaques à différentes reprises, il fut impossible d'emporter cette batterie, qui dominait sur tout ce terrain. M. Laudon s'étant apperçu que la contenance des assaillans était moins assurée, leur lâcha des corps de cavalerie par sa droite & par sa gauche. Cela rendit la confusion générale dans ces troupes; elles s'enfuirent en désordre. Le roi protégea leur retraite par une batterie soutenue du régiment de Lestwitz. Il y reçut une contusion. Le régiment des pionniers fut pris derrière lui. L'infanterie avait d'ailleurs déjà repassé les digues & était rentrée dans le camp qu'elle avait eu la veille; sur quoi le roi se retira le dernier, & il aurait été pris par les ennemis, si M. de Prittwitz ne les eût attaqués avec 100 housards pour lui donner le temps de repasser le défilé. Le gros de la cavalerie se retira par le même chemin qu'elle avait pris le matin. Dans ce premier moment, la consternation des troupes fut si grande, qu'au seul bruit des cosaques, l'infanterie, qu'on avait formée sur l'emplacement de son ancien camp, s'enfuit au-delà de mille pas avant qu'on parvînt à l'arrêter. Les Russes gagnèrent à la vérité cette bataille, mais elle leur coûta cher; ils y perdirent 24,000 hommes de leur aveu; ils reprirent tous leurs canons, & de plus 80 pieces des Prussiens, & firent 3000 prisonniers. L'armée du roi perdit à cette journée 10,000 hommes, tant morts que prisonniers & blessés. Le roi, qui s'était flatté de remporter la victoire, avait ordonné à M.

de Wunſch de ſe ſaiſir de Francfort pendant l'action, pour couper la retraite à l'ennemi. Ce brave officier s'en était rendu maître, & y avait fait 400 priſonniers; mais le malheur de cette journée l'obligea d'abandonner la ville & de retourner à Reitwein, où l'armée ſe campa après avoir repaſſé l'Oder. L'on avait à peine raſſemblé dix mille hommes le ſoir après l'action. Si les Ruſſes avaient ſu profiter de leur ſuccès, s'ils avaient pourſuivi ces troupes découragées, c'en était fait des Pruſſiens. Ils donnèrent au roi le temps de ſe remettre de ſes pertes. Le lendemain l'armée ſe trouva forte de 18,000 combattans, & peu de jours après le nombre en montait à 28,000 têtes. On tira du canon des places; on fit venir le corps qui juſqu'alors avait amuſé les Suédois au bord de la Peene. Preſque tous les généraux étaient bleſſés ou avaient reçu des contuſions; enfin, il n'aurait dépendu que des ennemis de terminer la guerre; ils n'avaient qu'à donner le coup de grace; mais ils s'arrêtèrent, & au lieu d'agir avec vigueur, comme le cas le demandait, ils s'applaudirent de leur ſuccès & bénirent leur fortune; enfin, le roi put reſpirer, & on lui laiſſa le loiſir de pourvoir aux beſoins les plus preſſans de ſon armée. Toutefois, pour ne pas être injuſtes dans nos déciſions, nous nous croyons obligés de rapporter ce qu'alléguait M. de Soltikow pour colorer ſon inaction. Sur ce que le maréchal Daun le preſſait de pouſſer ſes opérations avec vigueur, il lui répondit: " J'en ai aſſez fait, „ Monſieur, cette année; j'ai gagné deux batailles, „ qui coûtent 27,000 hommes à la Ruſſie; j'attends „ pour me mettre de nouveau en action, que vous „ ayez remporté deux victoires à votre tour; il „ n'eſt pas juſte que les troupes de ma ſouveraine „ agiſſent toutes ſeules ". Les Autrichiens n'obtin-

rent qu'avec peine de lui qu'il passât l'Oder à Francfort, & ce fut à condition que M. de Haddick demeurerait dans son poste de Mulrose. Ce mouvement des Russes fit changer de position au roi ; il marcha d'abord à Madelitz, puis à Furstenwalde, où il était maître du passage de la Sprée. C'était un objet important pour les circonstances présentes. Les troupes des cercles venaient de prendre Torgau & Wittenberg ; on avait à craindre qu'elles ne tentassent une entreprise sur Berlin, & on appréhendait autant de M. de Haddick ; il n'avait qu'à longer la Sprée, qui lui servait à couvrir sa marche, tandis que M. de Soltikow aurait contenu l'armée du roi en s'avançant & en s'approchant d'elle. Les affaires des Prussiens étaient si désespérées, qu'on aurait été bien embarrassé, dans le cas où l'on se trouvait, pour prendre un parti sage & conforme aux règles de l'art. Cependant, comme il fallait être préparé à tout événement, le roi, résolu à sacrifier jusqu'au dernier homme, plutôt que de souffrir que l'ennemi s'emparât impunément de Berlin, se proposa de tomber sur le premier qui s'en approcherait, aimant mieux périr les armes à la main que d'être brûlé à petit feu. Ces embarras où le roi se trouvait, furent encore augmentés par l'approche du maréchal Daun. Il était venu se camper à Triebel ; il avait eu une conférence à Guben avec M. de Soltikow. Le prince Henri ne pouvait pas empêcher la jonction des Autrichiens & des Russes, encore moins arrêter les détachemens qu'ils auraient voulu envoyer contre le roi ; & lequel de ces partis que pût choisir le maréchal Daun, il était également funeste. Cependant les affaires tournèrent mieux qu'on ne pouvait l'espérer, parce que tout le mal, comme tout le bien qu'on prévoit, n'arrive point.

Depuis que le roi avait quitté la Siléſie, les choſes y avaient pris une nouvelle face. M. Deville ſe perſuada que M. de Fouquet ne pourrait l'empêcher de pénétrer en Siléſie ; il ne tenta point à la vérité de forcer les gorges de Landshut, mais il prit le chemin de Friedland, où l'on n'avait pas jugé à propos de lui préſenter des obſtacles, par les raiſons que nous allons voir. M. Deville deſcendit tranquillement dans les plaines de Schweidnitz ; ſur quoi M. de Fouquet établit des corps à Friedland & à Conradswalde, par où les Autrichiens étaient obligés de tirer leurs vivres. M. Deville manqua bientôt du néceſſaire ; il ſe vit forcé de retourner en Bohème, & attaqua le poſte de Conradswalde, où il fut repouſſé avec perte de 1300 hommes & de tout ſon bagage ; prenant alors des chemins détournés, il ſe trouva heureux d'avoir regagné Braunau. Le maréchal Daun, de ſon côté, avait quitté Marckliſſa & s'était porté ſur Priebus. S. A. R., qui ne voulait pas le perdre de vue, marcha à Sagan, d'où elle détacha M. de Ziethen à Sorau, pour obſerver de plus près l'ennemi. Le maréchal Daun, que les Ruſſes preſſaient d'agir, ſe propoſa d'enlever ce corps, en faiſant marcher deux colonnes à la droite & à la gauche des Pruſſiens, couvertes par de grands bois, & qui devaient ſe joindre à un défilé entre Sorau & Sagan, pour leur couper la retraite. Mais M. de Ziethen prévint le maréchal ; il ſe replia à temps ſur l'armée de S. A. R., ſans faire de perte. Le prince Henri n'était pas dans une ſituation à pouvoir rien entreprendre ſur les Autrichiens ; il convenait moins que jamais de haſarder une bataille, après en avoir perdu deux cette année. Son deſſein étant toutefois d'éloigner le maréchal Daun des Ruſſes & de l'électorat de Brandebourg, il jugea que le meilleur expédient, pour y réuſſir, ſerait de détruire les magaſins que les

ennemis avaient derrière eux. Il exécuta ce deſſein avec toute la célérité & toute l'habileté poſſibles ; il quitta Sagan & marcha par Lauban à Gœrlitz. M. Deville y était accouru en hâte ; le prince ayant fait mine de l'attaquer, ce général autrichien, devenu timide depuis l'affaire de Conradswalde, ſe retira à Reichenbach. C'était ce que le prince déſirait, & il fit partir ſur le champ un corps pour la Bohème, qui ruina, à Bœmiſch-Friedland, le magaſin des ennemis. Un autre détachement ſe rendit par Zittau à Gabel, fit priſonniers 600 hommes qui s'y trouvaient en garniſon, & détruiſit le conſidérable amas que les Autrichiens y avaient accumulé. L'heureux ſuccès de cette expédition fit rétrograder le maréchal Daun : ſi alors la ville de Dreſde ne ſe fût pas rendue, les Impériaux ſe trouvaient forcés de retourner en Bohème ; mais la réduction de cette capitale les mettant en poſſeſſion des grands magaſins que les Pruſſiens y avaient, leur permit de s'établir à Bautzen.

Le départ de l'armée autrichienne, la diſette de fourrage que les Ruſſes commençaient à ſentir, leur fit abandonner leur poſition de Francfort ; ils marchèrent en Luſace & ſe campèrent à Lieberoſe. L'armée du roi les ſuivit par Beeskow ; de-là elle s'avança ſur Waldau. M. de Haddick, qui était en marche pour s'y rendre, ſe replia à l'approche des Pruſſiens, de ſorte que le roi y prit une poſition avantageuſe derrière des marais, d'où il coupait aux Ruſſes les ſubſiſtances qui devaient leur être livrées de Lubben & des lieux circonvoiſins. Dreſde était aſſiégé alors, ſans cependant qu'il y eût de tranchée ouverte. Sa Majeſté y envoya un détachement aux ordres du général Wunſch. Cet habile officier ſurprit Torgau en chemin, & il arriva devant Dreſde le jour que M. de Schmettau en ſignait la capitulation. Il ſerait, je

penſe, ſuperflu de critiquer la conduite d'un homme qui rend une place ſans qu'il y ait ni tranchée ouverte, ni brèche. M. de Wunſch ne trouvant plus rien à faire de côté-là, ſe replia ſur Torgau; les troupes de l'Empire étaient venues pour reprendre cette ville. Wunſch paſſe l'Elbe avec une poignée de monde, ſe gliſſe dans les vignes, de-là il fond ſur les troupes des cercles, les bat, leur enlève tout leur camp & les met en déroute. Sur cette nouvelle, le roi y envoya M. de Finck avec un renfort de 10 bataillons & de 20 eſcadrons, & ces deux corps joints enſemble s'avancèrent juſqu'à Meiſſen. Ces petits contretemps firent rappeller M. de Haddick de l'armée des Ruſſes; il traverſa la Luſace, paſſa l'Elbe à Dreſde, & joint aux troupes des cercles, il marcha droit à M. de Finck. Une partie des Autrichiens attaqua M. de Wunſch poſté à Siebeneichen près de Meiſſen; le gros de la troupe paſſa la Tripſche à Munzich, & ſe préſenta ſur le flanc droit de M. de Finck. Ce général ne balança point; il attaqua les ennemis, les battit, leur prit du canon & 600 priſonniers. M. de Wunſch ne reſta pas en arrière; il repouſſa également avec perte ceux qui étaient venus l'aſſaillir, & M. de Haddick fut obligé de s'enfuir à Dreſde.

Pendant que M. de Finck faiſait des progrès en Saxe (ſeptembre), M. de Soltikow prenait le chemin de la Siléſie par Sommerfeld & Chriſtiansſtadt. Il fallait le prévenir, pour qu'il ne ruinât pas tout le plat pays, & qu'il ne mît pas le ſiége devant quelque place. Par ces raiſons le roi ſe porta ſur Sagan, où il penſa rencontrer 4 régimens autrichiens que M. Campitelli menait au ſecours des Ruſſes (le 21). A Sagan il regagna la communication avec le prince Henri, auquel il fit part des avantages que M. de Finck venait de remporter; il lui demanda quelques

renforts, pour remplacer une partie des détachemens qu'il avait faits pour la Saxe & contre les Suédois, & le chargea en même temps de gagner l'Elbe, pour joindre M. de Finck, afin qu'il pût tenter tous les moyens poſſibles de prendre Dresde. Le roi de ſon côté marcha à Neuſtædtel, où il prévint les Ruſſes. M. de Soltikow en voulait à Glogau; il ſe propoſait d'occuper les hauteurs de Baune (le 24.) Le roi le prévint encore; les colonnes de l'armée ennemie, qui virent la place occupée, s'arrêtèrent à Beuthen, ſans cependant dreſſer leurs tentes. Cela fit préſumer qu'ils avaient intention d'attaquer les Pruſſiens le jour ſuivant, & ils paſſèrent la nuit au bivouac. Les généraux des ennemis parurent dès la pointe du jour, pour faire une reconnaiſſance. Le roi avait à peine 20,000 hommes dans ſon camp; les troupes à la vérité ſe trouvaient bien poſtée, mais battues deux fois par les Ruſſes, elles en avaient la mémoire encore récente. Les généraux ennemis n'entrèrent pas dans ces conſidérations; ils ſe retirèrent à leur armée, bientôt les tentes furent dreſſées. Le prince Henri & M. de Fouquet ayant, chacun de ſon côté, envoyé quelques renforts au roi, ces troupes arrivèrent le lendemain de cette reconnaiſſance, & furent poſtées à Linkersdorf ſur les bords de l'Oder, où elles ſe retranchèrent. Les deux armées demeurèrent aſſez tranquillement dans cette ſituation. Cependant le corps des Autrichiens ſe trouvait campé à un demi-mille de l'armée ruſſe; on pouvait d'autant plus facilement battre ces troupes, avant que M. Soltikow fût en état de leur donner du ſecours, qu'elles n'étaient point appuyées du tout; cela fit naître l'envie de l'entreprendre. Le roi y marcha la nuit du premier d'octobre; il y trouva le camp vide; il n'y prit que des traîneurs, qui dépoſèrent que la nuit même toute l'ar-

mée avait passé l'Oder à Carolath. On s'approcha de ce fleuve, où l'on entendit une canonnade très-vive, & l'on fût extrêmement surpris de voir que ce feu partait de l'arrière-garde des Russes, qui, à grands coups de canons, détruisaient le pont sur lequel ils avaient passé le fleuve. Par ce mouvement, la rive gauche de l'Oder était mise en sûreté; mais comme il fallait couvrir la droite, le roi fit marcher l'armée à Glogau. Dix bataillons & 30 escadrons y passèrent l'Oder, & se postèrent sur une hauteur, pour couvrir la place; le gros des troupes se campa proche des ouvrages. M. de Soltikow prit une position à Kutlau; il y eut tous les jours des escarmouches entre les housards & les cosaques, où les Prussiens eurent l'avantage. Toutefois comme la rapidité de la marche du roi avait fait manquer le coup que les Russes avaient prémédité, ils quittèrent les environs de Glogau, & prirent le chemin de Gurau qui mène à Freystadt. On canonna une de leurs colonnes, qui passa près du retranchement prussien; on harcela même leur arrière-garde, tandis que le gros de l'armée du roi décampait & prenait le chemin de Kœben. Comme on manquait de pontons pour passer l'Oder, on y suppléa par des chevalets, & l'armée du roi s'étant rendue à l'autre bord de ce fleuve, prit derrière la Bartsch, rivière à bords marécageux, une position par laquelle elle couvrait toute la basse Silésie. M. de Dierecke, qui avait la gauche, occupait une digue de l'Oder, & ce moulin que M. de Schulenbourg rendit autrefois célèbre par la retraite qu'il fit devant Charles XII. Le gros des troupes s'étendait dans les bois de Sophienthal; sur la droite un détachement tenait un poste sur la Bartsch, d'où il était à portée de prévenir les ennemis, au cas qu'ils marchassent sur Herrenstadt. Cette position était très-bonne & très-sûre, quoique fort étendue; deux digues,

passages uniques sur la Bartsch, étaient occupées par les Prussiens & bien retranchées. Les Russes, outrés de ce que tous leurs desseins étaient dérangés, brûlèrent la ville de Gurau & les villages des environs, & ayant saccagé tout ce pays, marchèrent à Herrenstadt, où ils furent encore prévenus. Pour s'en venger, ils réduisirent la ville en cendres à force d'y jeter des grenades royales; néanmoins, comme ils étaient extrêmement resserrés dans le terrain qu'ils occupaient, & que l'eau même leur manquait, ils furent contraints d'abandonner la Silésie. Le roi fut alors atteint d'un fort accès de goutte, & comme les opérations contre les Russes étaient finies, il se fit transporter à Glogau. Quoique l'on fut débarrassé des Russes pour cette année, il restait encore à craindre que M. Laudon, à son retour, ne formât quelque entreprise contre la Silésie. Pour veiller à ses démarches, le roi donna des ordres à M. de Fouquet, en conséquence desquels il quitta son poste de Landshut, & côtoya les Autrichiens depuis Trachenberg jusqu'à Ratibor, ce qui obligea M. Laudon à passer par Cratovie & de-là par la principauté de Teschen, pour regagner Olmutz.

L'armée du roi n'étant pas nécessaire en Silésie, prit, sous les ordres de M. de Hulsen, la route de la Saxe. Pour renouer le fil de tant de divers événemens, nous reprendrons à présent la suite des opérations du prince Henri en Lusace. Nous avons laissé S. A. R. à Gœrlitz (24 septembre). Le maréchal Daun s'était approché de son camp dans l'intention de l'attaquer, mais le prince partit la nuit; il passa par Rothenbourg, & donna le lendemain sur le corps de M. Vehla, posté à Hoyerswerda. Ce général, qui se croyait à l'abri de toute attaque, fut soudain enveloppé par la cavalerie prussienne; elle enfonça son infanterie, & le fit prisonnier avec 1500 croates, qui faisaient la principale

force de ſon détachement. Il avait reçu la veille de ſon malheur une lettre du maréchal Daun, qui lui marquait qu'il pouvait être ſans inquiétude, & aſſuré que le maréchal lui tiendrait bon compte du prince Henri. Après cette expédition S. A. R. dirigea ſa marche ſur Elſterwerda. Le bien des affaires aurait demandé que les Pruſſieus ſe joigniſſent immédiatement à Meiſſen ; mais le pont de l'Elbe était détruit, & l'on manquait de moyens pour le rétablir ſi vite ; ce qui fut cauſe que le prince paſſa l'Elbe à Torgau (en octobre). Le maréchal Daun paſſait l'Elbe en même temps à Dresde ; il s'avança vers Meiſſen ; M. de Finck, trop faible pour lui réſiſter, ſe replia ſur Torgau, où il ſe joignit à S. A. R. Les Pruſſiens prirent le 4 la poſition de Strehla ; les Autrichiens s'avancèrent ſur eux & ſe campèrent entre Rieſſa & Oſchatz, s'étendant par des détachemens à Dahlen, Hubersbourg & Grimma. Le prince avait placé un corps à la montagne de Schilda, qui fut obligé de ſe replier dans les forêts de Torgau. Cela lui donna des appréhenſions pour ſes derrières, & il fit marcher l'armée à Torgau pour couvrir le dépôt de ſes ſubſtances (le 16). Le maréchal Daun ſuivit immédiatement le prince juſqu'à Belgern. Si celui-ci n'avait pas à craindre pour ſa poſition, qui était aſſez bonne, il avait toutefois lieu d'être attentif à ce qui ſe paſſait à ſa droite ; il envoya pour cet effet M. de Rébentiſch à Duben, pour obſerver ce que l'ennemi pourrait entreprendre dans cette partie. Le deſſein du maréchal Daun était effectivement de tourner le camp de S. A. R., & il détacha le duc d'Aremberg à Domitſch avec 26 bataillons & 6 régimens de cavalerie. Le prince fit examiner ce nouveau camp des ennemis, & ſur ce qu'on le jugea d'un abord difficile, il envoya M. de Wunſch avec un détachement pour renforcer M. de Rebentiſch.

Wunſch paſſa l'Elbe à Torgau, le repaſſa à Wittenberg, & joignit M. de Rébentiſch à Bitterfeld, où il s'était retiré. Le prince, importuné du voiſinage du duc d'Aremberg, qui s'était mis ſur ſon flanc, partit de ſon camp à la tête de 15 bataillons & d'autant d'eſcadrons. Il arriva à Pretſch préciſément lorſqne l'ennemi ſe mettait en marche pour Duben. Alors le duc d'Aremberg fut attaqué en même temps par S. A. R. & par M. de Rébentiſch. L'arrière-garde des Impériaux, forte de 1500 hommes, fut priſe avec le général Gemmingen, qui la commandait. Cet échec ayant ébranlé la conſtance des Autrichiens, le maréchal Daun ſe replia le 4 de novembre derrière la Ketzerbach, où il prit une poſition entre Zehren & Lomatſch; & le prince Henri s'avança à Hernſtein, où il fut joint par M. de Hulſen. La maladie du roi, qui l'avait retenu quelque temps à Glogau, l'empêcha d'arriver avant le 13 dans ce camp. Il avait traverſé la Luſace avec une eſcorte de 800 hommes; cependant ſa faibleſſe, qui était encore grande, ne lui permettait pas d'agir. Le prince avait détaché M. de Finck ſur Noſſen, par où il tournait la poſition de l'ennemi. Le maréchal Daun n'y tint point, il quitta la Ketzerbach, & ſe campa auprès de Dresde, du Windberg au fond de Plauen. M. de Wédel ſe porta auſſi-tôt en avant; il s'empara de Meiſſen & maltraita beaucoup, dans ſa retraite, l'arrière-garde des Impériaux. L'armée du roi campa le même jour à Schlettau, & M. de Dierecke, qui tenait l'autre bord de l'Elbe avec ſon détachement, ſe porta ſur Zehaila. Les Pruſſiens firent le lendemain un mouvement ſur Wilsdruf, & M. de Ziethen s'avançant à Keſſelsdorf, pouvait obſerver l'ennemi de plus près.

Les malheurs qu'avait eſſuyés le roi dans cette campagne, auraient été réparés en partie en reprenant

Dresde. On avait cet objet d'autant plus à cœur, que Dresde assurait les quartiers d'hiver, & donnait aux Autrichiens une jalousie perpétuelle pour la Bohème. La position du maréchal Daun était inexpugnable, tant à cause des rochers escarpés qui défendaient sa gauche, que par les inondations qui couvraient sa droite; il ne restait d'expédient pour parvenir à son but, que celui de tourner l'ennemi par des détachemens, qui, en mettant des obstacles à ses convois de vivres, & en facilitant quelques incursions dans la Bohème, l'obligeraient d'abandonner Dresde. M. de Finck fut détaché à Freyberg pour remplir ces vues; d'où il s'avança sur Dippoldiswalda, puis se posta à Maxen; il poussa même M. de Wunsch jusqu'au défilé de Dohna. Une colonne des troupes de l'Empire, qui ignorait apparemment que les Prussiens fussent dans cette contrée, s'avança imprudemment, se fit battre & perdit 400 hommes. M. de Kleist entra en même temps avec ses housards en Bohème; il fit des ravages vers Tœplitz, Dux & Aussig, d'où il ramena quantité de prisonniers. Le maréchal Daun endurait impatiemment ces insultes, & sur-tout la position que M. de Finck avait prise. Il détacha M. Brentano à Dippoldiswalda; c'était le signal auquel M. de Finck devait se retirer. Ses ordres portaient d'attaquer tous les corps faibles qu'il trouverait, mais de se replier à l'approche de ceux qui lui seraient supérieurs. Il se fia mal à propos à son poste, qui aurait été passable, s'il avait eu assez de monde pour l'occuper; mais sa sécurité le perdit, car il n'avait garni que quelques montagnes de son infanterie, & il confia une des principales aux housards de Gersdorf, comme si la cavalerie était faite pour défendre des postes. Le maréchal Daun, qui se trouvait en sûreté sur son escarpement du Windberg & derrière son inondation

de la Friederichſtadt, détacha 40,000 hommes pour attaquer le corps des Pruſſiens qui étaient ſi mal poſtés à Maxen. Le roi ne fut point informé de ce mouvement; mais ayant appris que le corps de Brentano avait marché à Dippoldiſwalda, il envoya M. de Hulſen avec 8000 hommes, pour en déloger l'ennemi, & pour aſſurer la communication de l'armée avec le corps de Maxen. A peine M. de Hulſen fut-il à Dippoldiſwalda qu'il apprit la cataſtrophe qui venait d'arriver. M. de Finck avait été attaqué le matin par les Autrichiens; quelques coups de canon délogèrent M. de Gersdorf du poſte qu'il devait défendre; l'infanterie de l'ennemi s'en ſaiſit. Elle y établit du canon; de-là elle travailla ſur le flanc de M. de Finck, pendant que le gros de l'armée attaquait ſon front. Quelques régimens de l'infanterie pruſſienne firent mal leur devoir; l'ennemi emporta une hauteur qu'ils occupaient: la cavalerie pruſſienne fit mal à propos quelques charges mal dirigées; elle fut repouſſée à pluſieurs repriſes. Les Autrichiens mirent le feu au village de Maxen, qui ſéparait la ligne de M. Finck. Cela mit du déſordre dans les troupes; la confuſion gagna le reſte du corps; ils abandonnèrent le champ de bataille avec précipitation. Dans la terreur où ils étaient ils coururent à Dohna, où M. de Wunſch venait de repouſſer l'armée de l'Empire, quelques efforts qu'elle eût faits pour l'enfoncer. Si les généraux pruſſiens euſſent conſervé l'ombre de jugement après le déſaſtre qui venait de leur arriver, ils ſe ſeraient encore tirés avec honneur du mauvais pas où ils ſe trouvaient; ils n'avaient qu'à prendre le chemin de Glashutte, qui mène par Frauenberg à Freyberg; ſi ce chemin, qui leur était connu, leur paraiſſait trop proche de l'ennemi, ils n'avaient qu'à paſſer par Gieshubel en Bohème, d'où ils pouvaient regagner

la

la Saxe, soit par Einsiedel, soit par Asch, soit par le Basberg. Mais leur défaite les avait accablés au point, qu'excepté M. de Wunsch, tous les autres avaient perdu la tramontane. Le maréchal Daun les entoura le lendemain. M. de Wunsch voulut percer avec la cavalerie; M. de Finck & ses collégues, plus attachés à leur bagage qu'à leur réputation, lui interdirent toute hostilité. Ces généraux eurent la faiblesse de capituler avec l'ennemi, & de mettre les armes bas. Le corps qui se rendit si honteusement, était fort de 16 bataillons & de 35 escadrons. Sur la nouvelle humiliante de cette funeste affaire, M. de Hulsen se retira de Dippoldiswalda à Freyberg, où il fut joint par les housards de Kleist qui revenaient de leur expédition de Bohème. Le maréchal Daun, fier de ses succès, s'avança quelques jours après à la tête de son avant-garde, jusqu'aux postes avancés de l'armée du roi. Il voulut éprouver la contenance des Prussiens; il vit l'armée en bataille, bien postée, & bien disposée à le recevoir, s'il avait voulu en venir aux mains avec elle. Cette reconnaissance donna lieu à une canonnade assez vive, après laquelle les Autrichiens retournèrent dans leur camp. Le roi se rendit quelque temps après à Freyberg, où il mena un renfort à M. de Hulsen, & il y prit des arrangemens pour la sûreté des troupes. Il y trouva une bonne position pour le corps qui devait y rester. La Mulde, qui coule entre des rochers escarpés, en couvre le front. Il n'y a que trois passages sur cette rivière; ce sont des ponts de pierre, derrière lesquels on établit de gros postes d'infanterie, & pour multiplier les difficultés, on chargea ces ponts de fagots, en y laissant un passage où un homme à cheval pouvait passer pour aller à la découverte; ces fagots étaient mêlés de matières combustibles, qu'on devait enflammer aussi-tôt

que l'ennemi paraîtrait, de ſorte qu'il était impoſſible de paſſer. Les Autrichiens enflés de leurs avantages, commençaient à ſe croire invincibles. M. de Maquire, qui commandait à Dippoldiſwalda, vint (en décembre) avec 16,000 hommes, bagage & tout ce qui ſuit une troupe qui, en temps de paix, change de garniſon, pour s'établir à Freyberg; il crut que les Pruſſiens n'attendraient pas ſa préſence, mais qu'ils ſe retireraient d'abord. Sa ſuppoſition était fondée ſur quelques mouvemens que M. de Beck avait commiſſion de faire du côté de Torgau; mais le roi y avait pourvu; il avait déjà envoyé des troupes pour la défenſe de la ville. D'ailleurs cette démonſtration ne pouvait guères cauſer d'inquiétudes, parce que M. de Beck paraiſſait à la rive droite de l'Elbe, que Torgau eſt ſitué à la gauche, & par conſéquent ne ſaurait être pris qu'en l'aſſiégeant de ce côté-là. M. de Maquire en fut pour ſa marche; il trouva les Pruſſiens en bataille, qui bordaient la Mulde; il eſſuya quelques volées de canon, & retourna à Dippoldiſwalda, où il établit ſon quartier.

Quelque rude que fût la ſaiſon, les deux armées continuaient à camper; on s'était baraqué, on s'était accommodé le mieux qu'on avait pu, pour réſiſter aux injures du temps; tant l'inflexibilité & l'opiniâtreté, pour ne pas céder un pouce de terrain, étaient grandes des deux côtés. Les Pruſſiens avaient un poſte à Zehaïla, comme nous l'avons dit. Ce détachement avait été juſqu'alors en ſûreté par un pont de communication qu'il avait ſur l'Elbe; une gelée ſubite qui ſurvint, obligea de le lever, & la rivière chariait des glaces ſans être encore priſe. M. de Beck ſaiſit ce moment pour attaquer les Pruſſiens avec un corps nombreux. M. de Dierecke fit repaſſer à Meiſſen ſa cavalerie & la moitié de ſon infanterie; il n'eut pas

le temps de ſauver le reſte. M. de Beck tomba ſur lui avec toutes ſes forces, & après un combat ſanglant, ce brave général & trois bataillons furent fait priſonniers par les Autrichiens. Ce fut-là la dernière infortune que les Pruſſiens eſſuyèrent cette année.

Tant de contretemps & de revers n'empêchèrent pas le roi de faire de nouveaux projets pour expulſer les Autrichiens de la Saxe. Il demanda au Prince Ferdinand de Brunſwic quelques ſecours, & le prince héréditaire arriva ſur la fin de décembre à Freyberg avec un corps de 12,000 hommes. Le roi laiſſa ces troupes derrière la Mulde pour défendre ſes derrières, & marcha droit à Dippoldiſwalda avec les Pruſſiens (Janv. 1760). Il délogea tous les détachemens de l'ennemi des bords de la Wilde-Weiſtritz, de Pretſchendorf & de Frauenberg, où il fit cantonner ſes troupes. Sur ce mouvement, le maréchal Daun envoya des ſecours à Dippoldiſwalda, où M. de Maquire fit des retranchemens & des batteries. Si l'on veut attaquer ce poſte de front, on ne peut y arriver que par un chemin étroit, creuſé dans le roc, & qu'enfilaient deux batteries de l'ennemi. Cela eſt impraticable; auſſi n'y penſa-t-on point. Reſtent deux chemins pour tourner ce poſte; l'un va par Ramnau à Poſſendorf; c'eſt ſans contredit celui dont on ſe ſerait ſervi, ſi l'ennemi n'avait eu la précaution de placer 8 bataillons au défilé qu'il fallait franchir pour gagner la hauteur. Le dernier chemin eſt celui qui mène par Glashutte. C'eſt un défilé d'un mille de longueur, qui paſſe par les gorges des montagnes, & qui aboutit aux pieds d'un rocher où M. de Maquire avait placé ſa gauche. Ce chemin était comblé par la neige qui, en ſe détachant des cimes, s'y était accumulée. Le canon ne pouvait y paſſer; à peine l'infanterie même l'aurait-elle franchi, quand il n'y

aurait point eu d'ennemi pour le défendre. Après avoir bien examiné le terrain & discuté la chose, on se convainquit de l'impossibilité de tenter de nouvelles entreprises contre les Autrichiens dans une saison aussi fâcheuse. On enleva donc tous les fourrages des environs, on consuma tous les vivres, pour que l'ennemi ne pût y tenir un gros corps pendant l'hiver; après cela le roi se rendit à Freyberg. L'armée de Wilsdruf entra dans des cantonnemens resserrés dans les villages les plus voisins de son camp; cependant les tentes demeurèrent tendues, & 6 bataillons, qu'on relevait, y faisaient journellement la garde. Les Autrichiens agissaient de même dans leur camp de Plauen, & c'est peut-être le premier exemple parmi les modernes, que deux armées aussi proches l'une de l'autre aient tenu la campagne durant un hiver aussi rigoureux. Sur la fin de janvier, le prince héréditaire ne trouvant plus de lauriers à moissonner en Saxe, retourna en Westphalie rejoindre l'armée des alliés.

Après avoir exposé les événemens principaux de cette funeste campagne, il nous reste à dire deux mots de ce que les Suédois entreprirent en Poméranie, & dans la Marche Uckerane. Tant qu'on avait eu des troupes à leur opposer, on les avait facilement contenus. Leurs arrangemens étaient si imparfaits, qu'ils n'avaient ni boulangerie, ni caissons pour le pain & la farine, & qu'ils ne subsistaient que par les livraisons qu'ils tiraient des contrées où ils se trouvaient les plus forts. De cette négligence pour les mesures les plus indispensables de la guerre, résultaient les plus grands inconvéniens pour les opérations de ces troupes; de sorte que les généraux prussiens qu'on opposait aux Suédois, ne travaillaient qu'à déranger leurs livraisons, ce qui obligeait ces

ennemis, qui ne vivaient qu'au jour la journée, à rétrograder inceſſamment lorſque les ſubſiſtances leur manquaient, & à ſe rapprocher de leurs frontières. Au commencement de cette année, immédiatement après le départ du comte Dohna, M. de Manteufel fut chargé du commandement contre les Suédois, & quoiqu'il n'eût que peu de troupes ſous ſes ordres, il ſe ſoutint juſqu'au mois de ſeptembre, où les malheurs de la journée de Kunerſdorf obligèrent le roi à le rappeller, pour qu'il joignit ſon armée. L'époque du départ de ce détachement fut celle des progrès des Suédois. Ils occupèrent d'abord Anclam, Demmin & Uckermunde. Le comte Ferſen, qui les commandait cette année, s'embarquant à Stralſund à la tête de 3000 hommes, paſſa dans l'isle d'Uſedom. Il attaqua la ville de Swinemunde, défendue par des miliciens. La garniſon ſe retira dans l'isle de Wollin, mais la ville fut priſe; la Swinemunde-Schanze ſe rendit peu après aux Suédois. Une poignée de houſards provinciaux qui ſe trouverent à Stetin, furent envoyés par le prince de Bévern à Paſewalk, où les Suédois avaient un poſte. L'officier qui les conduiſait, Stulpnagel, les ſurprit, & en fit 200 priſonniers; les Pruſſiens, qui les avaient pris, n'étaient pas auſſi forts. M. de Ferſen paſſa tout de ſuite dans l'isle de Wollin, & prit, avec 600 miliciens qui la défendaient, la ville qui porte ce nom. Les Suédois reprirent de nouveau poſſeſſion de Prenzlow; mais comme en ce temps-là le roi était entré en Luſace, il détacha M. de Manteufel avec des convaleſcens de la bataille de Kunerſdorf ſortis des hôpitaux de Stetin; il y ajouta les volontaires de Hordt, les dragons de Meinicke & les houſards de Belling. Ce corps formidable changea d'abord la face des affaires dans cette contrée. M. de Manteufel détacha auſſi-tôt quelques

centaines d'hommes à dos de l'ennemi, qui prirent la garniſon & la caiſſe militaire que les Suédois avaient à Demmin. L'armée ſuédoiſe ſe retira tout de ſuite; elle repaſſa la Peene à Anclam, & établit ſes quartiers dans la Poméranie ſuédoiſe, où M. de Manteufel lui donna différentes alarmes par les houſards de Belling, qui jouèrent le grand rôle ſur ce petit théâtre. Les Suédois, fatigués des fréquentes alertes des Pruſſiens, tentèrent de ſurprendre la ville d'Anclam; ils attaquèrent de nuit le fauxbourg; un bataillon franc, qui devait le défendre, fut mis en déſordre. M. de Manteufel, qui était dans la ville, accourut; l'obſcurité était ſi grande que, voulant aller au bataillon franc, il donna dans une troupe de Suédois, qui le firent priſonnier; mais la garniſon pruſſienne, non contente de repouſſer les Suédois, fit ſur eux 150 priſonniers. Ce fut-là le dernier événement de cette année en Poméranie.

Ainſi après une campagne auſſi fatale aux armes du roi, ce prince ſe trouvait encore en poſſeſſion de tout le terrain qu'il avait occupé l'hiver précédent, à l'exception de Dreſde & du fort de Peenamunde. M. de Fouquet, qui avait eſcorté M. Laudon en Moravie, était retourné à Landshut. L'armée pruſſienne de Saxe s'étendait depuis Wilſdruf juſqu'à Zwickau. Un corps de cavalerie ſe tenait à Coſsdorf, pour couvrir Torgau & l'électorat de Brandebourg, & après une ſi longue ſuite de revers, les choſes étaient encore dans un état plus ſupportable qu'on ne devait s'y attendre. Le régiment des carabiniers, à Zeitz, perdit à la vérité 150 hommes par une ſurpriſe; mais l'hiver donna le temps de réparer cette perte; & dans cette poſition que nous venons de décrire, les armées attendirent de part & d'autre l'approche du printemps, pour remettre à la fortune la déciſion de leurs intérêts.

CHAPITRE XI.

De l'hiver de 1759 *à* 1760.

Il arriva cette année un événement qui aurait dû produire de grands changemens en Europe, & qui n'en produiſit point. Le roi d'Eſpagne mourut ſans laiſſer de lignée. Son royaume retombait de droit à ſon frère don Carlos, roi de Naples: juſques-là il n'y avait ni diſpute, ni contrariété; mais il y en pouvait avoir pour la ſucceſſion du royaume de Naples. Les Français, les Autrichiens, les Anglais avaient ſtipulé par la paix d'Aix-la-Chapelle, ſans que les rois d'Eſpagne & de Naples euſſent été conſultés, qu'après que don Carlos aurait ſuccédé à ſon frère au trône d'Eſpagne, le cadet des frères, don Philippe, duc de Parme, deviendrait roi des deux Siciles. Le roi de Naples n'eut aucun égard à ce traité, contre lequel il avait proteſté formellement; il régla ſa ſucceſſion comme il le jugea convenable; ſon fils aîné, qui était en démence, fut déclaré inhabile au gouvernement, le puîné fut déclaré prince des Aſturies, & le troiſième roi des deux Siciles. Par cet arrangement, don Philippe demeura duc de Parme, & l'impératrice-reine n'eut point ce duché. Cent guerres ſe ſont faites en Europe pour un moindre ſujet que celui-là. Si cet événement n'en occaſionna point alors, il ne faut pas l'attribuer à la modération de l'impératrice-reine, car cette vertu n'eſt pas ordinairement celle des ſouverains; mais aux conjonctures du temps, c'eſt-à-dire à la guerre déjà allumée, à une haine violente, au deſir plus ardent de reprendre la Siléſie, province bien autrement importante que les duchés de Parme & de Plaiſance. Ainſi l'impératrice-

reine, & le roi de Sardaigne qui perdait de même quelques avantages, diſſimulèrent leur mécontentement: la France négocia le mariage de l'archiduc Joſeph avec la fille du duc de Parme; on convint de laiſſer les affaires d'Italie en ſuſpens juſqu'après la paix d'Allemagne; & la France, comme médiatrice, promit de contenter alors tout le monde ſur ſes prétentions.

Le roi était attentif aux révolutions de l'Italie; rien ne pouvait lui devenir plus avantageux qu'une diverſion en Lombardie, ſoit contre le roi de France, ſoit contre la reine de Hongrie. Pour ſavoir à quoi il pouvait s'attendre, il envoya M. de Cocceji ſon aide de camp, à la cour de Turin, pour ſonder le roi de Sardaigne. Ce prince âgé donnait dans la ſuperſtition, il avait perdu cet inſtinct belliqueux par lequel il avait brillé dans ſa jeuneſſe, & n'avait lui-même ni le déſir, ni la volonté de rentrer en action. Cependant il était encore plus retenu par la poſition où il ſe trouvait, que par l'âge & par la dévotion. Le roi de Sardaigne ſe trouvait ſans alliés, ſur-tout depuis l'union qui ſubſiſtait entre la France & l'Autriche, & en faiſant la guerre, il aurait eu contre lui Autrichiens, Français, Eſpagnols, Napolitains & Parmeſans; c'eſt ce qu'il craignait. Le défaut d'harmonie entre ces princes, & le peu d'apparence de les unir, firent perdre toutes les eſpérances dont on aurait voulu ſe flatter de ce côté-là. Cette tentative inutile n'empêcha pas d'en faire bien d'autres. La guerre devenait de jour en jour plus difficile à ſoutenir, & les haſards devenaient plus grands. Quelle que fût la fortune des Pruſſiens, il était impoſſible qu'étant obligés de s'y abandonner ſi ſouvent, elle ne les trahit quelquefois. On ne pouvait s'attendre à rien du côté de l'Italie. Juſqu'alors la Porte ottomane ne paraiſſait pas diſpo-

ſée à rompre avec la maiſon d'Autriche. Il ne reſtait donc de reſſource que dans les moyens qu'on pourrait trouver de diviſer ou de ſéparer les puiſſances qui formaient la grande alliance. Cela donna lieu aux négociations qu'on entama tant en France qu'en Ruſſie, pour eſſayer laquelle des deux on pourrait détacher de la cour de Vienne. Le roi convint avec le roi de la Grande-Bretagne de faire déclarer à toutes les puiſſances le déſir qu'ils avaient de trouver des voies de conciliation, pour rétablir la paix générale. Le prince Louis de Brunſwic fut chargé de faire cette ouverture à la Haye aux miniſtres des puiſſances belligérantes, en même temps que l'Angleterre donnait à la France des aſſurances de l'envie qu'elle avait d'entamer des négociations qui puſſent mener à ce but ſalutaire. Il y avait apparence que la France ſe trouverait dans des diſpoſitions favorables à la paix, parce qu'elle devait être découragée par toutes les pertes conſidérables qu'elle venait de faire. Les Anglais lui avaient enlevé cette année la Guadeloupe, Québec & Niagara dans le Canada; l'eſcadre de M. de la Clue avait été défaite à la hauteur de Lagos, & la flotte de M. de Conflans battue par l'amiral Hawke, qui brûla nombre de vaiſſeaux français échoués dans la Vilaine; l'eſcadre de M. le Fort remporta une victoire complète ſur eux près de Maſulipatan; ils perdirent le fort de St. David, & furent battus dans le Mogol, où les Anglais ſe rendirent maîtres de leurs grands établiſſemens aux environs de Pondichéri.

Tant de revers devaient donc dégoûter la France d'une guerre où elle faiſait des pertes, & où elle ne pouvait eſpérer aucun avantage. Les deux nations étaient cependant bien éloignées de convenir des principes qui ſerviraient de baſe à la paix. Le roi ſentait combien il était néceſſaire de les rapprocher; car

ſi on avait pu les mettre d'accord, la France, par ſa paix ſéparée, ſe ſerait détachée de l'Autriche. On travailla ſur ce plan avec d'autant plus de chaleur, que les ennemis venaient de déclarer, après bien des longueurs, qu'ils acceptaient les propoſitions qu'on leur avait faites pour le rétabliſſement de la paix, pourvu que l'on convint d'aſſembler un congrès à Augsbourg, où toutes les puiſſances puſſent convenir de leurs intérêts reſpectifs. C'était propoſer la voie la plus lente de toutes celles que les ennemis de la Pruſſe pouvaient imaginer pour traîner en longueur la concluſion de la paix ſelon que leurs intérêts l'exigeaient, parce que le conflit de ces intérêts, entre un ſi grand nombre de princes, demandait de grandes diſcuſſions, & qu'on ne pouvait manquer de prétextes pour faire durer cette négociation auſſi long-temps qu'on voudrait. Nous en avons un exemple évident dans le congrès de Munſter, qui conſuma huit années avant que d'en venir à la concluſion de la paix de Weſtphalie. Cela ne convenait point au roi; il devait déſirer la prompte fin de ces troubles, ayant trop d'ennemis à combattre, par la même raiſon que la cour de Vienne déſirait de les prolonger, parce qu'elle avait beaucoup d'alliés, dont l'aſſiſtance lui promettait des conquêtes. La ſituation des affaires étant donc telle que nous venons de le rapporter, le roi envoya un émiſſaire en France, pour ſonder les diſpoſitions de la cour de Verſailles, & lui en faire rapport, ainſi qu'au roi d'Angleterre. Il fit choix, pour cette commiſſion, d'un jeune d'Edelsheim, dont le père avait des terres aux environs de Francfort ſur le Mein, qui ne tenait à rien, qui lui avait été recommandé par la cour de Gotha, & qui par conſéquent pouvait s'acquitter mieux de cet emploi qu'un autre, parce qu'il n'était point connu, & ne pouvait donner aucune

eſpèce de ſoupçon en ſe produiſant à Verſailles. Ce jeune homme partit ſans prendre de caractère ; il fut adreſſé au bailli de Froulai, ambaſſadeur de l'ordre de Malthe en France. M. d'Edelsheim fut aſſez bien accueilli à Paris ; on lui marqua, en termes vagues, que ſa négociation dépendait de la façon plus ou moins prompte, dont la France pourrait convenir de ſes différens avec l'Angleterre ; mais qu'ayant appris que le roi de Pruſſe ſe propoſait d'indemniſer le roi de Pologne aux dépens des princes eccléſiaſtiques d'Allemagne, qu'il prétendait ſéculariſer, on lui déclarait que le roi très-chrétien n'y donnerait jamais ſon conſentement. M. d'Edelsheim vint rapporter cette réponſe au roi, qui était alors à Freyberg ; il en partit pour aller à Londres la communiquer aux miniſtres de la Grande-Bretagne. Préciſément lorſque cet émiſſaire y arriva, il y parut un autre phénomène politique, un homme qu'on n'a jamais pu déchiffrer. Il ſe produiſit ſous le nom de comte de St. Germain. Il avait été au ſervice de France, & même ſi avant dans la faveur de Louis XV, que ce premier avait voulu lui donner le château de Chambord. Cet homme joua le rôle de miniſtre, il ſe mêla de négocier ſans miſſion, il tint en même temps des propos injurieux ſur madame de Pompadour & ſur le duc de Choiſeul. Les Anglais le traitèrent en aventurier & le renvoyèrent. Soit que le miniſtère anglais ſe méfiât du ſieur St. Germain, ſoit que ſes conquêtes enflaſſent ſes eſpérances, ſoit enfin qu'il ne fût pas content de la déclaration du miniſtère de Verſailles touchant le congrès, il chargea le miniſtre de la Grande-Bretagne à la Haye, M. Yorck, de dire à M. d'Afri, miniſtre de France, que le roi de la Grande-Bretagne était prêt à faire la paix, qu'il donnait les mains à l'aſſemblée d'un congrès particulier, pourvu que la

France acceptât, pour article fondamental des préliminaires, l'entière conſervation de ſa Majeſté pruſſienne. La France répondit qu'elle ne demandait pas mieux que de traiter de ſes différens avec l'Angleterre, mais que n'ayant point été en guerre avec la Pruſſe, elle ne pouvait pas en confondre les intérêts avec ceux de ſa Majeſté britannique. Cette réponſe fit encore perdre le peu d'eſpérance qu'on avait fondée ſur cette négociation. M. d'Edelsheim, qui avait laiſſé quelques malles à Paris, retourna de Londres par la Hollande en France. Il ne ſe déguiſa point; bien loin de ſe cacher, il alla chez le bailli de Froulai d'abord après qu'il fut arrivé à Paris. Cet ambaſſadeur préoccupé de la ſincérité des intentions du roi de France pour le rétabliſſement de la paix, engagea M. d'Edelsheim à différer de ſon départ de quelques jours, pour donner à ſa négociation interrompue le temps de ſe renouer. Quelle fut le lendemain la ſurpriſe de M. d'Edelsheim, de ſe voir arrêté par une lettre de cachet & conduit à la Baſtille! Le duc de Choiſeul s'y rendit le même jour; il aſſura le priſonnier qu'il n'avait trouvé que cet expédient pour s'entretenir à ſon aiſe avec lui, ſans donner de l'ombrage au miniſtre d'Autriche, qui obſervait tous ſes pas; il ajouta que ce lieu étant propre pour une négociation ſecrète, il l'y retiendrait volontiers pour conférer plus ſouvent avec lui, & qu'il lui fournirait les moyens de faire parvenir au roi ſes dépêches avec ſûreté & promptitude. Il ſe répandit enſuite en plaintes contre les Autrichiens, qui éclairaient de près toutes ſes démarches; car, ajouta-t-il, voilà M. de Stahremberg au fait de toutes les perſonnes qui ont été employées dans cette négociation par le roi de Pruſſe; il vient de recevoir un courrier de Vienne, par lequel on l'inſtruit de tout ce qui ſe paſſe ici. Cette ſcène indé-

cente n'avait pour but que de ſe ſaiſir des papiers de M. d'Edelsheim, où M. de Choiſeul eſpérait de trouver des inſtructions du roi, qui lui donneraient des éclairciſſemens ſur ſes deſſeins. Il n'y trouva qu'une lettre de créance dont l'émiſſaire n'avait pas eu occaſion de faire uſage. Honteux de cette découverte ſtérile, ce miniſtre en fut pour ſes mauvais procédés; il fit relâcher M. d'Edelsheim le lendemain, avec ordre de prendre la route de Turin pour ſortir du royaume. Peut-être trouvera-t-on que nous avons détaillé ce fait trop amplement. Sa ſingularité nous y a porté en partie, mais ſur-tout la manière dont il caractériſe la façon de penſer que la cour de Verſailles avait alors; quand on obſerve avec quelle précaution elle évitait de donner des ſoupçons à la cour de Vienne, on ſe perſuadera facilement de l'eſpèce d'aſſujettiſſement où la tenaient les Autrichiens.

Les tentatives que le roi fit à Pétersbourg n'eurent pas un meilleur ſuccès. On y employa un gentilhomme du Holſtein, qui n'eut pas même occaſion d'expliquer de quoi il était chargé. Il fut cependant plus doucement renvoyé par les Ruſſes que M. d'Edelsheim ne l'avait été par les Français. L'eſprit de l'impératrice Eliſabeth était trop prévenu & trop aigri contre le roi, pour qu'on pût la déſabuſer facilement ſur ſon ſujet. Elle était gouvernée par ſon favori, que gouvernait la cour de Vienne. Tous ſes entours étaient à la dévotion de la France & de l'Autriche. Cette princeſſe, flattée d'ailleurs par l'acquiſition du royaume de Pruſſe, qu'elle enviſageait comme annexé à la Ruſſie, aurait cru perdre tous ſes avantages, ſi elle était entrée dans la moindre négociation avec le roi; auſſi trouva-t-on fermés tous les canaux par leſquels on aurait voulu lui faire parvenir des inſinuations.

Pendant qu'on frappait ainſi à toutes les portes, le Danemarck témoigna quelque diſpoſition à ſeconder le roi. Le roi de Danemarck craignait l'accroiſſement de puiſſance des Ruſſes, & encore plus leur voiſinage. On ſavait qu'ils ſe préparaient à faire cette année le ſiége de Colberg, & cette ville priſe, ils dominaient ſur toute la Baltique. Si les deſſeins préſens de la Ruſſie étaient oppoſés aux intérêts du Danemarck, les ſuites pour l'avenir offraient un danger plus grand encore, à cauſe des prétentions du grand-duc de Ruſſie ſur le Schleſwic, que ce prince, devenu empereur, pouvait faire valoir, à quoi ce voiſinage lui donnait la plus grande facilité; au lieu que lorſqu'une puiſſance comme la Pruſſe ſe trouve établie entre la Ruſſie & le Danemarck, le projet d'une guerre dans le Holſtein devient preſque impoſſible dans l'exécution pour un empereur ruſſe, quelque puiſſant qu'il ſoit. Ces conſidérations ſolides portèrent le miniſtère de Coppenhague à faire quelques ouvertures à l'envoyé du roi à cette cour. Il commença par offrir des ſecours pour la défenſe de la Poméranie, il s'en repentit bientôt par timidité & par incertitude; enſuite effrayé du pas qu'il avait fait, il ne penſa qu'à s'en retirer, & pour rompre cette négociation, ſans que le roi de Pruſſe pût y trouver à redire, il mit ſes ſecours à un ſi haut prix, qu'il était moralement ſûr qu'on ne les accepterait pas.

Tant de différens eſſais de négociations, dont aucun n'avait réuſſi, convainquirent le roi de plus en plus que, dans les conjonctures préſentes, il ne fallait s'attendre à rien de la part des cours de l'Europe. Les paſſions étaient encore trop impétueuſes, & les agitations qu'elles cauſaient dans les eſprits étaient encore trop violentes, pour qu'il fût poſſible de les calmer. Il ne reſtait donc au roi que deux alliés, la

valeur & la perſévérance, par le ſecours deſquels il pût ſortir honorablement de cette funeſte guerre.

Toutes ces intrigues du cabinet ne regardaient pas les armées, auſſi n'empêchèrent-elles pas les ennemis de former différentes entrepriſes durant l'hiver. Les Ruſſes, dont une partie avait des quartiers aux environs de Neu-Stetin, formèrent le deſſein de ſurprendre la ville de Schwedt, où ſe trouvait le prince Ferdinand, frère du roi, le margrave de Schwedt & le prince de Wirtemberg. Le prince Ferdinand en était parti il y avait quelques jours, lorſque les bourgeois qui faiſaient la garde, ayant oublié de lever le pont de l'Oder, les coſaques le paſſèrent & prirent dans le château le margrave & le prince de Wirtemberg, qu'ils menèrent l'eſpace d'un mille avec eux. Ces princes leur donnèrent un revers par lequel ils ſe reconnaiſſaient leurs priſonniers. Cependant l'impératrice de Ruſſie déſapprouva cette entrepriſe; & ne voulut point entendre parler de rançon.

En Luſace la guerre continuait malgré l'hiver. Nous avons rapporté que le roi avait détaché un corps de cavalerie à Coſsdorf, ſous les ordres de M. de Czetteritz, pour obſerver les mouvemens de M. de Beck. Ce général autrichien tenta de ſurprendre cette cavalerie pruſſienne. M. de Czetteritz en fut averti; il ſe rendit à ſes poſtes avancés. Il y arriva préciſément comme M. de Beck les attaquait. Les gardes ſe retirèrent ſur leur gros & furent pouſſées par l'ennemi. Le cheval de M. de Czetteritz tomba; il eut le malheur d'être fait priſonnier par les Autrichiens. Cependant les cuiraſſiers de Schmettau fondirent ſur la troupe de M. de Beck, la battirent, & en ramenèrent 200 priſonniers. J'épargne au lecteur une infinité d'affaires de parti & de détail, ſuites de cet acharnement opiniâtre qui caractériſe cette guerre, & du déſir des moindres

officiers de ſe faire une réputation. Ces petites entrepriſes étaient comme le prélude des grands coups que les Impériaux & les Pruſſiens méditaient pour la campagne prochaine.

CHAPITRE XII.

Campagne de 1760.

Le roi prit au printemps le commandement de l'armée de Saxe. Les malheurs que ſes troupes avaient eſſuyés dans la dernière campagne, l'obligèrent de rappeller de l'armée des alliés deux régimens de dragons, pour en renforcer ſa cavalerie. Il oppoſa le prince Henri aux Ruſſes; il commit à M. de Fouquet la garde des gorges de Landshut, & le prince de Wirtemberg fut chargé de contenir les Suédois. L'état de délabrement où ſe trouvaient les troupes, l'obligeait à les employer avec beaucoup de circonſpection: il n'était guère à propos d'agir par détachemens, & ſur toute choſe, il fallait ſe propoſer de faire une guerre ſerrée. Les régimens perdus à l'affaire de Maxen & à celle de M. Dierecke avaient été rétablis à la vérité pendant l'hiver; mais ce n'était ni de vieux ſoldats, ni des troupes pour l'uſage; on ne pouvait s'en ſervir que pour la montre. Car que faire d'un ramas d'hommes, moitié payſans ſaxons, moitié déſerteurs de l'ennemi, conduits par des officiers qu'on avait engagés par néceſſité & faute d'en trouver d'autres? Et encore les régimens d'infanterie en manquaient-ils au point, qu'à peine il leur en reſtait 12, au lieu de 52, qui eſt le nombre preſcrit par l'ordonnance. Ces inconvéniens n'empêchèrent point d'agir, parce que la néceſſité le demandait; au lieu de ſe plaindre du mauvais état des troupes,

troupes, on ne s'occupa que des moyens de réſiſter aux ennemis avec plus de vigueur que jamais. D'autre part M. Laudon avait reçu de la cour de Vienne le commandement de l'armée deſtinée pour la Siléſie. Elle était de 40,000 hommes. Ses opérations devaient être ſecondées par les mouvemens des Ruſſes, qui devaient ſe porter ſur l'Oder, ſelon que les deux impératrices en étaient convenues. Le maréchal Daun, auquel on avait continué le commandement de la principale armée, devait la raſſembler en Saxe. Son deſſein était de retourner en Siléſie, pour en achever la conquête, tandis que le prince de Deux-ponts, qu'il prétendait laiſſer auprès de Dreſde, nettoierait la Saxe avec les troupes des cercles, & en expulſerait le peu de Pruſſiens qui pourraient y être reſtés. Le grand nombre d'ennemis qui preſſaient le roi de tous les côtés; le projet qu'ils avaient formé de reſſerrer & concentrer leurs forces pour cette campagne; l'affaibliſſement de l'armée du roi après les pertes récentes qu'elle avait ſouffertes; tout faiſait appréhender que la campagne qu'on allait ouvrir ne fût encore plus funeſte que la précédente. On tâcha cependant de ranimer le courage des troupes & de leur rendre la confiance, en imaginant des diverſions dont on apprendrait bientôt la nouvelle, en faiſant courir dans le public des prophéties favorables, & en recourant à toutes les manières permiſes d'abuſer le vulgaire.

Le roi entra le 25 d'avril dans les camps de Schlettau & des Katzenhæuſer. La quantité de villages qui ſe trouvent dans cette contrée, permit de mettre la plus grande partie de l'armée en cantonnement. Ce furent les premiers momens de repos dont les troupes jouirent. M. de Laudon, que nous avons quitté à Olmutz, entra vers ce temps dans la haute Siléſie; ſa cavalerie attaqua M. de Goltz, qui ſe retirait de Neuſtadt pour

ſe rendre à Neiſſe. Le régiment d'infanterie de Manteufel combattit pendant toute la marche contre quatre régimens de cavalerie autrichienne, qui tentèrent en vain de l'enfoncer. Laudon avait manqué ſon coup; il laiſſa Draskowitz avec 6000 hommes à Neuſtadt, & prit le chemin de la Bohème avec le reſte de ſes troupes. Draskowitz ſe trouvant ſeul, voulut tenter une entrepriſe dont il n'eût à partager le ſuccès avec perſonne. Il eut vent qu'un bataillon du régiment de Moſel, parti de Landshut, était en marche pour ſe rendre à Neiſſe; l'ayant attaqué avec toute ſa cavalerie, le bataillon ſe défendit courageuſement, ne perdit rien, lui tua beaucoup de monde, & entra comme en triomphe dans la fortereſſe de Neiſſe.

En Poméranie, M. de Forcade, détaché contre les Ruſſes, avait pouſſé trois corps en avant pour les obſerver, M. de Platen à Schievelbein, M. de Grabow à Cœslin, & M. de Gablenz à Greifenberg. S. A. R., qui avait le commandement général de tous ces corps, ſe tenait alors à Sagan, où elle avait raſſemblé Mrs. de Goltz & de Schmettau avec leurs détachemens. Elle trouva convenable alors de prendre une poſition qui la mît plus à portée de s'oppoſer aux deſſeins des Ruſſes. Marchant à Francfort, elle donna des ordres à M. de Forcade pour le venir joindre à Landsberg, qui était le rendez-vous général de cette armée.

Pendant que ces troupes ſe réuniſſaient (en mai), M. Laudon traverſa le comté de Glatz & pénétra en Siléſie avec deux corps, dont l'un paſſa par Silberberg & ſe rendit à Reichenbach, où l'autre, qui venait par le chemin de Patſchkau, le joignit. M. de Fouquet, averti de ce mouvement, crut que l'ennemi en voulait à Breslau; il quitta ſur cela ſes gor-

ges de Landshut & ſe porta ſur Canth. Les Autrichiens profitèrent auſſi-tôt de ſon abſence, pour occuper, avec des détachemens, les poſtes de Griſſau & de Landshut. Pour M. Laudon, il rentra avec ſon armée dans le comté de Glatz, & mit le blocus devant cette place (en juin.) M. de Fouquet, qui ſe vit abuſé par ce revirement ſubit des troupes autrichiennes, retournant à Landshut, n'eut pas de peine à déloger les ennemis. Son intention était de conſerver ces débouchés de la Bohême, & d'attendre qu'il fût renforcé, pour pouvoir entrer par Braunau dans le comté de Glatz, & contraindre l'ennemi d'abandonner le ſiége de la capitale; il plaça ſon camp ſur les montagnes; ſa droite occupait celle de Blaſdorf, ſa gauche le Doctorberg. Ce terrain demandait, pour être bien garni, trois fois plus de troupes qu'il n'en avait; M. de Fouquet pouvait le remplir moins que jamais, après avoir détaché M. de Ziethen avec 4 bataillons, pour lui aſſurer au Zeiſſenberg ſa communication avec Schweidnitz. Dès que M. Laudon fut informé de la poſition des Pruſſiens près de Landshut, il laiſſa 12,000 hommes à Glatz pour en continuer le blocus, & avec le gros de ſes troupes il paſſa par Johannesberg & Wuſtengierſdorf, & vint ſe camper à Schwarzwalde, dont il délogea les houſards de Malachowsky, qui y tenaient un poſte d'avertiſſement. L'occaſion était belle pour ſe faire à peu de frais une grande réputation; Laudon n'avait devant lui que 8000 Pruſſiens, qu'il pouvait attaquer avec 28,000 hommes; il voulut cependant, pour plus de ſûreté, joindre la ſurpriſe à la force. La nuit du 23, il s'empara de deux hauteurs ſur leſquelles M. de Fouquet avait ſa droite. Ces poſtes importans lui donnèrent la facilité d'établir des batteries qui travaillèrent ſur le flanc & à dos des Pruſſiens. M. de Fou-

quet défendit vaillamment les poſtes qui lui reſtaient. Après avoir perdu beaucoup de monde, il apperçut une colonne de cavalerie autrichienne qui était en pleine marche pour lui couper la retraite. Sur cela, il abandonna ſes montagnes, & forma, de ſon infanterie, un quarré avec lequel il ſe mit en marche pour gagner le chemin de Bolkenhayn. Ses troupes avaient conſumé preſque toute leur poudre. La cavalerie autrichienne l'attaqua; il la repouſſa pluſieurs fois; après une noble & généreuſe défenſe, le quarré fut enfoncé par l'ennemi. M. de Fouquet reçut deux bleſſures & fut pris, ainſi que la plus grande partie de ſon monde; il s'était défendu depuis deux heures du matin juſques à dix heures avant midi, & loin que ce déſaſtre pût préjudicier à la réputation de ce brave officier, depuis ſi long-temps & ſi ſolidement établie, il en relève l'éclat en fourniſſant un exemple de ce que peuvent la valeur & la fermeté contre le nombre, quelque ſupérieur qu'il ſoit. Cette belle action ne peut être comparée qu'à celle de Léonidas & des Grecs qui défendirent les Thermopyles, & qui eurent un ſort à peu près ſemblable au ſien. Tout ce corps ne fut pas perdu. Les houſards de Gerſdorf & les dragons de Platen ſe firent jour à la pointe de l'épée à travers les ennemis, & ſauvèrent avec eux 1500 hommes de l'infanterie, qu'ils ramenèrent à Breslau. Pour M. de Ziethen, il quitta le Zeiſſenberg après ce malheur, & ſe jeta dans Schweidnitz, pour éviter un ſort pareil à celui de M. de Fouquet. Les Autrichiens uſèrent en barbares de l'avantage qu'ils venaient de remporter; ils pillèrent la ville de Landshut par ordre des généraux, qui applaudiſſaient à leur cruauté & à leurs excès; & le ſoldat effréné & furieux, encouragé aux forfaits & aux brigandages, n'épargna que la miſère & la laideur.

La nouvelle du blocus de Glatz fut la première que le roi reçut en Saxe. Elle augmenta l'embarras dans lequel il se trouvait déjà. Il était aussi cruel d'abandonner cette place, qui est comme la clef de la Silésie, qu'il était impossible de la secourir. Il fallait s'attendre qu'après la perte de cette forteresse, on ne pourrait plus tenir les gorges de la Silésie & de la Bohème, parce que les Autrichiens, une fois maîtres des passages de Silberberg & de Wartha, pouvaient prendre à dos les troupes qui occupaient les montagnes, & qu'il ne restât plus de position propre à couvrir cette province. Il était aussi dangereux d'autre part de quitter la Saxe. Si le roi s'était rendu en Silésie avec une partie de ses troupes, celles qui seraient demeurées en Saxe risquaient d'être détruites par la grande supériorité du nombre que les Impériaux avaient alors sur les Prussiens. Il paraissait donc qu'il n'y avait rien de mieux à imaginer que de conduire les choses de manière que le roi, en entreprenant de marcher en Silésie, y attirât le maréchal Daun comme à sa suite. D'un autre côté, cet expédient était accompagné de risques, puisque cette opération exposait le roi nécessairement à se mettre entre M. Laudon, qui était déjà en Silésie, & entre l'armée du maréchal Daun, qu'on supposait le côtoyer. Toutefois, comme il pouvait se joindre à M. de Fouquet (dont la défaite était encore ignorée), le roi résolut de prendre le parti de marcher en Silésie préférablement à tout autre. Pour cet effet, il fit passer l'Elbe à la partie de l'armée qu'il destinait à cet usage. Le pont fut construit à Zehren; on passa ce fleuve le 15 de juin. Les troupes furent jointes à l'autre rive par le prince de Holstein, qui ramenait les deux régimens de dragons qui avaient servi dans l'armée des alliés. Les détachemens de M. de Lascy se retirèrent tous vers

Reichenberg à l'approche des Pruſſiens, qui prirent le camp de Zehaila, vis-à-vis de M. de Hulſen, dont le corps était demeuré à Meiſſen ; & l'on établit avec diligence des ponts ſur l'Elbe pour la communication de ces deux corps. De Zehaila le roi ſe porta ſur Radeberg. Il rencontra dans ſa marche le campement de M. de Laſcy, couvert par les quatre régimens de dragons ſaxons annexés au détachement qu'il commandait. L'avant-garde pruſſienne leur donna la chaſſe; elle leur prit quatre cents hommes, & ils s'enfuirent en confuſion ſe réfugier auprès du gros du corps de M. de Laſcy, qui avait fait halte au pied des hauteurs de Bockſdorf & de Reichenberg, près d'un village nommé Berbigsdorf. L'armée pruſſienne fit des diſpoſitions pour attaquer M. de Laſcy le lendemain. Elle attendait l'arrivée de M. de Hulſen, auquel le roi avait donné l'ordre de le joindre avec une partie de ſa troupe, & qui ne put atteindre le camp de Radeberg que vers la nuit. Le lendemain, les choſes avaient changé. Le maréchal Daun avait paſſé l'Elbe à Dreſde avec ſon armée qui occupait le camp de Bockſdorf & de Reichenberg. M. de Laſcy avait quitté la nuit Berbigsdorf, pour aller couvrir la droite du maréchal Daun dans la poſition de Lauſa. Le roi occupa le terrain que l'ennemi avait quitté ; il plaça M. de Krockow avec 3 régimens de houſards, 2 de dragons & 2 bataillons francs autour de Berbigsdorf. M. de Laſcy les attaqua la nuit ſuivante ſans ſuccès. Les Pruſſiens firent à leur tour des tentatives ſur lui ; mais tout cela ne produiſit que des alertes réciproques & rien de réel. On n'apprit qu'alors le déſaſtre qui venait d'arriver à M. de Fouquet. Ce malheur achevait de rendre les affaires de la Siléſie déſeſpérées. L'armée du roi, qui n'avait plus de fourrages à Radebourg, prit le camp de Gros-Do-

britz. M. de Krockow fit trois cents prisonniers sur un détachement qui, venant par le chemin de Moritzbourg, s'était flatté de donner sur les équipages de l'armée; mais qu'était-ce que la prise de 300 hommes en comparaison de tant de corps entiers que le roi avait perdus? Cet événement de Landshut, arrivé d'une manière si inattendue, dérangea les mesures que le roi voulait prendre dans ces temps critiques. Il pouvait moins que jamais quitter la Saxe, à moins que ce ne fût de compagnie avec le maréchal Daun, pour ne point perdre toujours en détail le peu de troupes qui lui restaient. Les Impériaux, de leur côté, ne pouvaient se mettre en mouvement qu'après l'arrivée des troupes des cercles, dont la lenteur du prince de Deux-ponts retardait la marche. Elles arrivèrent enfin (en juillet). Le maréchal Daun les laissa à Winberg. M. de Hulsen demeura à Meissen, & les deux armées se mirent le même jour en marche pour la Silésie. Les Impériaux prirent par Bischofswerder, d'où ils détachèrent M. de Lascy au Keulenberg, pour couvrir leur flanc gauche. Le roi dirigea sa route par Crakau, où il résolut de faire une tentative sur M. de Lascy, qui ne s'y attendait pas. Les Prussiens occupèrent Kœnigsberg, & la nuit même l'armée se mit en marche sur quatre colonnes, deux en-delà & deux en-deçà du ruisseau de la Pulsnitz. L'avant-garde donna sur les troupes légères de l'ennemi; cela donna l'éveil à M. de Lascy, qui se sauva avec tant de précipitation qu'on ne put l'atteindre, & qu'à peine on prit deux cents hommes de son arrière-garde. L'armée passa la nuit sur le Keulenberg. Les Prussiens & les Autrichiens se côtoyèrent le lendemain; les Autrichiens passèrent Bautzen & campèrent près de Jurck, & l'armée du roi au couvent de Marienschein. Le 6,

le maréchal Daun gagna Gœrlitz, & les Pruſſiens Niederjunck. Il y eut une affaire d'arrière-garde avec les Autrichiens aux environs de Bautzen, au paſſage de la Sprée. Le major Zetmar, des houſards, paſſa imprudemment un pont, où il aurait rencontré ſa perte, ſi le roi ne l'avait ſoutenu à propos. On paſſa enſuite cette rivière dans les règles, & l'on fit quelques priſonniers ſur l'ennemi. Les chaleurs étaient ſi fortes cette journée, que 80 hommes de l'armée tombèrent morts en pleine marche. Les Autrichiens firent une perte égale & peut-être plus forte, parce que leur marche était plus longue. Cependant M. de Laſcy avait eu le temps de ſe recueillir après l'affaire du Keulenberg. Il avait raſſemblé ſon monde; il ſe propoſait de ralentir la marche du roi, & de harceler continuellement ſon arrière-garde. Ses coureurs, croyant que les Impériaux campaient à Bautzen, furent pris par les vedettes pruſſiennes. Cela donna l'idée de fondre vertement ſur les ulans, pour les intimider de façon à leur faire perdre l'envie d'approcher de l'armée du roi. Ils étaient poſtés à Salzfœrſtien, à un mille du camp. Deux régimens de houſards & autant de dragons furent commandés pour exécuter ce deſſein. Le malheur voulut qu'ils ſe trouvaſſent au fourrage, & qu'au lieu de 4000 chevaux, on pût à peine en raſſembler 1500; ce qui n'empêcha pas cependant le roi de tenter l'entrepriſe; on chargea ces ulans, qui, au premier choc perdirent 400 hommes; on les pourſuivit chaudement juſqu'à Gœthau. M. de Zetmar, qui n'était pas toujours le maître de ſa valeur, paſſa ce défilé. Le roi fut obligé de le ſoutenir, parce que toute la cavalerie de Laſcy, qui campait à Rothen-Nauslitz, arrivait déjà par bandes; on retira cependant M. de Zetmar de ce mauvais pas. La cavalerie pruſſienne commen-

çait à se replier sur Bautzen, & ce mouvement se faisait avec lenteur. Le roi, qui appréhendait que la supérioté de l'ennemi ne lui donnât de l'avantage sur les Prussiens, fit sortir alors un bataillon de la garnison de Bautzen avec du canon. Cet ordre fut exécuté fort à propos; car l'ennemi commençait à pousser des escadrons, & la confusion s'y mettait, lorsque quelques coups de canon l'arrêtèrent; sur quoi M. de Lascy ramena sa troupe à Rothen-Nauslitz & la cavalerie prussienne rentra tranquillement dans son camp. Il fallut alors se décider sur le parti qu'on voulait prendre, ou de suivre le maréchal Daun en Silésie, ou de tomber avec toutes ses forces sur M. de Lascy, pour s'en défaire une bonne fois, parce qu'on aurait été plus embarrassé de son arrière-garde dans la marche qu'on voulait faire en Silésie, que de l'ennemi qu'on avait devant soi; on choisit ce dernier parti comme le plus sûr. S'il réussissait, il pouvait mener à de plus grandes choses.

Le soir du 8, l'armée s'assembla à Schmolen. Au lieu de prendre le chemin de Gœrlitz, comme on l'ébruitait, elle tourna brusquement sur Rothen-Nauslitz; elle rencontra par-tout des traîneurs de M. de Lascy. En approchant de Bischofswerder, on serra de près son arrière-garde. Quelle que fût sa vigilance & la vîtesse de ses mouvemens, on le poussa au-delà des défilés de Harta, où l'armée du roi passa la nuit du 10; on le poursuivit encore le lendemain jusques sur les hauteurs de Weissig, où l'on établit des batteries pour le déposter du Cerf-blanc. Les canons ne tirèrent pas deux volées que l'infanterie gagna ce poste, d'où elle vit le corps de M. de Lascy en pleine fuite, qui repassait l'Elbe à Dresde. La situation du roi était telle, qu'il devait tout entreprendre & tout risquer pour se procurer quelque su-

périorité ſur les ennemis. La première idée qui lui vint, fut de paſſer l'Elbe à Caditz. Il fallait combiner cette opération avec divers préparatifs indiſpenſables pour la faire réuſſir, & comme il convenait, en pareil cas, de donner à l'ennemi différentes jalouſies, le roi étendit ſa gauche vers Pilnitz, & fit mine d'y conſtruire un pont, tandis qu'un détachement de l'armée ſe ſaiſit du poſte de Fiſchhaus & de celui de Reichenberg, & que M. de Hulſen, en exécution des ordres qu'il avait reçus, s'avançait à Brisnitz en faiſant remonter ſon pont de Meiſſen avec lui. Cependant afin de ne pas entièrement perdre de vue le maréchal Daun, 500 houſards furent détachés au Weiſſenberg & vers Reichenbach, pour obſerver ſes mouvemens & pour en avertir. Les différentes meſures qu'on avait priſes, ne furent parfaitement arrangées que le 13. M. de Hulſen, dans ſa marche, avait fait 400 priſonniers. Le roi, après avoir paſſé l'Elbe, le joignit, laiſſant néanmoins le duc de Holſtein avec environ 10,000 hommes ſur le Drachenberg, proche de Caditz. Ces démonſtrations avaient donné l'alarme à l'armée des cercles auſſi bien qu'à M. de Laſcy; ils craignirent qu'un corps ne paſſât l'Elbe à Pilnitz & ne leur tombât à dos, tandis que le roi les attaquerait de front; ils quittèrent donc ſubitement la nuit, leur camp de Plauen & ſe retirèrent, M. de Laſcy à Groſs-Sédelitz, & le prince de Deux-ponts à Dohna. Le roi forma auſſi-tôt la circonvallation de Dreſde, dont il fut réſolu de faire le ſiége; c'était un impromptu; car comme on n'avait pas jugé cette entrepriſe poſſible, rien n'avait été préparé d'avance. Il poſta les troupes depuis Grunau juſqu'à Racknitz. Les pandours ſe propoſaient de ſe ſoutenir dans le Grand-jardin; ils en furent chaſſés; on emporta même le fauxbourg de Pirna, où l'ennemi n'op-

posa aux assaillans qu'une faible & molle défense. Tout ce qu'on put amasser à la hâte d'artillerie & de munitions pour entreprendre ce siége, consistait en 12 mortiers, 1200 bombes, 20 pièces de douze & 4000 boulets. On travailla avec activité, on prépara des fascines, madriers & tout l'attirail d'un siége. Ce qui donnait l'espérance de réussir, c'était qu'on pouvait placer les premières batteries au fossé capital de la ville, & que près du jardin de la comtesse Moscinska, un vieux retranchement semblait fait exprès pour une parallèle, & pour l'emplacement d'une batterie à ricochets. Le prince de Holstein fut obligé, de l'autre côté de l'Elbe, de faire une fausse attaque sur la nouvelle ville, où il ne put employer que des canons de campagne & quelques obusiers. Quoique M. Maquire eût une garnison de 6000 hommes dans Dresde, dont il était gouverneur, on se flattait toutefois qu'il rendrait cette capitale plutôt que de la laisser réduire en cendres. On le fit sommer; il répondit qu'il ne se rendrait pas. On attaqua donc la ville du côté de la porte de Pirna. Si le roi avait été bien servi dans cette occasion, Dresde était à lui; mais ce fut parmi les officiers, ingénieurs & artilleurs, à qui ferait le plus de fautes. Les batteries furent pourtant exécutées. On plaça des chasseurs dans des masures du fauxbourg qui dominaient le rempart, & ils le nettoyèrent bien vîte de tous ceux qui s'y montraient pour le défendre. Déjà les canons commençaient à faire une brèche; une bombe embrasa le toit de l'église de Ste. Croix; il tomba & bouleversa tout le quartier; une autre mit le feu à la rue de Pirna, qui fut presque toute consumée; d'autres tombèrent dans la rue du château & n'y firent pas un moindre dégât; mille bombes & mille quintaux de poudre de plus auraient glorieusement terminé ce

ſiége. Il était apparemment dit dans le livre des deſtins, que les Pruſſiens ne reprendraient pas Dreſde. Bientôt on eut des avis que le maréchal Daun avait ſubitement quitté la Siléſie, & s'avançait à grands pas pour ſecourir Dreſde. A ſon approche on retira le poſte du Cerf-blanc. Les troupes légères s'amuſèrent mal à propos avant de quitter ce poſte. Elles furent attaquées dans la forêt du côté du Fiſchhaus, & perdirent environ 500 hommes. On fit paſſer l'Elbe au prince de Holſtein la nuit même, & on lui marqua une poſition entre Lepta & Uckerſdorf. Dès que le maréchal Daun s'approchait de l'autre bord de l'Elbe, il fallait néceſſairement avoir un corps dans les environs d'Uckerſdorf, pour conſerver le paſſage libre du défilé de Plauen, ſans que l'ennemi pût s'aviſer de le diſputer. Le roi changea en même temps le camp de ſes troupes; une partie de l'armée ſe campa vis-à-vis de M. de Laſcy & du prince de Deux-ponts, l'autre ſe plaça du côté du Grand-jardin (où l'on pratiqua des abatis) juſqu'au-delà de Racknitz près de Plauen. Le maréchal Daun parut alors au Cerf-blanc, & couvrit de ſon armée l'autre bord de l'Elbe, derrière Dreſde & aux côtés. La nuit du 22, il envoya 16 bataillons, pour faire une ſortie ſur les Pruſſiens, dans le fauxbourg de Pirna. Le roi s'y était préparé; il avait diſpoſé les troupes de manière à pouvoir bien recevoir l'ennemi. La ſortie ſe fit; les Autrichiens furent repouſſés & perdirent 300 hommes, avec le général Nugent qui les commandait. Un bataillon de Bernbourg, qui n'avait pas fait ſon devoir à ce ſiége, en fut puni par la honte de ne plus oſer porter le ſabre. Cette correction, ſenſible à tout ſoldat qui a de l'honneur, fit une impreſſion avantageuſe dans l'armée, & donna à cette troupe l'envie de réparer ſa faute; ce dont elle trouva l'occaſion à la bataille de Lignitz, comme nous le dirons en ſon lieu.

Il semblait que, par un singulier destin de cette campagne, les petits avantages des Prussiens dussent constamment être contrebalancés par des pertes considérables. Ce général Nugent même, qu'on venait de prendre à cette sortie, apprit au roi que la ville de Glatz avait été prise par M. de Harsch. Quelque incroyable que fût cette nouvelle, on en eut bientôt la confirmation de Silésie. La nuit du 21 au 22, M. de Harsch avait ouvert la tranchée devant la place. D'O, qui en était commandant, avait une garnison de cinq bataillons & toutes les munitions de guerre & de bouche nécessaires pour soutenir un long siége. L'ennemi avait appuyé sa première parallèle à Scherlendorf proche de la Neisse, d'où, en faisant le tour de la ville basse & du château, elle allait appuyer sa gauche devant la maison du baron Pilatti. Le général Harsch se préparait à faire deux attaques, l'une sur la ville basse vers la porte de Bohème, & l'autre au château sur le Feld-Thor. A peine quelques canons furent-ils en batteries, que les assiégeans voulurent déloger les assiégés d'une flèche à laquelle M. de Fouquet avait donné le nom de Grue, à cause de sa forme longue & de sa gorge étroite. Cet ouvrage creusé dans le roc ne demandait que d'être défendu pour arrêter l'ennemi des semaines entières. Mais à peine les Autrichiens se présentèrent-ils pour l'attaquer, que les assiégés lâchèrent le pied & s'enfuirent. Ils se sauvèrent par la barrière; l'ennemi les suivit chaudement; ceux qui défendaient le chemin couvert, au lieu de tirer sur l'ennemi, se sauvèrent par le pont dans le ravelin. Les Autrichiens, pêle-mêle avec eux, y entrèrent en même-temps. M. de Harsch, qui s'apperçut de ce qui se passait, envoya quelques bataillons de sa tranchée pour soutenir ces premières troupes. Enfin, les Autrichiens prirent cette place

ſans ſavoir comment, & ſans preſque éprouver de réſiſtance. Le commandant, qui était dans la ville baſſe, accourut à ce bruit au château; mais il était déjà pris, & comme, par ſa ſituation, il domine les ouvrages du Schæferberg & de la ville baſſe, il ne reſtait plus d'aſile aux Pruſſiens pour ſe défendre. Cet événement honteux & flétriſſant pour les armes pruſſiennes fut la ſuite d'une négociation ſecrète que M. Laudon avait préparée de longue main par le canal des jéſuites, des moines, & de toute la prêtraille catholique. Il était parvenu, par leur moyen, à corrompre des officiers & beaucoup de ſoldats de la garniſon, du nombre deſquels furent ceux qui étaient de garde à l'endroit où M. de Harſch pouſſa ſon attaque.

Ce funeſte contretemps ſurvint dans une conjoncture déjà aſſez embarraſſante & aſſez fâcheuſe par elle-même. L'approche du maréchal Daun, ſa poſition près du nouveau Dresde, le manque de munitions de guerre pour un ſiége, obligèrent le roi de renoncer au deſſein qu'il avait de s'emparer de cette ville, & il prit des meſures ſérieuſes pour ſe rendre en hâte en Siléſie, afin d'empêcher, s'il ſe pouvait, qu'il n'arrivât dans cette province de plus fâcheuſes cataſtrophes que celles que nous venons de rapporter. Le roi quitta le 30 le fond de Plauen, ſans que l'ennemi l'inquiétât; il ramena M. de Hulſen dans ſon camp de Meiſſen. L'armée paſſa le lendemain (1 août) l'Elbe à Zehren, & prit une poſition à Dallwitz. Le maréchal Daun, de ſon côté, craignant, après ce qui était arrivé, que s'il quittait Dreſde, les Pruſſiens n'en fiſſent le ſiége de nouveau, compaſſa ſi habilement ſes marches & ſes mouvemens avec ceux du roi, que les deux armées marchèrent preſque toujours enſemble. Les Autrichiens prirent la grande route de Gœrlitz, les Pruſſiens les côtoyaient; ils paſſèrent

la Rèder à Roitſch, la Sprée à Radibor, & comme l'ennemi les avait devancés ſur Reichenbach pour couper par le plus court chemin, ils paſſèrent près du Schœnberg & du Rothkretſchan. Un étranger qui aurait vu les mouvemens de ces armées, aurait pu s'y tromper. Il aurait ſûrement jugé qu'elles appartenaient toutes à un même maître. L'armée du maréchal Daun devait lui ſembler l'avant-garde de la troupe, celle des Pruſſiens le corps de bataille, & la troupe de M. de Laſcy l'arrière-garde. Ce dernier toutefois, devenu plus circonſpect, de crainte de quelque fâcheuſe avanture, ne s'approchait des Pruſſiens qu'à la diſtance de 3 milles. Cette traverſée eut ſon utilité; car comme l'armée ſe trouvait immédiatement entre le maréchal Daun & Laſcy, un aide de camp du maréchal, chargé de lettres pour ce dernier, fut pris. On trouva dans ſon paquet les nouvelles ultérieures de ce qui s'était paſſé en Siléſie; on y voyait de plus les deſſeins que le maréchal formait pour la campagne, qu'il développait nettement, & ſur leſquels il conſultait M. de Laſcy. Les nouvelles de la Siléſie marquaient que M. Laudon avait attaqué Breſlau, dont le prince Henri lui avait fait lever le ſiége. Cela s'était paſſé ainſi: S. A. R. s'était rendue à Landsberg, d'où ayant obſervé que les mouvemens des Ruſſes ſe dirigeaient tous vers la Siléſie, elle quitta la nouvelle Marche & ſe porta, par le chemin de Zellſchau, aux environs de Glogau, ſur les avis qui lui parvinrent que les Ruſſes & les Autrichiens voulaient ſe rendre à Breſlau à un jour dont ils étaient convenus, pour inveſtir cette capitale des deux côtés de l'Oder à la fois. Ce projet fut changé dans ſon exécution par deux raiſons; premièrement par la lenteur des Ruſſes, qui étaient à peine arrivés à Poſen, & en ſecond lieu par le ſuccès que M. Laudon avait eu, tant contre M. de

Fouquet qu'au ſiége de Glatz. M. Laudon n'ayant plus d'ennemi en tête, ſe crut aſſez fort pour exécuter avec ſes troupes, ſans l'aide des Ruſſes, ſon deſſein ſur Breſlau; il y marcha, & dès ſon arrivée il bombarda la ville, dont une partie fut réduite en cendres. Le prince Henri, informé de cette entrepriſe, fit marcher ſon armée ſur les deux rives de l'Oder, & accourut en hâte. M. de Werner, à la tête de l'avant-garde d'une de ſes colonnes, battit un corps d'obſervation que l'ennemi avait avancé vers Parſchwitz, & ruina tout le régiment de l'archiduc Joſeph, dragons. Cet accident, joint à l'approche de S. A. R., diſpoſa M. Laudon à lever le ſiége de Breslau, que M. de Tauenzien avait défendu avec fermeté & ſageſſe; il en coûta une partie des fauxbourgs, qu'on fut obligé de bruler. Le prince Henri y arriva le même jour que Laudon s'était retiré à Canth, & que les Ruſſes ſe rendirent à Hundsfeld. Le prince détacha Mrs. de Platen & de Thadden à Freywalde, où ils ſe retranchèrent dans une poſition qu'ils prirent pour couvrir le fauxbourg Polonais de Breslau contre les entrepriſes des coſaques. L'autre partie de la lettre du maréchal Daun, qui contenait ſes deſſeins pour la campagne, roulait ſur ce problème, s'il ſerait plus avantageux d'entreprendre le ſiége de Schweidnitz, ou celui de Neiſſe? Il finiſſait par dire à M. de Laſcy qu'il n'avait pas beſoin de ſe hâter, ni de fatiguer ſes troupes, puiſqu'il n'importait pas qu'il arrivât un jour plutôt ou plus tard.

Après avoir intercepté ce courrier, l'armée du roi continua ſa marche ſur Arnsdorf; le lendemain elle arriva à Rothwaſſer, & le 7 d'août à Bunzlau, dans le même temps où le maréchal Daun avait gagné Lœwenberg. Les deux armées, qui dans cinq jours avaient fait la traite de l'Elbe au Bober, furent obligées

obligées de prendre quelque repos. Elles ſe mirent en marche le 9 avec des deſſeins bien oppoſés. Le roi était dans la néceſſité de renouveller ſes ſubſiſtances; pour cet effet il voulait gagner Breslau ou Schweidnitz, où ſe trouvaient les grands magaſins de l'armée; il ne lui en reſtait que pour dix jours de ce qu'il avait pu mener avec lui. Le deſſein du maréchal Daun était de prendre une poſition derrière la Katzbach, par laquelle il pût couper le roi de Breslau & de Schweidnitz en même temps; ce qui mettrait le roi dans le cas, ou de s'engager dans une mauvaiſe affaire contre des forces ſupérieures, ou de ſe replier ſur Glogau, par où il aurait donné moyen aux Autrichiens & aux Ruſſes de détruire l'armée du prince Henri, & de prendre Breslau & Schweidnitz. Des vues ſi oppoſées devaient produire d'étranges contraſtes dans les opérations de ces deux armées, comme nous verrons bientôt. Le roi fit ſans contredit une bévue en ſe portant avec ſes troupes à Goldberg, où le maréchal Daun voulait ſe rendre avec toute ſon armée; les Pruſſiens auraient dû montrer une tête de ce côté-là, & ſe porter avec leurs forces par Lœwenberg à Hirſchberg, pour y ruiner la boulangerie & le dépôt conſidérable de vivres que les Autrichiens y avaient établi. De-là ils n'avaient qu'à ſe porter à Landshut pour gagner Schweidnitz. Cette manœuvre aurait obligé l'ennemi, ſans combat, à ſe rejeter dans les montagnes de la Bohème, pour trouver du pain & des ſubſiſtances. La véritable raiſon pourquoi l'on ne tenta point cette entrepriſe, fut qu'on ignorait que les Impériaux euſſent fait des établiſſemens pour leurs vivres à Hirſchberg; c'eſt ce qu'on apprit dans la ſuite. Le roi partit donc avec ſon avant-garde pour Goldberg. Les houſards & les bataillons francs qui devaient le joindre, n'arrivèrent point, ſoit par des

quiproquo, ſoit par pareſſe, ſoit par d'autres raiſons. La troupe que le roi conduiſait, apperçut, en s'approchant de Goldberg, un corps d'ennemis qui pouvait être de 10,000 hommes. L'eſcarmouche inſenſiblement s'engagea de part & d'autre, ce qui arrêta l'avant-garde; car dans cette ſituation il y aurait eu de l'imprudence à paſſer la Katzbach, parce que le margrave Charles, qui conduiſait l'armée, était encore éloigné, & que l'on n'était point informé avec certitude du lieu où ſe trouvait M. Laudon. Outre cela le maréchal Daun était en pleine marche: on le vit deſcendre des hauteurs de Lœwenberg préciſément lorſque la tête du margrave Charles joignait l'avant-garde. Les Autrichiens s'étendirent d'abord derrière la Katzbach, de Seiferdau par Praufnitz vers Zoſnitz. Cette manœuvre contraignit les Pruſſiens à garder le ruiſſeau devant eux, & ils allerent ſe camper à Hohendorf. On découvrit de ce village le corps de M. Laudon, qui s'était joint à la droite de l'armée de Daun. On envoya auſſi-tôt reconnaître de tout côté, pour examiner ſi les paſſages au bas de la Katzbach étaient également gardés. Les officiers chargés de cette commiſſion rapportèrent qu'ils avaient découvert un corps d'ennemis à Hochkirch, un autre encore ſur la hauteur de Wahlſtadt, & un troiſième derrière Parchwitz. Le lendemain le maréchal Daun ſe mit en marche, & remplit avec ſon armée tout l'emplacement qui n'avait été qu'indiqué ou tracé par ces détachemens, & dont ils n'occupaient que les points principaux. Cette armée ſe trouvait diſtribuée alors de la manière ſuivante: M. de Nauendorf campait à Parchwitz, M. de Laudon entre Jeſchendorf & Koſchwitz, le maréchal entre Wahlſtadt & Jeſchendorf, & M. de Beck, qui faiſait la gauche, s'étendait au-delà même de Coſſendau. Cette poſition avantageuſe de l'ennemi défendait ſans contredit aux Pruſ-

ſiens le paſſage de la Katzbach; cependant le roi le ſuivit, & ſe campa, la droite à Schimmelwitz & la gauche à Lignitz. Il comprenait bien qu'avec 30,000 hommes, qui faiſaient le fond de ſon armée, il ne lui convenait pas de lutter contre 90,000 hommes, pour le moins, dont les forces de l'ennemi étaient compoſées. Dans la ſituation où il ſe trouvait, il n'imagina pas d'expédient plus convenable que celui d'imiter la conduite d'un partiſan qui varie ſa poſition toutes les nuits, pour ſe dérober aux coups qu'une armée pourrait lui porter, s'il manquait d'activité & de vigilance. Cette attention devenait importante & néceſſaire par la quantité de choſes difficiles qu'il fallait combiner pour réuſſir; il fallait changer de poſtes pour la ſûreté de l'armée, & en même temps contenir un ennemi plus fort du triple, & ne pas s'en éloigner, pour qu'il ne ſe tournât pas contre le prince Henri, qui avait déjà en tête une armée de 80,000 Ruſſes. Le ſeul moyen de remplir tant d'objets était donc de changer ſouvent de poſition, ſans toutefois en prendre aucune trop éloignée de l'ennemi. Cela le déroutait; il venait reconnaître le camp qu'on avait pris, il faiſait ſes diſpoſitions avec lenteur, & lorſqu'il les voulait exécuter, ne trouvant plus perſonne devant lui, il était obligé de recommencer ces formalités. En un mot, cela faiſait gagner du temps, & comme la force était inſuffiſante, il fallait réparer ce défaut par l'adreſſe & par la vigilance. En conſéquence de ce plan l'armée du roi ſe mit en marche la nuit du 10 au 11. Son intention était de tourner l'ennemi par Jauer, pour gagner Schweidnitz. Lorſque les troupes furent aux environs de Hohendorf, on apprit que M. de Laſcy venait d'arriver à Prauſnitz. On fit quelques priſonniers, qui confirmèrent la même choſe. Comme il était impoſſible de paſſer la

Katzbach vis-à-vis de ce corps, & des batteries que l'ennemi avait établies sur les bords de ce ruisseau, l'armée fut obligée de le remonter jusqu'à Goldberg. Ce détour donna assez d'avance à M. de Lascy pour se retirer à temps, & pour avertir le maréchal de la manœuvre des Prussiens. Les terrains coupés de cette contrée servirent utilement M. de Lascy dans cette occasion, pour se dérober habilement aux attaques qu'on méditait contre lui. Il y perdit à la vérité son bagage; mais le maréchal Daun, avec la grande armée, arriva à temps pour l'étayer. En se plaçant à Hennersdorf, il pouvait couvrir Jauer, & coupait les Prussiens du chemin de Schweidnitz. Néanmoins Mrs. Laudon & Nauendorf demeurèrent dans l'ancien camp, comme si le maréchal Daun leur avait confié la position de la Katzbach. L'armée du roi, arrêtée par quatre à cinq défilés qu'elle avait à passer, n'arriva que tard vis-à-vis des ennemis. M. de Wied fut obligé de se poster à Prausnitz, pour garder le défilé qu'avait le roi derrière sa gauche, & l'armée se campa à Seichau. On avait pris exprès cette fausse position, pour dérouter l'ennemi; la véritable, celle qu'on avait choisie, était à une centaine de pas en arrière. On ne risquait donc rien de se poster à Seichau, parce que d'un moment à l'autre on était maître d'entrer dans ce camp fort. Le lendemain on détacha quelques troupes à Pompsen, pour essayer de tourner l'ennemi, en prenant par les montagnes la route de Jægerndorf; mais M. de Beck s'y trouvait déjà avec un corps assez considérable, de sorte qu'on ne jugea point à propos d'entreprendre cette marche. D'ailleurs les chemins de traverse par ces montagnes sont si étroits, que le nombreux train de vivres dont on était chargé, & la pesante artillerie, n'auraient jamais pu y passer. Cependant dès le lendemain le roi occupa la croupe des montagnes, & posta ses troupes.

Une volée de déſerteurs qui arrivèrent, dépoſèrent unanimément que l'ordre avait été donné dans leur camp de ſe tenir préparé pour attaquer les Pruſſiens vers le midi. On voyait en effet les Autrichiens rangés en bataille devant leur place d'armes ; & ſur le mouvement que le roi fit faire à ſes troupes, on vit non-ſeulement les ennemis rentrer dans leur camp, mais leurs généraux paraître bientôt, qui ſemblèrent, juſqu'à nuit cloſe, fort attentifs à obſerver les Pruſſiens. Si le roi était demeuré dans ſa poſition pendant la nuit, il eſt indubitable qu'il aurait été attaqué le lendemain dès la pointe du jour. Quoique ſes diſpoſitions ſur ce terrain fuſſent bonnes, ç'aurait été trop haſardé que d'y reſter, & il y avait toujours à craindre qu'il ne ſuccombât ſous le nombre de ſes ennemis. Il partit le ſoir même ; les troupes reprirent le chemin de Lignitz, pour occuper le camp d'où elles étaient parties la veille. Le maréchal n'eut point connaiſſance de cette marche & ne fit aucun mouvement. Le prince de Holſtein, qui menait la gauche de la cavalerie, s'égara pendant l'obſcurité, & ſe mêla dans la marche des autres colonnes. Ce ne fut qu'au point du jour qu'on put remettre les colonnes en ordre. Si l'ennemi avait entrepris ſur les Pruſſiens dans ce moment de confuſion, il aurait ſans doute réuſſi ; mais il n'y penſa point. Les troupes repaſsèrent tranquillement la Katzbach le 13, & l'armée en fut quitte pour une bonne canonnade qu'elle eſſuya en friſant les détachemens que Laudon tenait à Coſſendau & à Dohna. Peu d'heures après que les Pruſſiens eurent tendu leurs tentes, on vit paraître le maréchal avec ſon armée, ſuivi des corps de Beck, de Janus & de Laſcy ; il ſe plaça dans le même terrain qu'il avait occupé deux jours auparavant. Le roi fut alors informé par des voies ſecrètes que M. de Czernichef, à la tête de

20,000 Ruſſes, avait paſſé l'Oder à Auras & que les Autrichiens n'attendaient que ſa jonction pour écraſer les Pruſſiens. Le maréchal Daun avait des troupes de reſte, & ce n'était pas ce qui lui manquait; mais il n'avait pas le talent de s'en ſervir avec promptitude & à propos. La ſituation du roi était telle alors, qu'il ne lui reſtait de pain & de biſcuit que pour trois jours; il était chargé de 2,000 voitures, tant pour les vivres que pour les munitions, qui cauſaient un embarras prodigieux dans les marches, & dont il tâcha de ſe défaire, pour donner plus de célérité à ſes mouvemens. Il ne pouvait plus tenir auprès de Lignitz, à cauſe que ſa droite n'était pas aſſez appuyée à Schimmelwitz, & qu'il ne pouvait pas empêcher qu'on ne la tournât. Il fallait donc repaſſer la Katzbach à Lignitz, envoyer à Glogau les chariots inutiles, en tirer des vivres, marcher à Parchwitz, pour pouſſer en-deçà, ou au-delà de l'Oder, afin de gagner de façon ou d'autre l'armée du prince Henri, à laquelle il fallait ſe joindre néceſſairement, parce que ces deux corps ſéparés ſe trouvaient chacun trop faible pour s'oppoſer aux Autrichiens & aux Ruſſes, & qu'on riſquait à la longue, en les laiſſant ainſi, de les voir écraſer tous les deux, & alors tout était perdu ſans reſſource. Deux ennemis qui ſe font la guerre quelques années de ſuite, acquièrent une ſi parfaite intelligence de leur façon réciproque de penſer, d'agir & d'entreprendre, qu'ils devinent mutuellement les deſſeins qu'ils peuvent former. Celui des Autrichiens était alors poſitivement d'attaquer le roi; on pouvait juger, par la poſition des corps de l'ennemi, que M. de Laſcy était deſtiné à tourner la droite des Pruſſiens, que le maréchal Daun ſe ſerait préſenté ſur leur front, & que M. Laudon aurait probablement occupé les hauteurs de Pfaffendorf derrière Lignitz, pour leur couper le che-

min de Glogau & la retraite. Ces conſidérations firent réſoudre à quitter le camp de Lignitz le même ſoir, & à repaſſer la Katzbach ſelon le projet que nous avons rapporté plus haut. Cette manœuvre ne pouvait s'exécuter de jour à cauſe de la proximité du camp autrichien. L'ennemi n'aurait pas manqué d'engager une affaire d'arrière-garde qui aurait tourné d'une manière déſavantageuſe pour les Pruſſiens, parce que le terrain de leur droite dominait celui de leur gauche, par lequel il fallait qu'ils ſe retiraſſent. On fit partir tout le bagage ſous l'eſcorte de deux bataillons francs & de 100 chevaux, qui le conduiſirent à Glogau. Le roi alla reconnaître avec ſes généraux, la hauteur de Pfaffendorf; il voulait y former ſon armée, après avoir paſſé la Katzbach à Lignitz, pour diriger de-là ſa marche ſur Parchwitz. Dès que le jour baiſſa (le 15), l'armée ſe mit en mouvement; on amena au roi, pendant la marche, un officier déſerteur des Autrichiens, Irlandais de nation; il était ſi plein de vin, qu'il ne pouvait dire qu'en balbutiant qu'il avait un ſecret d'importance à révéler. Après lui avoir fait avaler quelques meſures d'eau tiède, & après quelques évacuations, il dit ce qu'on avait deviné, que le maréchal Daun voulait ce jour même attaquer le roi. Mais les Pruſſiens n'avaient rien à redouter; ils tranſportaient le lieu de la ſcène, & par conſéquent ils dérangeaient tout le plan de l'ennemi, fait ſur la diſpoſition du terrain qu'on venait de quitter. Dès que le roi eut atteint les hauteurs de Pfaffendorf, il envoya M. de Hund faire une reconnaiſſance du côté de Binowitz & de Polniſchildern. Pendant ce temps-là l'armée ſe mit en bataille ſur le terrain qui lui avait été aſſigné. M. de Hund revint bien vîte, & apprit au roi qu'il avait donné dans deux colonnes d'infanterie & dans deux colonnes de cavalerie de M. Laudon, qui était en

pleine marche & peu éloigné. Il n'y avait pas un moment à perdre pour ſe mettre en état de lui faire tête. Le roi partagea donc ſon armée en deux corps : ſa droite, aux ordres de Mrs. Ziethen & de Wédel, demeura immobile ſur la place où elle s'était formée ; elle dreſſa des batteries en hâte, pour enfiler les deux chemins de Lignitz, les ſeuls par leſquels le maréchal Daun pouvait déboucher pour venir à elle : il fit en même temps changer de poſition à ſa gauche, & la forma, la droite vers la Katzbach & la gauche vers un étang. Tout ce corps ne faiſait que 16 bataillons & 30 eſcadrons. Pendant que l'infanterie prenait cette direction, la cavalerie, qu'on avait pouſſé en avant pour la couvrir, eſcarmouchait vivement avec l'ennemi, ce qui dura juſqu'à ce qu'on eût établi une groſſe batterie ſur une éminence qui dominait tous les environs. Ces arrangemens pris, la cavalerie reçut ordre de ſe retirer, ce qu'elle exécuta bien. La plus grande partie en fut diſtribuée derrière l'infanterie pour la ſoutenir, au régiment de Krockow près & de quelques houſards qu'on jeta ſur la gauche, pour obſerver l'ennemi de ce côté-là. Cependant M. Laudon ne s'attendait à rien moins qu'à une bataille. Il ſe doutait bien qu'il avait quelques troupes vis-à-vis de lui ; mais il faiſait ſi obſcur, qu'il ne pouvait diſcerner ni les Pruſſiens, ni leur diſpoſition. Il ne s'était point fait précéder par une avant-garde, parce qu'il ſe propoſait de ſurprendre quelques bataillons francs qui avaient campé la veille à Pfaffendorf, avec le parc de vivres qu'il croyait y trouver encore. On fit alors exécuter ſur l'ennemi la grande batterie qu'on avait conſtruite ſur la hauteur. La tête des colonnes autrichiennes n'en était qu'à 800 pas ; le canon fit beaucoup d'effet ſur ces maſſes ſerrées. M. Laudon s'apperçut en ce moment qu'il y avait quelque mé-

compte dans ſon calcul. Voulant former ſon monde, il ne put faire qu'un front de 5 bataillons, & les Pruſſiens attaquèrent cette ligne, qui fut auſſi-tôt renverſée. Il fit en ce moment avancer ſa cavalerie, pour prendre en flanc & à dos ceux qui l'attaquaient; mais il ne connaiſſait pas le terrain, ni ne pouvait s'orienter dans l'obſcurité. Cette cavalerie culbuta les dragons de Krockow; priſe enſuite en flanc par les cuiraſſiers de Friederich, elle fut rechaſſée à ſon tour, & diſperſée dans des marais dont elle eut bien de la peine à ſortir. Dès l'aube du jour l'infanterie chargea la ſeconde ligne des Autrichiens. Comme on remarqua qu'elle ſe dérangeait, on lâcha ſur elle quelques eſcadrons de cavalerie, qui l'enfoncèrent & la firent preſque toute priſonnière. De petits buiſſons épars dans ce terrain étaient d'un uſage merveilleux pour cacher des corps de cavalerie, qui venaient fondre à l'improviſte ſur l'ennemi & le mettaient en déroute. M. Laudon eſſaya d'en faire autant; ſa cavalerie attaqua l'infanterie pruſſienne, mais la cavalerie du roi la ramena vertement: enfin après cinq attaques conſécutives ſur ces cinq lignes des Autrichiens, chacune de cinq bataillons, la confuſion des ennemis devint ſi générale, que tout le corps fut mis en déroute & s'enfuit vers Binowitz, pour repaſſer la Katzbach dans le plus grand déſordre. On détacha quelques petits corps à la pourſuite des fuyards. M. de Mœllendorf mit le feu au village de Binowitz, où il fit beaucoup de priſonniers. Le roi ne voulut pas pourſuivre plus vivement M. Laudon, parce qu'il pouvait ſe trouver dans le cas de ſe ſervir des mêmes troupes qui venaient de remporter la victoire, pour les joindre à ſa droite & les faire combattre contre le maréchal Daun. Ce maréchal avait paſſé toute la nuit, avec ſes troupes en colonnes, près du ruiſſeau

qui séparait son armée de l'ancien camp prussien. Le roi y avait laissé par précaution quelques housards, qui faisant les cris des patrouilles & des sentinelles, entretinrent l'ennemi dans la persuasion que l'armée s'y trouvait encore. A la petite pointe du jour Daun & Lascy se mirent en mouvement pour attaquer les Prussiens; mais quelle fut leur surprise de trouver le camp vide, & de n'apprendre aucune nouvelle de ce qu'était devenue l'armée prussienne! on eût dit que la fortune avait décidé que rien ne réussirait aux Autrichiens ce jour-là; le vent même leur fut contraire. Ni le maréchal, ni M. de Lascy n'entendirent le bruit de la bataille qui se donnait derrière Pfaffendorf à un demi-mille d'eux, quoique deux cents canons au moins tirassent de part & d'autre. Le maréchal fut long-temps incertain sur le parti qu'il devait prendre; enfin, après beaucoup de conseils & d'avis différens, il résolut de passer la Katzbach à Lignitz & d'attaquer le corps de M. de Ziethen qu'il voyait en bataille. Il envoya M. de Lascy pour passer plus haut le Schwarzwasser. Cela était impossible, à moins que celui-ci ne fit un détour d'un mille & demi pour trouver un pont; car les bords de ce ruisseau étant marécageux, il ne suffit pas de ponts, il faut encore élever des chaussées pour le passer au-delà de Lignitz. La bataille était déjà gagnée, & le roi se rendait précisément à sa droite, lorsqu'on apperçut l'avant-garde du maréchal Daun, qui débouchait de Lignitz; mais l'artillerie prussienne avait tellement dérangé cette troupe, qu'on pouvait juger, à sa contenance, qu'elle était sur le point de quitter cet emplacement. Pour terminer cette affaire, pour confirmer au maréchal Daun la défaite de M. Laudon, qu'il soupçonnait déjà, enfin pour accélérer sa retraite, le roi fit faire une réjouissance à ses troupes. A peine eut-on fait le

ſecond feu roulant, que les colonnes de l'ennemi rebrouſſèrent, & repaſſèrent la Katzbach auprès de Lignitz.

Il y eut ce même jour une petite bataille dans la forêt. On y avait envoyé le miniſtre d'Angleterre Mitchel, quelques ſecrétaires, & le bagage du quartier de la cour, ſous l'eſcorte d'une compagnie de grenadiers des gardes. Cette troupe fut attaquée par 300 dragons & houſards. M. de Prittwitz, qui commandait ce détachement, ſe défendit ſi bien qu'il ne perdit pas la moindre bagatelle de ce qui lui avait été confié. L'affaire de Pfaffendorf coûta 10,000 hommes à M. Laudon ; le champ de bataille était jonché d'Autrichiens. Les Pruſſiens occupaient un terrain qui allait en glacis & toujours en s'abaiſſant du côté d'où les ennemis faiſaient leur attaque ; ce fut ce qui leur donna la ſupériorité pour le feu, & des avantages ſur les aſſaillans. Ils firent beaucoup de priſonniers, 2 généraux, 80 officiers, 6000 ſoldats : les Autrichiens perdirent de plus dans cette journée 23 drapeaux & 82 canons.

Cependant, le fruit de cette bataille aurait été perdu, ſi l'on n'avait pas inceſſamment paſſé la Katzbach à Parchwitz. L'ennemi était en confuſion & diſperſé. D'un côté les débris du corps de Laudon fuyaient à la débandade vers Wahlſtadt ; d'un autre le maréchal Daun ſe trouvait dans le camp que les Pruſſiens avaient eu la veille, indéterminé ſur le parti qu'il devait prendre ; enfin, M. de Laſcy errait à un mille de-là, cherchant inutilement un gué ſur le Schwarzwaſſer. C'était-là ſans doute le moment dont il fallait profiter, pour ne pas donner à l'ennemi le temps de ſe reconnaître. Le roi prit ſa gauche, qui avait combattu, & marcha droit à Parchwitz. M. de Nauendorf, qui tenait l'autre bord du

ruiſſeau, ſe trouvant trop faible pour réſiſter aux Pruſſiens, leur abandonna ce paſſage ſi long-temps & ſi opiniâtrément diſputé. On marqua le camp pour l'armée au-delà de Parchwitz. M. de Ziethen, qui devait s'y rendre également, ne s'arrêta ſur le champ de bataille que le temps néceſſaire pour recueillir les bleſſés pruſſiens, dont le nombre montait à 1100 hommes. On apprit à Parchwitz que M. de Czernichef campait depuis quelques jours à Liſſa, ce qui fournit une nouvelle matière d'inquiétude. Il pouvait être joint par les Autrichiens, il pouvait prendre une poſition à Neumarkt, & il aurait été fâcheux de remettre en queſtion ce qui venait d'être décidé la veille. Il fallut tenter tous les moyens poſſibles de ſe débarraſſer d'un ennemi qu'on n'avait aucune envie de combattre. On eut recours à la ruſe; le roi écrivit au prince ſon frère, qu'il venait de battre les Autrichiens à plate couture; qu'il faiſait conſtruire un pont pour paſſer l'Oder, afin de faire un traitement pareil aux Ruſſes; qu'il comptait d'attaquer M. de Soltikow; & il priait le prince de faire alors de ſon côté les mouvemens dont on était convenu. On chargea un payſan de cette lettre, & on lui promit de groſſes récompenſes pour que dès le moment même il partit, pour qu'il ſe laiſsât prendre par les poſtes avancés de M. de Czernichef, & lui remît cette lettre comme par la peur du châtiment. Quoiqu'on ne pût deviner ſi ce payſan s'acquitterait bien de ſon rôle, ni quelle impreſſion la lecture de cette lettre ferait ſur l'eſprit de M. de Czernichef, l'armée du roi partit le lendemain (le 16); elle ſe mit en marche ſur trois colonnes, plutôt dans l'ordre d'une eſcorte de convoi que d'une marche ordinaire; le roi conduiſait la colonne de la droite, & couvrait la marche du côté des Autrichiens. M. de Krockow menait une

forte avant-garde devant la ſeconde colonne ; il était ſuivi par les priſonniers de guerre & les canons qu'on avait pris à l'ennemi, & par les bleſſés de l'armée pruſſienne ; le prince de Holſtein conduiſait la troiſième colonne, compoſée de cavalerie légère, & ſoutenue de quelques bataillons, pour couvrir le convoi contre les coſaques qui, de Leubus, où ils ſe tenaient, pouvaient paſſer l'Oder par certains gués, parce que les eaux étaient baſſes ; enfin M. de Ziethen, avec toutes les troupes qui n'avaient point combattu, faiſait l'arrière-garde de l'armée. Le roi trouva bientôt M. de Nauendorf ſur ſon chemin. Il s'était poſté à Mœticht, d'où quelques volées de canon le délogèrent. Les houſards pruſſiens apperçurent en route une colonne de bagage des ennemis faiblement eſcortée ; ils donnèrent deſſus & firent un butin conſidérable. On apprit des priſonniers, que ce bagage appartenait au corps du prince de Lœwenſtein & de M. de Beck, qui étaient en pleine marche pour Neumarck, où ils devaient ſe joindre aux Ruſſes ; outre cela on découvrait environ à trois quarts de mille à la droite des troupes du roi, toute l'armée du maréchal Daun, qui était en marche, ſans qu'on pût diſtinguer ſi elle ſuivait la route de Neumarck, de Canth ou de Schweidnitz. On était dans la ſituation peut-être la plus diſgracieuſe & la plus inquiétante de toute la campagne ; l'armée n'avait plus que pour un jour de pain ; ſi les Ruſſes empêchaient d'en tirer de Breslau, & le maréchal Daun de la forteresſe de Schweidnitz, la victoire qu'on venait de remporter devenait inutile ; car comment ſe battre avec l'ennemi, ayant 6000 priſonniers & 1100 bleſſés garder, & quelle cruelle réſolution aurait-ce été que celle de ſe replier ſur Glogau ? Cependant, lorſque les têtes des colonnes eurent gagné Blumerode, le

roi pouſſa en avant avec quelques houſards, & ſe gliſſant par la forêt, il s'approcha aſſez près de Neumarck pour découvrir que de l'autre côté, il n'y avait ni camp, ni troupes. On envoya un officier à la découverte; il revint bientôt & ramena au roi un lieutenant-colonel autrichien qu'il avait pris dans Neumarck même, & qui, au déſeſpoir d'être priſonnier, dit tout ce qu'il ſavait pour prouver que ce n'était point par ſa faute que ce malheur lui était arrivé. Il s'emporta beaucoup contre les Ruſſes; il dit qu'il avait été chargé d'une commiſſion pour M. de Czernichef; que non-ſeulement il ne l'avait plus trouvé, mais que le pont même ayant été abattu, il n'avait pu paſſer l'Oder pour le joindre. Alors toutes les appréhenſions s'évanouirent, & l'armée entra tranquillement dans ſon camp de Neumarck. Comme on venait de regagner la communication de Breslau, on était aſſuré de trouver des ſubſiſtances, & l'on donna quelques repos aux troupes, qui, durant neuf jours d'opérations perpétuelles, avaient, avec une conſtance héroïque, ſupporté de très-grandes fatigues, & ſurmonté toutes les difficultés qu'elles avaient rencontrées. Le payſan qu'on avait envoyé avec la lettre au prince Henri, s'était bien acquitté de ſa commiſſion; à peine M. de Czernichef l'eut-il reçue, que le ſoir même il repaſſa l'Oder, & ſe rendit à tire d'aile auprès de M. de Soltikow, appréhendant même d'arriver trop tard. D'un autre côté, l'armée autrichienne avait pris une poſition ſur le Pitſchenberg. M. de Laudon ſe tenait à Striegau, & l'on avait fait avancer le prince de Lœwenſtein ſur la montagne de Wurben, d'où ſon corps reſſerrait légérement la fortereſſe de Schweidnitz. Pendant toutes ces manœuvres des Autrichiens & des Pruſſiens, S. A. R. le prince Henri avait paſſé l'Oder avec toute

ſon armée & s'était campé à Hunern, pour s'approcher des Ruſſes. Peu après, M. de Soltikow ſe retira par Trachenberg & Herrenſtadt en Pologne. Le prince le ſuivit juſqu'à Vinzig; mais comme de la part des deux armées pruſſiennes, il ne pouvait ſe faire d'entrepriſe importante tant qu'elles reſteraient ſéparées, il fut réſolu que M. de Goltz obſerverait les Ruſſes avec un détachement de 12,000 hommes, & qu'il s'établirait aux environs de Glogau. Le reſte de l'armée du prince repaſſa l'Oder le 29, & ſe joignit à celle du roi, qui campait aux environs de Breslau, entre Arnolsmuhle & Groſs-Mochber; il était temps d'accourir au ſecours de Schweidnitz, dont les ennemis étaient ſur le point de commencer le ſiége. Le roi ſe mit en marche le 30; il découvrit de Wernerſdorf le camp du maréchal Daun au Pitſchenberg, & celui de Laſcy ſur la montagne de Zobten; il fit pouſſer un gros corps de cavalerie autrichienne qui venait à la rencontre de l'avant-garde, & que la cavalerie du roi rejeta juſques ſous le canon du maréchal Daun. Il n'était pas expédient toutefois de défiler avec l'armée entre ces deux corps ennemis. Le roi tourna par ſa gauche à Rogau, & prit une poſition vis-à-vis la montagne de Zobten près de Ptſchiderwitz; on tendit quelques tentes pour la forme, pendant que M. de Ziethen filait par des brouſſailles, & gagnait ſans bruit la gorge de Muhlendorf, qui aboutit à la pleine de Reichenbach & de Schweidnitz. Dès le ſoir, l'armée ſuivit ce chemin ſur deux colonnes. L'avant-garde, à Pfaffendorf, rencontra 200 dragons de St. Ignon, qui, allant à la découverte, donnerent à l'improviſte ſur les houſards pruſſiens. La confuſion ſe mit dans les troupes les plus avancées du roi; mais le régiment de Ziethen vint donner la chaſſe à l'ennemi & lui fit 40

priſonniers. L'armée ayant regagné par cette marche la communication avec Schweidnitz, ſe campa à Kœltſchen, à un petit mille de cette fortereſſe. Dès la pointe du jour le maréchal Daun apprit qu'il était tourné; il abandonna incontinent la montagne de Zobten & le Pitſchenberg, & prit le camp de Kunzendorf. Sa droite s'appuyait ſur la crête de Buckerſdorf & ſa gauche s'étendait juſqu'à Hohenfriedberg. Le corps de Janus occupait outre cela les gorges de Wartha & de Silberberg, & M. de Nauendorf tenait les poſtes du Spizberg & du Streitberg proche de Striegau.

Le lendemain (1 ſeptembre) l'armée du roi prit le camp de Palz, où elle ſéjourna; mais comme cet emplacement n'était pas favorable pour dépoſter les ennemis des montagnes, elle alla ſe camper le 3 à Bunzelwitz. On ſe battit pendant toute la marche, d'abord avec le corps de Ried à Schœnbrunn, enſuite avec celui de Beck à Jauernick; & comme on ne pouvait pas ſouffrir M. de Nauendorf à Striegau, M. de Ziethen alla lui donner la chaſſe; il le pouſſa juſqu'à Hohenfriedberg ſous les batteries de M. de Laudon, & prit, après avoir fait 400 priſonniers, le camp de Striegau dont il venait de chaſſer l'ennemi. Le roi déſirait d'expulſer les Autrichiens de la Siléſie, pour ſe trouver dans la ſituation d'envoyer de plus gros détachemens contre les Ruſſes. Le meilleur moyen de parvenir à ce but était de tourner la poſition des Autrichiens, ſoit pour ruiner leurs magaſins, ſoit pour intercepter les convois qu'ils tiraient de la Bohème. L'exécution n'était pas ſans difficulté; car l'ennemi occupait un terrain très-vaſte, dont il était difficile de faire le circuit, parce que le maréchal Daun pouvait prévenir les Pruſſiens, par un petit mouvement de ſon centre; il avait la corde,

&

le roi l'arc à décrire. Néanmoins, quelque obſtacle que l'on prévît, la néceſſité d'agir, & le beſoin préſent des affaires l'emportèrent ſur toutes ces conſidérations, & l'on abandonna l'événement à la fortune. L'armée ſe mit en marche la nuit du 11 de ſeptembre, pour tourner les hauteurs de Friedland; l'avant-garde gagna la gorge de Kauder. Auſſi-tôt que M. de Laudon apperçut cette tête, il comprit qu'on avait deſſein de le tourner; il abandonna ſa poſition, & ſe retira vers le village de Reichenau. Le maréchal Daun, de ſon côté, non moins attentif au mouvement des Pruſſiens, vint ſe préſenter en même temps à l'autre bord du ravin qui coupe Reichenau; il ſauva par cette marche M. Laudon, qui échappa au danger dont les Pruſſiens le menaçaient. L'armée arriva dans ce camp à la nuit; le ſoldat pouvait à peine dreſſer ſes tentes. Le projet du roi était de détacher ſur Landshut, où l'ennemi avait ſon magaſin; on fut obligé d'en différer l'exécution juſqu'au lendemain. M. de Ziethen fut chargé de cette commiſſion; dès la pointe du jour, il devait ſuivre le chemin de Harta & de Ruhbank; mais un contretemps imprévu fit manquer l'expédition. M. de Beck avait reçu ordre la veille, lorſque l'armée décampait, de couvrir la droite de M. Laudon. Comme il marchait de Hohenfriedberg à Reichenau dans l'obſcurité, il découvrit le camp du roi, qu'il prit pour celui des Autrichiens, & ſe plaça ſur le flanc gauche de ce camp, par où il tournait le dos à l'armée du roi. La nuit même le roi en fut averti. Les Pruſſiens ne quittèrent point les armes, & avant l'aube du jour on ſe mit en devoir de l'attaquer. Quelques coups de canon mirent ſes troupes en déſordre. La cavalerie du roi les chargea dans ce moment, & prit tout un bataillon de pandours de 800 hommes; elle pourſui-

vit le corps de Beck, qui se sauvant à Hohenfriedberg, fut poussé jusqu'à Ronstock. Il aurait été plus mal mené encore, si le prince de Lœwenstein ne fût accouru à son secours avec des troupes fraîches, qui recueillirent les fuyards & couvrirent la retraite. Cette canonnade & le bruit du feu d'infanterie firent croire à M. de Ziethen qu'il s'agissait de quelque engagement sérieux à la gauche du roi; il ne voulut point se hasarder à quitter l'armée dans un moment où peut-être sa présence deviendrait nécessaire; il différa son départ jusqu'à midi; mais le moment favorable était passé; il ne put avancer que jusqu'à Harta, où il se campa, parce que Laudon venait de garnir toutes les gorges qui mènent à Landshut, & que M. de Lascy avait pris, avec 20,000 hommes, la position de Ruhbank. M. de Nauendorf, dont le corps était demeuré campé à Zirlau proche de Freybourg, se répandait pendant ce temps-là dans la plaine & poussait ses partis jusqu'à Jauer & Lignitz. Le roi envoya M. de Krockow à Wahlstadt, qui surprit un détachement de Nauendorf, fort de plus de trois cents hommes, qu'il ramena tous prisonniers à l'armée.

Cependant, le maréchal Daun n'était pas aussi tranquille qu'il le paraissait; il préparait des chemins de Landshut à Bolkenhayn; il faisait filer des troupes à Ruhbank, & en combinant tous ces préparatifs, il était facile d'en conclure qu'il couvait le dessein de surprendre, par une marche détournée, l'armée du roi, & de la prendre à dos par le chemin de Bolkenhayn qu'on réparait. On pouvait éviter ce hasard; il aurait été téméraire de s'y exposer; d'ailleurs les Prussiens valent mieux pour l'offensive que pour la défensive; de plus les fourrages des environs étaient consommés; de sorte qu'au lieu de s'exposer à l'incer-

titude d'un pareil événement, le roi fit le projet de tourner avec ſa gauche la droite du maréchal Daun, à contre-ſens du mouvement qu'il avait exécuté avec ſa droite contre M. Laudon. Dès le ſoir du 16, l'armée quitta le camp de Reichenau & de Baumgarten. La première tentative devait ſe faire ſur la hauteur de Kunzendorf; mais l'ennemi, qui pouvait s'y rendre plus vîte, prévint les Pruſſiens; de plus, comme il fallait traverſer le village de Cider, le prince de Lœwenſtein, qui campait près de-là, engagea d'abord l'eſcarmouche, qui bientôt fut ſuivie d'une vive canonnade. La direction que l'armée du roi prenait, était à 3000 pas du pied des montagnes, pour moins expoſer les troupes aux effets de l'artillerie autrichienne; mais l'ennemi, qui deſcendait de ſes hauteurs dérangea un peu les meſures qu'on avait priſes. M. de Ziethen, qui faiſait l'arrière-garde, eut à peine quitté le camp, qu'il fut continuellement harcelé dans ſa route. Comme cela ralentiſſait ſa marche, la tête de l'armée fut plus d'une fois obligée de faire halte, pour empêcher que les diſtances ne ſe perdiſſent, & pour que l'on fût en état de ſe ſecourir mutuellement. Auſſi-tôt que l'avant-garde fut à portée de Kunzendorf, on fit occuper cette hauteur par des houſards & des dragons. L'infanterie pruſſienne ne put pas ſuivre aſſez vîte pour les ſoutenir. L'avant-garde du maréchal Daun parut en même temps, venant de Furſtenſtein. Les houſards & les dragons, trop faibles pour ſoutenir ce poſte important, furent obligés de l'abandonner. L'arrière-garde, qui arrêtait beaucoup la marche de l'armée du roi, donna lieu à une nouvelle halte du côté de Schœnbrun, pour lui donner le temps de rejoindre la queue des colonnes. Les généraux des ennemis ſe flattant de profiter de cette occaſion, attaquèrent avec 30 eſca-

drons l'infanterie pruſſienne ; mais ils furent reçus à grands coups de canon, mêlé de beaucoup de feu des petites armes, & rechaſſés enſuite par les cuiraſſiers de Henri & de Seidlitz juſqu'à leur ligne. Le roi gagna enfin le village de Bœgendorf, toujours côtoyé par les Impériaux. Il porta de-là ſon avant-garde droit ſur les hauteurs de Hohengierſdorf; on fut obligé d'ouvrir un abatis que l'ennemi y avait pratiqué pour défendre ce chemin dans les montagnes. Le maréchal, devinant à peu-près l'intention du roi, ſe mit, près de Hoch-Bœgendorf, ſur cinq ou ſix lignes de profondeur, pour occuper, par un chemin qui en eſt proche, le plateau de Hohengierſdorf avant les Pruſſiens. M. de Ziethen le canonna avec tant de ſuccès, que la confuſion devint preſque générale dans ſon corps. M. de Wied gagna cependant le premier la hauteur de Hohengierſdorf avec un bataillon du prince Henri, & un autre de jeune Brunſwic ; il y trouva 10 eſcadrons autrichiens qui avaient mis pied à terre & que quelques volées de canon chaſſèrent tout de ſuite. De-là comme il s'avançait pour ſe poſter de manière à couper à l'ennemi le chemin de ce plateau, il rencontra la tête de dix bataillons de grenadiers que le maréchal Daun y envoyait dans la même intention. M. de Wied les attaqua; l'action fut auſſi vive que courte ; les Autrichiens furent battus, & perdirent 600 grenadiers & 14 piéces de canon. L'avant-garde & la gauche de l'armée du roi ſuivirent M. de Wied, & ſe placèrent de ce plateau au Blaueranzen : on fit reconnaître les hauteurs de Seitendorf, que l'ennemi avait garnies en diligence ; la canonnade, qui avait commencé au point du jour, & qui avait duré toute cette journée, ne finit qu'à 9 heures & demie du ſoir. Ce bruit, qu'on avait entendu à Breslau, parut ſi conſidérable,

que les officiers de la garniſon crurent qu'il y avait une bataille ; ce n'était à la vérité qu'une marche ; mais dans les temps paſſés, on s'était battu plus d'une fois ſans tirer autant de coups de canon que ce jour-là. On avait voulu gagner Wahlenbourg, où l'ennemi avait une boulangerie ; mais on avait ſi fort été retardé, parce qu'il fallait toujours ſe battre, qu'il fut impoſſible aux Pruſſiens de pouſſer cette fois plus loin leurs avantages. Le lendemain 18, toute l'armée du roi, à l'exception des cuiraſſiers, occupa les hauteurs de Giersdorf. On fit une tentative pour pénétrer par Neu-Reuſendorf & le Kohlberg à Wahlenbourg. Durant la nuit M. Laudon avait pris les devans, & occupait déjà les gorges qui défendent ce paſſage ; il fut même joint par M. de Laſcy dans cette poſition, de ſorte que l'entrepriſe des Pruſſiens n'aboutit qu'à une canonnade. Le roi ſe rendit en attendant maître des hauteurs de Beersdorf. La gauche de ſon camp s'appuyait à Kunaſt, d'où la ligne tournait par Beersdorf & Dittmansdorf, où était le quartier-général. De-là elle paſſait par le Blaueranzen ; & le plateau de Hohengiersdorf, à l'extrêmité de la droite, était occupé par la réſerve dont M. de Forcade avait le commandement. L'armée du maréchal Daun tenait un terrain plus vaſte. Le corps de Mrs. de Laudon & de Laſcy allait à Jauernick & Tanhauſen par Neu-Reuſendorf juſqu'à Seitendorf. Le maréchal Daun prenait de-là & rempliſſait toute la croupe qui s'étend juſqu'à Bœgendorf. Mrs. de Lœwenſtein & de Beck couvraient ſon flanc gauche, faiſant front vers Schweidnitz, & M. de Nauendorf couvraient ſes derrières à Furſtenſtein. Ces deux armées s'étaient tellement emboitées dans ces montagnes, qu'elles ne pouvaient avancer ni l'une ni l'autre, & leurs camps des deux parts étaient inexpugnables. Ces camps d'ail-

leurs étaient si voisins, qu'il n'eût dépendu que des généraux de se canonner réciproquement avec succès; mais comme cela ne menait à rien, on fut fort tranquille, les vedettes étaient nez à nez, toute tirailleries fut interdite, on aurait dit qu'on était convenu d'un armistice; cela en vint au point qu'Autrichiens & Prussiens remettaient les patrouilles qui s'égaraient pendant l'obscurité de la nuit, dans le chemin qui ramenait à leurs postes. Toutefois dans ces montagnes mêmes, dont la nature s'était complue à faire des espèces de fortereſſes, les uns & les autres se retranchèrent encore pour plus de sûreté.

La situation où se trouvait le maréchal Daun commençait à lui peser. Il lui était insupportable de voir qu'il allait perdre cette campagne, dans le succès de laquelle il avait mis sa plus grande espérance. Les fourrages des montagnes étaient consommés; il ne pouvait répandre dans la plaine que de petits partis; les chemins rompus rendaient plus difficile l'arrivée des convois qu'il tirait de la Bohème; il était enfin sur le point d'abandonner la Silésie, où désormais il ne restait plus d'entreprise à former. Dans son chagrin il n'imagina d'autre ressource, pour rétablir ses affaires, qu'une diversion, qui coupant dans le vif, forçât le roi de s'éloigner. Il remua ciel & terre pour y disposer les généraux russes & sur-tout M. de Soltikow. Son dessein était de faire marcher un corps de Russes droit à Berlin, & pour les encourager à cette manœuvre, il se proposa de les faire joindre par un détachement de son armée, persuadé que ce serait-là le seul moyen d'obliger le roi d'accourir au secours de ses Etats héréditaires, & par conséquent de quitter la Silésie avant de pouvoir contraindre les Autrichiens à se retirer en Bohème. Il envoya un officier général dans le camp des Russes, afin de négocier cette affaire; la

cour de Vienne dépêchait journellement des courriers à Pétersbourg pour appuyer le projet; on offrit aux Ruſſes l'appât du pillage & du butin ; & dès qu'ils y eurent conſenti, M. de Laſcy fut détaché de Seitendorf, pour aider à l'exécution. Quoique le roi fut informé de ces deſſeins, il ne laiſſa pas de détacher M. de Wied avec 6000 hommes pour la haute Siléſie. M. de Wied y trouva le corps de Bethlem à Neuſtadt ; les dragons de Krockow firent une reconnaiſſance, où, par maladreſſe, ils perdirent 120 hommes ; mais ce ne ſont là que des bagatelles.

Mrs. de Czernichef & de Tottleben s'étaient mis en marche dès le 20 de ſeptembre, avec environ 20,000 hommes ; ils avaient paſſé l'Oder à Beuthen, d'où ils s'étaient portés ſur Chriſtianſtadt, tandis que M. de Soltikow dirigeait ſa marche de Schlichtingheim en Pologne ſur Francfort, où il arriva le 6 d'octobre. Les affaires de la Saxe allaient mal depuis le départ du roi. Les troupes des cercles occupèrent d'abord Noſſen ; M. de Hulſen, trop faible pour occuper tous les poſtes qu'il aurait fallu garder pour empêcher le prince de Deux-ponts de le tourner, ne put conſerver ſa poſition de Schlettau, & ſe replia ſur Strehla. Il y fut incontinent ſuivi par les ennemis. Le 20, M. de Luzinsky ſe porta ſur ſon flanc droit, pendant que le prince de Stolberg attaqua la droite des Pruſſiens ſur de Durrenberg. M. de Braun, qui commandait cette brigade, repouſſa vigoureuſement l'ennemi. Les dragons de Schorlemmer & les houſards de Kleiſt donnèrent en même temps ſur eux & achevèrent de les mettre en déroute. Ils firent priſonniers le prince de Naſſau, colonel au ſervice d'Autriche, 20 officiers & 400 hommes ; ſur quoi le prince de Deux-ponts ſe retira. Mais il ſemblait que ce n'en fût pas aſſez pour M. de Hulſen du nombre d'ennemis qu'il

avait à combattre; le haſard lui en ſuſcitait de nouveaux. Le duc de Wirtemberg reparut en campagne; il crut être plus heureux ſous les auſpices des Autrichiens qu'en faiſant la guerre avec les Français; il s'était réſervé qu'on l'emploîrait en corps ſéparé, & s'avançait vers la Saxe. Comme il ſe trouvait alors aux environs de Grimma, M. de Hulſen ne trouva pas convenable de prolonger d'avantage ſon ſéjour à Strehla; il ſe retira à Torgau, pour couvrir le magaſin qu'il avait dans cette ville, autant que les conjonctures le lui permettraient. Le prince de Deux-ponts ſuivit les Pruſſiens & vint ſe camper à Belgern. Le duc de Wirtemberg s'avança de Bitterfeld à Pretſch. M. de Luzinsky ſe porta ſur Dommitſch; il y conſtruiſit un pont, & paſſa l'Elbe le même jour. Le prince de Deux-ponts & Mrs. de Haddick & de Maquire s'avancèrent alors en même temps ſur M. de Hulſen, & vinrent occuper les hauteurs de Suptitz. Ces mouvemens combinés des ennemis, & le paſſage de l'Elbe du corps de Luzinsky, firent appréhender que les ennemis n'euſſent le projet d'aſſiéger Torgau, ou peut-être même de pouſſer juſqu'à Berlin, où il y avait peu des troupes. M. de Hulſen voulut prévenir des deſſeins auſſi dangereux; pour cet effet, il paſſa l'Elbe à Torgau le 26, & établit ſon camp à Ieſſen, au confluent de l'Eſter & de l'Elbe. D'abord après ſon départ les ennemis brûlèrent le pont de Torgau. Le commandant de la ville ne fit aucune défenſe; il ſe rendit le même jour; ſa garniſon forte de 800 hommes, beaucoup de malades de l'armée & un magaſin conſidérable, tout fut perdu, & tomba entre les mains des Impériaux. Le prince de Deux-ponts s'avança enſuite ſur l'Elſter, & M. de Hulſen ne pouvant réſiſter aux ennemis qu'il avait devant lui & ſur ſes derrières, ſe retira à Coswig, d'où il fut appellé à Berlin, comme

nous le dirons d'abord. La ville de Wittenberg fut auſſi-tôt aſſiégée. M. de Salenmon, qui en était commandant, ſe défendit avec valeur & avec fermeté. Les ennemis bombardèrent la place & en réduiſirent les trois quarts en cendres. Les munitions lui manquèrent à la fin; il ne ſe rendit toutefois que le 14 d'octobre, après avoir fait tout ce qu'on devait attendre d'un homme d'honneur.

Le bouleverſement de la Saxe, les dangers qui menaçaient la Marche & Berlin, étaient des motifs ſuffiſans pour engager le roi à ſe porter en diligence au ſecours de ces contrées. On était déjà dans le mois d'octobre; il n'était pas à préſumer que l'ennemi, ſi lent dans ſes préparatifs, commençât un ſiege dans cette ſaiſon avancée, vu qu'en Siléſie toutes ſes meſures étaient dérangées. Toutes les probabilités portaient à croire que le roi pouvait quitter la Siléſie ſans riſque. Comme donc ſa préſence devenait ſi eſſentiellement néceſſaire ailleurs, il rappella M. de Wied de la haute Siléſie, & partit le 7 d'octobre du camp de Dittmanſdorf. Il dirigea ſa marche par Bunzelwitz, Jauer, Conradsdorf, Primkenau à Sagan, où M. de Golz le joignit le 11. Ce général avait détaché M. de Werner pour Colberg dès le mois de ſeptembre; nous en verrons d'abord les raiſons. De Sagan, l'armée du roi marcha par Guben à Gros-Mœrau, où elle arriva le 15. Le projet du roi était de prendre à dos les Ruſſes, pour abymer tout le corps qui s'était aventuré juſqu'à Berlin. Mais cela ne fut pas néceſſaire; car voici la tournure que prirent les choſes. Mrs. de Czernichef & de Tottleben étaient venus par le chemin de Guben & de Beeskow, & ils arrivèrent le 3 d'octobre devant les portes de Berlin. Le prince de Wirtemberg, qui faiſait tête aux Suédois, en avait eu vent; la guerre qu'il faiſait aux Suédois

était toujours la même; l'ennemi paſſait la Peene; on lui battait un détachement, il rétrogradait pour avancer d'un autre côté: en un mot, il ne ſe paſſait rien dans cette guerre qui méritât l'attention de la poſtérité. Le prince de Wirtemberg ſe trouvait à Paſewalk, lorſqu'il fut informé de la marche des Ruſſes. Il avait attiré à lui de la Poméranie M. de Werner, qui avait eu les plus brillans ſuccès contre les Ruſſes. La ſingularité de ſon expédition nous engage à la rapporter, pour égayer un peu la tragique gravité de cette matière. Les Ruſſes avaient envoyé leur amiral Zacharie Danielowitz avec 26 vaiſſeaux de guerre, auxquels ſe joignit une eſcadre ſuédoiſe, pour mettre le ſiége devant Colberg. Ils ouvrirent la tranchée le 26 d'août, & continuèrent leurs opérations juſqu'au 18 de ſeptembre. Le commandant & la garniſon y firent à l'envi des merveilles par leur défenſe & par leurs ſorties. La nouvelle de ce ſiége fit partir M. de Werner de la Siléſie, pour accourir au ſecours de Colberg avec 4 bataillons & 9 eſcadrons. Il vient, ſurprend l'ennemi à Selnow, s'empare de l'important paſſage du Kautzenberg, & ſe jette dans la ville. L'ennemi lève le ſiége la nuit, s'embarque ſur ſes vaiſſeaux, abandonne 15 canons, 7 mortiers & ſes munitions de guerre. Werner fait 600 priſonniers; il ſe préſente le lendemain ſur le bord de la Baltique, & par un effet incroyable de la terreur, la flotte lève l'ancre, met à la voile, & cingle en haute mer. Il était ſans doute réſervé à M. de Werner de mettre une flotte en déroute avec quelques eſcadrons de houſards. Après que le général eut achevé d'expulſer les Ruſſes de la Poméranie, il ſe rendit à Brenzlow, où il joignit le prince de Wirtemberg. Mrs. de Werner & de Belling demeurèrent dans ces environs pour s'op-

poſer aux Suédois, pendant que le prince de Wirtemberg s'avançait à grandes journées vers Berlin, où il arriva le 4 d'octobre.

Tout le monde avait pris les armes dans cette capitale, on employait des invalides & des malades pour ſe défendre. Les fortifications de la ville conſiſtaient en quelques flèches de terre, élevées devant les portes. Ces poſtes importans étaient confiés à des généraux de l'armée bleſſés ou malades, qui ſe trouvaient dans la ville. Avec ſa cavalerie le prince de Wirtemberg ſortit de la porte de Siléſie, où il rencontra l'ennemi, & fut attaqué durant ſix heures, par M. de Tottleben, qui l'environnait avec un corps de ſept à huit milles coſaques & dragons. Le prince non-ſeulement le repouſſa, mais le rechaſſa juſqu'à Kœpenick. La porte fut attaquée le lendemain par 2000 fantaſſins ruſſes. M. de Seidlitz, quoiqu'il ne fut pas guéri de ſes bleſſures de Kunerſdorf, y commandait; il repouſſa l'ennemi. On avait mandé à M. de Hulſen le péril où ſe trouvait la capitale; il y était accouru de Coſwig, & il arriva ſur ces entrefaites. S'il n'y avait eu que les Ruſſes à écarter, on aurait réuſſi à les chaſſer; mais ce qui perdit la ville, ce fut l'arrivée de M. de Laſcy. Il avait déjà occupé Potſdam & Charlottenbourg, & s'avançait du côté du midi vers Berlin. Cette capitale a trois milles de circuit; or il était impoſſible que 16,000 hommes défendiſſent une auſſi vaſte enceinte, où il n'y a ni ouvrage, ni remparts, contre 20,000 Ruſſes & 18,000 Autrichiens, qui n'ayant rien à ménager, pouvaient tout entreprendre. L'ennemi jetait déjà des bombes dans la ville. Si l'on avait attendu la dernière extrêmité, les troupes couraient riſque d'être priſes, & la capitale d'être ruinée de fond en comble. Ces conſidérations eſſentielles & ſolides occaſionnèrent la réſolution que

prirent les généraux de ſe retirer, en intimant aux magiſtrats d'envoyer des députés aux chefs des ennemis, pour dreſſer une eſpèce de capitulation. Le prince de Wirtemberg & M. de Hulſen partirent la nuit du 9, & ſe replièrent ſur Spandau; il n'y eut que le corps des chaſſeurs qui ſouffrit dans cette retraite. Le même jour les Ruſſes entrèrent dans Berlin. L'on convint que la bourgeoiſie lèverait par impoſition la ſomme de deux millions, qu'elle payerait pour ſe racheter du pillage. Cela n'empêcha pas que Mrs. de Laſcy & de Czernichef ne fuſſent tentés d'incendier une partie de la ville, & peut-être y aurait-il eu quelque cataſtrophe ſans les ſolides repréſentations de M. Verelſt, miniſtre de la république de Hollande. Ce digne républicain leur parla du droit des gens & leur dépeignit leur dureté avec des couleurs ſi affreuſes, qu'ils en eurent honte. Leur fureur & leur rage ſe tourna ſur Charlottenbourg & Schœnhauſen, maiſons royales, qui furent pillées par les coſaques & par les Saxons. Le bruit de la marche du roi allait en s'accroiſſant. Il était venu des avis à Mrs. de Laſcy & de Czernichef que l'intention de ce prince était de les couper. Cette nouvelle leur fit hâter leur départ. Ils ſe retirèrent le 12. Les Ruſſes repaſſèrent l'Oder à Francfort & à Schwedt, & le 15, M. de Soltikow marcha vers Landsberg ſur la Warte. Pour M. de Laſcy, il pilla tout ce qu'il rencontra ſur ſa route, & dans trois jours il eut regagné Torgau. Le prince de Wirtemberg & M. de Hulſen, embarraſſés de leur perſonne, avaient tourné vers Coſwig & s'y tenaient cantonnés faute de ſavoir où aller.

Ce fut à Groſs-Mœrau que le roi apprit ces différens détails. Comme il n'y avait plus de Ruſſes à combattre, ce prince eut la liberté de diriger tous ſes efforts contre la Saxe; ainſi, au lieu de prendre la

route de Kœpenick, il prit celle de Lubben. Cependant le maréchal Daun avait ſuivi le roi en Luſace; il s'approchait alors de Torgau, & comme l'on apprit qu'il avait laiſſé M. de Laudon à Lœwenberg, M. de Goltz eut ordre de retourner en Siléſie, pour s'oppoſer de ſon mieux aux entrepriſes des Autrichiens. L'armée du roi arriva le 22 à Ieſſen. Les troupes du prince de Deux-ponts bordaient toute la rive gauche de l'Elbe, & il ſe tenait à Prata vis-à-vis de Wittenberg, avec la plus conſidérable partie de ſes forces; il évacua cette fortereſſe, auſſi-tôt que la tête de l'armée du roi parut près de la ville. Les révolutions ſubites qui venaient d'arriver dans cette campagne, demandaient qu'on prit de nouvelles meſures & qu'on fit de nouvelles diſpoſitions. Il ne reſtait pas un ſeul magaſin dans toute la Saxe aux Pruſſiens. L'armée du roi vivait au jour la journée; elle tirait quelque peu de farine de Spandau; ces proviſions mêmes allaient s'épuiſer; avec cela l'ennemi occupait la Saxe entière. Le maréchal Daun allait arriver à Torgau, les troupes des cercles bordaient le cours de l'Elbe, & le duc de Wirtemberg occupait les environs de Deſſau. Pour ſe délivrer de tant d'ennemis, le roi fit marcher M. de Hulſen & le prince de Wirtemberg à Magdebourg, pour y paſſer l'Elbe & pour eſcorter les bateaux chargés de farine qui devaient ſe rendre à Deſſau, où le roi réſolut de paſſer l'Elbe avec la droite de ſon armée pour ſe joindre enſuite à M. de Hulſen. Le prince de Wirtemberg rencontra, dans la principauté de Halberſtadt, un détachement du duc ſon frère, qui fut entiérement détruit; le duc s'en retourna d'une traite par Merſebourg & Leipſic à Naumbourg. La droite de l'armée du roi paſſa l'Elbe le 26, & ſe joignit à M. de Hulſen & au prince de Wirtemberg proche de Deſſau. Sur ce mouvement le prince de Deux-

ponts abandonna les bords de l'Elbe, & ſe retira par Duben à Leipſic. Il avait laiſſé M. de Ried en arrière dans une forêt, entre Oranienbaum & Kemberg, où cet officier s'était placé avec peu de jugement, ayant garni les bois de ſes houſards, & ayant poſté ſes pandours dans la plaine. L'avant-garde pruſſienne l'attaqua. Ses troupes, qui ſe trouvaient toutes éparpillées, furent battues en détail, & ſon corps fut preſque détruit: de 3600 hommes qu'il avait eus avant l'action, il n'en put raſſembler que 1700 à Pretſch, juſqu'où on le pouſſa. Dès que l'armée du roi eut atteint Kemberg, M. de Ziethen, qui, avec la gauche, avait contenu l'ennemi à Wittenberg, paſſa l'Elbe & ſe joignit au gros de l'armée. Cependant le maréchal Daun venait de joindre M. de Laſcy à Torgau. Comme on apprit avec certitude que ſon avant-garde avait pris le chemin d'Eulenbourg, on ne pouvait ſe figurer autre choſe ſinon que ſon deſſein était de ſe joindre à l'armée des cercles. Sur ce ſoupçon l'armée marcha ſur Duben, pour s'oppoſer à une réunion auſſi préjudiciable aux intérêts du roi. En arrivant à Duben, on y trouva un bataillon de croates, qui fut ou pris, ou paſſé au fil de l'épée. Le roi établit dans cet endroit un dépôt pour ſes vivres. Ce poſte y parut le plus convenable, parce que c'eſt une preſqu'isle, à-peu-près entièrement environnée par la Mulde. On y conſtruiſit quelques redoutes, & on y laiſſa M. de Sydow avec 10 bataillons, pour la défendre. L'armée du roi marcha de-là ſur Eulenbourg. Les troupes autrichiennes qui avaient campé dans cette partie, ſe retirèrent par Mochrena ſur Torgau avec tant de précipitation, qu'elles abandonnèrent une partie de leurs tentes. L'armée ſe campa, la droite à Talwitz & la gauche à Eulenbourg. M. de Hulſen fut obligé de paſſer la Mulde avec quelques

bataillons; il prit une position entre Belzen & Gostevra, vis-à-vis du prince de Deux-ponts, dont l'armée était à Taucha. Dans la situation où l'on se trouvait, c'était un préalable nécessaire que d'écarter les troupes des cercles, tant qu'elles se trouvaient à dos des Prussiens, que pour empêcher leur jonction avec les Autrichiens; il n'en coûta pas beaucoup de peine. M. de Hulsen les fit alarmer, sur quoi elles décampèrent la nuit même, passèrent la Pleisse, puis l'Elster, & se retirèrent à Zeitz. Le major Quintus, avec son bataillon franc, chargea vigoureusement leur arrière-garde, sur laquelle il fit 400 prisonniers. Après cette expédition si heureusement terminée, les Prussiens rentrèrent en possession de Leipsic, & M. de Hulsen rejoignit l'armée.

Tous les événemens jusqu'alors (nov.) avaient tourné à l'avantage du roi. L'irruption des Russes & la prise de Berlin, qui paraissaient devoir entraîner de si grandes conséquences, se terminèrent d'une manière moins fâcheuse qu'on ne pouvait s'y attendre; il n'en coûta que des contributionrs & de l'argent. L'ennemi venait d'être écarté des frontières du Brandebourg; on avait repris Wittenberg & Leipsic, & l'on avait même éloigné les troupes des cercles à une distance assez considérable pour ne point appréhender qu'elles pussent se joindre promptement aux Impériaux. Mais tout n'était pas fait, & les projets qui restaient à exécuter, étaient la partie la plus difficile de l'ouvrage. Les Russes, qui se tenaient à Landsberg sur la Warte, pouvaient être de-là tranquilles spectateurs des événemens qui se passeraient en Saxe. Cependant le roi était informé que d'autres raisons les engageaient à ne pas trop s'éloigner, leur dessein étant, au cas que les Autrichiens eussent des avantages sur l'armée du roi, ou que le maréchal Daun pût se soutenir à Torgau,

de rentrer dans l'électorat de Brandebourg, & d'établir leurs quartiers le long de l'Elbe, conjointement avec les Autrichiens. Les ſuites de ce projet auraient été funeſtes & déſeſpérantes pour les Pruſſiens. Par cette poſition, ils coupaient l'armée du roi non-ſeulement de la Siléſie & de la Poméranie, mais encore de Berlin, cette mère nourricière qui fourniſſait uniformes, armes, bagage & tous les beſoins des troupes : qu'on ajoute à ces conſidérations qu'il ne reſtait de quartiers à prendre pour l'armée du roi qu'au-delà de la Mulde, la Saala, l'Eſter & l'Unſtrut. Ce terrain trop reſſerré ne pouvait pas fournir à la ſubſiſtance de tant de troupes pendant l'hiver. D'où ſeraient venus les magaſins pour le printemps ? d'où les uniformes ? d'où les recrues ? Cette armée ainſi preſſée & rejetée ſur celle des alliés l'aurait affamée en s'affamant elle-même. Sans avoir de profondes connaiſſances militaires, tout homme ſenſé comprendra que ſi le roi s'en était tenu là pour cette automone, & n'avait pas formé de nouvelles entrepriſes, il aurait autant valu ſe livrer pieds & poings liés à la diſcrétion des ennemis. Ajoutez à tout ce que nous venons de dire, que les proviſions dont on avait formé le dépôt de Duben, pouvaient à peine fournir pour quatre ſemaines à l'entretien des troupes ; que par le froid qui commençait à ſe faire ſentir, les eaux de l'Elbe devaient être priſes inceſſamment ; que par conſéquent les bateaux ne pouvaient plus amener des vivres de Magdebourg : enfin on ſe ſerait vu réduit à la dernière miſère, ſi l'on n'avait pas pris alors de bonnes meſures pour écarter l'ennemi & pour gagner un terrain propre à placer & à faire ſubſiſter l'armée. Après avoir bien mûrement examiné & peſé toutes ces raiſons, il fut réſolu de commettre la fortune de la Pruſſe au ſort d'une bataille, ſi toutefois on ne pouvait parvenir, par des manœuvres,

vres, à dépoſter le maréchal Daun de Torgau qu'il occupait. Il eſt bon d'obſerver que les eſpèces de jalouſies qu'on pouvait lui donner, ne roulaient que ſur ces deux objets : l'un, de gagner avant lui Dreſde, où l'on n'avait laiſſé qu'une faible garniſon ; & l'autre, de s'approcher de l'Elbe, & de lui donner des appréhenſions pour les ſubſiſtances qu'il faiſait deſcendre de Dreſde ſur ce fleuve : il faut avouer cependant que cette dernière manœuvre ne pouvait guère cauſer d'inquiétude, parce qu'il était maître de toute la rive droite de ce fleuve, & qu'il pouvait faire voiturer par charrois ce que les barques ne pouvaient plus tranſporter. Ce qu'il y eut de plus difficile dans l'exécution de ce plan, fut de concilier deux choſes preſque contradictoires ; la marche de l'armée ſur l'Elbe, & la ſûreté du dépôt des vivres. Pour ne point s'écarter des règles, l'armée du roi, en avançant, ne devait point s'éloigner de ſa ligne de défenſe, par laquelle elle couvrait ſes ſubſiſtances ; & ce mouvement qu'il fallait faire ſur l'Elbe, l'écartait tout à fait à droite, en découvrant ſes derrières. On tâcha cependant d'accorder l'entrepriſe ſur l'ennemi avec la ſûreté du dépôt. Le roi ſe propoſa de ſe porter à Schilda, pour éprouver la contenance du maréchal Daun, & de l'attaquer à Torgau, s'il était obſtinément réſolu à s'y maintenir. Comme il n'y avait qu'une marche juſqu'à Schilda, ſi le maréchal ſe retirait ſur ce mouvement, il n'y avait point à craindre qu'il entreprît ſur Duben, & s'il demeurait à Torgau, en attaquant le lendemain, il était apparent qu'on lui donnerait tant d'ouvrage, qu'il n'aurait pas le temps de former des projets pour ruiner les magaſins du roi.

Tout conſpirant donc à confirmer le roi dans la réſolution qu'il avait priſe, il fit marcher le 2 de novembre l'armée à Schilda ; il fut pendant tout le chemin

avec l'avant-garde des houſards, pour obſerver de quel côté ſe retiraient les poſtes avancés de l'ennemi, à meſure qu'ils étaient pouſſés par les troupes du roi. On ne fut pas long-temps en doute ; les détachemens ſe retirèrent tous à Torgau, à l'exception de M. Brentano, qu'on attaqua à Belgern, & qu'on prit en un tel ſens, qu'il ne put ſe ſauver que vers Strehla. M. de Kleiſt lui fit 800 priſonniers. L'armée du roi ſe campa de Schilda par Probſthain à Langen-Reichenbach, & le maréchal Daun demeura immobile à Torgau. Il n'y avait plus à douter qu'il n'eût des ordres poſitifs de ſa cour, de ſoutenir à tout prix ſa poſition. On fit les diſpoſitions ſuivantes pour l'attaquer le lendemain. La droite des Impériaux s'appuyait derrière les étangs de Groswich. Son centre couvrait la colline de Suptitz ; ſa gauche ſe terminait au-delà de Zinna, en tirant vers les étangs de Torgau. Outre cela M. de Kied obſervait l'armée pruſſienne, du bord de la forêt de Torgau. M. de Laſcy, avec une réſerve de 20,000 hommes, couvrait la chauſſée & les étangs qui ſont à l'extrêmité de l'endroit où les Impériaux avaient appuyé leur gauche. Cependant le terrain où ſe trouvait l'ennemi manquait de profondeur, & leurs lignes n'avaient pas 300 pas d'intervalle. C'était une circonſtance très-favorable pour les Pruſſiens, parce qu'en attaquant ce centre de front & à dos, on mettait l'ennemi entre deux feux, & il ne pouvait qu'être battu. Pour amener les choſes à ce point, le roi partagea ſon armée en deux corps, dont l'un fut deſtiné à s'approcher de l'Elbe, après avoir traverſé la forêt de Torgau, pour attaquer l'ennemi à dos ſur la hauteur de Suptitz, tandis que l'autre, en ſuivant la route d'Eulenbourg à Torgau, devait établir une batterie ſur la colline de Groswich, & attaquer le village de Suptitz en même temps. Ces deux corps, agiſſant de concert, devaient néceſſaire-

ment couper l'armée autrichienne par le centre ; après quoi il aurait été facile d'en pouſſer les débris vers l'Elbe, où le terrain allant toujours en s'abaiſſant par une pente douce, aurait donné beau jeu aux Pruſſiens, & leur aurait procuré une victoire complète. Le roi ſe mit en marche le 3 dès la pointe du jour ; il était ſuivi de 30 bataillons & de 50 eſcadrons de ſa gauche. Les troupes traverſèrent la forêt de Torgau ſur trois colonnes. La route de la première ligne d'infanterie la conduiſait par Mochrena, Wildenhayn, Groſwich & Neiden ; la route de la ſeconde ligne la menait par Pechhutte, Jægerteich, Bruckendorf à Elſnich ; la troiſième colonne, paſſait le bois de Wildenhayn, pour ſe rendre à Vogelſang. M. de Ziethen ſe mit en même temps en marche avec la droite de l'armée, conſiſtant en 30 bataillons & 70 eſcadrons, & il enfila le chemin qui va d'Eulenbourg à Torgau. La partie de l'armée que le roi conduiſait, trouva M. de Ried poſté à la liſière du bois de Torgau avec deux régimens de houſards, autant de dragons, & 3 bataillons de pandours. On lui tira quelques volées de canon, ſur quoi il ſe replia vers la droite des Impériaux. Près de Wildenhayn il y a une petite plaine dans la forêt, où l'on apperçut 10 bataillons de grenadiers bien poſtés, qui faiſaient mine de diſputer le paſſage aux Pruſſiens. Ils firent quelques décharges de canon contre la colonne du roi, auxquelles les Pruſſiens répondirent. On forma une ligne d'infanterie pour les charger ; mais ils ſe replièrent ſur leur armée. Les houſards avertirent en même temps que le régiment de St. Ignon était dans le bois entre les deux colonnes d'infanterie, & que même il avait mis pied à terre. On le fit attaquer incontinent, & comme ces dragons ne trouvaient aucune iſſue pour s'échapper, tout le régiment fut détruit. Ces grenadiers & ce régiment devaient partir enſemble pour ten-

ter une entrepriſe ſur Dœbeln, & M. de St. Ignon, que l'on prit, ſe plaignit amèrement de ce que M. de Ried ne l'avait point averti de l'approche des Pruſſiens. Cette petite affaire ne fit perdre que peu de momens aux troupes; elles pourſuivirent leur chemin, & les têtes des colonnes arrivèrent à une heure de l'après-midi au déboucher de la forêt, dans la petite plaine de Neiden. On y apperçut des dragons de Bathiani & 4 bataillons, qui, ſortant du village d'Elsnich, tirèrent quelques coups de canon au haſard, & firent une décharge de petites armes, ſans doute cauſée par un mouvement de ſurpriſe de ce qu'ils avaient peut-être apperçu quelques houſards pruſſiens. Ces troupes ſe retirèrent ſur une hauteur derrière le défilé de Neiden. Il y a dans cet emplacement un grand marais, qui part de Groswich & va juſqu'à l'Elbe, au travers duquel on ne peut paſſer que par deux chauſſées étroites. Sans doute que ſi ce corps ſe fût établi ſur le terrain avantageux où il était, il n'y aurait point eu de bataille; quelque ferme volonté que le roi eût d'attaquer les Impériaux, cela lui devenait impoſſible; il aurait fallu renoncer à ce projet, & rebrouſſer bien vîte pour regagner Eulenbourg. Mais les choſes tournèrent tout autrement. Ces bataillons ſe hâtèrent de rejoindre leur armée, à quoi les invitait une canonnade aſſez forte qu'ils entendaient du côté de M. de Ziethen. Le roi crut, comme il y avait toute apparence, que ſes troupes en étaient déjà aux mains avec l'ennemi; cela lui fit prendre le parti de paſſer le défilé de Neiden avec ſes houſards & ſon infanterie; car la cavalerie, qui aurait dû le dévancer, n'était pas encore arrivée. Le roi ſe gliſſa dans un petit bois, & reconnut lui-même la poſition des ennemis. Il jugea qu'il n'y avait de terrain propre à ſe former devant les Autrichiens, qu'en paſſant ce petit bois, qui mettait en quelque manière ſes troupes

à couvert, d'où l'on pouvait gagner un ravin assez considérable pour garantir les troupes, tandis qu'on les formait, contre le canon de l'ennemi. Ce ravin n'était à la vérité qu'à 800 pas de l'armée autrichienne; mais le reste du terrain, qui de Suptitz descend en glacis vers l'Elbe, était tel, que si l'on avait formé l'armée dans cette partie, la moitié en aurait péri avant qu'elle eût pu approcher de l'ennemi. Le maréchal Daun, de son côté, eut de la peine à croire que les Prussiens marchaient à lui; ce ne fut qu'après des rapports réitérés qu'il ordonna que sa seconde ligne fît volte face, & que la plus grande partie du canon de sa première ligne fût menée à la seconde. Quelque précaution que le roi prit pour couvrir la marche de ses troupes, l'ennemi, qui avait 400 bouches à feu en batterie, ne laissa pas de lui tuer beaucoup de monde; 800 soldats furent tués, & trente pièces d'artillerie abymées, avec leurs chevaux, leur train & leurs artilleurs, avant que les colonnes arrivassent à l'endroit où on voulait les déployer. Le roi forma son infanterie sur trois lignes, dont chacune de 10 bataillons faisait une attaque. S'il avait eu sa cavalerie, il aurait jeté deux régimens de dragons dans un fond qu'il y avait à la droite de son infanterie, pour couvrir son flanc. Mais le prince de Holstein, dont rien ne dérangeait le flegme, n'arriva qu'une heure après que l'action fut engagée. De la manière dont la disposition des attaques était réglée, elles devaient se faire en même temps; il en devait résulter que le roi, ou M. Ziethen, percerait le centre de l'ennemi à Suptitz. Mais M. de Ziethen, au lieu d'attaquer, s'amusa long-temps avec un corps de pandours qu'il trouva sur son chemin dans la forêt de Torgau; ensuite il se canonna beaucoup avec le corps de M. de Lascy, qui était, comme nous l'avons dit, posté derrière les étangs de Torgau; en un mot, la disposition ne fut point exé-

cutée ; le roi attaqua seul, sans être secondé de M. de Ziethen, & sans que sa cavalerie s'y trouvât. Tout cela ne l'empêcha point de poursuivre son dessein. La première ligne du roi sortit du ravin & marcha à l'ennemi en bonne contenance ; mais le feu prodigieux de l'artillerie impériale & ce terrain en glacis lui donnait trop d'avantage ; la plupart des généraux prussiens, des commandeurs des bataillons, & des soldats furent tués ou blessés. La ligne plia & revint un peu en désordre. Les carabiniers autrichiens en profitèrent ; ils la poursuivirent, & ne lâchèrent prise qu'après avoir reçu quelques décharges de la seconde ligne ; celle-ci s'ébranla aussi-tôt, & après un combat plus rude & plus opiniâtre que le précédent, elle fut repoussée ; & M. de Bulow, qui la conduisait, tomba entre les mains des ennemis. Le prince de Holstein arriva enfin avec sa cavalerie si long-temps attendue. La troisième ligne des Prussiens était déjà engagée ; le régiment du prince Henri attaquant l'ennemi, fut chargé à son tour par la cavalerie autrichienne. Mrs. de Hund, de Reitzenstein & de Prittwitz le soutinrent avec leurs housards, quelques efforts que les ennemis fissent pour l'enfoncer. Le feu terrible que les Impériaux avaient fait de leurs canons, avait consumé leurs munitions trop promptement. Ils avaient laissé leur réserve d'artillerie de l'autre côté de l'Elbe, & leurs lignes resserrées ne leur permettaient pas de faire passer entre deux les chariots des munitions & de les distribuer aux batteries. Le roi profita du moment où leur feu commençait à se ralentir, pour faire attaquer leur infanterie par les dragons de Bareuth. M. de Bulow les mena avec tant de valeur & d'impétuosité, qu'en moins de trois minutes ils firent prisonniers les régimens de l'Empereur, de Neuberg, de Geisruck & de Bareuth impérial ; en même temps les cuirassiers de Spaen & de

Fréderic donnèrent sur la partie de l'infanterie ennemie qui était plus à la droite des Prussiens, la mirent en déroute, & ramenèrent beaucoup de prisonniers. Pour le prince de Holstein, on l'avait placé pour couvrir le flanc gauche de l'infanterie. Son aile droite y touchait, & sa gauche tirait vers l'Elbe. L'ennemi se présenta bientôt vis-à-vis de lui avec 80 escadrons; il avait sa droite vers l'Elbe & sa gauche vers Zinna. C'était M. d'Odonel qui commandait cette cavalerie impériale. S'il avait eu la résolution d'attaquer le prince de Holstein, le roi perdait la bataille sans ressource; mais il respecta un fossé d'un pied & demi de largeur, qu'on défendait aux escarmoucheurs de passer : les ennemis le crurent considérable, parce qu'on faisait mine de le respecter, & ils demeurèrent vis-à-vis du prince de Holstein sans agir. Cependant les dragons de Bareuth venaient de nettoyer la hauteur de Suptitz. Le roi y fit marcher le régiment de Maurice, qui n'avait point combattu; & un vaillant & digne officier, M. de Lestwitz, ramena un corps de 1000 hommes qu'il avait formé de différens régimens repoussés dans les attaques précédentes. Avec ces troupes les Prussiens s'emparèrent de la hauteur de Suptitz, & on les y établit avec tout le canon qu'on put rassembler à la hâte. Enfin M. de Ziethen étant arrivé au lieu de sa destination, attaqua de son côté. Il faisait déjà nuit, & pour éviter que Prussiens ne combattissent contre Prussiens, l'infanterie de Suptitz battit la marche. M. de Ziethen l'eut bientôt jointe. A peine commençait-on à se former avec quelque ordre sur cet emplacement, que M. de Lascy vint avec son corps pour en déloger les troupes du roi; mais il arriva trop tard. Il fut deux fois repoussé. Rebuté d'être si mal accueilli, il se retira vers Torgau à 9 heures & demie du soir. Après la bataille les Impériaux & les Prussiens étaient

ſi voiſins dans les vignes de Suptitz, que bien des officiers & des ſoldats de part & d'autre furent faits priſonniers en s'égarant dans l'obſcurité, lorſque tout était fini, en ordre & tranquille. Le roi même, en voulant ſe rendre au village de Neiden, tant pour expédier des ordres relatifs au gain de cette bataille, que pour en publier le ſuccès dans le Brandebourg & en Siléſie, entendit proche de l'armée le bruit d'une voiture. On demanda le mot, & il fut répondu : *Autrichien.* L'eſcorte du roi donna deſſus, & prit tout un bataillon de pandours, accompagné de deux canons, qui s'était égaré dans l'obſcurité de la nuit. A cent pas de-là il rencontra une troupe à cheval, qui répondit ſur le qui vive, *carabiniers Autrichiens.* L'eſcorte du roi les attaqua & les diſperſa dans la forêt. Ceux que l'on prit, dépoſèrent qu'ils s'étaient égarés avec M. de Ried dans ce bois, & qu'ils avaient cru que les Impériaux étaient maîtres du champ de bataille. Toute la forêt que l'armée pruſſienne avait traverſée avant la bataille, & que le roi côtoyait alors, était pleine de grands feux. On ne pouvait deviner qui ce pouvait être, & l'on envoya quelques houſards pour s'en éclaircir. Ils rapportèrent qu'il y avait autour des feux des ſoldats habillés de bleu & d'autres de blanc ; mais comme il fallait s'informer plus exactement, on y envoya des officiers, & l'on apprit un fait ſingulier, dont je doute qu'on trouve des exemples dans l'hiſtoire. C'étaient des ſoldats des deux armées, qui avaient cherché un aſile dans ce bois ; ils avaient paſſé entr'eux un accord de neutralité, pour attendre ce que le ſort déciderait des Pruſſiens & des Impériaux, étant réſignés des deux côtés à ſuivre le parti de la fortune & à ſe rendre aux victorieux. Cette bataille coûta 13,000 hommes aux Pruſſiens, dont 3,000 furent tués, & 3,000 tombèrent entre les mains des ennemis dans les premières

attaques que ceux-ci repouſſèrent. Mrs. de Bulow & de Finck furent de ce nombre. Le roi eut la poitrine effleurée d'un coup de feu ; le margrave Charles une contuſion ; pluſieurs généraux furent bleſſés. La bataille fut opiniâtrément diſputée de part & d'autre. Cet acharnement coûta 20,000 hommes aux Impériaux, dont 8,000 hommes furent faits priſonniers, avec 4 généraux. Ils y perdirent 27 drapeaux & 50 canons. Le maréchal Daun fut bleſſé dès les premières attaques. Lorſque les ennemis virent plier la première ligne des Pruſſiens, trop frivoles dans leurs eſpérances, ils dépêchèrent des courriers à Vienne & à Varſovie pour annoncer leur victoire ; mais la nuit même ils abandonnèrent le champ de bataille & repaſſèrent l'Elbe à Torgau. Le lendemain au matin, Torgau ſe rendit à M. de Hulſen ; on fit paſſer l'Elbe au prince de Wirtemberg ; il pourſuivit l'ennemi, qui fuyait en déſordre, & augmenta encore le nombre des priſonniers qu'on avait déjà fait ; les Impériaux auraient été totalement défaits, ſi M. de Beck qui n'avait point combattu la veille, n'eut couvert leur retraite en poſtant ſon corps entre Arzberg & Trieſtewitz derrière le Landgraben. Il ne dépendait que du maréchal Daun d'éviter cette bataille. Si au lieu de placer M. de Laſcy derrière les étangs de Torgau (que 6 bataillons auraient défendus ſuffiſamment) il l'eût poſté derrière le défilé de Neiden, ſon camp aurait été inexpugnable ; tant les moindres inadvertances, dans ce métier difficile, peuvent tirer à conſéquence.

Dès que les Ruſſes furent informés de la manière dont la fortune avait décidé du ſort des Autrichiens & des Pruſſiens à Torgau, ils ſe retirèrent à Thorn, où ils repaſſèrent la Viſtule. L'armée du roi s'avança le 5 à Strehla & le 6 à Meiſſen. Les Impériaux avaient laiſſé M. de Laſcy de ce côté de l'Elbe, pour qu'il pût cou-

vrir le fond de Plauen avant leur arrivée. Il voulut disputer le défilé de Zehren à l'avant-garde du roi ; mais dès qu'il s'apperçut que la cavalerie se mettait en mouvement pour le tourner par Lommatsch, il s'enfuit à Meissen, où il repassa la Tripsche, & malgré la célérité de sa marche, son arrière-garde fut entamée & perdit 400 hommes. On continua de le poursuivre, afin de tenter, à la faveur du trouble & du désordre où était l'ennemi, de passer avec lui le fond de Plauen, & de s'emparer de ce poste important ; mais quelque diligence que l'on fît, on y vint deux heures trop tard ; car en arrivant à Uckersdorf, on découvrit un autre corps des ennemis, qui avait déjà pris poste au Windberg, & dont la droite s'étendait au Trompeter-Schlœsgen ; c'était M. de Haddick. Avec le prince de Deux-ponts il avait, en quittant Leipsic, marché à Zeitz, puis à Rosswein. Aussi-tôt qu'ils furent informés du désavantage que les Impériaux avaient eu à Torgau, ils s'avancèrent en grande diligence pour couvrir Dresde, avant que les Prussiens pussent y venir. Ce fut à Uckersdorf que se bornèrent les progrès du roi, & les suites de la bataille de Torgau. Comme les blessures du maréchal Daun l'empêchaient de vaquer au commandement de son armée, il en remit le soin à M. d'Odonel. Ce général repassa l'Elbe à Dresde, d'où il envoya les régimens les plus délabrés en Bohème, pour se refaire dans des quartiers tranquilles. Le prince de Wirtemberg, qui n'était plus nécessaire en Saxe, retourna joindre en Poméranie Mrs. de Werner & de Belling, avec lesquels il eut bientôt nettoyé les Etats du roi du reste des Suédois qui les infestaient encore ; après quoi il tourna vers le Mecklenbourg, où il établit ses quartiers d'hiver.

Depuis que le roi & le maréchal Daun avaient quitté la Silésie, M Laudon, en partant de Lœwenberg, avait poussé jusqu'à Léobschutz. Il se proposa de se

rendre maître de Coſel ; il donna deux aſſauts conſécutifs à la place, les 24 & 25 d'octobre, & fut repouſſé deux fois par les bonnes diſpoſitions de M. de Lattorf, qui en était commandant. L'approche de M. de Goltz obligea l'Autrichien à lever le ſiége (le 26 octobre). Il ſe retira à Ober-Glogau & de là ſur les hauteurs de Kunzendorf. Toutefois lorſqu'il vit que M. de Goltz s'avançait ſur lui à la tête de 22 bataillons & de 36 eſcadrons, il prit le chemin de Wartha, & ſe retira en quartiers d'hiver, en les répandant en Bohême dans les cercles voiſins. L'armée du roi s'étendait de Neiſſe par Schweidnitz à Landshut, Lœwenberg & Gœrlitz. Les troupes de Saxe reprenaient par Elſterwerda, Coswig, Torgau, Meiſſen, Freyberg, Zwickau & Naumbourg.

Le roi établit ſon quartier-général à Leipſic, pour être plus à portée de concerter certaines entrepriſes avec le prince Ferdinand de Brunſwic contre les Français & les Saxons, qui s'étaient avancés de ces côtés juſqu'à Mulhauſen & Duderſtadt. Pour comprendre la ſuite des expéditions qui ſe firent cet hiver, il ſera néceſſaire de rapporter la campagne des alliés, qui ne fut pas heureuſe cette année. Leur armée fut renforcée par 7,000 Anglais, & par un nombre à-peu-près égal de troupes légères qui furent levées durant l'hiver. Dès le 20 de mai, le prince Ferdinand de Brunſwic entra en campagne. Il aſſembla les troupes à Fritzlar, & pouſſa en avant Mrs. d'Imhof & de Luckner, pour occuper les poſtes importans de Kirchheim & d'Amœnebourg, & il détacha ſur leur gauche M. de Gilſa, qui s'établit à Hersfeld. Bientôt le prince héréditaire fut obligé d'entrer dans le pays de Fulde pour protéger les livraiſons de fourrage qu'en tirait l'armée alliée. D'un autre côté l'armée françaiſe ne ſe raſſembla que le 10 de juin auprès de Friedberg. M. de Broglio

fit avancer auſſi-tôt le comte de Luſace dans l'évêché de Fulde, pour obſerver les mouvemens du prince héréditaire. Ces premiers pas ne découvraient point aſſez les projets de campagne des Français ; on ne pouvait prendre des meſures poſitives pour les contracter. Le prince Ferdinand était d'ailleurs dans la perſuaſion que la France ferait cette année les plus grands efforts du côté du bas Rhin. Cette ſuppoſition dérangea les ſuites de ſa campagne, qui peut-être aurait autrement tourné, s'il avait prévenu les Français ſur l'Eder. Car l'intention de M. de Broglio était de pénétrer en Heſſe, & de là dans le pays de Hanovre, autant que cela ſe trouverait praticable. Ce fut ſur quoi roulèrent toutes ſes opérations, & celles du prince Ferdinand tendaient à l'en empêcher, ſoit en ſe ſaiſiſſant de quelques points capitaux, ſoit en battant des détachemens, ou enfin, comme il ne pouvait point attaquer les poſtes français à cauſe de leur force & du terrain avantageux dont ils avaient ſu profiter, en faiſant faire une diverſion au prince héréditaire ſur Wéſel, pour affaiblir les ennemis qu'il avait en Heſſe devant lui. Le premier mouvement de M. de Broglio fut ſur Grunberg & le ſecond ſur l'Ohm. Le prince Ferdinand ſe tourna vers Ziegenhain & de là ſur Dietershauſen. Ces premières manœuvres donnèrent d'abord l'avantage aux Français de s'emparer de Marbourg. M. de St. Germain, qui était au bas Rhin, devait joindre le maréchal Broglio, pour dérouter M. de Spœken, qui lui était oppoſé ; il s'avança d'abord à Unna, d'où il tourna ſubitement vers la Rhur, & delà ſur la Dimel. Le général hanovrien ne donna pas dans le piége & arriva en même temps ſur le Dimel (8 juillet). Pour faciliter la jonction de M. de St. Germain, M. de Broglio marcha à Neuſtat, & de là ſur Corbach. Le prince Ferdinand, qui était encore à Ziegenhain, envoya le prince héréditaire

dans le pays de Waldeck, & le ſuivit de près. Ce dernier s'approcha de Corbach, pour couvrir la marche des alliés, qui paſſaient, le défilé de Sachſenhauſen à un mille derrière lui. L'armée françaiſe, fort ſupérieure en nombre à ſon détachement, l'attaqua; il y perdit du monde & du canon; il ſe replia ſur Sachſenhauſen, où il rejoignit le prince ſon oncle. Comme toute l'armée françaiſe était à Corbach, le prince Ferdinand voulut au moins couvrir l'évêché de Paderborn; il y envoya M. de Spœrken qui, à peine arrivé, trouva vis-à-vis de lui M. de St. Germain, que le maréchal de Broglio lui oppoſait. Cependant le prince héréditaire ſupportait avec peine le déſavantage qu'il avait eu le jour de Corbach, & ne tarda pas de prendre ſa revanche. Il partit du camp à la ſourdine & enleva un détachement entier de 3,000 Français à Kirchhayn, avec le brigadier Glaubitz, qui le commandait, & le prince de Cœthen. D'un autre côté, M. de Broglio ne reſtait pas dans l'inaction; il eſſaya d'enlever le corps de M. de Spœrken, & quoique ce général hanovrien ſe retirât à Volkmarſen, & que l'armée des alliés s'approchât pour le ſoutenir, ſon arrière-garde n'en fut pas moins maltraitée par les Français. Après cet échec, le prince Ferdinand prit une poſition à Calben pour couvrir Caſſel, le prince héréditaire à Oberwellmar, M. de Wangenheim à Munchof, & M. de Spœrken à Weſtoffelen. L'armée françaiſe ſuivit les Allemands au-delà de Freyenhagen, d'où le comte de Luſace ſe porta ſur l'Eder, & M. de Muy ſur Warbourg. Comme ce dernier corps ôtait aux alliés la communication avec l'évêché de Paderborn & la ville de Lippſtadt, le prince héréditaire & M. de Spœrken furent envoyés dans cette partie. L'armée des alliés les ſuivit immédiatement. Le prince héréditaire avait déjà tourné M. de Muy, lorſque le prince Ferdinand arriva. L'action s'engagea tout de ſuite. Les

Français ayant perdu 20 pièces de canon & 4,000 hommes, se retirèrent à Wolkmarsen, où peut-être on ne les aurait pas laissés tranquilles sans un incident qui dérangea toutes les mesures que les alliés avaient prises. Dès que le prince Ferdinand se fut éloigné de Cassel, M. de Broglio chargea le comte de Lusace du siége de cette ville; & à peine parut-il, que cette capitale se rendit à lui. Elle fut prise par les Français le même jour que M. de Muy fut battu à Warbourg par les alliés. L'armée française marcha aussi-tôt à Volkmarsen sur la Dimel, & poussa M. de Muy à Stadtberg, tandis que, de son côté, le comte de Lusace perça par Munden dans l'électorat de Hanovre. Le prince Ferdinand, resté à Warbourg, opposa M. de Spœrken à M. de Muy, & assura sa communication le mieux qu'il put derrière la Dimel, & le prince héréditaire & Luckner passèrent le Wéser à Holzmunden le 7 août. Ils s'avancèrent sur le comte de Lusace & le contraignirent d'abandonner Eimbeck, Nordheim & Gœttingue, & firent au-delà de 600 prisonniers dans le détail de cette opération. Pour le comte de Lusace, il prit la route de Witzenhausen, & fit diligence pour regagner Munden. Le prince héréditaire ayant laissé M. Wangenheim à Uslar pour observer les Français, s'en retourna joindre l'armée de son oncle. Par l'effet des différentes manœuvres dont nous avons rendu compte, les alliés ne tenaient plus qu'une lisière de la Hesse, & comme ils étaient entiérement coupés de Ziegenhain, cette forteresse tomba au pouvoir des Français, qui en firent la garnison prisonnière de guerre. Le maréchal de Broglio ayant nettoyé tous ses derrières & se trouvant en possession du pays de Hesse, rassembla tous ses détachemens, se porta sur Durrenberg & fit mine de pénétrer en force dans l'électorat de Hanovre. Sur cette démonstration, les alliés se replièrent sur le Wéser,

prirent un camp à Buhne, & occupèrent par des détachemens les poſtes de Beverungen, Bodenhagen & Teiſſelberg. Le prince héréditaire demeura à Warbourg, d'où il ſurprit de nuit à Zierenberg un détachement de 500 Français. Peu de jours après il marcha du côté de l'Eder, pour ſoutenir l'entrepriſe de M. de Bulow ſur Marbourg. Cet officier s'avança vers cette ville avec la légion Britannique; il ſurprit les Français & leur ruina toute leur boulangerie, & aurait pouſſé ſes avantages plus loin, ſans le malheur qui arriva au colonel Ferſſen, qui devant le ſoutenir du côté de Corbie, pour protéger ſa retraite, ſe laiſſa battre par M. de Stainville. M. de Bulow, qui n'en fut pas averti à temps, eut bien de la peine à ſe retirer & ne gagna le corps du prince héréditaire qu'après avoir eu quelques fâcheuſes affaires d'arrière-garde à eſſuyer. Sur ces entrefaites M. de Broglio étant retourné à Caſſel, (14 ſeptembre) le prince Ferdinand prit le camp de Geismar. Cependant, comme les Français ne renonçaient pas au deſſein de pénétrer dans l'électorat de Hanovre, le maréchal Broglio renforça le corps du comte de Luſace de 16,000 hommes. Son intention était de ſurprendre M. de Wangenheim à Uslar. Ce général y fut attaqué le 19. La ſupériorité de l'ennemi le forçant à la retraite, il l'exécuta ſans faire de perte conſidérable. Auſſitôt que le prince Ferdinand fut inſtruit de ce qui venait de ſe paſſer, il envoya des renforts à M. de Wangenheim, avec leſquels ce général retourna occuper ſon ancien poſte. Le comte de Luſace de ſon côté ſe porta ſur Lutterberg & reprit Gœttingue, tandis que d'autres détachemens français s'emparèrent de Vach, Hersfeld, Eſchwege & Muhlhauſen, où ils établirent des magaſins, auxquels les duchés de Gotha & d'Eiſenach furent obligés de fournir les livraiſons. D'autres détachemens s'étendirent de-là

dans la Thuringe, pour prêter la main aux troupes de l'Empire, & à celles du duc de Wirtemberg, qui s'avançait alors vers l'Elbe du côté de Wittenberg & de Torgau. Le prince Ferdinand voyait clairement, par les différentes mesures que prenaient les Français, que le maréchal de Broglio avait intention de se maintenir durant l'hiver, tant en Hesse que dans le pays de Hanovre; il crut ne pouvoir rompre autrement ce dessein que par une puissante diversion, qui, en attirant ailleurs une partie des forces ennemies, lui donnerait jour à former quelqu'entreprise contre la partie de l'armée ennemie qui demeurerait vis-à-vis de lui.

Il se pressa d'exécuter ce projet, & chargea du siége de Wésel son neveu, le prince héréditaire, qui partit aussi-tôt à la tête de 15,000 hommes pour le bas Rhin. Ce prince renforça son corps dans sa marche de tout ce qu'il put tirer des garnisons de Munster & de Lippstadt, & dès le commencement d'octobre il investit la ville de Wésel, dont la garnison consistait alors en 2,600 hommes. Il paraît que cette expédition devait être prompte pour réussir, & qu'en hasardant un coup de main, en glissant des troupes pourvues d'échelles du côté du Rhin, & en faisant en même temps une fausse attaque du côté de la porte de Berlin, il aurait été possible d'emporter la place & la citadelle en même temps. Peut-être que cette entreprise parut trop incertaine & que le prince héréditaire eut des raisons de lui préférer la manière ordinaire d'attaquer les places. Il fit passer le Rhin à une partie de ses troupes, s'empara de la ville de Clèves, où il fit 600 prisonniers; de-là se rendit à Ruremonde, qui fut pris sans faire de résistance; après quoi il retourna à Burich, où il se retrancha entre cette ville & le Rhin, en établissant ses ponts de communication sur ce fleuve au-dessus & au-dessous de Wésel. La tranchée devant cette place fut

fut ouverte le 11. D'un autre côté le maréchal de Broglio ne demeura pas dans l'inaction. Il devina, par la route qu'avait prise le prince héréditaire, quelle pouvait être la nature de l'expédition qu'il allait tenter, & il envoya incessamment au bas Rhin M. de Castries, à la tête d'un corps de 20,000 hommes. Ce général traversa la Wettéravie, & fit tant de diligence, qu'il arriva le 14 du mois à Nuys; il s'y fit joindre par 10,000 hommes, qu'il tira tant du pays de Cologne que des garnisons des pays-bas. Après leur arrivée, s'avançant à Rheinberg, il prit une position derrière le fossé Eugène, canal qui va de cet endroit à Gueldre, d'où il poussa sa gauche à Closter-Camp. Le prince héréditaire, mal informé de la force des ennemis, ne croyant point avoir à faire à si forte partie, jugea qu'il lui convenait d'aller à la rencontre des Français, parce que s'il battait ce secours, Wésel tombait de lui-même, & que s'il laissait à M. de Castries le temps d'augmenter son corps, il fallait se résoudre à lever le siége de cette place sans combattre. Dans cette vue, ce prince s'approcha de Rheinberg, & la nuit du 15 au 16 il marcha à l'ennemi, pour attaquer sa gauche au-delà de Closter-Camp. Le prince ignorait que le corps de Fischer se trouvât posté devant l'armée française. Comme il fut obligé de le déposter, cette tirailleriе donna l'alarme au corps de M. de Castries & le combat s'engagea tout de suite; il fut opiniâtre & dura depuis 5 heures du matin jusqu'à 9 heures avant midi. Les alliés poussèrent une ligne des ennemis, le nombre l'emporta. Les Français faisant avancer sans cesse de nouvelles troupes, qui n'avaient point encore combattu, débordèrent les assaillans sur leurs deux ailes. Les alliés ne purent y résister, & le prince qui s'apperçut du désavantage que ses gens avaient dans le combat, prit le parti de se retirer à Burich. Cette affaire lui

coûta 1,200 hommes. Les Français ne le pourſuivirent point ; mais en revenant dans ſon camp, il trouva ſes ponts emportés par les eaux qui s'étaient accrues. Ce ne fut que le 18 qu'il acheva de les rétablir & qu'il repaſſa le Rhin, leva le ſiége de la place, & ſe campa à Bruen, qui n'eſt qu'à un mille de Wéſel. De-là le prince obſerva quelque temps les Français, qui ne firent point mine de le ſuivre ; après quoi il retourna dans le pays de Munſter, d'où ayant envoyé une partie de ſon corps en baſſe Saxe, il remit le reſte de ſes troupes en quartiers de cantonnement.

Il ne ſe paſſa rien de conſidérable durant cette expédition du côté du prince Ferdinand, ſinon que M. de Wangenheim, renforcé par quelques troupes qu'il avait reçues de la grande armée, chaſſa M. de Stainville de Duderſtadt & s'y établit. M. de Broglio ayant retranché ſon camp de Caſſel, renvoya la cavalerie dans l'évêché de Fulde; le prince Ferdinand repaſſa le Wéſer alors ; & renforça ſes poſtes d'Uslar, Moringen & Nordheim. Nous verrons dans peu les reſſorts que les généraux firent jouer de part & d'autre, pour reprendre ou pour ſoutenir la Heſſe. Cette lutte dura encore les deux campagnes ſuivantes, & ne ſe termina que vers la paix à l'avantage des alliés.

CHAPITRE XIII.

De l'hiver de 1760 à 1761.

L'ARMÉE du roi était entrée dans les quartiers d'hiver dès le 8 décembre. Elle n'avait point à craindre d'être inquiétée par les Impériaux ; ils penſaient trop vivement à la bataille de Torgau, & ne s'occupaient que des moyens d'en réparer les pertes. Il n'en

était pas de même des Français. Ils avaient eu sur le prince Ferdinand des avantages qui les approchaient du roi & des frontières de la Saxe. Le maréchal de Broglio occupait la Hesse ; il avait poussé un détachement de Saxons & de Français à Gotha ; il tenait Gœttingue, & par cette position il resserrait également les Prussiens & les alliés. Pour resserrer l'ennemi à son tour, le roi pressa le prince Ferdinand d'entrer le plutôt qu'il pourrait en action ; car les Prussiens étaient chaque année obligés de se battre avec les mêmes troupes contre les Russes, les Suédois, les Autrichiens & les Français. Le prince Ferdinand se porta sur Gœttingue avec son armée ; des pluies abondantes survinrent, qui firent enfler & déborder les rivières, & abymèrent les chemins. On ne put transporter à l'armée ni munitions de bouche, ni munitions de guerre ; en un mot l'expédition manqua, & le prince Ferdinand reprit sa première position. On ne se découragea point ; au projet qui venait d'échouer on en fit succéder un nouveau. Le prince Ferdinand se proposa d'entrer en Hesse par trois chemins, pour tomber en même temps sur différens quartiers Français, au moyen de quoi il y avait lieu de présumer qu'il rejeterait l'ennemi sur le Mein, qu'il reprendrait les places de la Hesse, & rétablirait l'état de la guerre sur un pied plus avantageux pour les alliés Pour encourager d'autant plus ce prince à cette expédition, le roi lui promit de l'assister d'un corps de ses troupes qu'il pourrait employer jusqu'aux bords de la Werra & de Vach, & l'on prit de concert des mesures pour mettre cette entreprise en exécution.

En conséquence 7,000 Prussiens s'avancèrent à Langensalza le 12 Février 1761, où M. de Stainville s'était posté avec un corps de Saxons & de Français. Le petit ruisseau de la Salza séparait la ca-

valerie française de l'infanterie saxonne. M. de Stainville se tenait à la rive droite de ce ruisseau avec sa troupe, & le comte de Solms à gauche, ayant un marais entr'eux. Les Prussiens, dès leur arrivée, canonnèrent la cavalerie française, qui se mit incontinent à fuir. Les Saxons se voyant ainsi abandonnés par M. de Stainville, prirent le parti de se retirer. Mrs. de Lœllhœftel, d'Anhalt & de Prittwitz saisirent le moment qu'ils se mirent en mouvement, fondirent dessus avec la cavalerie prussienne, les enfoncèrent, & prirent 60 officiers, 300 hommes & 5 canons, & eurent tout l'honneur d'une aussi belle action. M. de Spœrken survint avec ses Hanovriens & se joignit aux troupes du roi pour la poursuite de l'ennemi. M. de Luckner attaqua de nouveau ces Saxons à Eisenach, puis à Vach, où il dispersa toute leur infanterie. De-là Mrs. de Spœrken & de Luckner s'avancèrent sur Hersfeld. Le prince héréditaire de Brunswic s'empara en même temps de Fritzlar & du dépôt que les Français y abandonnèrent. Le prince Ferdinand, qui tenait le centre de ces deux corps avec le gros de l'armée, passa la Fulde, & marcha droit sur Cassel. M. de Broglio, pris au dépourvu, ne l'attendit pas, & se retira, par la ville de Fulde, sur Hanau & Francfort. Quelque peu favorable que parût la saison pour entreprendre des siéges, il était si important de retirer Cassel des mains des Français, que le prince Ferdinand résolut de tenter l'entreprise. Il chargea le comte de la Lippe de cette opération. La place était défendue par une garnison de 6,000 Français. Le comte de la Lippe en fit l'investissement avec 15,000 Hanovriens. Pour profiter de l'occasion qui se présentait & de l'éloignement de l'armée française, le prince Ferdinand fit assiéger trois places à la fois, savoir Cassel, Ziegenhain & Marbourg. L'inex-

périence des généraux & des ingénieurs, le retardement des munitions, les chemins mauvais & rompus, qui abymaient les chariots, les lui firent manquer toutes trois.

Durant tous ces siéges, le prince héréditaire avait été poussé en avant, pour observer les mouvemens des Français vers Francfort & sur le Mein. Le prince son oncle était un peu trop en arrière avec la grande armée pour pouvoir lui porter de prompts secours. M. de Broglio fondit sur ce détachement avec toute l'armée française. Le prince héréditaire perdit 300 hommes à cette action, & rejoignit, avec les débris de son corps, le prince Ferdinand. M. de Broglio continua de s'avancer en Hesse. Un détachement des alliés, qui assiégeait Ziegenhain, se retira trop tard & sans disposition en présence de l'ennemi, & fut totalement battu & défait. Pour éviter de plus grands malheurs, le prince Ferdinand crut que la prudence demandait qu'il évacuât la Hesse. Il dirigea sa retraite avec tant de précaution, qu'il rentra dans le pays de Hanovre sans avoir fait la moindre perte. M. de Broglio ne se hasarda pas à le suivre; il se contenta de ravitailler la ville de Cassel, & d'en renforcer la garnison, de même que celles de Giessen, de Marbourg & de Ziegenhain, après quoi il se replia derrière le Mein. Les troupes dont le roi s'était servi contre les Français & les Saxons, devenant désormais inutiles sur la Werra, furent alors employées contre l'armée de l'empire. A peine avait-on battu un ennemi, qu'il en fallait attaquer un autre. M. de Schenkendorf les conduisit au mois de mars contre un corps de 4,000 hommes des cercles, posté près de Schwarzbourg, qu'il défit, & dont il ramena 1200 hommes prisonniers, & 5 canons.

Après avoir mis sous vos yeux les événemens d'une campagne où, ne respectant point les hivers, on affron-

tait toutes les saisons, il faudra jeter à présent un coup d'œil sur ce qui se passait dans les cabinets des princes. La France commençait à se ressentir de la durée de cette guerre; elle s'affaiblissait par l'interruption totale de son commerce, par les pertes qu'elle faisait dans les Indes orientales & occidentales, & par les dépenses énormes que lui occasionnait la guerre d'Allemagne. L'alliance avec la maison d'Autriche avait perdu la fleur de la nouveauté, de sorte que le premier enthousiasme de la mode en était passé. Le peuple, cet animal à beaucoup de langues & à un petit nombre d'yeux, se plaignait de la guerre dont il portait le fardeau, & qu'on faisait pour la maison d'Autriche, l'ennemie héréditaire de la France. Une voix plus respectable, celle des gens sensés, s'élèvait de même contre une guerre qui ruinait le royaume, pour agrandir un ennemi réconcilié, & cette voix commençait à prendre le dessus. Mais la cour avait des vues particulières. Il y a dans tous les Etats un nombre de citoyens qui, loin du tumulte des affaires, les envisagent sans passion, & en jugent par-là même sainement, tandis que ceux qui tiennent en main le gouvernail, ne voient les objets qu'avec des yeux fascinés, ne raisonnent que sur des fantômes que leur imagination leur présente, & souvent sont entraînés, par les suites d'une fausse mesure, dans un enchaînement de conséquences qu'ils n'ont pu prévoir. C'était à peu-près le cas où se trouvait le ministère de Versailles. Au commencement de cette année, il donna par écrit à ses alliés une déclaration qui portait, que la France, ayant fait depuis quatre ans, conjointement avec ses alliés, des efforts inutiles pour écraser le roi de Prusse, & n'ayant pu y réussir, elle ne se trouvait plus en état de continuer les dépenses énormes auxquelles elle avait fourni jusqu'alors; qu'en continuant la guerre, on achèverait de ruiner &

de dévaſter l'Allemagne, qui en était le théâtre ; il concluait par conſeiller aux autres puiſſances de renoncer pour cette fois à tout deſſein de conquêtes & d'agrandiſſement, pour penſer ſérieuſement à rétablir la paix. La même déclaration ſe fit en termes plus forts encore à Stockholm. La raiſon en était que, dans la diète des Etats aſſemblés dans cette capitale, le parti de la cour avait vivement attaqué la faction françaiſe, en la taxant d'avoir allumé cette guerre, de la fomenter, & d'y avoir entraîné la Suède pour ſa ruine. Ainſi les diſpoſitions pacifiques qu'étalait la déclaration françaiſe, n'avaient eu pour but que de calmer les eſprits agités, de détruire les argumens dont le parti contraire s'était ſervi, & de maintenir les créatures, que la France ſoudoyait dans le ſénat. Les deux impératrices & le roi de Pologne reçurent cette déclaration avec des ſentimens différens que devaient leur inſpirer leurs divers intérêts. Le roi de Pologne, dans le fond, était las de la guerre ; il commençait à s'appercevoir que ſon pays en était le théâtre, & ſerait également ruiné par ceux qu'il appellait ſes amis & par ſes ennemis ; il ſe flattait néanmoins encore d'obtenir quelque dédommagement par la voie de la négociation. L'impératrice de Ruſſie aimait la paix & aurait déſiré la fin des troubles, parce qu'elle haïſſait les affaires, le travail & l'effuſion du ſang; mais facile à prendre des impreſſions de la part de ceux qui avaient de l'aſcendant ſur ſon eſprit, excitée par ceux qui l'entouraient, elle s'était perſuadée que ſa dignité ne lui permettait de faire la paix qu'après l'abaiſſement de la puiſſance pruſſienne. Pour l'impératrice-reine, qui jouiſſait des efforts que faiſait toute l'Europe pour abattre l'ennemi capital de ſa maiſon, elle aurait déſiré de prolonger un enthouſiaſme qui lui était ſi avantageux, & de ne quitter les armes qu'après avoir entiérement mis en exécution tout ce qu'elle

méditait contre la Pruſſe. Cependant pour ne point indiſpoſer la cour de Verſailles, & pour concilier en apparence des intérêts auſſi incompatibles, elle propoſa la tenue d'un congrès général à Augsbourg, aſſurée de flatter ainſi la France, en même temps qu'elle affecterait aux yeux du public une conduite pleine de modération ; ce but, dans la réalité, ne pouvait préjudicier en rien à ſes intentions, ni à ſes intérêts, parce qu'elle était la maîtreſſe de traîner cette négociation autant qu'elle le jugerait convenable, & de pouſſer en attendant la guerre avec vigueur durant la campagne qui allait s'ouvrir, & ſur le ſuccès de laquelle elle fondait les plus grandes eſpérances.

La propoſition de ce congrès fut faite à Londres par le prince Gallitzin, miniſtre de Ruſſie auprès du roi de la Grande-Bretagne. Les rois de Pruſſe & d'Angleterre y donnèrent les mains avec d'autant moins de répugnance, qu'ils avaient eux-mêmes propoſé ce congrès l'année précédente, ſans que leurs ennemis euſſent alors daigné répondre à cette ouverture. La France cachait des vues plus profondes ſous des apparences pacifiques. Elle offrit à l'Angleterre une ſuſpenſion d'armes & l'envoi réciproque de miniſtres, pour terminer leurs différens à l'amiable. Ses intentions ſecrètes étaient d'amuſer l'Angleterre par cette négociation, pour retarder les préparatifs immenſes que cette nation faiſait ſur mer, pour lui faire perdre cette campagne, remettre ſa propre flotte en état, engager l'Eſpagne dans cette guerre ; ou, ſi les Anglais ſe trouvaient diſpoſés à la paix, la France eſpérait, ſous le maſque de médiatrice, d'être l'arbitre du congrès d'Augsbourg, & d'y jouer un rôle ſemblable à celui qu'elle avait fait au congrès de la paix de Weſtphalie. Après quelques pourparlers, le miniſtère britannique conſentit à l'envoi réciproque des miniſtres, & en même temps déclina

la ſuſpenſion d'armes, juſqu'à ce qu'on fut convenu des préliminaires. Le roi, qui connaiſſait la façon de penſer de ſes ennemis, nomma des miniſtres pour le congrès d'Augsbourg. Leur inſtruction portait de recevoir toutes les propoſitions qu'on leur ferait, ſans y donner de réponſe, parce que le roi ſe propoſait de faire négocier ſérieuſement la paix par ſes miniſtres à Londres, où il trouvait l'avantage de pouvoir convenir directement de ſes intérêts avec la France, & de n'avoir point à faire en même temps avec tant de princes à la fois. Le roi ne pouvait point, dans les circonſtances où il ſe trouvait, s'oppoſer à une paix ſéparée des Anglais & des Français; il ne s'agiſſait que de rendre ſes conditions les meilleures qu'il ſe pourrait, & en conſéquence on ſtipula que les Français ſeraient obligés de reſtituer les provinces de la domination pruſſienne qu'ils avaient envahies pendant cette guerre, & que l'Angleterre fournirait au roi des ſubſides & des troupes, afin qu'il pût forcer les ennemis qui lui reſtaient à conſentir à un accommodement honnête; on convint de plus qu'aucun ambaſſadeur de l'empereur ne pourrait être admis à ce congrès, parce qu'on avait fait la guerre à l'impératrice-reine, & non au chef de l'Empire. Cette clauſe, toute légère qu'elle était au fond, fut cauſe que ce fameux congrès n'eut jamais lieu.

Dans ce temps l'Angleterre perdit le roi George II; (novemb. 1760) il termina ſon règne glorieux par une mort douce & prompte. Il eut, avant ſa fin, la ſatisfaction d'apprendre la priſe de Mont-Réal, par laquelle les Anglais achevèrent la conquête du Canada. Ce prince, entr'autres bonnes qualités, avait une fermeté héroïque, qui faiſait que ſes alliés pouvaient prendre une confiance entière en ſa perſonne. Son petit-fils lui ſuccéda; il était à peine majeur; c'eſt celui qui règne à préſent ſous le nom de George III.

La négociation qui se continuait à Constantinople de la part de la Prusse, & dont il a été si souvent fait mention dans cet ouvrage, commençait alors à prendre une espèce de consistance. Le 2 d'avril le ministre prussien signa un traité d'amitié avec le grand-visir, & fut admis à son audience publique. On s'était réservé des deux parts la liberté de resserrer cette union, & de la convertir en alliance défensive. Quelque peu qu'il y eût dans ce traité, il ne laissait pas de causer des inquiétudes à la cour de Vienne, & même à la Russie. On soupçonnait que l'engagement que les deux puissances venaient de contracter, était plus étroit qu'il n'était annoncé. Cependant comme les troupes ottomannes ne faisaient aucun mouvement, l'impératrice-reine se crut pour cette campagne à l'abri de toute diversion.

Les troupes demeurèrent tranquilles dans leurs quartiers jusqu'à la fin de mars. Dès le mois d'avril, celles de Saxe s'assemblèrent en cantonnemens, & le roi transféra son quartier de Leipsic à Meissen.

Fin de la première Partie.

S&J
611651
Biblioteca Nazionale Napoli

TABLE DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I. *Des arrangemens intérieurs de la Pruſſe & de l'Autriche durant la paix.* Page 7

CHAP. II. *De la Guerre & de la Politique depuis 1746 juſqu'à 1756.* 17

CHAP. III. *Cauſe de la rupture entre la France & l'Angleterre ; négociation de milord Holderneſs ; alliance de la Pruſſe & de l'Angleterre ; offres de M. Rouillé ; ambaſſade du duc de Nivernois ; la France piquée ; guerre déclarée aux Anglais ; le duc de Richelieu prend le Cap-Breton ; bateaux plats qui épouvantent les Anglais ; ils font venir des Hanovriens & des Heſſois ; les Ruſſes ſe renforcent ſur la frontière de la Pruſſe ; les Autrichiens raſſemblent deux armées en Bohême ; intelligence dans les archives de Dreſde, où tout le myſtère d'iniquité ſe découvre ; brouilleries avec l'Autriche ; raiſons pour déclarer la guerre ; première diſpoſition des troupes ; projet de campagne.* 36

CHAP. IV. *Marche en Saxe ; fameux camp de Pirna ; entrée en Bohême ; bataille de Lowoſitz ; campagne du maréchal Schwérin ; ſecours de Schandau battu ; priſe des Saxons ; quartiers d'hiver ; cordon.* 52

CHAP. V. *De l'hiver de 1756 à 1757.* 74

CHAP. VI. *Campagne de 1757.* 86

CHAP. VII. *De l'hiver de 1757 à 1758.* 160
CHAP. VIII. *Campagne de 1758.* 168
CHAP. IX. *De l'hiver de 1758 à 1759.* 212
CHAP. X. *Campagne de 1759.* 223
CHAP. XI. *De l'hiver de 1759 à 1760.* 263
CHAP. XII. *Campagne de 1760.* 272
CHAP. XIII. *De l'hiver de 1760 à 1761.* 338

Fin de la Table des Matières.